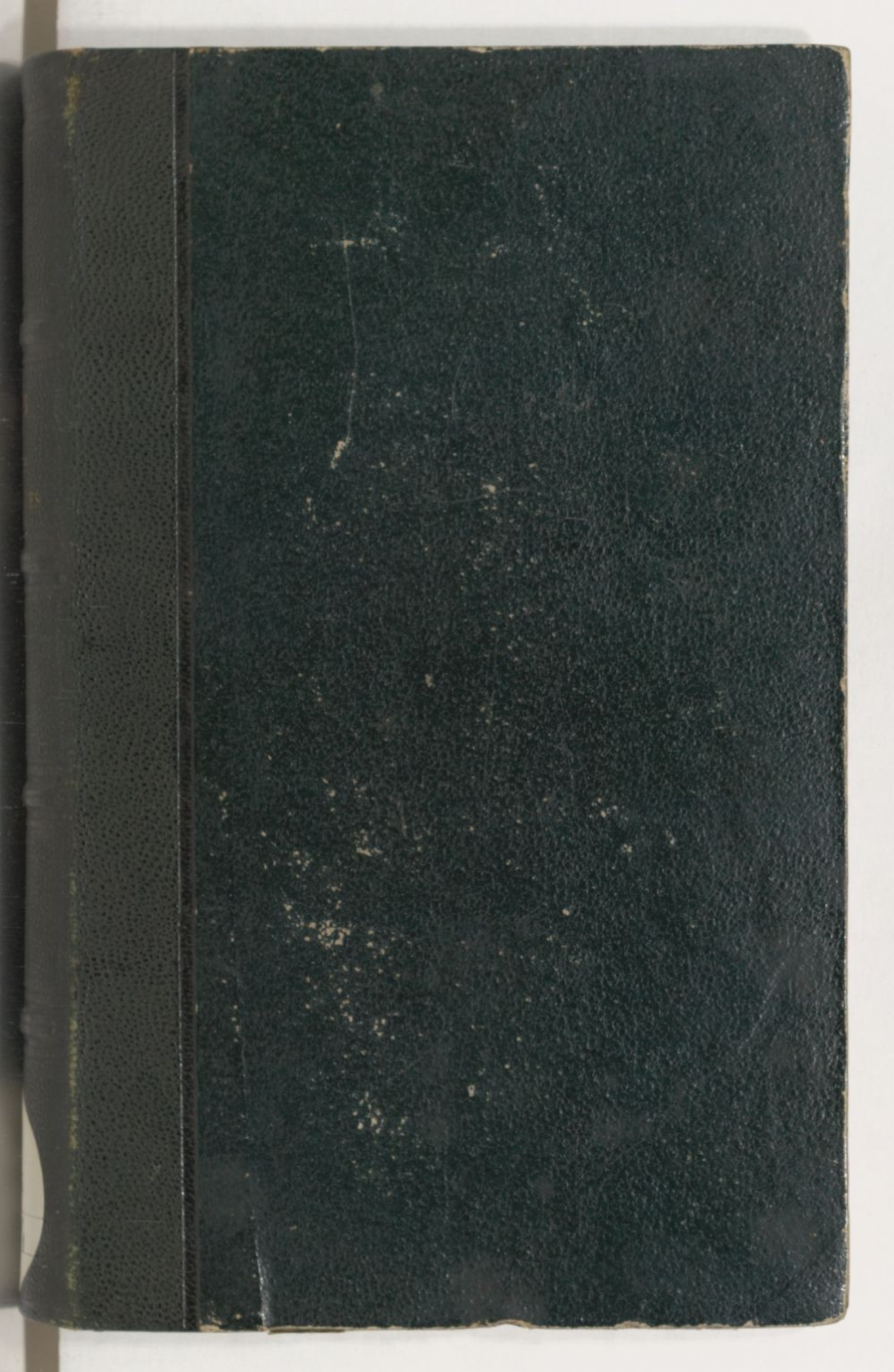
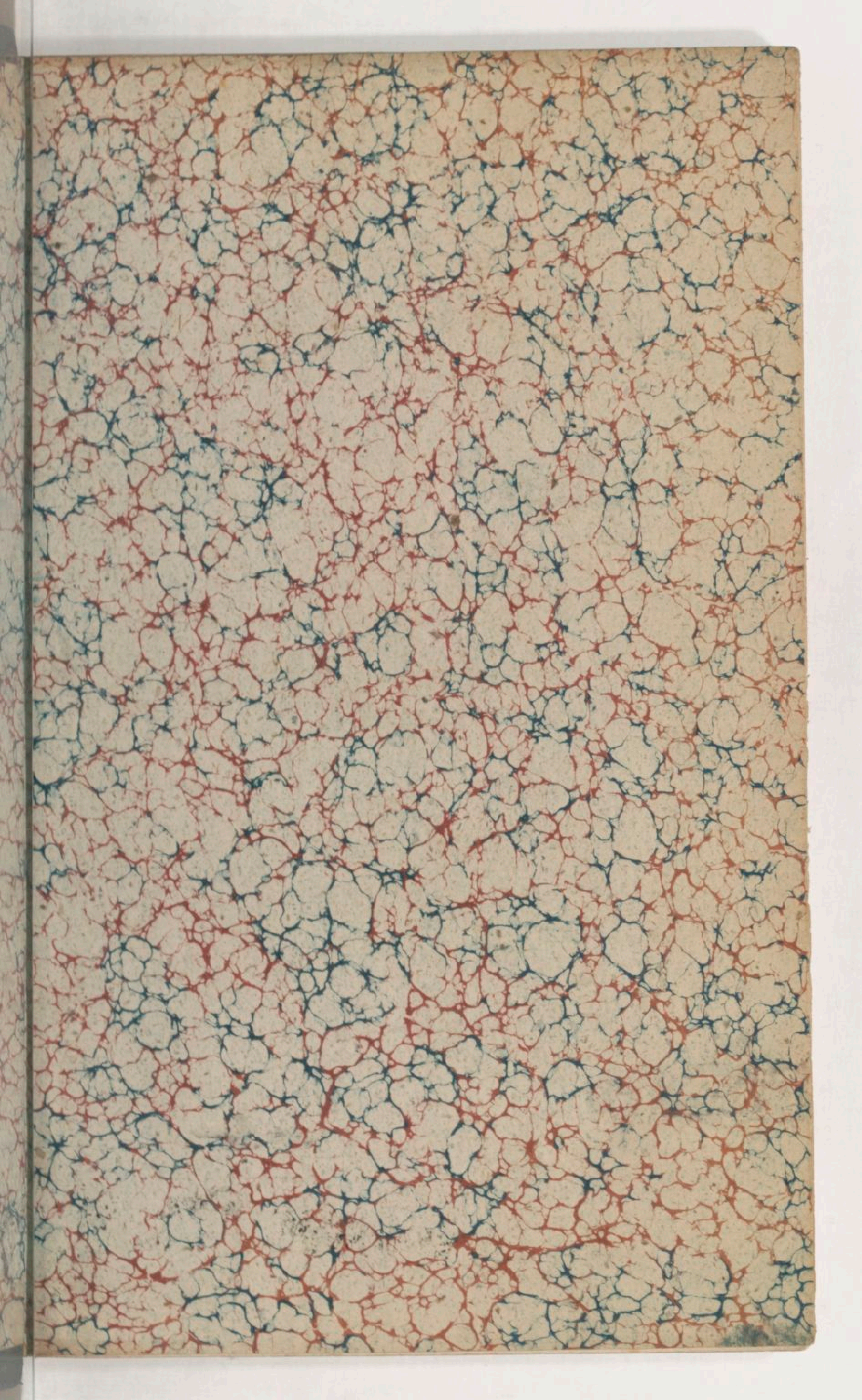
Le Dix-huitième siècle en Angleterre, par M. Philarète Chasles,...





Ceux qui aiment la méthode, la didactique, les cravates blanches empesées et les rues tirées au cordeau, ne devront pas aller plus loin.



LE

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Cl. L. Peslouan

EN ANGLETERRE

PAR

M. PHILARÈTE CHASLES

[illegible]

ÉTUDES HUMORISTIQUES

[illegible]

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

[illegible]

LE
DIX-HUITIÈME SIÈCLE
EN ANGLETERRE

PAR

M. PHILARÈTE CHASLES

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

ÉTUDES HUMORISTIQUES

—

Les Excentriques — Les Humoristes
Psalmanazar
Cruden
Mystères de Londres au XVIIIe siècle, etc.
Daniel De Foë
Le Dernier des Humoristes
Sophie Dorothée
Lady Esther Stanhope

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6 RUE DE LA PAIX

—

1846

Ce ne sont pas des études savantes que l'on trouvera dans ce volume, mais la peinture des caprices anglais pendant le XVIIIe siècle et une partie du XIXe ; — plus de fantaisie que d'érudition, plus de tableaux de mœurs que d'arguments.

J'ai recueilli dans un volume spécial mes études littéraires sur l'Angleterre et l'Amérique du

Nord; un autre volume, consacré aux Shaftsbury et aux Walpole, forme ce qu'un satirique du XVIIIe siècle appellait burlesquement « une boîte d'Anatomie politique (*). »

Il ne s'agit ici que de la société familière et vivante de l'Angleterre, entre 1700 et 1810.

L'histoire générale des EXCENTRIQUES sert d'introduction à la vie de cet étrange DE FOE qui souffrit beaucoup et mentit souvent dans l'intérêt de la Morale et de la Vérité. Après lui viennent l'humoriste LAMB, le fat CHESTERFIELD, la triste captive SOPHIE DOROTHÉE entourée d'une cour allemande des plus bizarres; — enfin LADY STANHOPE, la sorcière du Mont-Liban.

Je n'ai pas réuni ces portraits dans la même étude par suite d'un plan arrêté. A diverses époques de ma vie, mon attention a été vivement

(*) *Political Anatomy,*
A case of Skeletons well done,
And malefactors every one.

« Anatomie politique... Une boîte de squelettes bien arrangée...
« et tous des malfaiteurs. »

attirée par ces saillies d'indiscipline et d'humeur sauvage que les races Germaniques estiment tant, et plus fréquentes en Angleterre qu'ailleurs. J'ai voulu m'en rendre compte, et j'en ai cherché la raison sérieuse, sans me refuser aux caprices de la forme qu'une pareille étude autorisait ou plutôt nécessitait.

PHILARÈTE CHASLES.

Paris. Institut, 26 avril 1846.

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE HUMORISTIQUE DES HUMORISTES.

Pages.

§ Ier. Post-Scriptum. 3
§ II. Le voleur de New-Road. 5
§ III. Pourquoi les Anglais sont excentriques et comment ils vont devenir raisonnables. 13
§ IV. La maison d'un amiral. 20
§ V. Le Roi des gastronomes. — La Loterie. — M. Tout-à-L'heure. — Le Mendiant amateur. 22
§ VI. Le Révolutionnaire de Chester. 25
§ VII. Milton. — Johnson. — Steele. — Le Marcheur. — Le Tailleur. 27
§ VIII. Le Chapitre des Citations. 33
§ IX. Transambule. 37
§ X. Les Femmes élevées à la brochette. 38
§ XI. Sterne, Swift, l'oncle Tobie, le Haïsseur de femmes. 39
§ XII. Les Misanthropes. 44
§ XIII. Cisambule. 47
§ XIV. Le docteur Kempf et son valet Bragadoccio. 49
§ XV. Une petite conversation intercalaire avec le docteur Mystique, et des différentes manières d'être un sot. . . . 53
§ XVI. 57
§ XVII. Les Pembroke. 60
§ XVIII. L'attelage des Daims. — Les Femmes-Momies. — Le Juge ami des Femmes. 63
§ XIX. Le Cercle des Avares. 65

§ XX. L'Homme-Oiseau et l'Homme-Lion. 67
§ XXI. Une soirée du vieux pont de Londres. 69
§ XXII. Psalmanazar, Chatterton, Pseudo-Milton et Pseudo-Shakspeare. 73
§ XXIII. Psalmanazar 73
§ XXIV. Bibliothèque absurde. 83
§ XXV. Excentricités et Mystères de Londres au XVIIIe siècle. — Le roman anglais. — La taverne flottante. — Maman Creswell. — L'oraison funèbre d'une dame de maison. . 87
§ XXVI. L'excentricité anglaise importée en France. — Robert-Macaire et les romans de l'année 1845. — Les Mystères sociaux. — Excursion sur le continent.. 92
§ XXVIII. Retour aux Excentriques anglais. — Le Père des Gueux. — Dick-le-Désossé. — Titus-Oates. 98
§ XXIX. Excentricités du Doyen Swift.. 103
§ XXX. Cruden le correcteur.. 115
§ XXXI. Un livre bizarre de Southey. 122

DANIEL DE FOÉ,

AUTEUR DE ROBINSON CRUSOÉ.

§ Ier. Le Pilori. 139
§ II. La jeunesse de Daniel.. 146
§ III. De Foë, banqueroutier.. 162
§ IV. Réformes sociales.. 168
§ V. Luttes politiques.. 174
§ VI. Guillaume roi. 178
§ VII. La Reine Anne. 184
§ VIII. La Revue.. 188
§ IX. Les Tories et les Whigs.. 192
§ X. Fin de sa vie politique. 195
§ XI. De Foë, romancier.. 199
§ XII. La mort d'un homme de bien. 205

LES ROMANS DE DANIEL DE FOE,

ET LES PSEUDONYMES ANGLAIS AU XVIIIe SIÈCLE.

§ Ier. Les Romans de Daniel de Foë. 213
§ II. Psalmanazar.. 225

§ III. Pseudo-Milton. 229
§ IV. Macpherson et Ossian 232
§ V. Chatterton 254
VI. Pseudo-Shakspeare. 263

CHARLES LAMB,

OU LE DERNIER DES HUMORISTES.

§ Ier. Chancery-Lane et le libraire Valpy. 269
§ II. Ma première entrevue avec Lamb. — Vie de l'Humoriste. 272
§ III. Caractère spécial de ses œuvres et sa place dans la littérature anglaise. 278
§ IV. Lamb dans le monde. — Ses rapports avec Godwin et Coleridge. — Sa sœur Brigitte. 289

CHESTERFIELD.

§ Ier. Caractère et physionomie de lord Chesterfield.— Mort de son père. — Son entrée dans le monde. — Bolingbroke. 315
§ II. Chesterfield au Parlement. — Ses galanteries. — Ambassade à La Haye. — Aventure de mademoiselle Du Bouchet. 325
§ III. Mariage de lord Chesterfield. — Sa lutte contre George Ier et Robert Walpole. 330
§ IV. Seconde ambassade de Chesterfield. — Vice-royauté d'Irlande. — Retraite définitive. 336
§ V. Chesterfield et son fils. — Vie privée.—Correspondance particulière. — Mort de Chesterfield. — Portraits de Bolingbroke et de lord Chatham. — Le docteur Maty. — Influence, caractère et rang littéraire de Chesterfield. . . 341

SOPHIE DOROTHÉE,

FEMME DE GEORGE Ier.

Histoire de sa vie et de sa captivité. 363

LADY ESTHER STANHOPE.

§ Ier. Caractère de lady Stanhope. 402

§ II. Jeunesse de lady Stanhope. — Sa famille. — William Pitt. 405
§ III. Lady Esther près de son oncle Pitt. 414
§ IV. Lady Esther en Orient. 426
§ V. Mœurs intérieures de la reine de Tadmor. 433
§ VI. Lady Esther prophétesse. — Les sous-prophètes. . . 442
§ VII. Politique de lady Esther. — Sa mort. 450

PREMIÈRE PARTIE.

LES EXCENTRIQUES

ET

LES HUMORISTES ANGLAIS,

AU XVIIIme SIÈCLE.

J'ai voulu esquisser ici l'histoire humoristique de l'originalité anglaise, dans les arts, les lettres et la vie privée.

Le sérieux de la forme et la gravité didactique du style eussent été sans rapport avec le fonds même de ces observations consacrées à l'indiscipline la plus pétulante de l'esprit et aux saillies les plus bizarres de l'humeur. Vivement frappé, pendant mon premier séjour en Angleterre, entre 1818 et 1826, de cette originalité anglaise à laquelle mes habitudes nationales ne m'avaient point façonné, j'ai cherché quelles pouvaient être les causes d'une différence si complète entre la discipline romaine qui m'avait élevé et l'énergique et bizarre indépendance, (de toutes parts entravée, toujours vivace), dont les résultats m'environnaient en Angleterre.

La sincérité et l'attention que j'ai portées dans cette recherche, constituent le fonds sérieux de l'Essai que l'on va lire, et où j'ai mêlé avec une liberté volontaire les débris de mes études et les souvenirs de ma vie.

HISTOIRE HUMORISTIQUE

DES HUMORISTES.

---

§ Ier.

Postscriptum.

> Presque toujours chacun suit son caprice.
> Heureux est le mortel que les destins amis
> Ont partagé d'un caprice permis!
>
> (Mme de Villedieu).

O lecteur bénévole (ainsi disait ce bon XVIe siècle), vous qui allez parcourir les pages frivoles consacrées dans mes loisirs aux *Excentriques* (*), ou gens bizarres de l'Angleterre; — si ces bizarreries vous étonnent, ne me les imputez pas. — C'est de l'histoire. — L'invention n'a point fait les frais de mon œuvre. La voilà, pure de tout alliage romanesque. — Est-ce ma faute si l'humanité est ainsi? — De ces anecdotes, pas une qui ait le moindre degré de vraisemblance, et pas une qui ne soit attestée, contrôlée, paraphée par bons et solides témoins.

(*) *Eccentric*, *Eccentricity*, mot emprunté à l'astronomie, — l'ellipse irrégulière des comètes, — une conduite en dehors de toutes les règles reçues, et du système général.

Voulez-vous que je traîne à la suite de ce livret sans conséquence, une armée d'annotations, ou que je cloue au pied de mes pages, un monde de citations? Tant de pédantisme pour si peu! Des poids de plomb dans une gaze? Il ne tiendrait qu'à moi de vous dérouler les autorités sur lesquelles cet article repose, de montrer les colonnes, froissées et salies par mes doigts curieux, de l'*Annual Register* (soixante-dix volumes!), du *Wonderful Magazine*, de l'*Omniana*, du *Retrospective Review*, du *Newgate Calendar* (trente volumes), des vieux journaux, des *Repositories of Knowledge*, des *Diaries* et des *Reminiscences*, des anecdotes de *Miss Seward*, de *Spence*, de *Cibber*, d'*Aikin*, de *Jonah Barrington*, de *Bubb Doddington*, de *Cumberland*, et de cent autres. — Vous ouvrir des sources inconnues, entourées de vieux lichens ou couvertes de sable : à quoi bon et quel gré m'en sauriez-vous?

Voici l'eau de la source. Bonne ou mauvaise, — buvez frais — et riez!

Dans ce *postscriptum*, — dont la seule place était ici — hors de sa place, — il me suffira d'affirmer que le fait peu important qui concerne le narrateur est vrai dans tous ses détails, et que ni les personnages que j'introduis, ni les noms des acteurs qui peuplent mes chapitres — baroques, fous, pathétiques, burlesques, hétéroclites, — de deux lignes, de trois pages, — ne s'écartent de la vérité pure et simple. Ces hommes ont vécu; les uns, je les ai vus, et je l'atteste; les autres vivent encore; quelques-uns sont historiques comme Louis XV, comme Marlborough, comme Alberoni. J'invoque pour eux les detes, les attestations contemporaines, les témoignages des écrivains de leur temps. L'histoire sérieuse a-t-elle d'autres preuves et une plus haute certitude? — Et que peut faire de mieux cette

humble et mienne histoire, pauvre petite, bateleuse et grotesque, ramassant ça et là les miettes des folies humaines, si ce n'est d'imiter sa grave sœur, l'histoire des grandes folies, — l'histoire des empires.... ?

. . . .

Je voudrais qu'on ajoutât foi à ces modestes récits, par exemple à mon cher *Jemmy Cower*, que je crois voir encore et qu'un incrédule reléguera peut-être, à ma grande peine, parmi les fictions.

---

§ II.

Le Voleur de New-Road.

Vous voyez en moi l'Alexandre du grand chemin!

(*Chœur des Gueux, par* Robert Burns.)

(1819.)

New-Road est une pauvre imitation de nos boulevards. Dans nulle ville d'Europe vous ne retrouvez les boulevards de Paris, ceinture verte, zône admirable de la grande Babylone, ornement et signe distinctif de la capitale du plaisir autrefois, métropole éternelle de l'intelligence et de la sensation, Paris! Cette ceinture de feuillage et de lumière, de poussière ondoyante et de riches clartés, ne va-t-elle pas bien à la prostituée des temps modernes, à la folle ville qui dissout et éparpille la vie, sans vous laisser

le temps (qui que vous soyez, quelque larges que soient votre esprit et votre âme) ou d'aimer, ou de penser? Voici des arbres, mais qui n'ont pas d'ombre, et des feuilles aux fibres desséchées, usées et raccornies, comme l'esprit et l'âme de ceux qui se promènent sous ce menteur abri! Le soir vient, et mille clartés fantasques sortent de ces boutiques, pointent au loin, se croisent sous ces arcades, percent la verdure jaunâtre, flamboient autour de Paris, éclairent ce fragment de forêt toujours mourante et cette foire perpétuelle de marchandises, de promeneurs, de plaisirs sans joie, d'agitation sans résultat et d'oisiveté sans repos. Ils sont beaux d'irrégularité, nos boulevards! Ils montent, ils descendent, ils s'élargissent, ils se rétrécissent, ils s'abaissent, ils tournent, ils rampent, ils cessent tout-à-coup, ils reprennent ensuite; théâtres, palais, bouges, estaminets, portes triomphales sous lesquelles le bourgeois se carre; fontaines sans eau, cascades murmurantes, tréteaux infects, repaires dramatiques, bazars, tavernes, temples aux mille colonnes, ils ont tout; ils étaient plus beaux encore il y a dix ans, quand le niveau, la toise, l'alignement, la contagion de la régularité américaine, n'avaient pas gâté leur pittoresque fantaisie.

En 1819, le boulevard nain de New-Road me semblait triste. Je n'apercevais là qu'une percée bien droite de vingt pieds de large; un double rang de petits arbres de six pieds, au tronc cacochyme, à la tête décharnée et tombante; de hautes grilles monotones et noires, placées des deux côtés du chemin; un vaste carré de gazon devant chaque édifice; une grande cage de briques noires, en face de chaque carré de gazon; voilà tout. Le cordeau n'avait pas épargné un seul pouce de terrain : tout était mesuré fort exactement. Rien de perdu; rien ne s'arrondissait,

rien ne fuyait, rien n'était imprévu, rien n'appartenait au caprice ; le hasard et la fantaisie avaient cédé à la toise et au niveau. Je comparais cela aux boulevards parisiens. J'avais dix-neuf ans. Cette parodie de boulevard, cette exactitude rectiligne, carrés, losanges, parallélogrammes, me semblaient lugubres.

Cependant il fallait me rendre à une fête splendide et bourgeoise, que donnait, pour son *birth-day*, ou anniversaire de naissance, un négociant de la cité, devenu très-riche et assez « orgueilleux de sa bourse, » comme on dit là-bas. Le *birth-day* est une coutume raisonnable et touchante ; la famille s'assemble pour fêter le jour où vous êtes né ; amis, visiteurs, dandies, accourent ensuite et remplissent vos salons ; après le bal, grand souper. La fête se donnait dans une de ces boîtes de briques, aux stores verts et aux dalles bien polies, qui faisaient triste sentinelle, des deux côtés de New-Road. Le maître de la maison avait mille anecdotes à me conter, sur Pitt et Fox, sur Louis XVIII, sur les émigrés français, sur le duc d'Aiguillon, sur Delille, sur M. de Châteaubriand qu'il avait beaucoup connu, sur les premiers jours de la lutte atroce que le monde fit subir à ce célèbre athlète. Pendant qu'il parlait, la contredanse anglaise déroulait ses replis pesans : le quadrille continental ne l'avait pas encore dégrossie ; elle était lourde, naïve, ardente, pleine de verve et de ferveur, sans grâce, toute paysanne, dansée ou plutôt *lourée* avec une forte et vive joie, par trente femmes blanches, aux blanches épaules, au col nu, au sein palpitant et vibrant sous le regard que nul voile n'arrêtait. La volupté n'était pas là, non, ni la délicatesse ; mais je ne sais quelle franchise énergique, je ne sais quel abandon de liberté, je ne sais quel génie d'indépendance saxonne et à demi sau-

vage, dont la saveur étrange me charmait. Elle a déjà disparu, cette saveur antique et insulaire. L'Angleterre n'est plus ce qu'elle était, après le blocus, après la guerre, avant que les mœurs de l'Europe l'eussent envahie et saturée : elle était alors magnifique d'originalité, d'audace, de développement individuel et de bizarrerie involontaire. Aujourd'hui elle cède à la civilisation commune. *Old England*, « la vieille Angleterre » va finir : adieu, vieille Angleterre, mère de Shakspeare, terre si isolée et si étrange ! Tu ne seras bientôt plus qu'un fragment de l'Europe.

Et je comparais ce que je voyais à nos bals de la place Vendôme et de la rue Bleue. Dans les intervalles des contredanses, j'allais m'asseoir près des danseuses fatiguées, sylphides sans voile ou caryatides vivantes, dont le costume extraordinaire laissait si peu de place à l'imagination. Une jeune miss, aux lèvres bien découpées, au sourire mélancolique, à la taille fine, délicate et souple, parlait, comme un professeur, chimie et physiologie, gaz et phrénologie; dissertait sur le système de Werner et sur les aréolithes. J'écoutais stupéfait; j'essayais en vain de ramener la conversation à des sujets moins graves. Le pédantisme féminin était à la mode à Londres; le *Bas-Bleu* y dominait; Byron ne l'avait pas détrôné. J'admirais donc ces douces têtes blondes, têtes de vierges plus idéales que celles de Raphaël, têtes que le nord seul produit, secouant mollement la forêt de leurs cheveux de soie et les ramenant sur leurs belles épaules, pour me demander si je n'avais pas étudié la minéralogie, si je n'avais pas dans ma collection quelques *quartz* magnifiques, si je connaissais les dernières expériences sur l'électricité et sur le galvanisme, ou si j'avais lu le dernier sonnet de Wordsworth sur Westminster. — Me voilà, me disais-je, chez un peuple étrange! Ses femmes ne

s'aperçoivent pas qu'elles ne sont plus habillées. Je m'en aperçois bien, moi. Elles pensent que nous autres, qui avons dix-neuf ans, nous ne nous en apercevrons pas; et ces bouches fraîches, ces carnations merveilleuses, ces yeux d'un admirable azur, raisonnent chimie et physique pendant les folies et les ivresses du bal. A deux heures du matin, fatigué de *reels* et de *countrydances*, je quittai les salons. La nuit était belle, la lune brillait; je m'acheminai à pied le long de New-Road dont une succession de jalons lumineux marquait le vaste circuit; la monotonie de ces clartés régulières ajoutait encore à la tristesse du boulevard désert.

J'avais marché près d'un quart d'heure le long des grilles, quand une aventure m'advint.

Si vous pouviez croire que je veux me mettre en scène, me poser, me draper, me rendre intéressant, comme c'est d'ailleurs la coutume de nos jours, je serais désolé vraiment! Qu'on veuille bien me regarder comme un simple comparse. On reconnaîtra tout-à-l'heure que le premier acteur ce n'est pas moi. Aussitôt qu'il me sera possible de m'effacer, je le ferai.

Le héros du drame, c'est ce gros homme qui marche d'un pas rapide et délibéré. Il débouche par une rue latérale qui aboutit dans New-Road. Le *watchman*, race détruite (aujourd'hui toute la vieille Angleterre s'en va par morceaux) venait de crier funèbrement :

Half past two!! — fine weather!! — Deux heures et demie, il fait beau!!

Sa voix rauque, surchargée de vin, s'égarait, roulait, diminuait et se perdait peu à peu dans les longues avenues de brique noire, au moment où l'homme dont je viens de parler sortit de la rue devant laquelle je passais; il vint

droit à moi, le bâton levé, puis il me regarda et abaissa son arme. Je ne sais pas précisément quelle était sa taille : il me parut avoir six pieds. Son aspect était athlétique. Il portait un chapeau de matelot, une veste courte et ronde, de larges pantalons et un superbe gourdin, dont l'extrémité semblait ornée d'une tête noueuse, qui faisait de ce bâton une massue redoutable.

Il jouait avec cette canne comme avec une badine, quand il fit devant moi sa première apparition. Il eut l'air de toiser attentivement le jeune homme maigre, débile, svelte, en habit de bal, qu'il venait de rencontrer : puis il vint se placer près de moi. J'ai dit que je ne voulais pas me rendre intéressant, et pour première preuve de cette assertion, j'avouerai que ma sensation à son aspect ne fut pas héroïque. — J'eus peur.

Ce colosse se mit à marcher à mes côtés, silencieux, mesurant son pas sur mes pas, et d'un air grave. Je commençai à faire, à part moi, l'inventaire de ce que j'avais à perdre. Dans les basques étrangement pointues de mon habit noir, tel qu'on le portait alors, et dans les poches de ma culotte de bal, se trouvaient, je crois, une trentaine de schellings, un portefeuille avec des lettres, et une montre d'or, donnée par ma mère, léguée par ma grand'mère, portant le nom célèbre de *Le Roi*, guillochée sur toutes les coutures, passablement hors de mode, qui n'allait pas deux jours de suite, ronde comme une balle ; mon vrai trésor !

Le silence de cet homme, sa marche régulière, son regard qui tombait d'aplomb sur moi, toutes les fois que nous atteignions un réverbère, m'avaient tenu, pendant près de cinq minutes, dans une sorte de palpitation et d'anxiété peu agréable, quand il rompit le silence, et d'un ton à la fois impérieux et affable :

— *What countryman are you!* — De quel pays êtes-vous?

Question singulière, pour commencer une causerie nocturne! Je vis ma situation, et je répondis assez bien :

— Français. Et vous?

— Né à la Jamaïque, possessions anglaises. Permettez-moi, mon jeune gentilhomme, de vous demander si vous êtes riche?

Trois heures du matin; — la lueur des réverbères scintillant dans l'obscurité; — près de moi, sans armes et sans force, le colosse armé de sa massue! Je repris mon sang-froid et répliquai :

— Je ne suis pas riche. Et vous?

— Riche et pauvre, selon les chances.

Il y eut un silence entre nous. La crecelle du garde de nuit criait et vibrait dans le lointain. On n'entendait pas une voiture rouler : pas un seul passant dans la rue; pas une lumière aux fenêtres. Mon homme reprit d'un air insouciant :

— Voici deux ans que je suis sorti de la prison de Newgate. Depuis cette époque les affaires vont bien. Mais vous, mon jeune gentilhomme, que venez-vous faire à Londres?

— Apprendre l'anglais et voir du pays.

— Oh! vous êtes savant! Et quels sont vos revenus?

— Près de deux cents livres sterling.

— Année moyenne, mon jeune gentilhomme, je peux compter sur plus de mille livres sterling. Il n'y a pas à Londres de *flash* (mot d'argot, *voleur*) plus célèbre que *Jemmy Cower*. Avez-vous toujours vos parents? dit-il en continuant son interrogatoire d'un ton vraiment sentimental; où sont-ils?

— Ils habitent Paris.

— Vieux?

— Mon père est très-âgé.

— Que fait-il ?

— Rien.

— Quel est son état?

— Général de brigade en retraite.

— J'ai servi aussi, moi. Et portez-vous sur vous des bijoux ou de l'argent ?

Ceci devenait sérieux. Je répondis nettement.

— Où demeurez-vous?

— *Marlborough-Street*, *Oxford-Streed.*

— Diable ! c'est fort loin ; et jusqu'au bout de *New-Road* il y a du danger. Les camarades pourraient bien vous soulager de vos *brillants* et de vos *plaques* (termes d'argot qui signifient *schellings* et *pence*). Je vous accompagnerai jusqu'à *Saint-Giles.* Là vous n'aurez plus rien à craindre ; causons un peu et marchons.

Jemmy Cower, le *flash*, devenu mon protecteur, me raconta ses aventures. Il avait servi sur mer et sur terre ; le licenciement l'avait engagé à devenir flibustier nocturne. Il parlait de ses vols comme de ses batailles, avec une fierté modeste ; et quand nous fûmes arrivés devant la vieille et sale église de Saint-Giles, il s'arrêta, me prit la main, la secoua vigoureusement et me dit :

— Vous n'êtes qu'un enfant ; mais vous n'avez pas eu peur (*Jemmy* se trompait). C'est bien. Vous pouvez vous vanter d'avoir voyagé pendant une demi-heure de nuit avec *Jemmy Cower* sur le trottoir de *New-Road.* Quand on a fait une pareille rencontre et qu'on se quitte bons amis, on se donne la main, mon gentilhomme. *God bless you !*

Le géant frappa de sa canne le pavé et s'enfonça, en

disant ces mots, dans la labyrinthe tortueux de Saint-Giles.

Il était quatre heures quand je rentrai, et déjà les premiers bruits, les premiers mouvements de la ville colossale annonçaient son réveil. Comment aurais-je dormi? Aux singularités du bal se mêlait dans mon souvenir la rencontre de ce généreux *Jemmy Cower* qui m'avait laissé ma montre et mes quarante schellings, qui s'était intéressé à mon père et à ma mère, qui avait eu pitié d'un jeune homme faible, et qui m'avait escorté, de peur que je fusse volé en route. A onze heures, tombant de fatigue, je m'assoupis enfin; mes rêves furent singuliers; il y avait là, au-dessus de ma tête, un millier de jolies têtes d'anges, mélancoliques, pédantes, idéales, blondes, aux lèvres roses, aux bras nus, aux épaules nues, parlant de chimie, secouant leurs beaux cheveux sur mon front, et au milieu desquelles m'apparaissait la tête massive et bronzée de *Jemmy Cower*, avec son grand chapeau ciré, et son œil noir perçant qui m'interrogeait.

---

§ III.

Pourquoi les Anglais sont excentriques et comment ils vont devenir raisonnables.

J'avais pour guide et pour ami à Londres un petit vieillard à la figure osseuse, pointue, anguleuse, recouverte d'un parchemin rouge et plissé, au son de voix aigu et fêlé, aux jambes grêles et à l'aspect bizarre. Il eût fourni une merveilleuse caricature à Mathews et à Cruikshank; mais

les caricatures étaient si communes à Londres, qu'on n'y faisait pas attention. Il pétillait d'esprit, de singularité, d'ironie; peintre, sculpteur, amateur, virtuose, collecteur d'antiquités; riche d'ailleurs, et assez connaisseur pour ne pas se ruiner avec le plus ruineux de tous les goûts, il recevait dans ses salons excellente compagnie. Il passait pour un original; son sarcasme, sa fortune et ses relations l'eussent aisément protégé contre toutes les attaques. On savait qu'il possédait à la campagne plusieurs retraites dans lesquelles il n'admettait personne; on savait qu'il se renfermait souvent dans une petite maison baroque, située au bord de la Tamise, et qu'il n'y recevait pas même les plus intimes de ses amis. Comme, en Angleterre, toutes les originalités ont leurs coudées franches, le spirituel et malin vieillard continuait sa vie indépendante sans que personne y trouvât à redire. Il achetait des tableaux, exerçait sur le tiers et le quart l'art du *quizzing*, du *hoaxing* et du *cutting*, variétés de la satire et de l'épigramme. Il donnait de fort bons concerts et bâtissait des pavillons chinois. Le pavillon chinois était encore une de ses manies. Cet homme, que la nature avait irrégulièrement dessiné, abhorrait le goût hellénique et la régularité architecturale. Il tolérait le genre gothique; il admirait le goût égyptien; il avait de l'enthousiasme pour le genre chinois; il embrassait d'une vénération sans bornes les grottes de Tritchinopoli, les colonnes hindoues, et ces pagodes immenses, audacieuses, chargées de sculptures et de monstres innombrables qui s'élèvent comme des bijoux d'orfèvrerie gigantesque, dans les plaines du Dekkan.

Le vieil architecte (1) Wordem (c'était le nom de cet ori-

(*) Le nom réel de ce personnage aimable et original, que je puis

ginal) me devait quelque reconnaissance. J'avais fait recueillir à Paris, pour enrichir sa collection, une quantité considérable de vues de cathédrales, que nos amateurs ne recherchaient pas encore : la fureur de l'ogive ne nous avait pas envahis. Wordem avait donc beaucoup d'amitié pour moi. Il prenait plaisir à m'expliquer les anomalies du caractère anglais; et chaque fois qu'il compulsait et admirait ses merveilles gothiques (ce qui arrivait tous les soirs), il sentait se ranimer et se reverdir ses sentiments de bienveillance pour le jeune voyageur français.

Wordem fut la première personne à qui j'allai raconter ma solennelle entrevue avec le terrible *Jemmy Cower*. Il faisait son *launch* ou second déjeuner, flanqué de *sandwiches* et de beurre frais. A mon récit, le front du vieillard se dérida ; son sourire sardonique s'anima de joie et de gaîté ; les cartilages de ce nez pointu et voltairien tressaillirent plusieurs fois, et il s'écria quand j'eus fini :

— « *Jemmy Cower* est un brave garçon, ma foi! *Jemmy Cower* est un de nos *Excentriques*. C'est là ce qui s'appelle honorer son métier. Mais vous, qui venez de France, du pays social par excellence, comment pouvez-vous comprendre quelle importance nous attachons à l'*excentricité*, à l'originalité, au mouvement imprévu, indépendant et spontané d'une existence qui se fait elle-même, qui vit en dehors de toutes les sphères et qui ne doit rien à personne? Chez vous *originalité* est synonyme de folie; chez nous, c'est un éloge et un honneur. Mais cela finira bientôt. Nos rapports avec le continent nous perdront. Nous n'aurons plus, comme vous, que des espèces, et pas d'individus.

dire aujourd'hui, puisqu'il n'existe plus, est *Porden*. Il a été longtemps architecte du prince régent, depuis George IV. Sa fille, miss Porden, a publié des poèmes ingénieux dans le goût de Darwin.

Voyez *Jemmy Cower :* il est *gentilhomme de grand chemin;* Tyburn l'attend; c'est un grand coquin, sans doute, mais il exerce sa profession à sa guise ; il agit librement, il choisit ses victimes; il a son code personnel et sa moralité à part. Il sait ce qu'il fait, ce qu'il veut et où il va. *Jemmy Cower for ever !*

J'écoutais en riant ce panégyrique d'un original de grand chemin par un original de salon. Après avoir bu un verre de *gingerbeer*, sa liqueur favorite, Wordem reprit en ces mots :

— « Vous m'avez fait beaucoup de plaisir en me racontant cette petite aventure ; et Jemmy Cower occupera un rang honorable dans mon *Histoire des Excentriques anglais*, car je veux bien vous l'apprendre, en vous demandant le secret sous le sceau du serment : c'est un travail dont je m'occupe depuis trente ans bientôt. Le premier, j'aurai fait les annales de l'originalité anglaise, c'est-à-dire celles de la Grande-Bretagne. Elles sont d'autant plus honorables pour l'humanité et dignes d'être conservées, que nos vieilles mœurs vont s'effaçant chaque jour. Mais venez avec moi ; partons pour Twickenham, où j'ai une petite maison fort curieuse à voir ; je n'y ai jamais laissé entrer personne, que le sculpteur Flaxman et le poète Walter Scott. Nous monterons en bateau, et nous causerons en route. Votre voyage, mon jeune ami, ne sera pas sans instruction ni sans fruit.

En effet, nous partîmes du pont de Londres, laissant derrière nous ce vaste port couvert de navires, et cette forêt de mâts dont l'ombre tremble sur les flots, et ces milliers de voiles dans lesquelles le soleil et le vent se jouent. Deux rameurs, *bargemen*, célèbres par le dialecte composé d'injures qu'ils adressent à tous les passagers, nous

accueillirent de leurs malédictions les plus caressantes et les plus choisies; puis ils firent voler la nacelle à travers les embarcations qui glissaient autour de nous.

— « Vraiment, disait en français le vieil architecte, je désespérerai de notre Angleterre, quand elle perdra ses *Whims*, ses *Oddities*, ses *Eccentricities*, ses habitudes d'indépendance individuelle. C'est précisément à cette manière d'être anti-sociale qu'elle doit sa plus grande force; c'est de sa personnalité enracinée, respectée, touchant à l'égoïsme, que sa liberté politique a surgi. Voilà son meilleur *habeas corpus.* Dès le berceau de notre histoire, nous retrouvons dans nos mœurs cette tendance à l'originalité individuelle, et cette vénération pour le déploiement de chaque caractère selon sa forme et son humeur. Dans nos parcs, les arbres que nous préférons, ce sont les grands chênes « aux bras tortus, comme dit Shakspeare, au front noueux, aux capricieux enroulements, à l'écorce bizarre, aux racines qui sortent de terre pour y rentrer. » Nous n'avons aimé jusqu'ici ni les arbres taillés en espalier, ni les quinconces à angles aigus, ni les hommes disciplinés sur le même modèle, ni les caractères coulés dans le même moule. Je crains bien, ajouta-t-il avec un grand soupir, que cette époque de l'*excentricité* et de la gloire britannique n'ait dit son dernier mot, et que bientôt, grâce à la civilisation qui nous gagne, nous polit, nous raffine, nous glace et nous aplanit, nous n'allions misérablement nous confondre avec toutes les nations européennes! Une nation et un homme sans originalité! sans empreinte! fi donc! Cela ne vaut pas la peine de naître. Je conçois que vous, jeune homme, ayez quelque difficulté à me comprendre. Chez vous, depuis très-longtemps, la première de toutes les vertus, c'est la sociabilité. Vous définissez l'homme

un *animal sociable*. Nous le définissons un *animal indépendant*.

— En France (continuait ce singulier philosophe, pendant que nous voguions sur la Tamise entre deux rives couvertes d'une pelouse verte et veloutée, comme les gazons de Wouvermans), il a été convenu, depuis le XIII[e] siècle, que chacun devait se sacrifier à la société et confondre son individualité propre, son originalité personnelle dans le torrent des idées et des mœurs générales. Un homme qui s'écartait de la route commune était anathème. Jean-Jacques Rousseau et Montaigne, parmi vos grands écrivains, sont peut-être les seuls qui aient osé livrer au public leurs singularités spéciales, ou, comme disent les médecins, leur *idyosyncrasie*. Voilà pourquoi l'écrivain *humoristique*, commun chez les Allemands, très-fréquent parmi nous, vous est inconnu. Vos auteurs comiques eux-mêmes sont raisonnables. Ils redoutent le caprice : ils veulent plaire, en instruisant. L'excellent Molière est un gassendiste ; Voltaire un chef de parti.

— Mais, interrompis-je, que pensez-vous donc de Scarron, le bouffon, le niais, le cul-de-jatte, qui faisait rire de ses folies la cour galante et grave de Louis XIV ? Était-ce un excentrique selon votre cœur ?

— Non pas. Scarron n'était qu'un bouffon et un parodiste :

« Ce pauvret
» Très-maigre,
» Au col tors
» Dont le corps
» Tout tortu
» Tout bossu,
» Suranné,

» Décharné,
» Fut réduit,
» Jour et nuit
» A souffrir
» Sans guérir
» Des tourments
» Véhéments ; »

(et cette citation vous prouvera que je l'ai lu avec fruit) ; Scarron, qui passa pour le plaisant par excellence, pour le gracioso de son époque, n'était pas ce que nous appelons un humoriste. Il suait sang et eau pour amuser autrui. Profondément triste ; il eût été un moraliste mélancolique, s'il eût écouté son penchant. Sa gaîté me fait mal ; je crois entendre les cris que lui arrachent la goutte et le rhumatisme.

Contentez-vous de ce que vous possédez, d'une belle et grande littérature, bien disciplinée, noble, féconde, fière, sage, admirable de raison et de pureté. Nous avons autre chose, et peut-être n'est-ce pas mieux. Dans l'*Old England*, toute Saxonne, le respect national pour l'individualité a fait naître parmi le peuple une foule d'originaux comiques ; parmi les écrivains, les *humoristes* dont je vous ai parlé ; parmi les gens riches, une multitude de lubies extravagantes, philanthropiques, inouies, baroques, vertueuses, vicieuses, inutiles, d'ailleurs amusantes à observer. C'est le résultat naturel du soin avec lequel nous avons établi parmi nous l'inviolable puissance du *moi individuel*, le culte de ce *moi*, qui peut se révéler librement par toutes les bizarreries, sans qu'on le harcèle ou le chagrine.

Dans toutes les classes, même liberté.

Je suis un *Excentrique*.

Jemmy Cower est un *Excentrique.*

Celui qui a bâti la maison que vous allez voir était un *Excentrique.* »

---

§ IV.

La maison d'un amiral.

Mais nous abordions, et je me trouvai en face du plus singulier bâtiment que j'eusse jamais contemplé. Cette folie architecturale, construite par un amiral en retraite, avait la forme d'un vaisseau de haut bord ; nous entrâmes ; tous les usages de la vie maritime avaient été religieusement conservés. Nous y trouvâmes des canons sur leurs affûts, des hamacs en guise de lits, des cabines fort propres, un fond de cale en guise de cave, et un pont en guise de terrasse. Un vieux matelot, en grande tenue, ancien domestique de l'amiral défunt, nous reçut et nous servit.

« — Vous connaissez maintenant la manie qui me possède, me dit Wordem ; je suis à l'affût de toutes les bizarreries de mes compatriotes, et je ne pouvais pas acheter de maison de campagne plus en harmonie avec mes goûts que cette maison-navire. *Historiographe des Excentriques*, j'ai eu soin de conserver ici le souvenir du bizarre fondateur de ce domaine. Entrez ; vous trouverez toute une bibliothèque d'originalités, toute une galerie de burlesques, y compris les voleurs de grand chemin, les

confrères de votre *Jemmy Cower*, enfin tous les monuments de la bizarrerie anglaise que j'ai pu recueillir. »

Ce fut dans cette étrange résidence que Wordem me permit de compulser de nombreux volumes, tous écrits de sa main, qui contenaient sa Biographie des Excentriques, et d'en extraire quelques notes. Des portraits aussi bizarres que l'appartement étaient suspendus aux parois, et ne correspondaient pas mal avec la singularité des caractères et des actes rapportés dans les in-folios du vieillard. Je craindrais de fatiguer le lecteur si je lui donnais la liste exacte de cette encyclopédie des folies anglaises. Il y avait un volume consacré uniquement à chaque classe des Excentriques :

Tome I[er]. — Aux excentriques religieux.
II. — Aux excentriques de grand chemin.
III. — Aux excentriques d'érudition.
IV. — Aux femmes originales.
V. — Aux bizarreries des poètes.
VI. — Aux originalités des peintres.
VII. — Aux originalités bourgeoises.
VIII. — Aux excentriques célèbres.
IX. — Aux biographies des excentriques anglais, etc.

Il me laissa feuilleter longtemps la bibliothèque extravagante, où se coudoyaient tous les produits de cette demi-démence, de cette originalité baroque, ou de cette individualité indépendante qu'on nomme excentricité. J'y rencontrai des noms célèbres et obscurs, des astronomes et des géomètres, des pauvres et des millionnaires, des mendians et des rois, des acteurs et des bourgeois ; quelques fragments de poésie, des lambeaux de musique, des

gravures ou des esquisses, filles du burin ou du crayon de ces originaux. Je n'obtins pas sans peine la permission de transcrire les plus piquantes de ces anecdotes, conservées par leur possesseur avec cette vigilante et curieuse jalousie commune à tous les amateurs exclusifs. Wordem interrompait souvent mon travail par des observations qui prouvaient le bon sens et la philosophie dont ce cerveau bizarre n'avait pas répudié le culte.

— Observez, me disait-il, que la fin du XVI[e] et le milieu du XVIII[e] siècle sont surtout féconds en originaux anglais. Ben Jonnson, dans ses comédies, en fait, sous Jacques I[er], une magnifique collection; Swift, Sterne, Sheridan et Pope s'emparent de ceux qui fleurissent dans leur époque. Notez encore que ce sont là les belles phases de nos annales, nos ères de repos et de gloire : tant il est vrai que l'excentricité se confond avec la fortune de la Grande-Bretagne, et n'est qu'un des rayons de sa puissance. »

---

§ V.

Le roi des gastronomes. — La loterie. — M. Tout-à-L'heure. — Le mendiant-amateur.

> Tam suavia dicam facinora, ut malè sit ei qui talibus non delectetur !
>
> (*Anonyme.*)

— Par où diable vous plaîra-t-il de commencer ? me dit Wordem. Par les avares ? par les ermites ? par les mélancoliques ? par les philanthropes ou les voleurs ? Tenez,

voici le portrait du roi des gastronomes : il se nommait Rogerson, et son père, homme riche, l'avait fait voyager en Europe. Il n'avait, dans sa tournée, observé, étudié, approfondi qu'une science, les différents systèmes de cuisine, les diverses méthodes gastronomiques. Peu de temps après son retour en Angleterre, son père mourut. Il avait recueilli beaucoup de notes qu'il se hâta de mettre en œuvre. Tous ses domestiques furent des cuisiniers. Valets de chambre, cochers, grooms, tous savaient la cuisine. En outre, il payait trois cuisiniers italiens, trois français et un allemand. L'un d'eux n'avait qu'un seul emploi, celui d'accommoder le plat florentin nommé *dolce piccante*. Un courrier était constamment sur la route de la Bretagne à Londres pour lui apporter des œufs de perdrix de Saint-Malo. Souvent, deux plats lui coûtèrent cinquante guinées. Entre ses repas, il n'était occupé qu'à compter les minutes qui le séparaient de sa jouissance prochaine. En neuf ans toute sa fortune était *mangée*, dans l'acception littérale du mot. Son estomac avait absorbé cent cinquante mille livres sterling. Devenu mendiant, un ami le rencontra et lui donna une guinée. Il alla acheter un ortolan qu'il accommoda lui-même, selon les règles de l'art ; et la digestion faite, il se suicida.

En voilà un autre dont la manie était moins sensuelle. Le hasard de la loterie avait tant de charmes pour lui, qu'il lui sacrifia un million de fortune. Il se nommait Christophe Barthélemy, et vivait à la fin du XVIII[e] siècle. Quand le sort le favorisait, il donnait des fêtes magnifiques dans ses jardins d'Islington. Les cartes d'entrée portaient les mots suivants :

To commemorate the smiles of Fortune.
Commémoration des sourires de la Fortune.

Cet adorateur aveugle du hasard lui avait sacrifié ses revenus et se trouvait réduit à la besace, lorsqu'il emprunta deux livres sterling à un de ses amis, les mit à la loterie, et gagna vingt mille livres sterling. Il les rejoua, perdit tout, et mourut mendiant.

M. Tout-à-l'heure, dont vous apercevez le portrait, vous intéressera peut-être davantage. La manie, le *hobby-horse* de *John Robinson* de Kendal, c'était l'espérance et l'avenir. Aujourd'hui n'existait pas pour lui ; il espérait vivre *demain*. Les mots *tout-à-l'heure* (*by and by*) sortaient sans cesse de sa bouche. Il devait monter à cheval, employer ses chiens, régler ses comptes, se marier, réparer sa maison, — demain. — Sa meute, ses écuries, sa bibliothèque, devaient lui être utiles — demain. Il est mort à quatre-vingts ans, à Kendal, sans avoir cessé un moment de se regarder comme chasseur, comme membre du Parlement, comme homme de lettres, comme écuyer, — mais sans avoir amorcé un fusil, ni brigué une élection, ni écrit une lettre, ni monté un cheval.

Vous en trouverez de toutes les espèces : un orfèvre nommé Smith, devenu millionnaire, s'éprit si bien de l'état de mendiant, qu'il passa quinze ans de sa vie à l'exercer. On le connaissait dans les environs de Londres sous le nom de *l'homme au chien*, parce qu'il était suivi d'un chien. Un jour, ayant fait je ne sais quelle offense à un habitant de Mithan, il fut condamné par le juge de paix de l'endroit à être fouetté en place publique ; il ne pardonna jamais cette injure au village de Mithan, et dans son testament, ayant laissé un legs à tous les villages du comté de Surrey, il eut soin d'oublier le seul village où cette punition lui avait été infligée.

Vous faut-il une scène plus dramatique, plus développée?

Je vous raconterai la grande révolution des chats, dont Chester fut témoin il y a quinze ans.

---

§ VI.

Le révolutionnaire de Chester.

On s'en souvient encor à Chester, pays du fromage. Peu de temps après le départ de Bonaparte pour Sainte-Hélène, beaucoup de prospectus et d'affiches furent répandus dans la ville. « Un grand nombre de familles honorables, disait le prospectus, allaient habiter Sainte-Hélène, et comme cette île était désolée par le grand nombre de rats qui y pullulent, le gouvernement anglais avait résolu de détruire par tous les moyens cette population dangereuse. » Pour faciliter cette entreprise, l'auteur du prospectus se disait chargé de faire une provision de chats, dans l'espace de temps le plus court possible. « Il offrait donc seize schellings pour un gros matou bien portant, dix schellings pour une chatte d'âge mûr, et une demi-couronne pour un petit chat capable de courir, de boire du lait et de jouer avec un écheveau de fil. »

Deux jours après la publication de cette annonce, on vit entrer dans Chester, à l'heure indiquée par l'auteur du prospectus, une multitude de vieilles femmes, d'enfants et de petites filles portant des sacs remplis de chats. Toutes les routes, tous les sentiers, toutes les rues étaient occupés par cette singulière procession. Avant la nuit, une congrégation de trois mille chats se trouvait réunie à Chester.

Ces intéressantes créatures poussaient des cris lamentables, en se dirigeant vers une rue que le prospectus avait indiquée. La rue était étroite ; tous les chats entassés miaulaient ensemble. Voilà tous les sacs qui se pressent et se heurtent, le concert qui prend des forces nouvelles, les cris des femmes et des enfants qui se mêlent à ceux des chats, et les longs aboiements des chiens qui font rouler la basse de cette harmonie singulière. Quelques-unes des porteuses de chats, se trouvant gênées par leurs voisines, déposèrent leurs sacs et boxèrent. Les chats prisonniers hurlaient le chant de guerre.

Alors survinrent les gamins de la ville, qui se mirent à délier les sacs, d'où s'élancèrent trois mille chats enragés, crachant, criant, les griffes nues, et courant sans pitié sur les épaules et les têtes des combattantes. Tout le monde était aux fenêtres. Nos trois mille chats couraient sur les balcons, s'élançant dans les appartements, cassant les carreaux, renversant les théières, et dévastant les salons. Imaginez l'effet que produisit cette émeute, et l'étrange spectacle que se donna le *wag*, auteur du prospectus et moteur de la révolution. Les chiens effrayés s'en mêlèrent, et la population mâle de Chester ne tarda pas à s'armer. Trois mille quadrupèdes succombèrent : ce fut une Saint-Barthélemy de chats. En moins de deux heures on vit cinq cents cadavres flotter sur la rivière. Le reste des assaillants avait évacué la ville, en laissant comme traces de la bataille l'empreinte de ses griffes sur plus d'une poitrine de femme, et comme monuments un amas de porcelaines brisées.

---

§ VII.

Milton. — Johnson. — Steele. — Le marcheur. — Le tailleur.

— « Ceci vous semble une plaisanterie, une *waggery*, une farce, dont on aurait pu s'aviser dans tous les pays. Voulez-vous que nous nous occupions des hommes célèbres excentriques? Ils ne nous manqueront pas. Je pourrais vous montrer *Shakspeare*, dont les sonnets attestent un platonisme si bizarre, et cet enthousiaste *Milton*, qui partit pour l'Italie dans l'espoir d'y trouver une femme à peine entrevue. Élève de Cambridge, il s'était, dit-on, endormi sur les dalles du collége. Une jeune Italienne passa près de lui, le remarqua, traça sur un morceau du papier ces vers charmants du Guarini :

« Occhi, stelle mortali,
» Ministri de' miei mali,
» Se chiusi m'uccidite,
» Aperti, che farete?

et glissa le papier dans la main du jeune homme. Milton s'éveilla, entrevit l'Italienne, et lut les vers qu'elle venait d'écrire; c'est peut-être un conte. Si la tradition est vraie, son voyage en Italie, voyage auquel nous devons le *Paradis perdu*, n'eut pas d'autre motif que cette suave ap-

parition qui ne cessa jamais de hanter l'imagination rêveuse et tendre du grand homme.

Les humoristes anglais forment une armée à peu près innombrable. Whigs et tories, hanovriens et jacobites, tous ont leur grain de folie indépendante. Juges sur leurs siéges, gens du monde dans les salons, poètes dans leur cabinet, prédicateurs dans leurs chaires, font parade de ces goûts étranges. Butler, dans son *Hudibras*, recueille les excentricités puritaines, Addison les extravagances du temps de la reine Anne. Les moralistes sévères ne sont pas exempts de la contagion universelle. Samuel Johnson, ce pédant que l'on surnommait l'ours, prévient la femme qu'il veut épouser qu'il a eu deux oncles pendus : elle lui répond gravement que ce genre de mort est le seul en usage dans sa propre famille, qu'elle compte dans sa généalogie trois générations de pendus ; et elle l'épouse. Voici des testaments excentriques et des plaisanteries en face de la mort ; Marlborough, couvert de gloire, boxe avec un cocher ; Steele, le bel esprit, dort sur une borne ; le mélancolique et admirable Cowper élève des lapins et leur consacre des élégies ; Shenstone, poète, et homme de talent, se transforme en berger du Lignon et mène une vie arcadienne. Goldsmith, écrivain plein de simplicité et de génie, parcourt la France et l'Italie sans un liard dans sa poche, en faisant danser aux sons de sa flûte les paysans de ces contrées ; Kean, notre contemporain, choisit pour garde-du-corps un jeune lion qu'il fait coucher dans sa chambre ; l'éloquent Fox, après avoir gagné beaucoup d'argent au jeu, emploie, pour chasser ses adversaires et garder les guinées, un moyen tellement immonde, que j'ose à peine l'indiquer. Êtes-vous curieux de connaître les originaux de nos fats actuels, les pères de la race des dandies, laquelle a fleuri si glorieusement

de 1815 à 1830? les voici. *Beau Nash* et *Beau Brummell*, glorieux héros, doivent leur gloire à la pose de leur cravate et à la coupe de leurs pantalons. C'est à *Beau Brummell* que vous devez les gants jaunes; c'est *Nash* qui a réglé pendant dix ans la forme des bottines. Nash, qui demeurait à Bath, était aussi célèbre que Burke. Sa statue en pied, placée entre les bustes de Pope et de Newton, orne la salle où l'on prend les eaux de Bath. La fatuité a sa statue; le génie n'a qu'un buste.

Voici déjà longtemps que nous traitons avec cette bienveillance nos excentriques de toutes les classes. Dès le XVIe siècle, les originaux anglais ont eu l'immortalité à espérer. Entrez chez ce vieux marchand de cannes d'Exeter-Change : au milieu des fouets, des cravaches, des badines, des joncs et des tabatières, parmi un nombre infini de bagatelles d'ivoire sculpté, de bambous polis et de noix de coco taillées, on vous montrera une figure d'ivoire, un long nez sous un chapeau plat, les cheveux plats aussi. Cette tête bizarre sert de pomme à une canne. C'est le portrait de Thomas Coryate, voyageur du XVIe siècle, dont la laideur et la bizarrerie furent si célèbres, que les artistes du temps briguèrent la gloire et le plaisir de sculpter cet extraordinaire visage. De là les cannes à la Coryate, qui sont aujourd'hui d'un prix extrêmement élevé dans les ventes, et dont la plus belle a appartenu au docteur Arbuthnot. Coryate traversa toutes les contrées de l'Europe à pied, et publia une de ses relations sous ce titre : « Crudités avalées à la hâte pendant un voyage de cinq mois. » Il savait douze langues, et se vantait beaucoup d'avoir forcé de se taire une femme hindoue avec laquelle il avait eu querelle.

Le XVIIIe siècle a reproduit le même phénomène. Le

fameux *Stewart le marcheur* (*Walking-Stewart*) ne doit pas manquer à notre galerie d'originaux. Quand il n'était pas au Japon ou au Pérou, vous le rencontriez sous une des alcôves du *pont de Westminster*. C'était un vieillard vénérable qui portait toujours un bâton blanc à la main, qui se vantait de n'être jamais monté ni à cheval ni en voiture, et qui avait visité tous les coins du globe à pied; comme J.-J. Rousseau, il avait adopté le costume arménien. En 1780, il donna des bals magnifiques à Londres, et des concerts toujours suivis d'un sermon prononcé par Stewart. Il avait, disait-il, couru le monde en quête de la *polarité de la vertu morale*, c'est-à-dire du grand problême que Kant et Leibnitz n'ont pas résolu. Innocent et philosophique original, dans les salons duquel affluait la bonne société de l'époque! Quand son orchestre jouait la marche funèbre de *Saül*, on savait que c'était là le signal du départ, et les salons se vidaient aussitôt.

. . . .

Quiconque a été à Margate, quiconque a vu ce rivage couvert d'ânes et de chevaux, et cette mer couverte de barques, et ces citoyens endimanchés, et ces visiteurs brillants, doit se souvenir du vieux Lowell. On le trouvait partout : son nom est à jamais attaché au souvenir de Margate; il vivra dans la mémoire des habitants, comme Napoléon dans l'histoire; sa livrée de pluche rouge aux galons noirs et verts était connue de tous les voyageurs. Enrichi par son commerce de tailleur, il avait toujours dans sa garderobe cinquante habits complets; presque millionnaire, il acheta au centre de la petite île de Thanet une belle propriété dont l'aspect était bizarre. Depuis la grille d'entrée jusqu'aux girouettes du toit, tout représentait l'un des instruments ou des accessoires de la chasse;

car sa monomanie, depuis qu'il avait quitté l'aiguille, c'était le métier de chasseur; les croisées figuraient des têtes de sangliers; au lieu de tapisseries, il avait jeté sur le parquet des dépouilles d'animaux sauvages ou tués à la chasse: des peintures, représentant tous les sujets de chasse imaginables, donnaient au château du tailleur l'apparence du palais de Nemrod. Il s'était accoutumé à ne rien faire comme un autre: son cheval favori, nommé Blucher, acheté, je crois, chez Astley, était dressé à le suivre comme un chien; et c'était chose plaisante, ma foi, que de voir mon vieux tailleur, habit et culotte de velours rouge, marchant gravement dans les promenades de Margate, suivi pas à pas du quadrupède docile; derrière le cheval, un myrmidon, vêtu de rouge comme son maître, portait une immense pipe d'écume de mer; et sans s'embarrasser autrement des sourires, des épigrammes, de l'étonnement et des railleries des voisins, il était beau à voir causant avec les dames, tendant la main à celui-ci, souriant à celui-là, et commençant des intrigues amoureuses. Car notre vieux tailleur était érotique, et je ne dois pas oublier une de ses singularités les plus extraordinaires; il avait soixante-dix ans et se targuait de sa belle conservation. Je ne sais quelle fille de Margate eut la malice d'exploiter ses prétentions et de lui attribuer l'enfant auquel elle allait donner le jour. En Angleterre, il suffit du serment de la fille-mère pour prouver la paternité et condamner celui qu'elle accuse à payer les mois de nourrice. Le vieux Lowell fut très-flatté, il paya avec joie; et bientôt toutes les demoiselles de Margate qui s'avisaient de forfaire à l'honneur, eurent recours à sa vanité charitable, si bien qu'en moins de deux ans Lowell se trouva père légal de soixante-deux enfants, dont il paya très-exactement l'éducation. Jamais

ministre n'a rempli sa vie d'un plus grand nombre d'occupations strictement coordonnées et toutes inutiles. Il se levait à quatre heures, correspondait avec la plupart des clubs ou sociétés de chasseurs, fatiguait trois chevaux, tournait autour de l'île, chassait, pêchait, et terminait sa journée par une promenade de trois cents pas sur un âne, ni plus ni moins.

Je le rencontrais quelquefois à Londres, dans les visites assez rares qu'il rendait à ses amis de la capitale ; il échangeait alors son habit de velours rouge contre un habit de velours noir complet. Une brochette, plus chargée de décorations que celle de M. . . . . , suspendait à l'une de ses boutonnières à peu près soixante médaillons. Je l'arrêtai et lui demandai quel était ce grand nombre de décorations étrangères dont les souverains d'Europe l'avaient honoré. « Ce sont, répondit-il, les médailles de tous les clubs auxquels j'appartiens, et presque tous ceux d'Angleterre me comptent parmi leurs membres. Voici la médaille des Lunatiques, celle des Druides, celles des Chevreaux et celle des Chats-maigres. Je suis encore chevalier de l'Aiguille, comte du Choux-fleur et duc des Épinards. J'appartiens à l'ordre des Comètes et à celui des Écheveaux-mêlés ; j'ai bien le droit de porter tous mes ordres. » En effet, à chaque pas qu'il faisait, c'était une sonnerie indéfinissable de cuivre, d'argent et de plomb.

Mon tailleur, pour terminer dignement une vie si singulière, quand il approcha de sa quatre-vingtième année et vit de près la mort, envoya chercher son vieil ami le charpentier Amerall, qui demeure encore en face de l'église.

— Que me voulez-vous? lui demande Amerall.

— Que vous me preniez mesure. J'ai besoin de mon dernier habit ; vous allez vous mettre à l'ouvrage. Acajou

de première qualité, charnières d'argent, la serrure et la clé de même métal. Vous pratiquerez au couvercle, vis-à-vis l'endroit où ma tête doit être placée, une ouverture ovale, à laquelle vous attacherez un morceau de cristal très-solide.

Le cercueil attendit encore son maître deux années entières. Lowell ne manquait pas d'aller le visiter une ou deux fois par semaine. La lettre qu'il écrivit au charpentier, deux jours avant sa mort, mérite d'être conservée :

« M. Amerall, préparez-moi ma maison; passez-y le balai et le plumeau. Samedi dernier, j'ai trouvé que les poignées n'étaient pas assez propres. Tenez-là, je vous prie, en meilleur état. » Deux jours après il était mort.

— Au surplus (continue Wordem qui me voyait étonné de ses récits), tirez-vous comme vous pourrez de cette grande forêt de documents hétéroclites. Classez et systématisez si vous pouvez toutes ces extravagances. Je vous recommande surtout le volume que voici; vous y trouverez tous les passages d'auteurs célèbres; toutes les citations et tous les exemples qui peuvent excuser l'excentricité des goûts et des humeurs s'y trouvent rassemblés.

J'ouvris l'in-folio, et je transcrivis au hazard quelques-uns des fragments destinés à servir d'excuse, de préambule et de portique, à la biographie des originaux.

---

§ VIII.

Le Chapitre des Citations.

> La citation ou quotation est perle fine qui esmaille agréablement et merveilleusement un discours.
>
> (Belleforest.)

Ces gens-là, voyez-vous, mon cher, ne ressemblent à

rien. Ils sont possédés d'un certain génie extravagant et baroque, plein de formes, de figures, d'idées, de lubies, de caprices, de craintes, d'espérances, de changements, de mouvements, de révolutions, de contradictions. Leur fantaisie reçoit, leur cerveau bouillonne, l'occasion sert d'accoucheuse. C'est un drôle de cadeau que Dieu leur a fait là; mais quand il est complet et bien vivant, il vaut son prix, sur mon honneur.

(SHAKSPEARE, *Love's labour lost.*)

Mes amis, soyez libres; usez de votre liberté! — Et, je vous en supplie, permettez-moi de faire voltiger la mienne selon mon beau et noble plaisir.

(MASSINGER.)

J'use de la charte que nature m'a donnée : charte libre comme l'air, changeante comme le vent... la folie!

(SHAKSPEARE.)

Tel condamne mon coq-à-l'âne qui en justifiera le bon sens. (FURETIÈRE.)

Rien assurément ne me pourra faire despartir de ma fantaisie préméditée. (TABOUREAU sieur DESACCORDS.)

Ces honnestes jeux d'esprit, nommez-les bouffonneries, si vous voulez. (PASQUIER.)

Prenez garde à ce que vous allez dire. — C'est une chose pleine de niaiseries contagieuses. On ne peut la contempler, cette œuvre folle, sans avoir envie d'être fou. — Si vous la placez dans votre poche, elle y mettra le feu et vos culottes brûleront! — Prenez garde! — Il ne faut pas

ouvrir ces sortes de livres quand on est seul, ils montent à la tête ; — ni à minuit, — l'heure où le prestige agit le plus violemment, — ni quand on a bu du vin de Champagne ; — c'est bien plus dangereux encore. (EACHARD.)

Ne me rejetez pas dédaigneusement, ô mes amis, à cause de mon costume bariolé, de mes grelots et de ma barette.

(G. WITHER.)

Gens qui ne savent ni régler ni contrôler leurs spéciales humeurs. (AGRIPPA D'AUBIGNÉ.)

Vous en direz ce que vous voudrez. C'est un catalogue de pochades, barbouillages et zig-zags, de fautes, de folies, de bêtises, de barbaries, d'impromptus, de singeries ; une rapsodie de lambeaux pris à toutes les maisons de fous, un amas de débris empruntés à toutes les tables ; — joujoux, bibus, bagatelles, clinquant, haillons, pendelocques, morceaux de marbre et d'or, — le tout jeté confusément et sans choix, sans art, sans invention, sans esprit, sans jugement ; — un chaos bizarre, grossier, absurde, fantastique, inutile, indigeste, incohérent, impertinent, bouffon ; sans but, sans moralité, sans raison et sans sel. — Oh ! je confesse tout cela. — Et que m'importe ? — Presque tous ces défauts sont volontaires. — C'est indigne d'être lu. — Je le veux bien. — Ne perds donc pas ton temps à me lire, mon pauvre ami. — Lirais-je ces lignes, moi, si tu les avais faites ? — Tout ce que je peux affirmer, c'est que j'écris de l'histoire, que toutes ces misères sont vraies, et que j'ai mes belles et bonnes autorités qui le prouvent !

(BURTON, *Anatomie de la Mélancolie.*)

Il prit donc envie à Saturne, vieux barbon au flambeau

rouge, qui court dans le ciel avec deux couronnes d'argent, il lui prit envie de tenir le discours suivant à la petite planète la *Terre*, qui continuait tristement son tour, suivie de sa femme de chambre la lune : — *Tu n'es qu'un misérable composé de caprices et de niaiseries ; tu ne sais pas même marcher droit, comme le prouve assez la précision de tes équinoxes. Va, misérable maison boiteuse, tu es le Bedlam de l'univers.* »

(JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC RICHTER.)

Si cela vous ennuie, fermez le livre. (COWPER.)

Imaginez, s'il vous plaît, que vous entrez dans le palais du *prince de Palagonia*, Sicilien, dont j'ai visité les propriétés à Palerme. Cette Altesse n'a pas d'autre bonheur que de tout bouleverser. Dès que vous mettez le pied dans ses domaines, vous voyez commencer le règne de la folie. Il a dépensé des millions pour créer une sculpture, une architecture, des jardins sans exemple. Tout est contraire à la raison dans son palais. Fontaines sans eau, statues sans tête, cours sans issues, avenues se terminant par des allées souterraines, bâtiments en demi-cercles qui se croisent, qui se cachent, qui s'interrompent sans se correspondr jamais; monuments dilapidés par la volonté du maître; grands arbres plantés sur les toits et qui y meurent faute d'aliment; ici, un édifice peuplé de vases ; là un édifice occupé par des singes de pierre ; ailleurs, un groupe d'éléphans qui jouent de la flûte ; plus loin, un hippopotame une guitare à la main ; un polichinelle de quinze pieds, au centre d'un bassin sans eau, Achille et Thétys jouant aux cartes avec Arlequin ; un Atlas colossal portant un tonneau au lieu d'un globe ; une perspective infinie de monstres

inconnus, à trois têtes, sans tête, chimères que le cauchemar invente; idoles plus ridicules et plus affreuses que le monstre d'Horace; à l'intérieur, des chaises et des fauteuils aux pieds inégaux; des tabourets dont le siége est garni de clous aigus; des chambres exclusivement occupées par des cadres sans tableaux, d'autres par des têtes de statues superposées; un cirque de quarante pieds entouré de marbres magnifiques, sculptés comme des pièces d'échecs; — tel est le palais ridicule du prince de Palagonie. — Tel est aussi l'édifice que je vous ouvre, le lieu où je vous introduis, panthéon de toutes les idées bizarres qui peuvent naître dans notre *pia mater* et se traduire en actions. Ce que le prince n'a pu exécuter qu'en pierre ou en marbre, je vous le donne, moi, sous forme humaine et vivante.

(GOETHE.)

Riez et pleurez! (Lord BYRON.)

---

§ IX.

Transambule.

Je cherchais un mot nouveau.

Je remercie M. Fourrier, auteur de l'*Association agricole et domestique* en deux volume in-8°, et homme de de génie, de m'avoir fourni cette excellente expression : — *transambule.* — Qu'est-ce que — *transition* — *passage* — auprès de *transambule???*

Maintenant, lecteur, suivez-moi si vous l'osez (sans *ci-*

sambule), à travers ces singularités humaines, que Wordem m'expliquait complaisamment. Et d'abord :

---

§ X.

Les femmes élevées à la brochette.

Love's labour lost. (SHAKSP.)

Vous vous souvenez d'un livre qui vous amusait et vous intéressait dans votre jeune âge, une espèce de Robinson Crusoé secondaire. Je veux parler de Sandfort et Merton. Le bon Thomas Day, auteur du livre européen que je viens de citer, excellent homme, original s'il en fut jamais, pensa un jour que le meilleur moyen d'avoir une bonne femme, c'était de l'élever pour son propre compte. Le voilà qui choisit deux petites filles dans une école de charité, qui les prend jolies, demande des renseignements sur leur intellectualité, paie le prix convenable, et emmène les petites filles chez lui, décidé à épouser plus tard celle qui lui plaira le mieux. L'expérience réussit merveilleusement bien. Lucretia et Sabrina (il les avait ainsi baptisées) grandirent sous ses auspices, prospérèrent sous sa loi, répondirent aux désirs et aux efforts du maître, devinrent belles et même sages ; ce furent d'excellentes épouses, — qui toutes deux devinrent bonnes mères.

— Hélas ! mais non pas au profit de Thomas Day, qu'elles refusèrent, les ingrates ! Il avait cinquante ans.

Il recommença l'expérience. Camille et Vesperie imitè-

rent l'exemple de Sabrina et Lucrèce. O théoristes, faites bien attention, et n'imitez pas Thomas Day !

---

§ XI.

Sterne, Swift, l'oncle Toby, le Haïsseur de femmes.

Je te devais assurément la première place dans ces extraits pantagruélistes, mon bon Sterne ; toi, si rabelaisien, si affecté, si faux, si vrai, si délicat, si grossier, plagiaire et original, sensuel et sensible ! Ta figure seule est un excellent emblème de l'excentricité ; cet œil oblique et chinois, ce sourcil proéminent, cette bouche sardonique, cette tête extravagante, ce long corps fantastique et fluet, se repliant sur lui-même comme un jonc que le vent abat, ne forme-t-il pas un type complet ? C'est toujours toi, Sterne, soit que tu entres chez la marchande de gants à Paris et que tu comptes les pulsations de ses veines, soit que tu forces les passants du Pont-Neuf à s'agenouiller avec toi devant la statue de Henri IV !

Sterne aimait surtout à pénétrer, à surprendre les sentiments des femmes, à observer et disséquer leurs petites émotions, à saisir au passage les nuances de leur âme. Au spectacle il ne regardait pas les acteurs. Il s'arrêtait au beau milieu de son sermon pour continuer ses observations bizarres. Souvent il se plaçait à l'endroit d'où partent les voitures publiques qui vont de Londres à Hampstead. Il se promenait sur la grande route, remarquant d'un œil curieux les voyageurs qui s'embarquaient. Si le hasard vou-

lait que l'une de ces voitures se remplît de femmes, il y montait. Pendant le cours du voyage (qui dure environ une demi-heure), il liait conversation, puis tirant de sa poche le manuscrit de son *Tristram*, il lisait à cet auditoire féminin les passages qu'il préférait; il essayait ainsi ses effets comiques, pathétiques ou bizarres, et se gardait bien de confier cette faiblesse à ses amis.

Le jour des funérailles de George II, Sterne traversait la Tamise dans un bateau où se trouvaient quelques gens du peuple, et entr'autres une pauvre femme. Les cloches sonnaient; leur vibration ébranlait les eaux du fleuve et les bateliers criaient : *Tenez-vous bien!*

Trà tutte quante le musiche umane,
O signor mio gentil, trà le piu care,
Gloie del mondo, e' l suon delle campane;
Don, don, don, don, don, don, che ve ne pare? (*)

La bonne femme, qui était quakeresse, se mit à faire un discours sur la mort. A chaque ébranlement des campaniles retentissantes, elle se sentait saisie d'une nouvelle inspiration : enfin les larmes vinrent à ses yeux et elle dénoua le petit chapeau brun qui couvrait sa tête, *On est vivant, on est heureux, on est roi*, s'écria-t-elle; *puis la mort arrive, l'œil se ferme; on tombe..... pouf.... comme mon chapeau* (elle jeta son chapeau dans la Tamise) *et l'on disparaît.* — Vous souvenez-vous de l'éloquence de Trim et de son sermon funèbre sur les cendres de la pauvre Obadiah? Sterne vola ce trait, un des plus éloquents et des plus singuliers de ses écrits, au discours de la quakeresse.

(*) Agnolo Firenzuola.

Toutes les bizarreries érudites, ou les singularités de vie privée, qui se trouvent dans *Tristram-Shandy*, sont le résultat d'observations de la même espèce. L'oncle Toby, bâtissant des forteresses et des parallélogrammes avec ses bottes, n'est que la copie de Guillaume *Stukeley*, contemporain de notre Sterne.

Stukeley, homme riche, solitaire, bizarre, et voué à la recherche du mouvement perpétuel, n'était point un fou. Un jour qu'il fut obligé de quitter sa retraite pour aller prêter à George III le serment d'*allegeance*, il causa pendant toute la route avec autant de bon sens que d'esprit, se moqua de ses manies et du mouvement perpétuel, et dit qu'il reviendrait peut-être un jour vivre parmi les hommes et mettrait un terme à ses caprices. Quand il eut bien reconnu que le mouvement perpétuel était une chimère, il en abandonna la recherche, mais il ne changea pas d'habitudes. Jamais son lit ne fut fait; il se lavait les mains vingt fois par jour, jamais le visage ni le corps; il avait deux femmes pour domestiques, l'une qui demeurait chez lui, l'autre qui habitait à l'extérieur. Pendant quelque temps, il s'occupa de l'étude des fourmis, et il en infecta tout le voisinage.

Le duc de Marlborough ouvrait les tranchées en Flandre; notre savant l'imitait pied à pied; après avoir tracé avec de la craie le plan de toutes les villes que le général attaquait, il se mettait, la pioche à la main, à détruire son propre plancher, suivant toujours exactement les instructions de la *gazette* et les mouvements du général. Chaque ville lui coûtait un plancher. C'est précisément l'oncle Toby.

Il n'avait ni fauteuil, ni chaise; un trou creusé devant la cheminée lui servait à placer ses jambes et ses pieds qui

pendaient. Il restait assis sur le parquet. Ses fermiers ne purent jamais obtenir de lui qu'il reçut leur argent ; il leur faisait dire de l'attendre dans une auberge voisine de sa maison, et là, il payait leurs dépenses jusqu'à ce qu'il lui plût de les renvoyer. Sa manière de disposer ses finances n'était pas moins originale. Après avoir fait à Londres ses études d'avocat, il laissa au-dessus de la porte de son antichambre un vieux porte-manteau, tellement moisi et délabré, que personne n'y fit attention. Une douzaine d'étudiants vinrent habiter tour-à-tour la même chambre sans déranger le porte-manteau ; enfin, un dernier occupant ordonna à son domestique de faire disparaître ce débris : on le jeta par terre. Il était pourri ; on en vit tomber sept cents pièces d'or et des papiers qui appartenaient à M. Stukeley.

Au lieu de ranger son argent, il l'empilait sur les planchers de sa cuisine ; il y avait environ trois mille guinées dans sa chambre où jamais domestique n'entra. Un jour il y introduisit un enfant ; une partie de la somme se trouvait sur une table à laquelle un pied manquait. L'enfant heurta contre la table et la fit tomber ; les guinées s'éparpillèrent. Pendant dix ans qu'il vécut encore, Stukeley ne releva pas la table et ne ramassa pas les guinées. Il se contenta de les repousser du pied, de manière à se frayer une double route, de son lit à la porte et de son lit à la fenêtre.

Si Sterne était à l'affût des originalités vivantes et des originalités écrites, qu'il copiait avec le même soin et dont il a perpétué le souvenir, Swift faisait encore mieux ; il prenait rang parmi les originaux. Un pauvre cordonnier qui lui avait fait attendre une paire de bottes, fut enfermé dans son parc pendant une nuit d'hiver. Une domestique

qui lui avait demandé permission de se rendre à la danse du village, et qui avait oublié de fermer la porte, se trouva obligée de quitter la contredanse et de revenir fermer sa porte. Quand il rendait visite à un fermier et que le costume du fermier, celui de sa femme et de ses enfants, lui semblaient afficher trop de luxe et de prétentions, il arrachait le galon des habits, déchirait la dentelle des robes, et, le lendemain matin, il envoyait au fermier la valeur de la dentelle et du galon, en instruments aratoires et en habits de bure et de ratine. Les certificats de mariage, qu'il signait en sa qualité de doyen, étaient presque toujours des épigrammes en vers contre le marié, la mariée, et surtout contre le mariage. Homme étrange, d'une intelligence rare, d'une force de sarcasme sans égale, d'une laideur remarquable; il fit périr de chagrin deux femmes aussi jolies qu'il était laid, aussi tendres qu'il était insensible; et par une étrange punition du ciel, il mourut idiot après avoir, toute sa vie, abusé de son esprit.

A sa haine pour les femmes et pour l'amour, se joignait un singulier raffinement. Il aimait à les dominer, à les enchaîner, à les prendre pour victimes. Marié secrètement, il exigea de sa femme le platonisme le plus absolu, et cet homme, dont les rimes cyniques font rougir le lecteur, se renferma dans la même abnégation.

Il alla un jour rendre visite à un homme qui, comme lui, faisait profession de fuir les femmes. Cet autre excentrique se nommait Gossling et demeurait dans Wych-Street. Il se vantait de n'avoir jamais adressé la parole à une femme depuis sa dix-huitième année. Sa maison était fermée à toutes les femmes; Swift passa un jour entier avec lui et lui consacra quatre mauvais vers.

§ XII.

Les Misanthropes.

Quant à vous, honnêtes et pauvres âmes blessées, dont l'extravagance n'a jailli que de vos chagrins, oh! je vous donnerai ici une belle place à part, je ne vous confondrai pas avec les mille insensés que nous passons en revue. Vous avez été frappées par le sort, vous; et votre folie, c'est le sang de votre blessure, c'est la sève de l'arbre qui s'écoule de son écorce attaquée. Je vous respecte, ô pauvres âmes, et vous n'aurez pas une mauvaise parole de moi!

Qui ne respecterait et n'aimerait ce pauvre Henry Welby, que Burke et Sheridan ont connu, et dont la fille existe encore? Comme le daim fugitif de Shakspeare, qui porte dans son flanc l'épieu du chasseur, et va pleurer de grosses larmes au bord du lac, loin de ses compagnons, Henri Welby, frappé au cœur, alla vivre et souffrir, seul, pendant trente années, dans une maison de *Grub-street*, qui lui appartenait. Grub-street est à peu près la rue des Marmousets de Londres. Il en chassa tous les locataires. Personne ne pouvait l'entrevoir, excepté une vieille servante, dans les cas de grande nécessité et très-rarement. Riche, spirituel, Welby avait voyagé en Europe, et vécu dans la meilleure société de Londres. Il avait quarante ans, et venait de faire un voyage en Italie, quand, une nuit de l'hiver 1787, comme il sortait d'un bal, il fut arrêté dans la rue par un bandit qui lui mit le pistolet sur la gorge. Une lutte eut lieu; le pistolet fit long feu, Welby arracha l'arme des mains de l'assassin, trouva dans le pistolet trois balles de

calibre, et reconnut que cet homme était son frère cadet, ruiné par de mauvaises spéculations, ancien armateur, qui espérait conquérir ainsi l'héritage fraternel.

Henri fut frappé d'une si profonde horreur, qu'il résolut de ne plus voir le monde. Alors commença sa retraite absolue. On ne peut être ni plus charitable ni plus bienveillant que lui. Il vivait, dans sa tanière, de gruau, de lait et de végétaux. Son grand festin était un jaune d'œuf. Il achetait tous les livres qui paraissaient, et les entassait après les avoir parcourus. Sa fortune passa à une fille qu'il avait eue d'un premier mariage, et à quelques orphelins qu'il avait choisis.

— Appelez-vous cela un misanthrope?

— A côté de Welby, je placerai un autre solitaire bienfaisant et triste, *Harry Bingley*, un des plus singuliers humoristes que l'Angleterre se vante d'avoir possédés. Il vivait vers la fin du règne de George II. Maître d'une assez grande fortune, il avait commencé par être homme politique. Il avait brillé dans les tavernes et dans les *hustings;* il avait rédigé des pétitions et des remontrances; il avait sa petite gloire dans son petit cercle.

Tout-à-coup il découvre que cette gloire est vanité. Il quitte Londres et va seul habiter deux chambres d'une ferme située à quelques milles de Londres. Là, il resta jusqu'à sa mort, sans domestique et sans ami. Il vivait de gruau et de céleri, excepté pendant le temps de la moisson; alors sa bizarre philanthropie achetait, dix sous la pièce, chaque moineau que les paysans lui apportaient. Il en faisait (car il était son propre cuisinier) des pâtés de moineaux. La prime offerte aux moineaux qui dévastent la campagne à l'époque de la moisson était assurément un acte de bienfaisance très-bien entendu; mais il avait une

manie plus charitable et plus étrange. Tous les dimanches, il s'entourait des petites filles du village, qu'il catéchisait et qu'il instruisait. C'était le parrain universel. A sa mort, on a compté neuf cent quatre-vingt-seize de ses filleules et filleuls. Après son catéchisme, il allait s'enfermer dans l'église du village, où il se promenait en rêvant; une petite église bâtie par les Saxons, et si solitaire, si triste, si dénuée d'ornements! « J'ai souvent, me disait le vieux Wordem, été m'y promener aussi. J'empruntais les clés au bedeau; je traversais les ailes froides et nues; j'aimais ce silence. Je n'étais troublé par aucun souvenir trop présent de la faiblesse humaine; je ne pensais qu'à la piété simple, à la religion vraie de ces nombreuses générations qui étaient venues là prier et rêver. Peu à peu mon pas se ralentissait et je devenais calme, immobile, sévère, comme ces vieilles statues de pierre qui s'agenouillaient et qui priaient autour de moi! »

— Bravo! Wordem (étais-je tenté de dire au vieux collecteur d'anecdotes *excentriques*); il y a encore quelque chose d'humain dans ce vieux cœur et sous ce parchemin raccorni!

Après la mort de Bingley, continua-t-il, on découvrit la cause de sa retraite. Une femme l'avait trompé.

A cet excentrique, à ce philanthrope-misanthrope, parrain universel et destructeur de moineaux, je joindrais volontiers un brave matelot nommé Smith, et qui, en 1813, s'avisa d'une originalité bienfaisante. Une ou deux prises et le hasard l'avaient rendu maître de quarante mille francs dont il ne savait que faire. Il s'arrêta dans une taverne de Chelsea. Le matin, il sortait, examinant toutes les physionomies des passants qu'il rencontrait dans la rue. Il invitait les gens comme il faut à dîner avec lui, et il deman-

dait aux ouvriers combien ils désiraient recevoir de salaire pour une journée de travail. Quand il avait recruté ainsi douze personnes, hommes, femmes et enfans, il rentrait à la taverne, commençait par payer la journée des ouvriers, faisait servir un excellent déjeuner, les laissait danser jusqu'au dîner; à dîner, la même scène d'hospitalité bruyante recommençait, et il y avait bal jusqu'à minuit. Smith prétendait que la plus plus grande jouissance qu'il eût éprouvée pendant toute sa vie était celle de voir tant de monde heureux par ses œuvres. Les quarante mille francs furent bientôt dépensés, il remonta tranquillement à bord de son vaisseau et repartit pour les Indes.

---

§ XIII.

Cisambule (*)

— Mais, interrompis-je, le grand nombre de ces bizarreries anglaises que vous avez racontées n'a-t-il pas pour cause la publicité que vous avez donnée à tous les faits, dans votre pays de liberté?

— Peut-être, dit Wordem. Cependant je crois que nous avons plus d'originaux que les autres peuples. Un excentrique est un homme qui porte défi au monde entier, et nous aimons beaucoup à porter défi à nos semblables : c'est encore une lutte, une manière de boxer.

Le *Hamlet* de Shakspeare est le premier personnage de ce genre que l'on rencontre dans la littérature anglaise.

(*) Voir pour le sens de ce mot les œuvres de Fourrier.

Le protestantisme venait d'éclore ; un excentrique proteste contre le monde. *Hamlet*, c'est bien là un personnage humoristique. — « Bienheureux, dit-il, sont ceux chez qui l'ardeur du sang et la froideur de la raison se contrebalancent ! Ils échappent par la solitude aux dangers du monde ; la fortune ne les prend pas comme un pipeau dont elle joue, et dont son souffle et ses doigts tirent les sons qui lui plaisent ! » Voilà une pensée d'humoriste excentrique. Ce qui est étrange à observer, c'est que les symptômes de la maladie morale, de gaîté folle ou de mélancolie extravagante qui constitue l'humoriste et que l'on rencontre chez *Hamlet*, datent de la destruction du catholicisme en Angleterre, et spécialement de la destruction des couvents. Les couvents servaient d'issue à toutes ces demi-folies qu'on ne pouvait pas admettre ailleurs, d'asile à ces âmes ardentes et blessées qui ne trouvaient aucun port, aucun avenir dans ce monde, ou à ces grands coupables qui avaient su échapper aux lois, mais non aux remords de leur conscience. Lord Goring, après la vie la plus dissipée et la plus criminelle, se retira en Espagne, se fit moine dans un couvent de Dominicains et y mourut.

L'humoriste, cousin-germain de l'excentrique, abonde chez nous. Ce mot qui a servi de texte à de si délicates et subtiles dissertations, au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe ; ce mot, que l'on a obscurci en essayant de l'expliquer, est facile à comprendre. Il indique l'homme qui se livre à son *humeur* avec indépendance, et qui trouve moyen d'intéresser les autres à ce caprice. C'est l'homme naïvement bizarre ; les Italiens et les Anglais, chez lesquels la sociabilité a respecté bien plus que chez vous la trempe individuelle des caractères, ont eu de très-grands humoristes. Rabelais et Montaigne dans le genre gai, J.-J. Rous-

seau dans le genre triste sont à peu près les seuls que vous puissiez citer; encore l'un vivait-il fort ignoré dans son castel du Périgord, l'autre dans son presbytère de Meudon: et l'on sait avec quel soin le troisième échappait aux persécutions des grands seigneurs et des femmes qui venaient le relancer dans sa tanière de philosophe.

Je vais vous citer un fou rabelaisien et humoriste, qui vivait encore en 1804, et que j'ai connu :

---

§ XIV.

Le docteur Kempf et son valet Bragadoccio.

Le docteur Kempf avait fait ses études de médecin; après avoir exercé à Londres pendant cinq ou six ans, il eut le bonheur de perdre un oncle qui mourut aux Indes, et lui laissa un nombre considérable de *roupies*. Kempf, dont la famille était bonne et l'esprit singulier, se fit marchand d'orviétan, engagea un paillasse comme domestique et courut l'Angleterre.

Ce médecin errant avait remarqué que le pauvre peuple était dupe de tous les charlatans qui parcourent les villages; qu'on vendait aux paysans de détestable thériaque, de la poudre qui cariait leurs dents, et qu'on les empoisonnait à très grand prix. Il pensa que s'il y avait des prédicateurs nomades, des cours d'assises mobiles, des tournées d'inspecteurs de finances, et d'inspecteurs d'université, il serait fort utile de faire voyager aussi un médecin nomade, qui serait charlatan par philanthropie.

Kempf eut donc une pharmacie complète ; de plus, un fort beau théâtre de marionnettes, un Italien grotesque pour paillasse, un habit rouge brodé d'argent, deux chevaux gris, une belle calèche, et il commença sa croisade. Il aimait à faire des harangues au peuple, à réciter des contes, à débiter des histoires, à déclamer sur tous les sujets. Quelquefois il habillait ses polichinelles en membres du Parlement ou en lords de la chancellerie. Il écrivait les drames qu'il faisait jouer à ses acteurs de bois ; et quinze ans de sa vie se passèrent ainsi. On a conservé quelques-unes des étranges harangues qu'il prononçait du haut de son carrosse qui lui servait de tribune : entre autres une définition nouvelle du gouvernement représentatif, définition pleine de barbarismes de langage ; — et que je rapporte, non sans scrupule.

UN SERMON EN PLEIN AIR SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

« Messieurs, disait Kempf (pour le cynisme duquel nous demandons humblement pardon), mes chers frères et amis, la machine politique dont on nous fait tant de bruit, et que vous appelez *constitution anglaise*, me semble se diviser en deux parties ; permettez-moi de vous en expliquer le mécanisme et prêtez-moi votre attention.

« Le gouvernement représentatif est une double machine d'élévation et de compression. Elle se compose d'un ressort pour soulever l'ambition des classes moyennes, et d'un pilon pour les écraser. Vous les voyez surgir, lever la tête, prendre le bonnet de la milice, faire les fières et les hautaines ; puis, quand ce ressort qui les pousse par derrière

a bien fait son effet, un massif morceau de bois et de plomb les enfonce, les écrase, les refoule, les comprime. Le représenté se révolte et relève la tête, et le pilon enfonce toujours.

« Ce beau mouvement de bascule compose le gouvernement constitutionnel.

« Le ressort *suscitatoire* pousse donc les médiocrités en avant. Il se compose de diverses parties : du journalisme, de l'électoralisme, de la militantomanie et de la publicitomanie. Figurez-vous le suscitatoire, armé de pointes qui picotent et excitent l'épiderme bourgeoise, qui titillent l'ambition épidermale, située... Dieu sait où! — qui portent vers le haut toutes les petites envies de glorification populaire; qui insinuent dans les pores et font pénétrer dans le tissu, de là dans les veines et de là dans le cerveau une infinité d'idées grandificantes, magnificantes, perstringentes, superdominachilisantes, judicantes, réprobantes et extravagantes. Il lance et fait jaillir de longs effluves d'orgueil. Et, ce remède une fois pris, vous voyez chacun et chacune électoriser, criticailler, brailler, railler et lâcher au loin comme beau diable, les sentences atrophiées et dires seigneuriaux.

« Vous devez comprendre quelle rumeur, tumeur, ferveur, ardeur, clameur, doivent susciter dans la ville tous ces petits et grands appétits vers le pouvoir; tous ces ministéropètes et sinécuristes corroyeurs, boutiquiers, rôtisseurs, épiciers et honorables merciers; chacun ayant son *quantum* d'ambition et de liberté dans les entrailles; chacun suscité, fouetté, titillé par le fouet du journalisme et les orties brûlantes de l'élection; chacun poussé vers le haut par le piston subalterne du constitutionnalisme, cette

grosse machine à vapeur ascendante que l'on a établie aux caves souterraines de la société.

« Alors vient l'action nécessaire et salutaire du *refouloir*. Il consiste en un immense tampon de gomme élastique résistante, mais non contondante, (par charité chrétienne),— afin de ne pas escarbouiller les pauvres cervelles de nos élus et éligibles (lesquels n'en ont guère), — et afin aussi de ne pas trop colériser toute cette masse ascendante, déjà en bel état d'expansion, de crise et d'orgasme. Vers la partie médiante du lévier auquel est attaché le tampon, sont d'utiles instruments, lançant au loin de l'eau glacée, élixirs nenuphartiques et autres astringens admirables destinés à éteindre l'orgasme universel. Un peu plus loin encore, vous apercevez dans les profondeurs béantes d'un dôme ténébreux qui s'appelle *couronne*, *pouvoir*, *administration* (lequel est suspendu dans le vide), une épouvantable quantité de tubes de toutes dimensions, mêlés de baïonnettes, damas, coutelas, s'agitant d'eux-mêmes à mesure que le tampon tombe sur les têtes; — tellement que si le mouvement du susdit piston était accéléré par la main du grand ouvrier (lequel a diablement à faire), — non-seulement le tampon tamponnerait, mais canon de tonner, damas de jouer, têtes de rouler, sang de ruisseler. — O la belle machine! ô le beau gouvernement! ô la belle vie de mes citoyens, avec leur étoupe ardente sous... (révérence parler) et leur artillerie grondante sur l'occiput!

« Fouettez, fouettez ces imbéciles! titillez-moi ces stupides, excitez, écrasez-moi ces abominables fous qui ne voient pas que plus ils s'arrogent de liberté, plus ils sont esclaves de cette liberté violente; que tout cela est un jeu misérable, et que leurs bourses se vident dans l'opération,

et que leurs cerveaux s'écrasent, et que leur machine de bascule n'est qu'un jeu extrêmement fatigant!... »

— « Et singulièrement coûteux, dit un *utilitaire* qui était présent ! »

Pour nous, honteux d'avoir transcrit ce cynique et bizarre morceau d'éloquence, nous n'ajouterons rien sur le compte de Kempf. Sinon qu'en voulant dépenser sa fortune, et en amusant le peuple des villages ; il la doubla ; car s'il y faisait de mauvais discours, il vendait de très-bons onguens.

---

§ XV.

Une petite conversation intercalaire avec le Docteur Mystique, et des différentes manières d'être un sot.

> *Operi suscepto inserviendum fuit.* — Il fallait continuer ce que j'avais commencé.
>
> (*Jabobus Myrtillus,* Præfatio ad Lucianum latinè redditum.)

— Mon cher Docteur Mystique, vous qui êtes si profondément grave, et qui planez de si haut sur la poétique, la diplomatique et la synthèse, vous avez beau dire, et, tout en colère, éparpiller mes feuilles sur mon bureau de sapin blanc ; rider, en grommelant, de six rides nouvelles votre front déjà ridé de haut en bas par deux lignes parallélogrammatiques, posant sur les sourcils et creusées par votre pédagogie, je vous affirme que ces niaiseries sont bonnes, que ces anectodes futiles renferment des vérités notables, qu'elles sont significatives, qu'elles entrent dans

la théorie des *karakteristics*, qu'elles peignent un peuple, qu'elles peuvent rester, qu'elles doivent rester, qu'elles resteront.

— Mais, cher auteur, vous ne deviez ni écrire, ni publier ces choses : recoudre ainsi les feuilles d'un *Ana*; comme si nous n'avions pas le *Carpenteriana*, le *Ducatiana*, le *Grosleyana*, le *Thuana*, le *Brunetiana*; c'est bien assez. Et comment voulez-vous être admiré ? Vous ne faites preuve de nulle science; vous ne posez nul système; vous ne vous placez sur aucun piédestal philosophique. Impardonnable faute! Je pensais à vous introduire dans le club des Syncrétistes; je renonce à mon projet.

— Ah! docteur!

— C'est positif!

— Non, je ne renoncerai pas à mes pauvres Excentriques! si innocens, si bons, si bizarres, si amusants, pour moi, tout au moins, leur historien; les bannir! Docteur, que ne trouvez-vous dans votre philosophie quelque raison amphigourique et critique pour qu'ils existent et pour qu'ils soient grands, sublimes, hommes de progrès, nécessaires à la civilisation, eux et leur histoire, eux et leur historien? Le système se prête si bien à tout! Une théorie quelconque vous est-elle difficile, à vous qui connaissez le *subjectif* et *l'objectif*? Aidez-moi ; je n'aurais que cette phrase du vieux Pasquier à vous alléguer pour ma défense, et c'est une très-pitoyable excuse : *Bons amis, je n'ai certes entrepris de vous contenter tous en général, ains celui-ci ou celui-là peut-être en particulier, et par espécial moi-même!*

— C'est là une raison concluante! il s'agit bien de vous contenter vous-même ; il faut contenter le public. Le public est un et indivisible. C'est un gros seigneur auquel il faut plaire ; pour lui plaire, le dominer ; pour le dominer,

l'étourdir; pour l'étourdir, employer l'érudition, ou la pompe du style, ou la concentration du syllogisme, ou la hauteur inaccessible de la phrase.

— Le public un et indivisible! Place au public! être idéal et sans forme, être qui vit à peu près comme l'*Inoculation*, ou la *Presse*, ou le *Jury* (dont on a fait naguère de petites muses)! Vous êtes le public, et moi aussi, et lui aussi. C'est le cercle dont le centre est partout, et la circonférence nulle part. Combien y a-t-il de manière d'être un sot? Combien y a-t-il de manières d'être public? *Chiabrera* le lyrique avait raison :

Ha forse
Testa la plebe? . . . .
. . . . o forma voce
Chi sta piu saggia che un bebù d'armento?

« Où est sa tête à ce public?... A-t-il des paroles plus sages que le *bê-bê* d'un troupeau?

— Allez donc, dit le docteur en secouant une prise de tabac tombée sur son jabot. Vous ne prospérerez jamais.

— Et si j'avais l'honneur d'être vous, ô docteur! je me montrerais plus serviable, je prouverais, par Schlegel, lord Kaimes et l'indivisibilité de la matière, la *Sinequanonité* des Excentriques, leur force dans le monde et leur éternité.

— Folies!

— Et je démontrerais que cette œuvre est populaire, et qu'elle appartient à un temps éminemment populaire! Ne savez-vous pas que nous tendons à la démocratie? Je puis vous dire, avec Juan Perez de *Montalvan, natural de Madrid* (badaud de Madrid, s'il vous plaît); ceci est un livre

populaire, plein de suc et que tout le monde peut lire avec utilité, un livre pour tous, *para todos; porque es un aparato de varias materias, donde el Filosofo, el Cortesano, el Humanista, el Poeta, el Predicador, el Teologo, el Soldado, el Devoto, el Jurisconsulto, el Matematico, el Medico, el Soltero, el Casado, el Religioso, el Ministro, el Plebeyo, el Senor, el Oficial, y el Entretenido, hallaran juntamente utilidad y gusto, erudicion y divertimiento, doctrina y desahogo, recreo y ensenanza, moralidad y alivio, ciencia y descanso, provecho y passatiempo, alabanzas y reprehensiones, y ultimamente exemplos y donaïres, que sin ofender las costumbres delecten el animo, y sazonen el entendemiento. — Ah!*

— Le docteur s'en allait terrassé.

— Je le reconduisis poliment jusqu'à la porte.

— Et puisque vous voulez de l'érudition, ajoutai-je; puisque dans notre époque, que vous connaissez, la prétention ou l'apparence de l'érudition charme le lecteur, encore une citation que j'appliquerai, si vous voulez bien, à mes modestes recherches sur les *Excentriques :* « *Siccome colui* (dit l'Italien Sermini dans sa lettre à Boccace), *che una insalatella vuole a un suo amico mandare, preso il paneruzzo e il coltellino, l'orticello suo ricerca, e come l'erbe trove, cosi nel paneretto le mette senza alcuno assortimento mescolamente. Non altrimenti a me e convenuto di fare. Pero dunque mi pare che questo meritamente non libro, ma un paneretto d'insalatella si debba chiamare* (*).

— « J'ai fait comme celui qui, voulant envoyer à son ami une petite salade, va dans son petit jardin avec son petit panier et son petit couteau, et jette confusément

(*) Nouvelle del Sermini.

dans le petit panier les petites herbes, telles qu'il les rencontre, sans y mettre aucun ordre; voilà tout ce que j'ai voulu faire. — Ceci n'est donc pas un livre à proprement parler, mais un tout petit panier de toute petite salade. » — Écrivez là-dessus, docteur, une théorie des diminutifs italiens, une théorie de la traduction et une théorie des langues méridionales et septentrionales, attendu que jamais dans nos idiômes du Nord, vous ne traduirez ni le *paneruzzo*, ni le *paneretto*, ni *l'orticello*, ni *l'insalatella*. Et c'est ainsi que la linguistique..... »

Le docteur avait fermé la porte.

---

§ XVI.

Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême!

Et je continuai mes extraits avec un peu moins d'ordre qu'auparavant, raffermi que j'étais dans mon système par l'opposition que je venais de rencontrer, tout fier de mes exemples, de mes citations et de mon triomphe. En tête de l'extrait suivant j'écrivis :

La Nuit des Noces.

A vous, auteurs de vaudevilles; si jamais sujet fut exploitable, c'est celui que je vais avoir l'honneur de vous conter en style de *Peau-d'Ane*, s'il vous plaît, et pré-

cisément comme le raconte l'*Annual-Register*, sans rien altérer.

La scène est à Londres, en 1777.

Un homme riche, qui avait environ dix mille livres sterling de rente, spirituel et bonhomme, s'appelait Howe. Il avait épousé une jeune personne fort jolie, nommée Mallet. Il l'aimait avec passion. Le jour des noces, après avoir soutenu à déjeuner que toutes les femmes sont infidèles, et qu'il était impossible de compter sur leur affection, il se leva, dit à sa nouvelle femme qu'il était obligé de partir pour la Tour, où des affaires l'appelaient. Sur les quatre heures, elle reçut un billet de lui, dans lequel il lui apprenait que des circonstances imprévues le forçaient de partir pour la Hollande.

Pendant quinze ans, madame Howe n'entendit plus parler de son mari. Voici de quelle nature avait été le voyage étrange de M. Howe. Il avait choisi un petit logement, tout au bout de la même rue, chez un chaudronnier, auquel il donna six shellings par semaine. Il changea de nom, et comme il y avait peu de temps qu'il demeurait à Londres, il ne fut reconnu de personne. A trois portes de la maison de sa femme, se trouvait un petit café qu'il fréquentait. Trois ans après son évasion, il trouva dans ce café un journal qui lui apprit que sa femme venait d'adresser une pétition au Parlement pour nommer des arbitres qui réglassent les affaires de son mari, dont la vie ou la mort était incertaine. Il suivit avec beaucoup d'attention les détails et les progrès de l'affaire, qui se termina comme le désirait la veuve. Dix ans s'écoulèrent. Madame Howe, changeant de logement, alla demeurer de l'autre côté de la rue, chez un nommé Salt, que le mari avait rencontré dans le petit café. Lorsque Howe apprit cette circonstance,

il se lia plus intimement avec Salt, et finit par aller habiter une petite chambre de son appartement. De cette chambre, qui n'était séparée que par une cloison, de celle de madame Howe, on voyait et on entendait tout ce qui se faisait à côté. Salt, qui croyait son nouvel ami garçon, lui conseillait vivement d'épouser la veuve. Dans la chambre occupée par Howe, il avait déposé un grand sac où se trouvaient les billets de banque qui lui étaient nécessaires pour vivre, avec beaucoup d'économie, il est vrai. Enfin, l'anniversaire même du jour de son départ, et dix-sept ans après, madame Howe se trouvait à table avec sa sœur et son beau-frère, quand un domestique inconnu apporta un billet sans signature, et dont l'auteur anonyme suppliait madame Howe de se rendre le lendemain matin, à dix heures, au parc Saint-James, près de la Volière.

— Allons, dit madame Howe, en jetant le billet à sa sœur, toute vieille que je suis, j'ai encore des amoureux.

La jeune sœur, prenant le billet et l'examinant avec attention, s'écria :

— C'est l'écriture de monsieur Howe !

Mistriss Howe, qui avait aimé ce singulier mari, s'évanouit, et il fut convenu que le lendemain son beau-frère et sa sœur l'accompagneraient au rendez-vous. Depuis cinq minutes, elles s'y trouvaient, quand M. Howe, d'un air tout dégagé, s'approchant de sa femme et lui parlant comme s'il l'eût quittée la veille, l'embrassa, lui donna le bras et rentra chez lui. Entre le jour des noces et la nuit des noces dix-sept ans s'étaient écoulés. L'histoire ajoute qu'*ils vécurent heureux et qu'ils eurent beaucoup d'enfants.*

§ XVII.

Les Pembroke.

Ils sont excentriques de père en fils, comme le prouve le testament ci-joint du duc de Pembroke, contemporain de Cromwell :

TESTAMENT D'UN COMTE DE PEMBROKE.

1° Pour mon âme, j'avoue que souvent j'ai entendu parler de cela ; mais qu'est-ce qu'une âme ? où est-elle ? pourquoi est-elle ? Dieu le sait ; je l'ignore.

2° On me fait aussi grand bruit d'un certain autre monde, où je n'ai jamais été : je ne connais pas un pouce de la route qui y mène. — Tant que le roi fut sur le trône, j'ai été de sa religion, j'ai fait porter soutane à mon fils ; je pensais même en faire un évêque lorsque les Écossais me changèrent en presbytérien ; enfin, depuis que Cromwell a paru, j'ai été *indépendant*. Voilà, je crois, les trois états religieux du pays ; l'existence de l'un d'eux suppose-t-elle celle d'une âme ? Alors j'en ai une, tout au moins. Si mes exécuteurs m'en trouvent une, je la rends à qui me l'a donnée. — *Item*. J'abandonne mon corps, que je ne puis garder, à ceux qui l'enseveliront ; je ne veux pas qu'on le place sous le porche de l'église ; vivant, j'étais lord ; mort, je ne veux pas être où furent les langes de cet enfant-trouvé, devenu seigneur, lord Pride. — *Item*. Point de monument funèbre ; on y mettrait des épitaphes et des vers ; et pendant ma vie j'en ai eu par-dessus la tête. — *Item*. Je donne ma vénerie au comte de Salisbury : je sais

qu'il en aura soin, lui qui a refusé au roi un cerf de ses parcs royaux. — *Item.* A lord Say, rien : legs qu'*il rendra aux pauvres*, j'en suis sûr. — *Item. A Tom May*, cinq shellings : je voulais lui donner davantage; si vous avez lu son histoire du Parlement, vous savez que je lui donne cinq shellings de trop. — *Item.* Au lieutenant-général Cromwell, une parole entre mes paroles ; car jusqu'à présent il n'en a jamais eu. — *Item.* Je donne, ou (si l'on veut) je rends l'âme!

(*Conforme à l'original.*)

Le dernier Pembroke avait une étrange fantaisie ; il feignait d'être sourd ; et, faisant semblant de ne rien entendre de ce qu'on lui disait, il échappait à toutes les importunités. Sa famille ne pouvait rien obtenir de lui. Il avait un vieux serviteur auquel il tenait beaucoup, que sa maison détestait, et qui s'enivrait souvent. Toutes les fois que lady Pembroke disait à son mari : Renvoyez donc cet ivrogne ! — Le mari répondait :

— Oui, c'est vrai, c'est un excellent serviteur.

— Mais il est toujours ivre ?

— Vous avez raison ; voici bientôt trente ans qu'il vit avec moi, et vraiment il serait cruel de ne pas lui pardonner ses torts.

Un soir l'ivrogne versa la voiture de lady Pembroke. La dame revint en fureur :

— Ce misérable nous a versés ; si vous ne le chassez, il nous tuera tous.

— Ah ! diable ! ce pauvre John est malade ! Eh bien ! il faut le soigner.

— Je vous dis qu'il est ivre et qu'il nous a versés.

— C'est vrai, il est à plaindre; allons! faites venir le médecin.

La dame s'en alla, et lord Pembroke fit appeler John, auquel il dit :

— John, j'apprends que vous êtes malade, et je vois en effet que vous avez peine à vous tenir sur vos jambes; j'en suis fâché, voici déjà longtemps que vous êtes avec moi et je suis fort content de vous. On vous soignera.

John se met au lit suivant l'ordre de son maître; on lui applique un large cautère sur la tête, un autre entre les épaules, et on lui tire seize onces de sang. Pembroke envoie deux fois par jour savoir comment il se porte. Une garde-malade, placée auprès de lui, lui fait boire de l'eau de gruau : cela dure huit jours. Au bout de ce temps, le maître s'écrie :

— Ah! il va donc mieux? j'en suis bien aise; qu'on le fasse venir.

John se présente tout tremblant.

— Mon Dieu! s'écrie-t-il, mylord, je vous demande bien pardon, cela ne m'arrivera plus.

— Vous avez raison, reprend le sourd, on ne peut pas empêcher la maladie de venir, et si vous retombez malade, n'ayez pas peur, on vous traitera avec le même soin.

— Mille remercîments, Votre Honneur! je n'en aurai jamais besoin,

— Je l'espère; remplissez toujours vos devoirs envers moi, et je serai toujours aussi bon envers vous que je l'ai été.

---

§ XVIII.

L'Attelage des Daims. — Les Femmes-Momies. — Le Juge ami des femmes.

Lord Orford, parmi une infinité de caprices, avait celui d'essayer de singuliers attelages; ses expériences de tout genre ne finissaient pas; tantôt il inventait de nouveaux bateaux, tantôt de nouvelles voitures. Un jour il s'avisa de faire traîner son phaéton par quatre daims; l'attelage ne marchait pas mal, et ces quatre daims, qu'il avait disciplinés pendant longtemps, faisaient l'admiration du public. Mais, hélas! une meute vint à passer, et l'odorat des chiens ne tarda pas à les instruire de la présence des habitants des forêts. C'était à Newmarket. A peine la meute les eut-elle dépistés, elle se mit à leurs trousses, et la chasse commença. En vain lord Orford essaya-t-il d'arrêter dans leur essor ces impétueux coursiers. En vain le jockey et les grooms s'opposèrent-ils à cette chasse extraordinaire; lord Orford fut emporté avec la rapidité du tonnerre, et le phaéton, agité de vibrations électriques, fut sur le point de s'enflammer, comme le char du fils du soleil. Heureusement une taverne où lord Orford descendait ordinairement se trouva sur sa route; les daims s'élancèrent d'un bond dans la cour, et les portes se fermèrent au nez de la meute, qui, poussant de longs hurlements, voyait sa proie lui échapper.

Le fameux sir John Price épousa trois femmes. Les deux premières furent embaumées par son ordre et placées

comme deux statues des deux côtés de son lit. La troisième femme qu'il devait épouser, s'effraya de ces deux momies, et lui refusa sa main jusqu'à ce qu'il les eût fait enterrer.

La même aventure arriva au docteur Martin Van Burchell. Il s'entendit avec deux médecins de ses amis pour conserver au corps de la défunte toutes les apparences de la vie. On injecta les vaisseaux sanguins, de manière à ce que les lèvres et les joues conservassent leur coloration. Toutes les cavités du corps furent remplies de substances anti-putrides; la chevelure fut arrangée avec soin; on remplaça les yeux par des yeux de verre, et une boîte, remplie de plâtre de Paris, reçut le corps, arraché à la corruption. Un morceau de cristal fut adapté au couvercle et caché par un rideau que l'on pouvait tirer : madame Van Burchell, qui semblait encore vivante, resta ainsi pendant cinq ans debout dans le salon de son mari. Malheureusement une seconde femme exigea le départ de sa rivale et l'enterrement du cadavre.

M. Ellis, conseiller du tribunal de Dublin, s'était imposé la loi de ne jamais condamner une femme, quelque coupable qu'elle fût. Sa réputation en ce genre était si bien faite qu'un jour une femme, accusée d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, et ne voyant pas M. Ellis sur le banc des juges, s'écria :

— Je ne veux pas être jugée.

— Et pourquoi ? lui demanda-t-on.

— Je ne veux être jugée que par monsieur Ellis.

---

§ XIX.

Le Cercle des Avares.

Leur liste est bien longue : mais toutes leurs folies se ressemblent. Il n'y a que le docteur Monsey, l'ami de Swift et de Sterne, qui me semble valoir la peine d'être cité. C'était lui qui, en attachant une corde à boyau à une balle de pistolet creusée, et en fixant l'autre bout à une dent malade, faisait sauter la dent. Il brillait parmi ces nombreux humoristes qui ont amusé le monde au commencement du XVIIIe siècle; l'histoire de ses billets de banque fit beaucoup rire alors. Il était si horriblement avare, qu'il ne savait où les cacher; enfin, un jour qu'il partait pour la campagne (c'était en été), il s'avisa de les déposer sous les cendres du foyer. A son retour, imaginez un peu son horreur : la gouvernante s'était avisée de faire du thé pour une de ses amies. Le pauvre docteur s'élance comme un furieux, et jette sur la flamme d'abord une carafe, puis un pot d'eau, puis la théière. La gouvernante se courrouce, et lui reproche de gâter la plaque du foyer et l'acier qui l'environnait.

— Laissez-moi donc, s'écriait-il, et que Dieu vous damne, vous et votre thé! Vous m'avez ruiné, vous avez brûlé mes billets de banque!

— Qui diable se serait imaginé de mettre des billets de banque dans un foyer?

— Et qui diable aurait imaginé de faire du feu dans le mois de juillet?

Moitié grondant et moitié pleurant, Monsey finit par

déterrer plusieurs morceaux de papier, à demi rongés par le feu, qu'il emporta tout rôtis, mais non consumés, chez le premier ministre, lord Godolphin, un de ses cliens. Sans attendre qu'un domestique l'introduisît, il entra en blasphémant, étala ses billets brûlés sur le bureau du lord, et raconta sa mésaventure avec tant de gestes, tant d'énergie et d'éloquence, que Godolphin, après lui avoir promis de le seconder dans sa réclamation auprès de la Banque pour obtenir en espèces le montant des billets, se hâta d'aller chez le roi, qui aimait beaucoup les originalités, et de lui raconter l'histoire de l'avare. George III s'en amusa, et voulut absolument se cacher le lendemain dans un cabinet voisin de la chambre où Godolphin devait recevoir Monsey. Ce dernier fut si plaisant dans ses exclamations, que le roi éclata de rire dans le cabinet, et que Monsey, s'y précipitant et reconnaissant sa majesté, s'écria :

— Oui, oui, riez, vous et votre ministre; quand vous perdrez cinq cents livres sterling, je rirai aussi.

On apaisa Monsey : Godolphin lui donna rendez-vous à la Banque pour deux heures précises. Le docteur fit un petit paquet de ses billets brûlés; et, forcé de traverser la Tamise pour aller à la Banque, il plaça le paquet sous son bras; puis, une fois dans le bateau, il lui vint à l'esprit de les considérer de nouveau. Il ouvrit le paquet, en tira les billets de banque, qu'un coup de vent emporta dans la Tamise.

— Attendez, attendez, mille tonnerres; mes chiens de billets sont dans l'eau!

Au moyen d'un ou deux coups de rame, les bateliers amenèrent le bateau et le docteur à l'endroit où les billets flottaient encore. Il eut le bonheur de les ramasser dans le

creux de son chapeau. Dans cet état, pressant son chapeau contre ses flancs, et ayant bien soin de ne pas desserrer le coude, il débarqua.

Les directeurs de la banque le virent entrer tout effaré, portant son feutre mouillé et déformé sous le bras.

— Que diable avez-vous là sous le bras? lui demanda Godolphin.

— Eh! ce sont ces billets de banque que je voue à tous les diables, répondit-il en jetant son chapeau sur la table, au milieu des papiers et des livres des directeurs, de manière à faire jaillir l'eau sur tous les assistants; prenez, prenez le reste de vos damnés de billets, qui ont passé par le feu et par l'eau!

---

§ XX.

L'Homme-Oiseau et l'Homme-Lion.

— Ceux-ci, s'écria le vieux Wordem, ont une nuance de folie plus prononcée. Hirst, par exemple, à force d'avoir étudié les oiseaux, se prit d'une si belle passion pour eux, que sans être absolument maniaque, sans faire aucun acte de démence, il voulut être vêtu en oiseau. Propriétaire du château de Rocliffe près d'York, on le vit, à soixante ans, se promener dans les champs et sur les grandes routes, avec une veste très-longue, couverte de plumes de toutes les espèces d'oiseaux, un chapeau rouge et vert dont la coiffe ronde se moulait

sur la tête et portait d'immenses bords faits de plumes de paon qui s'agitaient comme des ailes. Sa culotte de soie noire portait, sur le côté, une série de petites rosettes rouges semblables à des crêtes de coq. Ses bas de soie bleu foncé étaient tachetés de points rouges et violets semblables aux yeux de la queue d'un paon ; il se servait, pour souliers, de peau de chagrin rouge qui les faisait ressembler aux pattes d'une oie. Pour compléter l'étonnement des voisins, il se promenait dans cet accoutrement à cheval, sur un taureau. Il avait de l'horreur pour tous les métaux, et il s'était fait construire une calèche d'osier toute recouverte de grandes plumes d'autruche. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que dans l'administration de ses affaires et même dans ses actes de charité, cet homme était très-sage. Il a écrit un ouvrage sur les oiseaux, ouvrage utile et vraiment remarquable.

Cet homme volatile vous plait-il ? — Je vais vous montrer l'homme devenu lion rampant.

Les plus savants ministres de l'église anglicane, Porson, Bentley, Parr, sont de parfaits excentriques. Harvest, théologien qui a laissé d'excellents traités, se trouvait à Calais, avec un de ses amis. L'enseigne de l'auberge où ils étaient descendus représentait un *lion d'argent rampant*. Il alla se promener seul sur le rempart, s'égara, et ne sachant pas le français, il imagina d'imiter l'attitude du *lion rampant* de son auberge, de placer un shelling entre ses dents et de se promener dans cet équipage et cette attitude à travers la ville. C'etait attribuer infiniment trop d'esprit aux habitants. On le prit pour un fou, on l'arrêta. Le même ecclésiastique, ayant un jour apporté trois sermons manuscrits dans sa poche, les laissa sur une table. Un de ses amis entra, et déplaçant toutes les feuilles des

trois manuscrits, les mêlant ensemble, les dispersa de manière à ce que rien ne se suivît plus ; le lendemain, Harvest monta en chaire, et se mit à lire ce sermon bizarre, sans s'apercevoir que ce qu'il disait n'avait pas le sens commun ; on trouva que c'était du beau style.

---

§ XXI.

Une Soirée du vieux pont de Londres.

> ... Faisait proprement tout
> ce qui concerne son état.

— Cette gravure curieuse, me dit Wordem, représente l'une des maisons qui couvraient encore, en 1778, le vieux pont de Londres. Vous apercevez les grotesques *Gable-ends*, les pignons de bois, les anfractuosités des boutiques, les maisons qui surplombent, les enseignes dont le vent soulève la masse, et que vous croyez entendre crier et retentir. Voici un antique bâtiment qui a chancelé et penché sur son flanc gauche, comme un homme qui ne se soutient plus sur ses jambes avinées : toutes les fenêtres sont de travers; en voilà un autre qui s'est fièrement renversé en arrière, et dont toutes les solives tombent et avancent comme le ventre d'un alderman; plus loin, celui-ci avec son balcon de bois en terrasse, à six pieds de terre, envahit la moitié de la rue, et son toit, à plus de dix pieds en-delà des fondements, projette au loin une ombre rembranesque. Cette architecture était fort laide, dit la *Voirie*.

Elle était malsaine et exposée aux incendies, dit l'*Économie politique.* C'est vrai. Mais elle était pittoresque, dit l'art ; la lumière et l'ombre se jouaient si bien dans ces encoignures ; et ces vieux mascarons de bois de chêne, ridés et sculptés par le temps, qui nous les rendra ?

Là demeurait autrefois, mon jeune ami, toute une nation d'excentriques. Ils s'étaient réfugiés sous ces solives biscornues, par sympathie avec elles, comme certains oiseaux de couleur brune s'abritent sous les chênes qui leur ressemblent. Tout cet essaim s'envola quand la hache du charpentier et l'acte du Parlement eurent démoli la ville de bois qui depuis le moyen-âge s'était établie sur le pont de Londres. Le souvenir de *Jean Bunyan*, grand poète qui n'a fait que de la prose, chaudronnier sublime, fantastique inspiré, créateur d'une épopée qui a eu trente éditions, n'habite plus le pont de Londres. Plus de boutiques de bouquinistes, aux in-folios rongés des rats et étiquetés soigneusement. Plus de tavernes caverneuses, dont les chambres aux fenêtres de trois pieds, aux vitres de trois pouces, retenues par du plomb, donnaient sur la Tamise. Plus de chanteurs de ballades, assis sur les bornes, pendant que les ondes du fleuve accompagnaient ces cris barbares qu'ils donnaient pour de la mélodie. Enfin, plus de *Crispin Tucker,* homme célèbre, autrefois la gloire du pont de Londres. *Crispin Tucker*, était bouquiniste de son métier, libraire par extension, auteur par habitude et faussaire comme vous allez voir ; il habitait un petit caveau obscur dans lequel étaient entassés tous ces livres qui n'ont jamais été des livres : almanachs, calendriers de la cour, vieux dictionnaires, racines grecques, barèmes, algèbres, codes antiques, essais sur la population, tragédies tombées, et poèmes épiques. J'ai, dans ma première enfance, vu l'éta-

lage de Crispin Tucker : mon père ne voulait pas que je me livrasse à d'autres études que celles qui se rapportaient à l'architecture. Quand je passais par-là, avec quel bonheur entr'ouvrais-je timidement un volume dépareillé de *Clarisse*, pendant que le vieux Crispin, à la panse ronde, à l'œil rond et véron, au corps figuré en boule, à la tête chauve, les mains dans ses poches, me regardant fixement et impatiemment du pas de sa porte, ou plutôt du seuil de son antre, avait l'air de dire :

Quand ce polisson aura-t-il fini?

Oh ! si vous saviez le plaisir de cette lecture dans la rue, lecture volée, arrachée, furtive, subreptice, tremblante, palpitante, sous un regard jaloux ! J'ai parcouru ainsi deux volumes de Tom Jones, et je ne les oublierai jamais.

Crispin (c'était un de mes excentriques) avait la manie d'imiter le style des poètes à la mode et de faire imprimer sous leur nom les vers qu'il avait composés dans leur style. De sa manie il faisait une spéculation qui ne lui réussissait pas trop mal. On voyait, de temps à autre, paraître une ou deux pages de vers stupides, imprimés sur papier jaune avec une vignette en bois représentant *mister Pope*, ou *doctor Arbuthnot*, ou *doctor Swift*, auteurs prétendus de l'œuvre pseudonyme. C'était Crispin Tucker qui était le coupable. En outre, il avait boutique ouverte et boutique achalandée de littérature, de style épistolaire, de romances, de chansons, d'acrostiches, de couplets qu'il débitait à bon compte.

Oh ! les bonnes scènes qui eurent lieu dans cette vieille cave bibliothécaire, lorsque un bourgeois de Londres, d'une part, venait acheter à Tucker un couplet de fête pour sa femme, et que, d'une autre, Pope ou Goldsmith venaient demander raison au même personnage des vers qui

leur étaient attribués par lui! Un jour Swift se présenta chez Tucker comme un fermier de campagne qui n'aurait pas été fâché de faire insérer dans le journal de la province une chanson ou un logogriphe avec sa signature. Voilà Tucker qui lui fait voir tout son magasin, qui lui développe toutes ses richesses, qui indique à ce bon fermier toutes les ruses du métier : comment il fait servir deux fois la même pièce en la rhabillant de quelques rimes, et comment il est très-sûr que ses vers sont excellents, puisqu'il les compose d'un hémistiche emprunté à Pope et d'un autre emprunté à Swift. Le docteur joue bien son rôle; il se tait et le lendemain il amène Pope, plus vaniteux, plus colère, plus impatient, et qui bouleverse la boutique du faussaire, en s'écriant : *Je suis Pope!*

---

§ XXII.

Psalmanazar, Chatterton, Pseudo-Milton et Pseudo-Shakspeare.

Un des plus assidus visiteurs de Tucker était *Psalmanazar*. Ce nom vous étonne. Son nom est moins bizarre que sa vie, telle qu'il l'a donnée lui-même et telle que je l'extrairai de ses confessions.

Psalmanazar appartient à cette série d'originaux dont la manie a été de se constituer faussaires en littérature (*). L'un inventa une vieille pièce qu'il attribua à Shakspeare et dont il fit cadeau à un libraire ; l'autre, pour ternir la réputation de Milton, inventa une fable ridicule ; le mal-

(*) V. plus bas, Daniel de Foë et les Pseudonymes anglais.

heureux Chatterton prit le costume et le langage d'un moine du XIIe siècle ; sa mascarade n'ayant pas réussi, il se suicida. Mais vous avez entendu parler de tous ces excentriques ; en voici un qui a fait du bruit à Londres dans son temps et que vous ne connaissez pas. Laissons-le parler :

---

§ XXIII.

Psalmanazar (*).

« Ma famille était ancienne, mais déchue. Je n'avais que cinq ans lorsque mon père fut obligé de s'éloigner et d'aller vivre à près de deux cents lieues de son domicile. Ma mère, malgré l'abandon de son mari et son peu de fortune, n'ayant que moi pour fils, m'envoya à une école du voisinage.

« J'avais l'esprit vif et je fis de rapides progrès ; mais la vanité, le désir de parvenir, le besoin de jouissances, se développèrent rapidement en moi. J'entrai chez les jésuites, et je fus ensuite confié à un professeur, qui, au lieu de nous expliquer les auteurs grecs, qu'il n'entendait pas, entreprit de nous montrer le blason, la géographie, les fortifications. Je perdis, sous lui, le goût de l'étude des langues et de la belle littérature ; j'acquis une variété de notions incohérentes. Il était donc possible, avec de l'audace, de parler de beaucoup de choses sans les connaître, et de se donner, sans travail, l'apparence du savoir. Le supérieur

(*) V. plus bas, Daniel De Foë, et les Pseudonymes anglais.

d'un petit couvent allait ouvrir un cours de philosophie. Je suivis ce cours, et mon orgueil augmenta. J'allai ensuite étudier la théologie sous un maître dominicain, dans une université voisine. Transplanté tout-à-coup, à l'âge de quinze ans, dans une ville populeuse, qui m'offrait le spectacle nouveau du luxe, des richesses, de la dissipation, des plaisirs, j'achevai de perdre le goût que j'avais eu pour le travail. Mes sens s'éveillèrent ; je voulus briller, jouir et bien vivre. Je perdis mon temps à fréquenter le théâtre et les lieux de réunion, à dessiner des vues des environs, à me promener avec des jeunes gens de mon âge, et même avec des femmes. C'est ainsi que se passa dans l'oisiveté la plus complète, mais sans aucune action coupable, l'année de ma théologie. J'avais écrit à ma mère le peu de progrès que je faisais dans mes études ; elle m'envoya de l'argent, et m'ordonna en même temps de me rendre à Avignon, chez un riche conseiller, qui consentait à me prendre pour précepteur d'un de ses neveux, encore enfant.

« Au lieu de me fatiguer à l'instruire, je passai avec mon élève tout mon temps à jouer de la viole ou de la flûte. Un homme riche et d'une grande naissance me confia ses deux enfants, dont le plus âgé avait sept ans. Leur mère les gâtait : femme jeune, jolie, vive et spirituelle, dont le mari était ivrogne, et qui était fort lasse de son mari.

« Elle vit avec plaisir auprès de ses enfants un jeune professeur docile à toutes ses volontés, complaisant pour toutes ses faiblesses. Moi, loin de chercher à la séduire, je jouai le tartufe. J'affectai une dévotion outrée et une chasteté inébranlable, qui n'étaient point dans mon cœur. Ma figure était agréable : le goût que cette femme avait pour moi surmontait le dédain que lui inspirait ma pauvreté, et elle me fit des avances. Ma gaucherie, mon inexpérience, l'em-

barras de déposer le masque de la vertu, les rendirent inutiles. Après diverses tentatives, renouvelées par intervalles, pendant l'espace de six mois, et toujours infructueuses, elle changea tout-à-coup, et ne me témoigna que la plus froide indifférence; puis elle annonça l'intention de partir et d'emmener ses fils avec elle, sans dire à leur précepteur s'il devait les accompagner, ou si elle me laissait avec son mari, ou enfin si elle me reverrait.

« Quoique j'eusse prévu ou craint cet événement, j'en parus très-affligé. La dame voulut en profiter, et fit sur moi, la nuit même de mon départ, un dernier essai de ses charmes, qui fut infructueux. Alors, outrée de dépit, elle me fit signifier mon congé définitif, par une femme de chambre, qui ne me laissa pas ignorer l'opinion que sa maîtresse avait de moi, et la cause de mon expulsion.

« D'Avignon je me rendis à Beaucaire, dans le moment de la foire; j'empruntai de l'argent à plusieurs marchands de ma connaissance, puis à quelques moines que j'intéressai à mon sort, en me faisant passer pour un jeune homme de famille protestante, converti à la religion catholique, et, pour cette raison, persécuté par son père. De retour à Avignon, je me fis délivrer, par un supérieur d'un couvent, un certificat qui constatait que j'étais un jeune étudiant en théologie, Irlandais d'origine, obligé de quitter son pays, et allant à Rome en pélerinage. Je reçus dans une chapelle un accoutrement complet de pélerin aux pieds de la statue d'un saint auquel on m'avait consacré. Je m'en revêtis, sortis de l'église et de la ville; et ainsi déguisé, pris le chemin de Rome, demandant l'aumône en latin à tous les religieux, recueillant quelques sommes, et quand ma bourse se trouvait garnie, cessant de mendier, non par honte, mais par indolence.

« La route que je suivais me conduisit à peu de distance du lieu où résidait ma mère. Je ne pus résister au désir de l'aller voir ; néanmoins, craignant d'être reconnu, je n'osais pas me montrer dans ma ville natale : je m'y glissai, comme un coupable, à la faveur de la nuit, et ce fut de nuit aussi que j'entrai dans la maison paternelle. Ma mère m'accueillit avec tendresse : cependant, au bout de deux ou trois jours, elle m'engagea à me rendre auprès de mon père, qui pourrait, disait-elle, me procurer des ressources. Cette proposition m'étonna d'autant plus que mon père était fort éloigné, et qu'un commerçant de la ville avait récemment rapporté qu'il se trouvait dans un état peu prospère. Je soupçonnai qu'un de mes cousins, pour lequel ma mère témoignait beaucoup d'affection, avait une part très-grande dans le conseil qu'elle me donnait. Celle-ci, s'apercevant de l'impression fâcheuse que faisait sur son fils sa proposition, n'épargna rien pour me persuader qu'en m'engageant à ce voyage, elle désirait seulement vérifier la condition où se trouvait mon père. Je consentis à tout, revêtis de nouveau l'habit de pélerin, et me rendis, par le secours des aumônes qu'on me donnait, dans cette partie de l'Allemagne qu'habitait mon père.

» Sur les routes, ce n'étaient que cadavres rongés par les chiens, ou suspendus par douzaines à des gibets. C'étaient de ces soldats licenciés qui, après la paix de Ryswick, n'ayant plus ni feu ni lieu, parcouraient le pays en bandes nombreuses, pillaient les villes et les villages : on en faisait prompte justice quand on pouvait s'en saisir, les laissant ainsi exposés après leur mort, pour épouvanter ceux qui auraient voulu les imiter.

» Je parvins sans accidents fâcheux à rejoindre mon père, qui me reçut avec tendresse, mais qui, par sa pauvreté,

était hors d'état de m'offrir aucun moyen d'existence. Je songeai donc à revenir auprès de ma mère. Mon père me détourna de ce projet.

» Que deviendrai-je, pauvre pélerin irlandais? — Depuis que je voyageais à travers le monde, j'avais vu le mensonge et l'escroquerie réussir. — Je mentis, je fus escroc; mais je portai dans ma résolution une persévérance scientifique.

» Les leçons de géographie de mon professeur jésuite m'avaient fait pressentir combien on savait peu de chose sur la Chine, le Japon et les contrées les plus orientales de l'Asie. Je résolus de me faire passer pour un Japonais natif de l'île de Formose, qui avait été converti à la religion chrétienne. J'imaginai un nouvel alphabet, une nouvelle grammaire, une nouvelle division de l'année en vingt mois, une nouvelle religion, et tout ce qui était propre à accréditer le rôle que je voulais jouer. Je m'habituai à écrire avec les caractères que j'avais inventés, et je me fis un certificat calqué sur celui d'Avignon, et avec les mêmes signatures, que je contrefis.

» Je me dirigeai sur l'Alsace, passai à Cologne et ensuite à Landau où je devins suspect par le récit que je faisais aux soldats de mes aventures et de mon origine japonaise. On me prit pour un espion; on me jeta dans un cachot, et je fus sur le point d'être fusillé; mais on se contenta de me chasser de la ville, avec injonction de n'y jamais rentrer, sous les peines les plus sévères. Cette leçon ne me corrigea point. J'errai ainsi en Allemagne, en Brabant, en Flandre, trouvant partout des hommes insouciants ou incrédules, recueillant quelques aumônes qui étaient promptement dissipées.

» Les habitudes indolentes et avilissantes qu'un tel genre

de vie me faisait contracter, me rendirent insensible à la honte. Mes habits n'étaient que des haillons, et la malpropreté la plus repoussante me défigurait. Lorsque arrivé dans une grande ville, je demandais refuge dans un hôpital, sans égard pour mes certificats qu'on ne lisait point, on me plaçait toujours parmi les plus misérables, et dans les endroits les plus sales. Je fus enfin couvert de vermine et infecté de la gale! Béni soit ce dernier fléau, qui m'empêcha de devenir l'instrument du libertinage!

» Dans diverses grandes villes du Brabant, il y avait des espèces de religieuses non cloîtrées, qui parcouraient les rues et les maisons pour y visiter les pauvres et leur procurer des ressources. Des femmes indignes, se cachant sous cet habit, cherchaient quelquefois, dans la classe des vagabonds, des jeunes gens bien faits qu'elles emmenaient avec elles sous prétexte de les faire connaître à des dames pieuses et charitables qui devaient les secourir, tandis qu'elles les conduisaient chez des dames d'un autre genre et dans un autre but. Je fus plusieurs fois choisi par ces entremetteuses, et les traces de la maladie honteuse que ma nudité trahissait, me faisaient aussitôt renvoyer. Quoique je fusse resté jusqu'alors innocent de tout commerce avec les femmes, j'avoue que la faim et la misère m'auraient rendu le refus impossible.

» Tandis que j'étais à Liége, où je recevais de l'hôpital la pitance du pauvre, j'appris qu'un recruteur, logé dans un des faubourgs de la ville appartenant aux Hollandais, engageait des jeunes gens pour le service des provinces unies. Je déterminai une douzaine de mes compagnons mendiants à s'aller offrir à ce raccoleur. Le recruteur, après m'avoir interrogé, me garda, tandis qu'il se défit de toutes ses autres recrues, en faveur de divers officiers dont

il était l'agent. Il me procura de la nourriture et des vêtements décents. Il essaya, par des bains, des saignées des frictions, de me guérir de la gale, et ne put y parvenir. Il m'emmena néanmoins à Aix-la-Chapelle, où il tenait un café et un billard, dans une des plus belles parties de la ville, et m'employa comme garçon de café et comme précepteur, pour enseigner à lire à son fils. Ce limonadier fournissait aussi les salles de bal et les assemblées ; il m'y envoya plusieurs fois, et je vis enfin le beau monde dans tout son éclat. Je fus tellement frappé de cette vue, qu'elle m'inspira un projet qui tient de l'extravagance et de la folie et que je m'abstiendrai de mentionner dans ces mémoires. Tant que je vivrai, je ne l'oublierai jamais, et je remercierai toujours la Providence de m'avoir détourné de l'exécution de mon idée. J'aurais succombé à la tentation, si j'avais été envoyé seulement une fois de plus dans un de ces lieux si dangereux pour moi ; mais ma maladie cutanée, dont on voyait des traces sur mes mains, détermina mon maître à m'en interdire l'entrée. Ainsi, je fus deux fois préservé, par le fléau dont j'étais affligé, de malheurs plus grands que tous ceux qui m'ont accablé.

« Une circonstance fortuite me fit sortir de chez celui qui m'avait tiré de la misère. Il se trouvait absent, et était allé à Spa ; sa femme avait besoin de lui faire dire, dans un délai déterminé, de revenir sur-le-champ : elle m'y envoya. Je m'égarai sur la route, et craignant d'être grondé par ma maîtresse, je pris le parti de m'évader, non sans éprouver quelques remords. En passant à Cologne, je me laissai engager, avec une inconcevable étourderie, dans les troupes de l'électeur; et les soldats, mes camarades, ajoutant foi à ce que je leur disais, je me fis passer, non plus pour un Japonais converti, mais pour un Japonais

encore païen, et j'adoptai le nom de Psalmanazar. Ma vanité trouvait un certain plaisir dans la surprise qu'excitaient mes blasphêmes sur les vérités les plus sacrés de la religion, et aussi dans mes discussions avec les ecclésiastiques qui entreprenaient de me convertir. Je changeai de régiment, j'eus diverses aventures, et passai dans diverses garnisons, me complaisant dans mes impostures, et éprouvant une folle jouissance à abuser de la crédulité de mes compagnons d'armes. Mon régiment fut envoyé au fort de l'Écluse, dont le chevalier Lauder, gentilhomme écossais, d'un caractère respectable, était gouverneur : il avait pour aumônier un de ses parents, nommé Innes, prêtre débauché, hypocrite et rusé, qui flt connaissance avec moi. L'aumônier, sans être ma dupe, vit tout le parti qu'il pouvait tirer lui-même, pour son avancement, de la fable que lui débitait Psalmanazar. Il m'enseigna l'anglais, qu'il savait mal, et me persuada de me laisser convertir par lui à la religion anglicane, et de me faire baptiser. Moi, qui n'avais alors que dix-huit ans, je me prêtai à cet impie stratagème : le brigadier Lauder fut mon parrain ; il me nomma George. Innes reçut de Compton, évêque de Londres, une promotion, pour prix des soins qu'il s'était donnés.

« J'allai donc à Londres, où ma renommée m'avait précédé ; et l'on ne douta point que je fusse natif de Formose, quand on me vit manger de la viande et des racines crues, et écrire couramment en caractères inconnus. Innes me força de faire une traduction en langage de Formose, du catéchisme anglican, qui fut placée, par l'évêque de Londres, au nombre des manuscrits les plus curieux de sa bibliothèque. Encouragé par le succès de mon imposture, j'y mis le comble en publiant sous mon nom sup-

posé de George Psalmanazar, une description de l'île de Formose, dant laquelle se trouvaient gravés mon alphabet formosan, les figures des divinités du pays, les costumes des habitants, leurs temples, leurs édifices, leurs navires et une carte de l'île de Formose et des îles du Japon. Je n'avais que vingt ans. Je trompai toute l'Angleterre. Qu'il est facile d'en imposer au monde et aux savants ! Mon roman géographique eut un immense succès. On en parla dans tous les recueils érudits de l'Europe. Une grande discussion s'éleva. Comme dans ma relation je disais que j'avais été séduit par un jésuite qui, en partant de mon pays, m'avait aidé à voler le trésor de mon père, les jésuites, et surtout le pére Fonteney, m'attaquèrent avec violence. D'un autre côté, plusieurs membres de la Société royale, tels que les Halley, les Mead, les Woodward, qui étaient, surtout le premier, connus par leur opposition aux dogmes du christianisme, n'ajoutaient point foi à la prétendue conversion de ce jeune Japonais qui, dans son livre et ses discours, soutenait la vérité de la révélation évangélique avec toute la science d'un théologien. Ils me considéraient, non sans raison, comme un hypocrite et un imposteur ; mais dans leur emportement et le désir qu'ils avaient de me démasquer, mes antagonistes prétendirent avoir découvert ce que j'étais, et avancèrent plusieurs faits controuvés. Il fut facile aux hommes pieux qui croyaient à la sincérité du nouveau converti, de réfuter leurs assertions. Ainsi la fraude s'accrédita par les moyens mêmes qu'on prenait pour la combattre. Je parus aux yeux du public religieux un néophyte sincère, que persécutaient les fanatiques et les incrédules : mon caractère personnel contribuait beaucoup à affermir ma réputation de bonne foi. Indolent et insouciant, je me montrai dépourvu d'ambition, plutôt prodigue

qu'interressé, et irréprochable dans ma conduite et dans mes mœurs. Mes apologistes disaient : « Sans aucun vice, il possède toutes les vertus, une piété sincère, une grande candeur d'âme, un attachement à tous ses devoirs ; quel intérêt peut-il donc avoir pour se rendre coupable d'une si abominable profanation que celle dont on l'accuse ? Lors même qu'il en aurait conçu l'idée, sa jeunesse et son inexpérience ne le rendraient-elles pas incapable de soutenir un pareil rôle ? » Ces raisons parurent irrécusables, et il passa généralement pour constant que Psalmanazar était un natif de Formose. Ma relation fut considérée comme authentique et citée comme une autorité ; elle eut plusieurs éditions, et fut traduite en diverses langues.

« Je recommençai donc ma vie indolente, que soutenaient les libéralités de personnes pieuses qui s'étaient cotisées pour m'assurer une petite pension. Je passai ainsi encore douze ans, dans cette espèce d'affaissement moral, dans cet engourdissement de l'âme qui n'excluait pas la vivacité de l'esprit et la sensibilité du cœur ; mon penchant à l'amour ne m'entraîna jamais dans le libertinage.

« Vers l'âge de trente-deux ans, l'amour sincère que m'inspira une jeune femme produisit en moi un changement complet, mais non subit. Quelques livres religieux que je lus alors commencèrent à m'inspirer une conviction entière de la vérité du christianisme, et ensuite une piété fervente, qui fit naître en moi le désir, et bientôt après la ferme volonté de travailler à mon entière conversion. Pour y parvenir, je renonçai d'abord aux bienfaits de ceux que j'avais abusés ; résolu à vivre de mon travail, j'appris l'hébreu, j'annonçai aux libraires que je traduirais, pour un juste salaire, tous les livres qu'ils désireraient, pourvu qu'ils ne fussent point contraires à la religion et à la morale,

Je me créai ainsi une indépendance qui m'élevait à mes propres yeux. »

— Ici s'arrête l'excentricité de *Psalmanazar*. Il a passé le reste de sa vie, très-pieux, très-contrit, fort honnête. Il a confessé dans ses mémoires les bizarreries et les voluptés de sa vie d'escroc. Tenez, les voici. Passez dans cette bibliothèque. Vous les trouverez sur le troisième rayon à gauche.

J'entrai en effet, et je me vis entouré d'une armée de livres bizarres, dont les titres, le contenu, l'impression, les gravures rivalisaient d'étrangeté. J'en ouvris quelques-uns.

— Bon ! m'écriai-je, on croirait être dans les petites-maisons de la pensée.

---

§ XXIV.

Bibliothèque absurde.

Ce sont ici les livres excentriques : *Mémoires de George Psalmanazar*, *Mémoires de Cardan.* — *Cervelli*, *Cervelloni*, *Cervellacci*, *Cervellini*. *Les Songes de Quevedo.* — Toutes les œuvres des académies italiennes et de leurs enflammés, — enfarinés. — humides, — secs, — goulus, — enragés, — tortus, — crochus, — bancals, — furieux, — innommés, — vengés, — frisés, — malavisés, — assommés, — grands-nasiers, — petits-nasiers et autres, emplissant de leurs noms seuls un catalogue de six cents

pages, — académies fort importantes dans l'histoire littéraire de l'Italie, dont elles ont dévoré, comme une nuée de sauterelles, la substance intellectuelle et la vie morale.

Puis deux mille volumes de vers burlesques dans tous les dialectes d'Italie pour louer la peste, la teigne, le melon, l'épingle, la puce, la torture, Néron, Busiris, la syphilis, etc., etc., et trente pages d'etcétéra.

Voici encore des livres que personne n'a jamais compris : *Le songe de Polyphile*, — *Nostradamus*, — *quatre-vingts volumes de rêveries sur Nostradamus*, — *Homerus Hebaïsans*, pour prouver qu'Homère était Juif, — *Les Enfers de l'antiquité*, pour prouver que le paradis perdu fut placé jadis en Hollande, etc. ; — et un millier d'autres stupidités savantes, allégoriques, cabalistiques, mystiques, herméneutiques, *Raymond Lulle ;* le *Théâtre universel* de cet Italien qui reçut de François Ier six cents écus pour composer cette œuvre où devait se trouver *Tout ;* etc., etc.

Vous pensez bien que les acrostiches ne manquaient pas au grand hôpital de la pensée,

Et que
l'absurde
manie
des vers
figurés, qui, pendant le moyen-âge,
constituaient un grand poète, préférable
à Dante,
au-dessus
de Virgile
lui-même,

avait laissé là des traces nombreuses. On y voyait tous les
écrivains qui avaient fait des pots avec leurs phrases,

des vases avec leurs vers, et même les capricieux,
les fantasques, qui, comme notre savant
et éloquent contemporain ,
NODIER

Avaient descendu typographiques.
un moment d'escaliers
les degrés des billevesées
brillants sur papier vélin
de leur pensée à bâtir
pour s'amuser

— Rendons cette justice aux Français, disait Wordem ; ils sont en petit nombre ici. Leur bon sens les arrache à ces lubies, à ces extravagances, dont quelques-unes, toutefois sont pleines d'esprit et de sens, par exemple celles de Tabourot sieur *Desaccords.*

Voici pourtant un certain *Pierre-le-Loyer*, né à Huillé, près d'Angers, qui mérite attention. Il soutient gravement qu'il est descendant en ligne directe d'*Issacar*, parce que *Issacar* en hébreu signifie *loyer, rétribution.* Dans son livre d'*Edom* ou *les colonies iduméennes* que voici, il avance avec la même gravité que l'Anjou a été peuplé par une colonie juive; ce qu'il prouve par des étymologies vraiment admirables : « Le village d'Huillé, dit-il, est évidemment le *Holoë* d'Ezéchiel. » La *Tabarderie*, c'est *Hadar*, fils de *Madian ;* il retrouve des traces de son cher Anjou non seulement dans la *Bible*, mais chez *Homère.* Il croit sérieusement que tous les écrivains grecs n'ont pensé qu'à l'Anjou, que l'antre des nymphes, si bien décrit par le poète, se rapporte aux localités situées entre Lignerolles et Chaufour ; enfin, comme preuve irréprochable et de la vérité de ses assertions et de la mission prophétique qu'il s'attribue et de la prévision d'Homère, il cite un vers

de *l'Odyssée*, qui signifie évidemment, en retournant seulement les lettres :

« Pierre-le-Loyer, Angevin, Gaulois, d'Huillé. »

N'est-ce pas quelque chose d'admirable ? et après un pareil exemple de folie sérieuse, pourquoi vous citerai-je tous les ouvrages sur l'*Onéirocritie*, sur l'art de se rendre heureux par des songes ; les ouvrages historiques qui ont été consacrés à la description fort longue des songes de Louis XIV ; les innombrables folies ascétiques d'*Arthus Désiré*, de *Doré de Beaulxamis*, et de ce bon capucin anonyme qui adresse son livre aux mamelles, à la poitrine, aux pieds, aux genoux, au col, aux épaules inébranlables de la vierge Marie, « colonnes de l'univers, dit-il, bouclier de défense, rempart de notre protection, » etc., etc.

Vous montrerai-je, dans ce coin-ci, les systèmes du monde ; le dernier, publié en 1830 par Woodley, qui soutient que la lune et les étoiles sont des fragments de glace ; la *sextessence dialectique et potentielle du conseiller Démons ;* la *Démonstration de la quatrième partie de rien ;* les *Oracles divertissants de Wilson de la Colombière ;* les ouvrages de *Fludd*, etc., etc., etc. ?

Voici un compartiment plus digne d'intérêt et d'estime ; ceux-ci, ce sont les vrais humoristes, Gozzi, Cervantes, Sterne, Swift, Nodier dans son *Trilby*, Cazotte dans ses petits chefs-d'œuvre, enfin tout ce que le caprice a dicté au génie, toutes les arabesques de la pensée (*) !

(*) Revue des *Deux-Mondes*, janvier 1832.

§ XXV.

Excentricités et mystères de Londres au XVIII[e] siècle. — Le roman anglais. — La taverne flottante. — Maman Creswell. — L'oraison funèbre d'une dame de maison.

Au XVIII[e] siècle, les romanciers anglais choissaient de préférence les personnages du ruisseau et de la taverne, et avaient un goût très-vif pour les histoires *encanaillées*; je ferais frémir le lecteur, si je dépouillais pour l'amuser le *Calendrier de Newgate*, et l'*Histoire de Colly-le-Rossignol* (chanteuses des rues), et surtout les *Grandes Annales des voleurs de mer et de rivière.*

On ne pouvait pratiquer cette espèce de brigandage qu'à Londres, sur les bords de la Tamise. Pour cette piraterie en grand, dont la métropole était la proie et à laquelle les vastes flots de la Tamise servaient d'asile et de théâtre, on avait inventé des bateaux à recel, et la plus considérable de ces administrations fluviales était une taverne flottante, ou plutôt un fort beau café, destiné à cet usage. On dressait des enfants à nager entre deux eaux, traînant après eux les objets volés, que l'on renfermait dans des outres huilées. Il y avait une hiérarchie et un service parfaitement organisés, une marine aux ordres des pirates, et des distinctions honorables pour les voleurs à succès. Comme dans tous les pays commerciaux et avides, on ne se faisait pas faute de détruire la propriété d'autrui pour s'attribuer un très-petit bénéfice. Avec une vrille, on perforait de grands

vaisseaux, et, par de légères saignées multipliées, on parvenait à les couler bas; quand ils faisaient eau de toutes parts et que les ballots flottaient sur la Tamise, ils devenaient la proie des *Water-rats*, qui avaient des bateaux tout prêts.

Les grands romanciers, Walter-Scott, De Foe, Fielding, ont exploité ces vieux mystères de Londres, mais ils en ont dédaigné la partie infecte. Aussi reste-t-il beaucoup de cette matière première, non la portion la plus exquise, sans doute, — mais la plus bizarre.

Que dirait le lecteur si je mettais sous ses yeux *la Vie et les Actes de Maman Creswell*, dont je n'ose pas trop indiquer la profession, bien que M. Parent-Duchâtelet soit moins modeste que moi, et que Sa Majesté Charles II en personne l'honorât de sa présence et daignât inspecter la maison qu'elle dirigeait? C'était une époque florissante pour ces dames; les beaux esprits du temps ont écrit la vie et les anecdotes de neuf d'entre elles : mère Ross, mère Bennett, mère Moseley, etc., mais surtout mère Betty Beaulie, qui accusa devant la justice Charles-Maurice Tellier, archevêque de Reims, de lui avoir fait des commandes et de ne l'avoir pas payée. L'archevêque était venu à Londres avec le duc de Créqui pour négocier le mariage du dauphin de France avec la fille du duc d'York. C'est un historien grave, Wood, auteur de la curieuse *Histoire d'Oxford*, qui raconte ce fait. — Dans la vie de cette femme, imprimée en 1710, on voit qu'elle avait fondé une véritable administration et qu'elle couvrait d'un réseau d'émissaires et d'espions l'Angleterre et même la France. Elle mourut riche et commanda d'avance son oraison funèbre, dont elle déposa l'argent chez un notaire, sous la condition expresse que le prédicateur ne dirait d'elle que du *bien*. *Well*,

la dernière syllabe de son nom veut dire *bien*, comme chacun sait. Je copie le sermon qui fut prononcé : « Par la volonté de la défunte, je ne dois faire mention d'elle que *bien* (*Well*). Voici tout ce que je vais en dire. Elle est née *Well*, elle a vécu *Well*, et elle est morte *Well*, car elle a reçu à sa naissance le nom de *Creswell*, elle a vécu à *Clerkenwell*, elle est morte à *Bridewell*. »

Les livres consacrés aux classes vicieuses de la société, publiés ou représentés à Londres entre 1727 et 1750 sont en grand nombre. Les bohémiens de la capitale anglaise se retrouvent tout entiers dans *l'Opéra du Gueux*, — *Beggar's Opera.*

L'auteur, petit homme aimable et spirituel à qui la cour avait promis une position qui se fit attendre toujours et ne vint jamais, se vengea des mœurs et des habitudes des gens avec lesquels il avait vécu en faisant rire le public à leurs dépens ; il trouva un assentiment universel. Le coup était hardi ; il réussit merveilleusement bien à John Gay, c'était son nom. La bourgeoisie venait de s'emparer des affaires ; elle ne voulait pas être opprimée par la noblesse. Elle trouvait avec raison que messieurs les gens de cour avaient de mauvaises mœurs, et que leur mépris pour les humbles n'était pas trop justifié. Quel coup de maître que de confondre la canaille dorée avec la canaille des carrefours ! Les séducteurs à talons rouges, les hommes à la mode, les marquis débraillés que la France estimait fort à la même époque et qui dominèrent toute la régence, se trouvaient ainsi traînés aux gémonies du théâtre. C'était une fort grande affaire. L'élément populaire se vengeait, il annonçait son pouvoir et ne voulait pas que l'on se trompât sur la position que lui avait faite la révolution de 1688. La France, au contraire, aimait l'orgie, elle s'amusait avec

Turcaret et *Gilblas; Turcaret* est une protestation contre la finance, comme *l'Opéra du Gueux* est une protestation contre les mœurs de la noblesse. La société française, endettée par Louis XIV, et qui allait faire trois fois banqueroute, sentait sa plaie, comme la société anglaise sentait la sienne, qui était l'aristocratie vicieuse et triomphante. Aujourd'hui, nous touchons du doigt la nôtre : c'est la spéculation impudente et l'avidité commerciale.

Le cadre de l'œuvre de Gay est hardi et ingénieux. Au lieu d'un poète de cour mettant en scène des hommes de cour et les raillant, il s'agit d'un mauvais drôle qui habite la rue aux Fèves de Londres, le quartier Saint-Gilles, peuplé comme on le sait d'Irlandais affamés et de femelles à figure humaine. Le *Beggar*, joueur d'orgue et chanteur de ballades, habitué à réjouir de ses compositions les habitants de sa paroisse natale, apprenant qu'un directeur de théâtre a besoin d'une pièce, vient lui offrir ses services que l'on accepte, faute de mieux. C'est la première scène. L'œuvre du *Gueux*, que l'on représente ensuite, se déroule avec la même netteté et la même rapidité. C'est fort joli, plein d'une verve incisive et excellente. Rien de plus original, de plus vif et de plus fin. On est chez un certain *Peachum*, à la fois recéleur, agent de police, prêteur sur gage, moraliste et homme d'ordre. L'admirable tenue de ses registres émerveille. Il est impossible de ne pas rendre hommage à tant de régularité. C'est le commerçant du monde le plus exact et le plus loyal. Cette excellente satire de l'esprit de lucre, qui se croit vertueux quand il a supputé ses gains, n'a été osée sur aucun théâtre moderne de France, quoique ce soit une des choses les plus remarquables du monde actuel de confondre la régularité de l'industrie avec le dévoûment de la vertu; aujourd'hui, l'on ferait

presque un mérite de la précision dans le vol. Il faut voir avec quel scrupule le recéleur fait pendre ses confrères les uns après les autres, mettant de côté pour sa vieillesse, et recommandant à sa femme l'économie. Certes, si les caisses d'épargne eussent été inventées alors, Gay n'aurait pas manqué de jeter en scène ce moyen offert aux domestiques pour voler leurs maîtres en sûreté de conscience et mettre à l'abri les produits de leur pillage.

Au centre de cette jolie satire de l'élément bourgeois contre lui-même, paraît le capitaine Macheath, qui occupe et remplit tout le reste du drame. Il est beau, il est galant, il ne manque ni d'esprit, ni d'audace, ni de grace ; son ascendant subjugue toutes les femmes, il les raille, les mène, les domine à son gré. Il a des mots, des traits, des saillies. Il est charmant ; c'est le Bolingbroke, le Lauzun ou le Richelieu du ruisseau ; Robert Macaire ; — à cette exception près que ce n'est pas la prudence du banquier qui l'anime, mais l'indifférence spirituelle et moqueuse du gentilhomme séducteur.

Vous devinez quel profond dédain il a pour le mariage. Il se marie tous les jours ; les femmes ne l'en aiment que mieux, et toutes le veulent. Il est tendre, il est généreux, il est riant. Il faut le voir entouré de son sérail, distribuant ses faveurs, jetant le mouchoir et passant du grand chemin à la taverne, de la taverne à la prison, avec une aisance qui charme les yeux et l'esprit. Il se fait aimer ; bien entendu que le mariage n'a pas de séduction pour lui et qu'il accable de son dédain cette manière d'en finir avec l'amour. Peachum et ses acolytes sont absolument de la même opinion, et c'est là, sans contredit, la partie la plus originale de la pièce. Néricault Destouches a pris à Gay son *Philosophe marié*, mauvais ouvrage, faux, louche et pâle, qui dé-

veloppe sérieusement une plaisanterie leste, pimpante et vive, et la détruit en la parodiant. Ce Destouches n'a fait qu'imiter le théâtre anglais, et l'a toujours mal imité. C'est dans un très-petit cercle seulement, quoi que Destouches en ait dit, et non dans le cercle des gentilhommes et des philosophes, que l'on a eu honte d'être marié.

Ainsi, les *mystères* de Londres et de Paris ne sont pas nouveaux. Nous sommes toujours tentés de croire que le monde commence avec nous; égoïsme singulier. Les bizarreries de notre époque nous frappent et nous émerveillent. Il nous semble que personne n'a jamais agi, pensé, marché, joué ou souffert comme nous agissons et souffrons.

---

§ XXVI.

L'excentricité anglaise, importée en France.— Robert Macaire et les romans de l'année 1845. — Les mystères sociaux. — Excursion sur le continent.

On s'est fort étonné récemment de ce plaisir singulier qu'a trouvé la France à fouiller dans les profondeurs de ses crimes.

C'est qu'elle s'est rapprochée de l'excentricité anglaise. Il y a aujourd'hui, parmi nous, (*) une manie de *mystères;* on veut savoir tout ce que recèle de monstres la vieille société, tous les animalcules contenus dans la goutte d'eau corrompue, les singularités microscopiques ; — ce qui se fait dans la réunion des voleurs, ce qui se dit dans les bouges et les es-

(*) 1845.

taminets borgnes; — les curiosités de la police secrète; — la vie intime des pauvres créatures qui n'ont pas eu l'esprit de faire du vice élégant.

Il y a longtemps déjà que cette manie nous a pris, et ce n'est pas un auteur qui l'a créée; le public a trouvé cette veine nouvelle de l'art, si du moins il s'agit d'art.

Robert Macaire a commencé; un admirable type, une très-belle création, dont on n'a pas écrit l'histoire. Nous ne sommes pas méchants, peut-être un peu plats et un peu vils, tout au plus avec les qualités et les vices de la boutique, les grâces et les tricheries du comptoir, les folies et les bassesses du commis-voyageur. Mais les gros vices nous répugnent; cela ne nous va pas. Si le siècle était somnambule, il n'efface-rait point, comme lady Macbeth, la tache de sang de ses mains, mais la tache de boue. Les aïeux tuaient, les pères faisaient l'orgie, les petits-fils volent. On peut faire son choix entre ces diverses manières d'être; moi, je n'ai pas d'opinion, ou plutôt, si j'en avais une, je me garderais bien de la dire; — ce temps-ci ne veut pas qu'on le regarde de travers.

Peut-être préférerais-je les vices chevaleresques, les meurtres féodaux, les rapines violentes et courageuses, enfin le rouge et ardent soleil qui se levait sur le moyen-âge et l'éclairait d'une lueur sanglante, à ce pâle météore qui projette son rayon maladif sur les temps industriels et commerciaux.

Toutes les époques ont leurs monstres; un archevêque féodal, la masse d'armes pointue à la main, de peur d'ensanglanter son caractère chrétien, est un monstre bien conditionné; mais il a de la vie, du nerf, de la force, et tous les archevêques ne sont pas tenus d'assommer pieusement les Sarrasins. A côté des grands-inquisiteurs, il y avait des

saint Bernard et des saint Bonaventure. Dans les époques de commerce et de luxe, le crime ne tourne plus à l'inhumanité, à la cruauté, mais à l'escroquerie. Un poète, voué à l'idéal par le fond même de ses idées, se met à calculer s'il peut réimprimer douze fois son poème, y jeter beaucoup de blancs et attraper le public. Un romancier dont l'observation des mœurs est le devoir ouvre boutique d'horreurs. Le Parnasse, comme on disait autrefois, devient une vaste foire de petits détaillants, et c'est à qui empochera le plus lestement l'argent du public.

Les grands types de la comédie moderne ont très-bien saisi cela. Et voulez-vous savoir quels sont ces grands types? Je vais vous étonner; vous allez rire du docteur et de ses prétentions; vous direz que le critique est devenu fou. Comme on voudra. Dans un temps où presque tout le monde a le courage des opinions qu'il n'a pas, il faut que quelqu'un professe celui des opinions qu'il a. A mes yeux, les grandes créations comiques du temps n'ont été jetées sur la scène par aucun des grands poètes ordinaires du public; ce n'a été ni cet esprit fin qui s'est appliqué à la poésie et qui s'appelait Casimir Delavigne, ni cet autre esprit d'architecte subtil et ingénieux qui s'appelle Scribe, ni aucune des grandes flammes ou des étoiles littéraires de cette époque qui ont fourni les types caractéristiques de la comédie du temps. Ces types sont tout simplement Robert Macaire, qui n'a été fait par personne, mais qui s'est fait tout seul, qui est né de lui-même. Ce sont les sublimes *Saltimbanques*, évidemment de la même famille que nos vieux amis de *l'Ours et le Pacha*. Le charlatanisme, l'avidité industrielle, la ruse commerciale, n'ont jamais été plus naïvement, plus admirablement représentés; et tous ces types flottaient dans l'esprit du public bien plus que

dans le jeu des acteurs et dans l'imagination des auteurs.

Cette naissance de l'étude des montres sociaux est tout-à-fait intéressante. Nous avons vécu d'abord sur la joie que nous a causée le dialogue de ces deux braves montreurs d'ours que le tyran Schaabaam avait à sa cour. L'admirable Gringalet et le sublime Odry des *Saltimbanques* leur ont succédé. Avec quel bonbeur entend-on encore aujourd'hui ces paroles retentir : *je sauve la caisse!* C'est le cri de l'époque, c'est le mot d'ordre universel : sauver la caisse ! Qui a sauvé la caisse a tout sauvé ; qui a perdu la caisse a tout perdu.

Après *les Saltimbanques*, qui sont un vrai chef-d'œuvre, est venu le célèbre *Robert Macaire*, le grand symbole. Celui-ci, c'est le crime agréable, le haillon qui se drappe, la plus cruelle moquerie contre l'élégance et la prétention supérieure du vice. On sait comment le chef-d'œuvre est éclos : c'est un fait curieux dans l'histoire de nos mœurs. Deux jeunes auteurs qui vivaient de crime en fort bons garçons, avaient inventé pour la dix millième fois un forfait commis dans une auberge. Le scélérat sérieux qui commettait le crime n'amusa point le public. Le parterre se mit à rire au nez de l'assassin ; l'assassin était Frédérick-Lemaître, ce grand homme que vous savez. Se voyant moqué, comme il est homme d'esprit, il se prit à rire avec le public. Il fit crier sa tabatière ; les spectateurs éclatèrent. Il se campa sur ses hanches, carrément, et prit des airs de foyer de l'Opéra ; on rit plus fort. Voilà donc l'acteur et le public riant de concert à qui mieux mieux, et de l'auteur et du mélodrame, et du crime et du criminel, et de la tabatière et de ce bon M. Dormeuil aux bas gris, mais surtout riant de la jambe tendue avec élégance et des airs de gentilhomme que se donne à loisir le gibier de po-

tence. Ici le point comique était trouvé, la source jaillissait; ce qui faisait rire, c'était précisément ce qui avait charmé dans *les Saltimbanques : Je vous donnerai ma signature.* Dieu sait ce que valait cette signature du directeur de la troupe nomade ! De même la belle assurance de Frédérick, l'élégance fashionable avec laquelle il jetait sur le coin de son oreille cette gelée informe qu'il appelait son chapeau, sa conviction profonde qu'il n'y a dans le crime qu'une spéculation mercantile, une affaire plus ou moins bien faite, le noble laisser-aller de ses bretelles, l'heureux sans-façon de ses poses, le prestige dominateur de sa parole, émurent pendant longtemps le public charmé. Que ne reconnaissait-on pas là ?

A travers les phases et les plis sanglants de notre histoire récente, on revoyait ce fantôme perpétuel, le charlatanisme ; — terroriste, royaliste, directorial, impérial, restaurateur, jésuite, anti-jésuite, chemin de fer, machine à vapeur, et enfin *Dieu.* Aujourd'hui il est épicier et n'en a la parole ni moins haute ni moins ricaneuse. Il est essentiellement éloquent. Ce qu'il méprise le plus profondément, c'est la vérité ; ce qu'il estime le plus, c'est la parole escortée du geste, armée de la pose. Il est un peu Napoléon, beaucoup Talleyrand, quelques nuances de Talma; il n'a foi qu'à l'apparence; il est théâtral; il est sceptique et croit en lui-même. C'est Panurge, Sancho, Falstaff, surchargé de tous les Scapins de la comédie et de tous les Figaros ; — mais à force d'avoir vécu et joui, parvenu à la théorie complète du lucre et de l'assassinat, s'en faisant gloire et en riant.

Pourquoi nos écrivains ont-ils si peu d'audace ? pourquoi notre époque a-t-elle si peu de courage? Ce grand type, créé par le peuple, est resté à l'état de nuage popu-

laire, suspendu à l'horizon. Pas un homme de talent qui ait osé s'en emparer et en faire la critique du siècle. On ne critique plus, on ne s'en aime pas d'avantage, peut-être même s'en donne-t-on à cœur joie de se mépriser. Et pourquoi faire de la comédie? Elle blesse toujours quelqu'un. Qui sait? Mon bonnetier s'y reconnaîtra peut-être, il n'est pas impossible que mon sergent ne croie que j'ai voulu l'attaquer. J'aurai peut-être besoin quelque jour de ce monsieur qui est susceptible, et qui se croira peint symboliquement par Robert Macaire. Ne touchons à rien, n'effrayons personne. Tout le monde dépend de tout le monde, l'art et la comédie deviendront ce qu'ils pourront.

« Oh! (me disait un vieux misanthrope, dont je ne pouvais refroidir la bile, ni suspendre le couroux,) époque couarde, éminemment lâche et sans cœur! où le duel est aboli, et où l'on se refugie dans la savate! Époque qui réunit par la queue les bassesses de la monarchie expirée, et ce que la démocratie nouvelle a de plus mauvais! Frivole comme le marquis de Pézay, envieuse comme Marat, mais frivole sans grâce, et envieuse sans énergie! Époque pour laquelle il n'y a pas assez de mépris, car le mépris, s'il se transformait en colère, deviendrait trop énergique pour quelque chose d'aussi faible et d'aussi puéril que toi! Résidu qui soulève le cœur; mélange des orgueils, des injustices, des tyrannies monarchiques, et des prétentions, des avidités démocratiques! Ah! si, tout au contraire, on avait su prendre des deux éléments, du passé et de l'avenir, la portion la plus noble et supérieure! Si l'on avait joint au sentiment de l'honneur et du dévoûment l'élément sympathique et populaire! Mais c'est le contraire; on est bas et on est haut; on est dur et on est faible; — on n'aime personne et on craint tout le monde; c'est un tempérament



de valet. Voilà pourquoi le courage s'est exilé de la sphère littéraire; c'est par le fait de cette étrange situation que personne n'écrit plus ni critique ni satire. Voilà pourquoi l'excellent type dont nous avons parlé, Robert Macaire, l'expression de ce temps-ci, n'a trouvé ni un Molière ni un Beaumarchais.

« On aime mieux remuer les immondices sociales. Il s'en exhale une saveur nouvelle, étrange, et qui réveille le cerveau. La philologie de l'argot s'enrichit. On acquiert une science nouvelle et assurément fort embarrassante. On sait ce que disent les voleurs, et comment vivent les filles. »

---

§ XXVIII.

Retour aux encentriques anglais. — Le père des gueux. — Dick-le-désossé. — Titus Oates.

On eut en Angleterre, au XVIIIe siècle, la même envie qui nous possède de connaître les mystères du ruisseau et d'analyser les matières fétides de la société. L'auteur de *Robinson Crusoé* exécuta dans ce sens deux ou trois romans qui sont des chefs-d'œuvre (*). Il régnait un grand sérieux dans ces peintures, diverses et nues, des infirmités humaines. Un autre homme d'esprit longtemps attaché à la cour, John Gay, prit la chose plus gaîment. Il mit sur le théâtre les vices des hommes à la mode, leurs grâces et leurs prétentions; son Robert-Macaire eut le plus grand

(1) V. plus bas, Daniel de Foë.

succès sous le titre de *l'Opéra du Gueux* dont j'ai parlé plus haut.

L'un des personnages les plus odieux et les plus excentriques des annales britanniques, c'est Titus Oates, le calomniateur et le bourreau de cette époque.

Cet inventeur de conspirations fausses attribuées aux catholiques en fabriqua une avec tant d'habileté et de succès, qu'il envoya d'un coup sous Charles II cent cinquante ou deux cents catholiques innocents à l'échafaud. Comme il servait la passion populaire et générale, il fut à peu près canonisé par les protestants. Le roi catholique Jacques lui fit donner le fouet à la queue d'une charrette cinq fois par année, et le condamna à la prison perpétuelle (*). Quand ce dernier des Stuarts régnant fut expulsé, Titus quitta sa prison, alla vivre dans le palais du nouveau roi par ordre spécial du Parlement, et toucha 4,000 livres sterling de rente pour avoir sauvé l'État. C'était Marat pensionné.

Il parut sous Jacques II, sous le titre de *Gémissements de Jack Ketch*, une histoire complète de cet excellent Titus, par un de ses anciens amis; ouvrage où tous les bas-fonds de la société anglaise à cette époque se révèlent étrangement. On suit notre homme chez les anabaptistes : c'était la communion de son père ; — sur le pont des navires : il avait été chapelain de vaisseau ; — au collége des jésuites de Douai : il avait été novice ; — enfin, dans son logement de Little-Britain, faubourg indécent, gueuserie immonde de Londres.

Ce livre est rare. On ne sera pas fâché de lire ici quelques fragments de cette vie trempée de vin, de politi-

(*) V. la vie de Shaftsbury, *première série*, *hommes d'État*, etc.

(**) V. D'Israeli père, *Curiosités littéraires*.

que, de religion et de fange. Aujourd'hui nous ne sommes plus aussi poétiques que cela. Nos vices sont administrés régulièrement, nous faisons la police de nos crimes, nous avons pour nos immondices sociales des tombereaux bien organisés. Mais tout était mêlé alors ; de profondes ténèbres remplissaient les repaires, au fond desquels grouillaient inexplorés les reptiles et les monstres ; tout-à-coup, de leur retraite, ils s'élançaient jusque sur le trône ; et rien n'est curieux comme la scène suivante, où l'on voit Titus, encore ivre de la mauvaise bière de sa taverne borgne, et tout imprégné des senteurs de ce bouge, apparaître rayonnant devant le roi et ses ministres.

Il demeurait dans *Ned-Alley*, d'où l'on apercevait la Tamise, et qui était une espèce de rue, ou plutôt de boyau fangeux, conduisant par une pente marécageuse jusqu'à ce fleuve, semblable à une mer. Dans le flux, on avait de l'eau jusqu'à mi-jambe dans les caves ; c'était la terreur des hommes de justice que ces parages, où ils ne s'avanturaient guère. Les habitants de la ruelle, aussi sauvages que les indigènes des côtes d'Afrique, avaient creusé des puits dans ces caves mêmes, et tout agent qui leur résistait ou leur déplaisait était conduit là pour y périr. Titus, qui vivait dans un de ces domiciles à demi aquatiques, était appelé dans le quartier le *chapelain*. Il avait pour son service personnel un jeune mousse qu'il rossait toute la journée, et qui jouissait de la plus mauvaise réputation. C'était Titus qui rédigeait les lettres des contrebandiers, les comptes des voleurs, et qui tenait leurs livres de recel. Tantôt il était payé, tantôt il ne l'était pas, ce qui lui constituait une vie peu profitable, et faisait retentir le taudis de querelles fréquentes.

Une des pratiques les plus habituelles de ce malheureux

Titus était Dick *le Désossé*, qui possédait vingt ou trente métiers différents, tous dignes du gibet. Il était contrebandier de terre et de mer, mendiant, voleur, et avait été aide-bourreau.

Cet homme jouissait de la faculté singulière de démonter à loisir sa charpente osseuse, et d'assumer ainsi pour son compte toutes les espèces d'infirmités. Il se faisait bossu dans toutes les directions, rendait ses jambes cagneuses ou arquées, enfonçait sa tête dans ses épaules, devenait cul-de-jatte, et pétrissait son propre corps comme un pâtissier pétrit sa pâte. A la flexibilité des jointures il unissait la souplesse incroyable des chairs et des parties molles, de manière à se transformer rapidement en boule, en fuseau, et à se jeter pour ainsi dire dans tous les moules. Il n'y avait pas de signalement possible à donner de ce Protée humain. Il échappait à toutes les poursuites et à toutes les accusations. Son incroyable agilité lui servait à s'évader de toutes les prisons, et, une fois sorti, il changeait de figure, de taille et de bosse. Il habitait de l'autre côté de la Tamise, dans un mauvais *hovel* ruiné, d'où il pouvait diriger les mouvements de ses petits bateaux, qui servaient aux déprédations nocturnes de sa bande.

L'ami de Dick le désossé, Titus, qui passait pour un savant homme, et qui dans ses parages avait le renom de hanter bonne compagnie, avait indiqué à ce même Dick quelques bons coups à faire. Toute une cargaison de tabac avait été dévalisée au détriment du doyen de Westminster, qui avait dû recevoir ce cadeau d'un ministre hollandais de ses amis. Dick, conseillé par le chapelain Titus, escamota la cargaison et enivra le pilote hollandais. Mais il ne payait jamais la part qui revenait naturellement à Titus. Ce Dick, dans sa jeunesse, avait été valet d'un catholique,

et Titus, le faisant parler après boire, avait obtenu de lui beaucoup de renseignements sur les intentions secrètes et sur les plans vagues de cette partie sacrifiée et conspiratrice de la population anglaise. Il en tira un grand parti pour perdre à la fois tous ses ennemis, et spécialement Dick.

Le matin même du jour où il alla faire sa première déposition contre les prétendus conspirateurs catholiques, Dick le désossé lui avait joué un tour abominable. Titus était sensuel et ami de toutes les voluptés de son corps. Il prenait une quantité considérable de tabac, auquel Dick eut soin de mêler cette poudre alors connue sous le nom singulier de *bewitching-powder*, et dont l'effet était de plonger dans la léthargie la plus profonde ceux à qui on l'administrait. Le méchant Dick, après de copieuses libations de *blue-devil* (eau-de-vie de grains) et des prises non moins fréquentes administrées au chapelain, avait fait signer à ce dernier, dont il avait dirigé la main engourdie, un reçu total et définitif des sommes dues à lui, Titus, par Dick le désossé. On retrouva le chapelain ivre sur les dernières marches de sa cave, les pieds pendants et baignés dans l'eau qui en couvrait le sol à sept pouces d'élévation. Sans doute Dick avait poussé la complaisance jusqu'à le porter là...

Le soir du même jour, à cinq heures, le grand conseil étant rassemblé autour de la table couverte de velours noir, on amena Titus devant les ministres et le roi Charles II.

« Voilà, dit le monarque, qui aimait à rire, une figure qui n'est pas un visage; c'est un menton. »

En effet, le menton de Titus usurpait presque toute sa physionomie. Ce menton avait près de trois pouces, et s'étalait insolemment au-dessous d'un nez qui n'avait pas un

demi-pouce, et d'un front étroit qui fuyait : ce n'était pas une tête humaine.

« Titus, que j'ai vu ce matin (ainsi s'exprime l'auteur de la biographie), avait mis ses plus beaux habits ; il était tout en noir, avec un chapeau à la calviniste. Il y avait en lui un mélange d'argot, de Bible, de ton militaire, de jargon maritime, le tout recouvert d'une épaisse couche d'hypocrisie grossière. Sa trame de prétendue conspiration se déroula devant le conseil et fit sourire le monarque. Lord Shaftsbury la trouva fort vraisemblable; le fait est qu'il avait intérêt à la trouver telle. Ce ministre, chef populaire, n'eut pas besoin de s'entendre avec le chapelain bandit pour qu'ils marchassent d'accord. Titus fit entrer dans son complot factice, et signala au gibet, ceux qui lui déplaisaient : les jésuites de Douai qui l'avaient chassé, le capitaine de vaisseau qui l'avait expulsé, le pauvre Dick comme espion des jésuites, les épiciers auxquels il devait de l'argent, les bourgeois qui avaient refusé de croire à sa sainteté; — et tout cela fut pendu comme catholique (*). »

(*) *Revue de Paris*, octobre 1845.

---

§ XXIX.

Excentricités du doyen Swift.

On ne peut oublier parmi les humoristes, le doyen Swift, l'un des princes de cette race. Sa biographie écrite par Walter-Scott, est fort curieuse.

Walter Scott a préludé par la Biographie à cette étude des caractères humains, qui brille dans ses romans. Sa vie de Dryden et celle de Swift, écrites avec une pureté de style qui manque souvent à ses autres compositions, méritent de fixer l'attention de ceux qui comparent le mouvement intellectuel au mouvement politique, et qui aiment à deviner les secrets rapports de leur marche parallèle. En France, on n'a pas étudié ces ouvrages qui ont trouvé peu de lecteurs parmi nous. Il nous faut des formes vives, des allures dégagées et promptes. Cependant il y a beaucoup à apprendre dans les deux Biographies que nous signalons.

On y voit quelle révolution s'est opérée dans l'intelligence britannique, depuis le protectorat de Cromwell jusqu'à la reine Anne, et à travers quelles variations l'ère de Byron et de Walter Scott s'est préparée. S'occupant moins des masses que des détails, doué d'un tact supérieur pour recueillir et mettre à leur place les circonstances fugitives que la plupart des annalistes oublient, s'associant aux mobiles secrets des actions humaines, Scott est un bon guide dans ce genre d'études. Il emploie à nous faire connaître les personnages dont il parle, le même talent qui a donné naissance au bailli Jarvis et à Rob-Roy; sans doute il se montre plus simple, plus modéré, plus grave; mais ce n'est là qu'un usage différent des mêmes facultés qu'il déploie ailleurs avec plus d'éclat.

Pour cet excellent raconteur, ce dut être une occupation charmante d'écrire la vie du doyen Swift. Quel doyen!

Swift est élevé par l'aumône et devient l'ami des ministres; il a autant d'esprit que Voltaire. Cet esprit dure

vingt ans, et Swift meurt idiot ; il gouverne l'État et n'y gagne qu'une pauvre cure de province ; il brille dans le grand monde et se plaît à en contrarier toutes les exigences, en foule aux pieds toutes les délicatesses. Il est sévère jusqu'à la misanthropie, et ses poésies cyniques traînent l'imagination du lecteur dans la boue des plus révoltantes images ; mais le roman de sa vie, ses rapports avec les femmes offrent un phénomène encore plus digne d'être étudié.

Sa laideur désagréable, ses yeux enfoncés dans des orbites que surmontent des sourcils énormes, son ton brusque, ses manières farouches, la guerre qu'il déclare aux femmes, à leurs faiblesses, à leurs voluptés, à leurs folies, même à leurs vertus, ne l'empêchent pas de réussir auprès de deux jeunes personnes distinguées, rivales malheureuses, et auxquelles il distribue à peu près également les gronderies, les boutades sauvages, les reproches amers et les tortures du cœur. Une des plus vives jouissances de ses années de gloire, c'est de varier et de multiplier les supplices qu'il inflige à ces âmes délicates ; de raffiner son métier de bourreau, de prolonger les inquiétudes de ces imaginations enfiévrées, et de voir mourir l'une après l'autre, Esther et Vanessa, lasses toutes deux de souffrir et de souffrir par lui. De plus jeunes, de plus aimants et de plus aimables hommes, n'auraient pas si bien réussi. Son secret (secret fatal !) c'était de ne pas aimer ; il jouait ce jeu cruel comme un habile joueur de billard achève sa partie ; le sang-froid ne lui manquait jamais. La nature lui avait refusé la faculté d'être ému ; il usait de cette stérilité comme d'une puissance, et s'en vengeait en l'employant ; les leçons contenues dans cette portion de ses annales, méritent bien d'être recueillies.

Ne demandons pas à Walter Scott les larmes et le pathétique de cette histoire. Il a donné les faits bruts et naïfs ; il a suivi fidèlement la série de ces faits, leurs causes et leurs rapports ; il n'a pas voulu être poète. Voici les matériaux ingénus. Faites-en ce que vous voudrez. Cherchez-y, philosophes, vos instructions favorites; mais n'allez pas trop loin dans cette étude : elle vous désolerait.

Assurément, de tous les hommes auxquels une femme peut faire l'honneur de mourir d'amour et de désespoir, le le doyen Swift était le dernier. Aux qualités physiques et à l'humeur grossière dont j'ai parlé, il joignait une froideur de tempérament qui l'a fait assimiler à Boileau, et qui l'éloignait à la fois de la sensualité et de la volupté, de la tendresse du cœur et de la fougue des sens. Il n'y a pas dans ses œuvres un mouvement d'enthousiasme, une image gracieuse, ou un sentiment mélancolique. Brûlé d'une bile amère, rongé d'ambition, moraliste équivoque, impitoyable observateur, il ne se présentait dans aucun lieu sans s'arranger d'avance pour étonner, effrayer et déplaire. Telle est la trempe d'âme de la plupart des humains, que jamais cette singulière tactique n'a manqué son effet ; la bonté, l'affection, la bienveillance, l'aménité de Fénélon en France, de Lavater en Allemagne, de Gray, de Collins, de Goldsmith en Angleterre étaient loin d'obtenir les mêmes résultats. Entouré d'hommes qu'il domptait et auxquels il imposait, alors même qu'il avait besoin d'eux, il était puni par sa propre bile, par un sentiment de torture morale, par une ardeur de s'élever et de commander à tout qui le poursuivait au milieu de ses succès les plus brillants. La douleur et l'énergie de cette combustion intérieure abrégèrent sa vie intellectuelle et ne lui laissèrent

qu'un débris de pensées errantes dans un cerveau paralysé, à peine une lueur de souvenir dans un corps qui avait conservé sa vigueur.

Ainsi Swift, devenu imbécile, décrépit à la fleur de l'âge, survécut aux deux femmes qu'il avait immolées à plaisir.

J'aime surtout la manière dont Swift, homme pauvre et qui avait besoin de tout le monde, se posait au milieu des grands (il y avait des grands alors) et des meneurs politiques qui voulaient se servir de sa plume. Il n'était qu'un instrument; il devenait une menace. Une veine d'ironie secrète et mordante circulait même à travers ses compliments et ses éloges. Il employait la crainte comme sa ressource principale; il osait traiter les hommes comme des êtres qui ont besoin d'avoir peur. Son talent lui servait à railler et à discréditer ses ennemis; son caractère à *matter* ses amis, qui se courbaient humblement sous l'épais sourcil du doyen. Faire le bien de temps à autre était une de ses habitudes; mais il ne le faisait pas en homme de bien; il aurait perdu sa force. Il avait soin de persiffler amèrement quiconque recevait ses services. Dans la vie domestique, c'était la mauvaise humeur incarnée; quand sa bile était moins irritée que de coutume, il continuait son rôle par plaisir et pour ne pas se gâter la main. Je suis heureux de répéter qu'il est mort idiot, ce merveilleux et redoutable esprit.

Il n'y avait que des épines dans son commerce : chapelains, domestiques, maîtresses (il avait deux maîtresses, et l'on verra tout-à-l'heure en quoi consistait cette étrange sinécure inventée par lui), curés du voisinage, ministres embarrassés, tout tremblait devant Swift. Un valet de chambre se présentait-il ? Swift commençait par lui réci-

ter le détail, impossible à redire, des obligations immondes auxquelles il aurait à se soumettre. Si le domestique cherchait à faire des conditions et à se ménager un sort plus doux, le doyen le chassait avec injures. La liste de ses espiègleries, ou cruelles ou ignobles, est vraiment formidable : dentelles arrachées au bonnet des fermières qui, selon lui, ne devaient pas se coiffer comme des dames; ou punitions bizarres infligées à des serviteurs maladroits. Quelques-unes de ces anecdotes sont fort amusantes. Un jour, il avait permis à une servante d'aller danser au bal du village voisin, situé à une lieue de sa résidence. Dans sa joie, elle était partie si lestement, que la porte du cabinet de Swift était restée ouverte. Son maître, une heure après, fait monter à cheval le garçon d'écurie, qui va chercher la servante, et lui ordonne de quitter la danse et de revenir à l'instant. « Que me veut monsieur? demande la pauvre fille. — Que vous fermiez la porte de mon cabinet. » Un tailleur lui apporta son habit vingt-quatre heures trop tard ; c'était le soir. « J'ai quelques affaires à régler ; veuillez vous promener un peu dans mon jardin, » lui dit Swift. Le jardin était environné de grands murs à espaliers et clos de portes solides que l'on ferma sur le tailleur. Il y passa la nuit entière. Quand il reparut devant le doyen, celui-ci lui dit tranquillement : « Vous m'avez oublié vingt-quatre heures; vous avez subi douze heures d'oubli. Ce sont douze heures que vous me redevez! » On pourrait croire que les faiseurs d'ana ont orné de leurs broderies l'existence de Swift; mais non. Les faits les plus bizarres sont rapportés par le doyen lui-même ou se trouvent racontés dans les lettres de ses amis. Voici un trait dont le poète Gray atteste l'authenticité, et qui vaut tous les autres :

Philipps, poète qui a chanté le cidre, Gray, si connu en France par sa touchante élégie (*le Cimetière du Hameau*) et le fameux Pope, allèrent ensemble rendre visite à Swift, et lui demander à dîner. On se contentera des mets les plus ordinaires; ce n'est point un repas splendide que l'on exige de la vieille amitié du doyen, on désire être reçu sans cérémonie ; on ne veut que causer avec le roi des beaux-esprits, avec un confrère et un compagnon d'armes et de plaisir. Le doyen écoute tout cela et fait excellent accueil à ses hôtes. « A la bonne heure, dit-il, vous vous » contenterez de peu de chose. C'est bien. Je ne suis pas » riche et vos ministres sont ingrats. Qu'est-ce qu'il vous » faut? Une demi-bouteille de bière à chacun, *six pence* ; » du pain , une livre, *trois pence* ; un poulet gras , cela » suffira-t-il ? Un poulet gras , *quatre shillings* ; du fro- » mage, chacun *trois pence*; total, *sept shillings* ; vous » êtes trois; mettons *deux shillings et demi* par tête. » Puis, tirant de sa poche les sept shillings et demi en numéraire, et plaçant dans la main de chacun de ses convives le montant de son souper, il les renvoya. Ils prirent les sept shillings et demi et s'en allèrent.

Qui n'aurait pas reçu du ciel le don de se faire étrangement craindre ne se permettrait pas de telles boutades. Nous répétons ces anecdotes, non parce qu'elles sont plaisantes, mais parce qu'elles nous semblent caractériser fortement l'homme singulier dont nous parlons, la place qu'il a prise dans son siècle et la position qu'il s'est arrogée parmi ses contemporains.

Agir sur ses semblables par la répulsion et non par l'attraction; par l'antipathie et non par la sympathie, et toujours réussir ! n'est-ce pas admirable ? Mais voici la merveille : Cette manière de procéder était surtout puissante

sur les femmes. Il s'y était exercé dès sa jeunesse, et n'avait atteint qu'à la longue le degré de perfection et d'habitude qui devint funeste à Esther et à Vanessa. Une miss Waryng, qu'il demanda en mariage et qui n'était pas éloignée d'accepter sa main, fut un des premiers objets de l'étude qu'il eut à faire : il lui écrivait : « Êtes-vous capable d'abjurer vos penchants pour prendre les miens, de n'avoir de volonté que la mienne et de vous résigner à une profonde abnégation ? Souffrirez-vous patiemment mes colères souvent injustes et mon humeur presque toujours détestable ? Avec trois cents livres sterling, saurez-vous tenir une maison et y répandre l'aisance ? Serez-vous l'ange de douceur et de résignation que je n'espère pas trouver en ce monde ? Si vous le croyez, épousez-moi ! »

Miss Waryng n'accepta pas les conditions d'un traité aussi défavorable pour elle : et certes elle eut raison. Swift avait dépassé le but; il ne savait pas encore tempérer et mesurer habilement la dose de terreur que les hommes peuvent supporter et qui donne à certaines femmes le bonheur d'être émues.

Stella était une jeune fille anglaise, maîtresse de sa fortune, éprise d'avance de tout ce qui est noble, intellectuel, élevé, sentimental; d'une jolie figure, amoureuse de l'étude et d'un caractère plein de douceur. Swift, qui la connut chez William Temple, son premier protecteur, trouva cette âme toute prête à l'admirer. Il fut, comme l'amant d'Héloïse, le précepteur de Stella : sa vanité ardente n'oublia rien pour augmenter le penchant naïf qu'elle éprouvait et dont la pureté ne cherchait aucun voile et aucun détour. Il exalta cet amour d'une femme honnête, qui est pour nous, à défaut d'un sentiment plus profond, la plus exquise des flatteries. Ce ne furent que

lectures communes, promenades solitaires, préceptes de sagesse, conversations intimes. Le rôle de Swift était simple et d'un effet irrésistible. Cette femme du Nord, que l'émotion de l'esprit et du cœur dominait, cherchait une idole morale, un dieu pour l'adorer, une religion de l'âme; elle ne cédait pas aux mouvements impétueux de la passion du Midi, plus vive, mais plus sensuelle, moins métaphysique, mais plus vulgaire. Stella ressemblait à la Thécla de Schiller. Le dénoûment de ce drame à deux personnages eût été facile à prévoir, si l'impassible doyen n'avait été supérieur à Stella par son infériorité même; si la nature ne l'eût pas armé dès le berceau d'une froideur sans pareille; si son malheur ou son bonheur, dont le détail entraînerait une dissertation physiologique beaucoup trop longue, ne l'eût à jamais protégé contre l'entraînement de la situation.

Le jeu n'était pas égal. L'un conservait toute la force de son sang-froid; il imposait, guidait, dominait, conseillait, tyrannisait à son gré. L'autre, victime patiente, ne voyait dans cette sagesse qu'une merveilleuse grandeur; elle cherchait à se modeler sur ce type idéal : elle brisait toutes les facultés de son âme, à l'imitation d'un héros qu'elle rêvait adorable; elle lui vouait une reconnaissance infinie pour les combats qu'il n'avait jamais soutenus; elle anéantissait son être et sa pensée dans la contemplation de cet idéal sublime, et s'apprêtait, aveugle, à suivre son maître, comme l'héroïne de Shakspeare, à travers le monde.

I'll follow thee, my Lord, throughout the world.

Ce qu'il y a de burlesque dans cette tragédie va bientôt devenir pathétique. Stella vend tout ce qu'elle possède,

réalise son patrimoine, va s'établir en Irlande près du doyen ; oublie tout et obtient pour récompense les conversations de Swift, amusé de cette adoration perpétuelle et vain de ce dévoûment sans limites. L'ambition des honneurs le saisit ; il quitte l'Irlande, se jette sur la scène de Londres, sert des intérêts politiques, conquiert la réputation, le crédit, l'intimité des grands, des espérances, des ennemis, des angoisses. Il écrit à Stella et détaille pour elle, jour par jour, heure par heure, les événements de sa vie, les déceptions de son amour-propre, les triomphes de son esprit ; elle reçoit et conserve ces fragments avec un soin si religieux, une vénération si attentive, que pas une de ces parcelles informes ne s'est perdue et que le journal de Swift est encore aujourd'hui le document le plus complet et le plus curieux qui nous révèle les mouvements politiques d'une époque féconde en tracasseries de cabinet et en intrigues de cour.

Le premier mobile de Swift, était la vanité, une vanité féroce ; dieu qui n'est satisfait d'aucune victime ; culte de soi-même qui exige tous les sacrifices et ne peut être assouvi. Pour contenter cette sauvage ardeur d'un égoïsme inquiet, il faisait attendre dans son antichambre le secrétaire de la trésorerie qui avait besoin de lui ; il priait un autre ministre, qui lui avait rendu visite, de vouloir bien porter dans la chambre voisine je ne sais quel ustensile de ménage, plus ou moins convenable, et qui le gênait.

Ce n'était pas assez de Stella. Une seconde femme se jeta sur la route de cet amour-propre insatiable ; elle se nommait miss Vanhomrigh, Hollandaise à laquelle le doyen donna le nom poétique de Vanessa. Pendant qu'Esther ou Stella se morfondait en Irlande et attendait l'arrivée des

lettres que son platonique amant lui adressait, Swift exerçait sur miss Vanhomrigh le même genre d'influence que Stella avait subie. L'esprit beaucoup plus positif de Vanessa entrevit le piége ; elle n'eut pas la longanimité patiente de sa rivale. A son retour en Irlande, Swift trouva Stella malade et languissante; cette langueur augmenta par degrés, et Swift ne crut pouvoir la sauver qu'en l'épousant. Étrange mariage! Le soir même des noces, qui furent secrètes et dont le mystère n'a été découvert que récemment, Swift quitta sa femme, fit une excursion de quelques jours, et ne revint que pour conserver avec elle le même genre de liaison, la même réserve, la même familiarité sans intimité; le contrat était signé, rien de plus. Stella n'avait pu enchaîner à sa destinée celle d'un homme retranché dans l'égoïsme le plus hostile au mariage. Cependant Vanessa, séduite par la même espérance que Stella, était venu en Irlande, et le doyen se jouait d'elle comme il s'était joué de Stella. Étonnée de la singulière liaison de Stella et de Swift, Vanessa, qui recevait les visites fréquentes de ce dernier, et qui, comme sa rivale, s'était vivement éprise de la froideur et de la résistance du doyen, adopta un parti violent : elle résolut de demander une explication à Stella. Celle-ci lui répondit : « *Je suis mariée.* »

Il faut lire dans la Biographie de Walter Scott les détails de la fureur de Swift; la douleur de Vanessa, qui se renferma pour n'en plus sortir dans la maison solitaire où Swift avait coutume de venir la visiter ; enfin, le dépérissement rapide et le profond dégoût de Stella, qui mourut de consomption peu de temps après, et que sa rivale ne tarda pas à suivre au tombeau. Il faut lire dans les pages de Walter Scott les circonstances de cette tragédie domes-

tique qui coûta la vie à deux femmes intéressantes, et à Swift, plus que la vie, — la raison.

Swift, pauvre Swift ! Après avoir effrayé les maîtres de l'Angleterre ; donné à l'Irlande la première impulsion de liberté politique ; inspiré de la jalousie à Voltaire et tenu en tutelle deux ou trois ministères, il resta seul, abandonné, idiot, dans le fauteuil à roulettes d'une masure de province, sans souvenir du passé, sans conserver l'intelligence nécessaire pour comprendre les ouvrages que Swift avait faits ! Quoi de plus triste que cette soirée où Swift retrouva par hasard un des livres écrits par lui ! Ouvrant ses lèvres paralysées, il bégaya ces mots : « *C'est pourtant moi qui ai écrit cela !* »

A chaque anniversaire de sa naissance, un peu de bon sens reparaissait en lui. Il feuilletait le livre de Job, y cherchait le chapitre III et demandait qu'on lui lût ce verset : « *Jadis n'étais-je pas heureux? N'avais-je pas de la joie? Un vrai repos? Maintenant il n'y a pour moi que douleur!* »

Puis il retombait dans son anéantissement. Quand la mort s'annonça, son âme se réveilla pendant quelques heures. Oh ! avec quelle joie cette âme, longtemps enveloppée de l'ombre d'une intelligence évanouie, longtemps couchée sur les cendres de son être moral, — cet homme dont la haine avait si longtemps brûlé la poitrine, dont la vanité avait dévoré la raison ; — avec quelle joie il dut voir arriver le moment de la guérison et du repos (*) !

(*) *Journal des Débats*, janvier 1837.

§ XXX.

Cruden le correcteur.

Les Excentriques et les Humoristes anglais composent une vraie forêt d'originalités ; j'y ai porté la hache. J'ai parlé de Thomas Day, l'auteur de *Sandfort et Merton*, qui élevait ses propres femmes en cage, depuis l'âge de huit ans jusqu'à seize, et qui avait la douleur de les voir toujours s'envoler à seize ans vers un autre nid ; de Swift ; — du docteur Abernethy, et du collecteur de crânes ; — et de l'homme qui vécut dans un tuyau d'orgue. Mais je n'ai pas parlé de *Cruden* ; ce bon Cruden, cet autre Chevalier de la Triste-Figure, ce grand réformateur du genre humain, dont les petits pamphlets *rarissimes* m'ont fort amusé. Que l'on me permette d'ajouter à ma collection d'originaux ce bonhomme que j'ai eu le bonheur de découvrir.

Voici son histoire :

Elle ne se trouve que dans deux ou trois petits volumes écrits par Cruden, d'une rareté excessive et d'une originalité plus grande encore. Je les recommande à tous les philosophes du bouquin, lesquels j'estime, respecte et vénère spécialement. Alexandre Cruden, qui publia en 1737, et dédia à la reine Caroline *the Concordance of the Old and New Testament*, a fait en outre des pamphlets, dont le titre est à peu près aussi long que le contenu, et qui renferment l'histoire de ce personnage étrange, ridicule, malheureux, et il faut bien le dire, excellent.

Le pauvre homme n'avait pas un vice, sinon de prendre

au sérieux le monde, la vertu et les hommes; ce qui est un grand mal, comme vous savez. Il était né au commencement du XVIIIe siècle; lorsque le puritanisme conservait encore, sous Guillaume, une certaine sévérité populaire et puissante. Imaginant que la société avait besoin d'un censeur; il s'intitula lui-même *Alexandre le Correcteur* (*Alexander the Corrector*).

— Notez qu'il était correcteur *d'épreuves.*

Il criait sur les toits que le siècle était corrompu. La chose était vraie. Un peuple flétri par six révolutions, dix serments parjurés et mille espérances frappées de mort, n'est jamais fort estimable. La plus honnête de ces âmes était l'âme froide de Guillaume, autour de laquelle s'agitaient la duplicité d'Halifax, l'infamie de Marlborough, la trahison de Sunderland, la trigauderie de Burnet. Dans le peuple, fanatisme et aveuglement; à la cour, intrigues de servantes et de camérières; parmi les gens de lettres, l'auteur de *Robinson* mourant de faim et endetté, dans une chaumière isolée, au milieu d'un champ; voilà ce que vit la jeunesse de Cruden, qui fut ensuite témoin des complots de Harley et de Bolingbroke, vrais complots de laquais arrogants et ambitieux. Après quoi le sincère philosophe Cruden eut la douleur d'assister à la grande popularité de Wilkes; de ce Wilkes, qui n'avait pas une qualité, si ce n'est la franchise de s'avouer coquin; Lovelace borgne, patriote vénal, mais si impudent, que la gloire allait à lui naturellement. Voilà donc notre redresseur des torts qui continue, à travers la société anglaise du XVIIIe siècle, son métier de don Quichotte; profession dangereuse et peu lucrative. Vous le saviez par expérience, vous, Cervantes, le de Foë du XVIe siècle, qui fûtes aussi sur le point de mourir de faim en

Espagne. Il advint à ce propos à Cruden une multitude de mésaventures plus burlesques les unes que les autres, et toutes fort amusantes pour le lecteur, non pour le héros.

Second don Quichotte sans épée et sans rondache, — triste miniature bourgeoise de ce grand portrait chevaleresque ! — Grandisson ignoré, qui, n'ayant pas d'équipage, n'a pas eu d'historien; je te sais gré d'avoir légué au monde, qui ne t'a pas lu, les petits volumes que j'ai rencontrés il y a six mois dans Oxford-street, et qui portaient pour pompeuse étiquette : *Two shillings!* Deux shillings, rien que cela! Payer si bon marché cette curiosité, cette leçon, tant d'aventures, et un bouquin si rare! Le titre seul vaut davantage :

« *Aventures d'Alexandre le Correcteur*, contenant le » récit de son étonnante évasion du pensionnat de Beth- » nal-Green; comme quoi il abattit avec un couteau le » bois de lit auquel on l'avait enchaîné, et comment fut » dissoute la prétendue Cour des Juges aveugles; avec la » narration de ses démarches auprès de la cour de Saint- » James pour obtenir le titre de chevalier-baronnet; et de » la conduite qu'il a tenue à Guildhall quand il s'est pré- » senté comme candidat pour siéger au Parlement. On y » trouvera aussi ses aventures judiciaires et ses aventures » d'amour; ainsi que ses lettres contenant une déclaration » de guerre lancée contre madame Whitaker, femme ri- » che, brillante et fort aimable. Ouvrage semé de réflexions » religieuses, démontrant la nécessité de créer une charge » de correcteur des mœurs du peuple. — Londres, 1755. » Se vend chez A. Dodd, pour l'auteur. »

Ceux qui aiment les vieux livres me semblent estimables; ceux qui achètent les livres rares, vénérables. Il y a encore une troisième classe de bouquins et d'amateurs qui ont

droit à une supériorité décidée. Je parle des livres rares qui éclairent la psychologie et l'histoire ; — et des amis de ces livres. Ceux-là baiseront la couverture noire et tannée d'*Alexandre le Correcteur*, et m'envieront les deux autres petits volumes inconnus qu'un de mes amis vient de m'envoyer de Londres, et au moyen desquels j'ai complété les Annales mystérieuses *d'Alexandre Cruden*, annales écrites par lui-même. Voici le commencement du titre que porte un second pamphlet de ce même Cruden :

« *Le Citoyen de Londres extrêmement outragé*, conte-
» nant ses aventures pendant sa campagne de Bethnal-
» Green, campagne qui dura neuf semaines et six jours,
» etc., etc. »

Suivent vingt lignes dans le genre du titre qui précède. Au moyen de ces deux œuvres et d'un troisième pamphlet du même auteur, j'ai reconstitué ou (comme on s'exprime en ce temps de prétentieuses billevesées) j'ai « restauré » l'histoire de mon Cruden, auteur de la *Concordance du Vieux et du Nouveau-Testament*. Ne me demandez pas comment, en travaillant à une Concordance de la *Bible*, *opus ærumnosum*, on a pu trouver du temps de reste pour écrire et faire d'aussi solennelles folies. Voici l'abrégé curieux de cette vie restaurée par moi.

Il n'était pas fou. Cruden, avait seulement les prétentions réformatrices que Jean-Jacques Rousseau conçut plus tard, et que de Foë, contemporain de Guillaume, cherchait à faire prévaloir à force de bon sens et de labeur. Cruden était, pour employer les expressions de lord Byron :

« Un de ces pauvres fous, un de ces pauvres sages,
» Vertueux innocents, Socrates de nos âges ;
» Don Quichottes transis, qui s'en vont par les champs,
» Lance et plume en arrêt, châtier les méchants. »

Le sang des puritains d'Écosse coulait dans ses veines : son père, *marchand* de la ville d'Aberdeen , le fit élever avec soin. — (Observons en passant que le mot marchand (*merchant*) indique trois espèces de profession très-différentes : en Écosse, celle du boutiquier ; en France, le commerce quel qu'il soit ; en Angleterre, le haut commerce et la banque ; d'où il résulte qu'un gros *marchand* de Glascow n'est pas sur le niveau du petit commerçant de Londres, et que le *merchant of Venice* ne veut pas dire *marchand de Venise*, comme on l'a toujours traduit, mais le *négociant vénitien*. Passons). — On voulait faire de Cruden un ministre de l'Évangile ; la nature l'avait créé pour devenir un excellent pasteur calviniste. Mais il s'avisa de s'éprendre d'une beauté écossaise , qui écouta un autre adorateur, et rebuta les assiduités de Cruden. L'Écosse a de singulières coutumes, entre autres celle du *cutty-stool*, *sellette de punition*, placée au milieu de l'église pour y asseoir les demoiselles trop impatientes d'expérimenter l'amour et de pratiquer les préceptes féconds de l'Évangile. La favorite de Cruden, faible pour un autre et sévère pour lui, échappa au *cutty-stool* par la fuite ; et le désespéré Cruden partit pour Londres, où il fut précepteur , correcteur d'épreuves, libraire, et gagna fort bien sa vie.

Voici qu'un beau jour un de ses amis entre dans sa boutique , conduisant par la main l'objet même de la passion de Cruden, qui était venue cacher son malheur dans la grande ville. Le pauvre Cruden la regarde, recule, serre le bras de cet ami, et s'écrie : « *Elle a encore ses beaux yeux noirs !* » et s'enfuit à toutes jambes. Paroles, en vérité, plus énergiques que toutes celles des romans. Les âmes simples sont les plus passionnées.

Après cela, Cruden tomba dans la mélancolie et la misanthropie, inutiles ressources des cœurs blessés. Il imagina d'entreprendre un labeur colossal et fit sa *Concordance*; il mit entre sa pensée et les beaux yeux noirs de l'Écossaise, cinq ou six millions de mots qu'il pesa, tamisa, passa au crible et compta sur ses doigts; autant valait, comme le chevalier du vieux conte, compter un boisseau de grains de sable ou de perles fines. Sept ans de travail assidu et une pieuse persévérance mirent à fin cette tâche énorme; et Cruden dédia enfin son œuvre à la reine Caroline, grande théologienne comme la reine Anne. A peine eut-elle reçu l'hommage in-folio de ce Dictionnaire biblique, elle mourut. Cruden, qui espérait sans doute quelque récompense temporelle de cet exploit remarquable, vit dans la mort subite de sa protectrice, une nouvelle visitation de Dieu; et sa mélancolie augmenta.

Ce fut alors que, ne se croyant bon à rien, il se regarda comme prédestiné à la mission de réformateur. Il écrivait dans les journaux des articles contre les vices; interpellait les prédicateurs, arrêtait les passants dont l'immodestie le blessait, et effaçait avec une petite éponge, qu'il avait toujours dans sa poche, les fantaisies grotesques ou indécentes dont les murailles pouvaient être salies. Ses parents le crurent fou et l'enfermèrent; il s'évada et leur intenta un procès, dans lequel il comprit les médecins qui l'avaient examiné ou soigné. On lui rendit sa liberté, et il perdit le procès. Londres était toute émue des tentatives démocratiques de Wilkes; le XLVe numéro de son mauvais journal, intitulé : *le Breton du Nord*, venait de produire une telle sensation, que le numéro XLV, écrit sur les chapeaux, crayonné sur les portes, rayonnant sur les boutons, frappait de tous côtés le regard. Cruden, qui détestait Wil-

kes comme un bon citoyen devait détester cette caricature de tribun, s'en allait, son éponge à la main, effacer partout le séditieux numéro. On l'appréhenda au corps. Il intenta un second procès à ses persécuteurs, reconquit sa liberté, écrivit ses aventures, réclama une enquête sur les maisons des fous et demanda solennellement le titre de baronnet, comme récompense de ses loyaux services. On ne fit pas droit à sa requête ; il se retourna du côté du peuple et monta sur les *hustings* de Westminster. Battu en amour, malheureux en sollicitations, il ne réussit pas davantage comme candidat électoral. Le Correcteur du monde ne se corrigeait lui-même ni de ses innocentes prétentions ni de son active, ardente et folle charité. Dans la dédicace de la seconde édition de sa *Concordance*, il demanda et obtint de lord Halifax la grâce du matelot Potter, condamné à être pendu pour avoir fabriqué le testament faux d'un camarade défunt. Il se consacra ensuite au soulagement et à l'instruction des prisonniers de Newgate ; c'est lui que Goldsmith a représenté, dans son *Vicaire de Wakefield*, au milieu des figures goguenardes, moqueuses, insultantes, méprisantes, outrageuses, des voleurs et des assassins auxquels il distribue la parole de l'Évangile et qui lui volent sa tabatière pendant le sermon. Ce Don Quichotte au petit pied ne manquait, vous le voyez, ni de courage, ni de générosité, ni de persévérance. Il ne manquait pas d'esprit non plus.

Les étudiants d'Oxford avaient mauvaise réputation ; le réformateur se rendit au milieu d'eux, les prêcha, les sermonna, les blâma de leurs indécences ou de leurs folies, se fit siffler, tint tête à l'orage, donna dans une des salles de l'Université une leçon publique de morale et de réforme ; et, à la fin de la séance, pendant laquelle les étudiants s'étaient moqués

de lui, il leur distribua en riant une centaine d'exemplaires du petit abécédaire écossais, qui a pour titre : *Manuel de politesse et de bonnes manières, dédié aux personnes jeunes et ignorantes.* Épigramme de bon goût assurément.

Ce pauvre héros, qui n'a pas fait une faute, qui n'a fait que des sottises, et dont je suis le premier et l'unique historien, mourut assez riche, parce qu'il était économe, quoique charitable. Les yeux noirs de l'Écossaise l'avaient toujours empêché de se marier. Un matin, le 1er novembre 1770, on le trouva mort dans sa chambre solitaire, à genoux sur le carreau, dans l'attitude d'un homme qui prie ; son bien, le fruit du travail et de l'épargne, fut consacré à une fondation pieuse. Vie étrange, vie ridicule et sainte, dont je n'ai pas le courage de rire, qui n'étonnera pas les gens sagaces et qui fera réfléchir les philosophes (*).

(*) *Journal des Débats*, juin 1835.

---

§ XXXI.

Un livre bizarre de Southey.

Celui-ci est l'humoriste érudit, le savant qui poursuit avec passion la citation, le jeu de mots, le livre inconnu, l'édition rare, la curiosité littéraire.

Le *Doctor*, bizarre ouvrage, fait de recoupes et de débris, a

été fort bien accueilli du public anglais ; le public parisien ne comprendrait, je crois, ni le succès, ni l'ouvrage. Il appartient à une littérature de fantaisie mêlée d'érudition, de philosophie et d'*égotisme*, que la France n'a jamais adoptée sans réserve. Nous voulons plus d'ordre, de méthode, de respect pour le lecteur, de gravité dans la forme et de simplicité dans l'arrangement des matières. Nous pardonnons volontiers à un livre de ne pas signifier grand chose, pourvu qu'il soit bien divisé ; et la plus profonde philosophie, les images les plus heureuses, les citations les plus piquantes, les allusions les plus ingénieuses ne seraient pas à nos yeux une compensation suffisante du désordre dans le style ou du mauvais enchaînement des idées.

Montaigne et l'école d'*humour* anglaise, à laquelle appartient *le Doctor*, ont usé jusqu'à l'excès de cette liberté fantasque. Ces livres décousus, bizarres, érudits, poétiques, extravagants, mais riches de style et de pensée, sont depuis longtemps, pour l'Angleterre, un objet de prédilection spéciale. L'*Anatomie de la mélancolie*, par Burton ; l'*Hydriotaphia*, de Brown ; les singulières poésies de Withers ; l'*Histoire naturelle*, de Selborne ; tous les ouvrages de Sterne, ont précédé les quatre volumes du *Doctor*. Quant à ce dernier, il rivalise à la fois avec Sterne en fait de digressions, avec Jean-Paul Richter pour les divagations, avec Brown pour le néologisme, avec Montaigne pour la liberté des allures, et avec Burton pour la bizarrerie des anecdotes. Aussi maniéré que l'auteur de *Tristram Shandy*, armé de citations innombrables, ne commençant jamais par le commencement, ne tenant point ce qu'il promet, mêlant le roman à l'érudition, le calembour à la critique ; ennuyeux, rêveur, amusant, sec, diffus, éloquent tour-à-tour ; ici prétentieux, plus loin naïf ; vous l'estimerez si

vous le prenez pour ce qu'il est, pour un philosophe qui fait ses farces, vous le mépriserez si vous demandez à sa bouffonnerie les convenances qu'il rejette. Il débute par le chapitre VII; il met sa préface au milieu; il a des chapitres *ante-initium* et des chapitres *post-initium*. Ce n'est pas là ce que j'estime en lui.

Son titre est imprimé en rouge et en noir; un triangle équilatéral occupe les trois quarts de la page.

Il joue comme un enfant avec le caractère de ses typographes, et l'un de ses personnages ayant prononcé une douzaine de fois, d'abord lentement, puis plus vivement, les mots *pauvre créature* il se croit obligé à noter la progressive accélération du rythme. « Alors, dit le docteur, le » critique, penchant sa tête sur la table, ne put s'empê- » cher de s'écrier à plusieurs reprises :

PAUVRE CRÉATURE.
Pauvre créature.
Pauvre creture.
Pauv creture.
Etc.

Docteur, cher docteur, vous tombez en enfance. Tout cela m'a bien l'air d'une inutile affectation. A quoi bon ces recherches, plus puériles que la page blanche dont Sterne fait un chapitre, et que la dive bouteille figurée chez votre ami Rabelais? Mais vous nous donnez, docteur, de si amusantes histoires, de si bonnes digressions, de si excellentes épigrammes, des passages si curieux d'auteurs inconnus, qu'il faut bien vous pardonner ces lubies, et attendre vos

moments lucides, pendant lesquels vous discourez admirablement et plaisamment.

Si l'affectation de la sagesse et de la gravité a donné à la France une foule d'ouvrages vides sous un air important, l'affectation de la folie et l'apparence de la liberté insensée ont rempli les bibliothèques anglaises d'œuvres dont la forme seule est bizarre. Nous n'avons guère que Xavier de Maistre, Cazotte et Michel Montaigne qui aient réussi, à divers titres, dans cette littérature du caprice philosophique. Nos Lebatteux et nos pères Bouhours sont innombrables. Pour un seul ouvrage comme celui du célèbre rhéteur Adam Blair, les Anglais possèdent deux mille volumes dans le genre du *Doctor*, l'*Omniana* de Southey; *Wine and Walnuts*, *Table-Talk*, *Odds and Ends*, la *Biographie littéraire* de Coleridge, et presque tous les ouvrages de Hazlitt. Voici comment le vieux Burton explique et annonce son *Anatomie de la Mélancolie*, ce livre bien-aimé de Southey, de Wordsworth et de Coleridge; ce livre qui s'est inspiré des *Essais* de Montaigne et qui a inspiré *Tristram Shandy*. « Vous pouvez vous attendre, dit-il au lecteur, à mille barbarismes, dialectes doriques, folles improvisations, tautologies, pastiches, rapsodies, haillons recueillis près de toutes les bornes et recousus bizarrement; débris d'auteurs, jouets, absurdités, le tout jeté pêle-mêle, sans art, sans invention, sans jugement, sans esprit, sans érudition; une œuvre rude, grossière, désordonnée, fantastique, baroque, incohérente, inconvenante, indigeste, bouffonne, pédante, fatigante, aride, inutile; — je confesse tous ces défauts, quelques-uns affectés et volontaires; — et tu ne peux guère en dire plus de mal que je n'en pense. — C'est indigne d'être lu! Soit. Je ne t'invite pas à perdre ton temps. Si tu écrivais comme j'écris, je ne perdrais pas le

mien à te lire : *non operæ pretium est.* » — Le vieux Burton, malgré tout cela, n'en est pas moins lu ; il le mérite. Il est savant, spirituel, hardi dans ses opinions, bon logicien, penseur profond ; il a du style, de la verve, de la sensibilité, de la raison, à ses heures. Plus morose, plus pâle et moins éloquent que Michel Montaigne, il aime comme lui les divagations, les citations, les singularités et les personnalités ; avec ses fragments d'érudition, il compose une mosaïque curieuse, entremêlée de réflexions qui ne manquent ni de profondeur, ni de trait et d'anecdotes piquantes, qu'il ne gâte jamais en les racontant. Les Anglais n'ont-ils pas raison d'apprécier en lui la valeur intrinsèque des idées, sans demander la régularité de la forme à ce causeur jovial et triste, qui ne veut que se distraire, qui vous amuse et vous instruit, qui a le mérite de dissimuler sa force réelle sous un nonchaloir apparent, et qui, après tout, a mille fois plus de génie, de grâce et de nouveauté que James Beattie, Adam Blair ou le pesant Samuel Johnson ?

Le *Doctor* est un livre du même genre ; ce qui le distingue particulièrement de ses confrères, c'est la multitude des anecdoctes et la singularité des citations. Il a découvert des auteurs incroyables ; il cite *Horschius* qui a fait de bons vers latins ; il emprunte une page à *Rabbi Kapol Ben Samuel*, de Cracovie, qui a publié vers la fin du seizième siècle un alphabet sidéral, sous ce beau titre : *Profondeur des Profondeurs.* Saviez-vous que Rabbi Kapol Ben Samuel eût existé ? Connaissez-vous Chomer et Abiudan, ses rivaux, qui ont traité la même matière ? Vous qui vous rappelez cette belle expression de lord Byron :

Stars are the poetry of heaven.

« *Les étoiles sont la poésie des cieux!* » savez-vous que cette expression appartient à notre poète Ronsard, et vous souvenez-vous de cette tirade remarquable ?

.... Alors que Vesper vient embrunir nos yeux,
Attaché dans le ciel, je contemple les cieux,
En qui Dieu nous escrit, par notes non obscures,
Les sorts et les destins de toutes créatures.
Car lui, en desdaignant (comme font les humains),
D'avoir encre, papier et plume entre les mains,
Par les astres du ciel, qui sont ses caractères,
Les choses nous prédit et bonnes et contraires.
Mais les hommes, chargés de terre et de trépas
Méprisent tel écrit et ne le lisent pas.

Vous apprendrez bien d'autres choses curieuses dans le quatre-vingt-quinzième chapitre du *Docteur;* et en vérité il y a peu d'ouvrages qui renferment une érudition plus étonnamment variée.

Avez-vous mis jamais le pied dans une boutique de bric-à-brac; dans un de ces réceptacles poudreux qui existaient encore, en 1830, vers les faubourgs, dans quelque rue perdue et tortueuse, au second étage de quelque maison gothique, ayant conservé sa tourelle et son pignon sur la rue? Le jour mystérieux tombait de quelque lucarne polygone et se brisait vingt fois avant d'éclairer les précieux débris accumulés dans cet asile. Damas et lampas de toutes couleurs, meubles vermoulus, montres du quinzième siècle, bustes brisés, fragments de tableaux, tapisseries découpées et décousues, s'y confondaient dans un inextricable chaos. Il y avait des bagues antiques, des monnaies romaines, des nattes de l'Inde, des flèches tartares, des colliers d'Amérique et des joujoux

chinois. Je ne sais quel intérêt mélancolique s'attachait à ce naufrage du temps, à ces mille souvenirs, à ces robes de nos aïeules, à ces pendelocques de nos pères, à ces bijoux passés de mode, à ces portraits sans harmonie avec les figures et les mœurs d'aujourd'hui. Souvent un émail de Petitot, une élégante esquisse de Watteau, un débris de porcelaine japonaise, une feuille d'évantail espagnol, ou même, trouvaille plus précieuse, quelque nom célèbre inscrit sur le dos d'un volume dépareillé, ravissaient de joie l'explorateur de ces ruines. Pour moi, qui ai trouvé là une signature réelle et incontestable de Michel Montaigne, le roi des coloristes du style et des penseurs ingénus, je me féliciterai toujours de n'avoir pas dédaigné ces décombres.

Eh bien! cette boutique de bric-à-brac, c'est précisément le livre intitulé le *Docteur*. Une fois accoutumé à son désordre, vous vous amusez beaucoup des trésors mutilés qu'il jette devant vous. Le vieux maître du magasin est plein d'esprit, railleur, nonchalant et de bonne compagnie : il vous explique ses curiosités avec une bonhomie très-originale.
» On devient amoureux (dit-il quelque part), sans s'aper-
» cevoir qu'on l'est devenu. Vous vous trouvez pris et
» éperdu, longtemps avant que la réflexion vous ait averti
» du danger. Je me souviens à ce propos du voyageur Da-
» vis qui parcourait l'Amérique-Septentrionale et qui a
» publié sa narration sous le titre de *Quatre années et de-*
» *mie en Amérique*. Il se dirigeait vers une localité que les
» habitants avaient baptisée du nom singulier de *Poële à*
» *Frire?* (toutes les dénominations américaines sont bizar-
» res). Après avoir marché quelques temps, il rencontre un
» petit garçon de ferme auquel il demande : *de quel côté*
» *est la Poële à Frire?* — Parbleu, répond l'autre, vous

» y êtes, dans la Poële ! — On est amoureux comme cela. » On se trouve dans la poële à frire avant de s'en douter. »

— Ce même sujet de l'amour, qui fournit au chapitre 105 de notre *Doctor* une si singulière allusion, remplit d'autres originalités assez piquantes le chapitre 78 du même ouvrage. Vous y trouvez pêle-mêle Joachim Du Bellay, Shakspeare, Montalvan, Scauranus (connaissez-vous *Scauranus?*) Brantôme, Charles Swain et Blackmore. Dryden y figure aussi pour sa part. « Madame, dit un de ses héros tragiques, je ne cèderai à personne le moindre coin de vos regards ! »

I'll not one corner of a glance resign !

Le *Doctor* cite comme une grande curiosité le sonnet de Robert Greene, qui supplie sa maîtresse de ne le regargarder que d'un seul œil et de fermer l'autre : « Pourquoi la nature a-t-elle planté deux yeux dans un beau visage ? »

Why did nature, in her choice combining,
Plant two fair eyes within a beauteous face ?

On peut bien garder un œil pour la vertu et un œil pour le plaisir. « Ainsi faisait Vénus, qui d'un œil charmait Vulcain, et de son autre œil était agréable au dieu Mars. »

Venus did soothe up Vulcan with one eye ;
With the other granted Mars his wished glee.

La pensée est neuve, et vous pourriez croire que jamais personne, excepté Robert Greene, ne s'avisa de cette fantaisie érotique et louche? Erreur; Chiabrera le poète lyrique, le dithyrambiste sévère, adresse la même prière à l'objet de ses vœux : « Un regard! Un regard, par pitié! — Non pas un regard tout entier, pour votre malheureux amant! Yeux chéris, je vous demande un seul de vos rayons; qu'il vienne ou du beau blanc de l'œil ou de la pupille noire! »

Solo un dé 'vostri raggi, occhi, girate !
O parte del bel bianco, o del bel nero!

Je ne conçois pas l'opération de ce regard qui émane du blanc de l'œil : c'est une licence poétique. Le *docteur*, en fait de facéties sérieusement érotiques, aurait dû citer le beau vers adressé par Ronsard à un dame préférée :

Vous êtes de mon cœur la seule *entéléchie!*

Enfin si le docteur donne une seconde édition de son bizarre trésor, nous lui recommanderons d'insérer dans le chapitre de l'*Amour* cette étrange expression d'un dramaturge espagnol, *Tirso da Molina*, qui dit que les sympathies humaines sont la *musique du sang* (la musica de la sangre).

L'utilité des poches, le chapitre des lunettes, la dédicace à la page 31, la préface à la page 200, le chapitre 1er qui commence après le chapitre 72; deux autres chapitres ini-

tiatoire et sub-initiatoire qui se trouvent terminer le volume; — l'histoire du gros ours, imprimée en majuscules *cicéro ;* l'histoire du second ours, imprimée en petites capitales du caractère *philosophie ;* celle du dernier ours, en *nompareille ;* — deux cents citations par chapitre, des calembours dignes du marquis de Bièvre ; Politien, Mordekkai, Abulfarage, le Gallois Gwillim, Homère, Barlettus, Euphues, Rustebuef (dont M. Jubinal a publié les œuvres) entrant à la fois en scène et dansant une sarabande incroyable, — voilà les puérilités, les caprices, les niaiseries, les tours de désordre et de folie qui composent *le Docteur*. Plaisanterie anglaise, et plaisanterie de savant.

Quant aux matériaux, ce sont précisément ceux qui remplissent, pour l'amusement des esprits oisifs et curieux, la littérature des *Ana* : gardez-vous de la mépriser; les Mémoires de Sallengre, de l'abbé d'Artigny, le Thuana, le Bolœana, le Carpenteriana et deux cents autres volumes de même espèce, valent mieux, pour l'histoire et pour le plaisir du lecteur, que de lourdes et insipides annales, celles du vénérable Anquetil, par exemple. Savez-vous avec quoi Sterne a composé son *Tristram Shandy?* Avec des recoupes d'érudition perdue. Ces recoupes et ces débris composent la bonne et la meilleure moitié de Rabelais, qui a mêlé si habilement la gaudriole gauloise, l'imagination italienne et le savoir polyglotte. Amoureux de citations, c'est surtout par ses excellents fragments de livres oubliés que le *docteur* se recommandera plus tard. J'aime les livres oubliés; quel volume au monde ne renferme pas au moins deux lignes intéressantes ! Et quelle pyramide plus haute que celle de Chæops élèverait-on, si l'on voulait superposer et régulièrement construire, en guise de pierres de

taille, tous les volumes que personne ne lit en Europe, et dont une centaine de grands-prêtres bibliomanes connaissent à peine les noms! Je comptais récemment cinquante-cinq ouvrages inconnus, comprenant des biographies et autographies particulières, imprimées en France, en Angleterre et en Italie; volumes qui n'ont pas arraché à l'oubli les écrivains de ces Mémoires personnels; la *Biographie universelle* les ignore. Croyez donc à l'immortalité des œuvres imprimées! — Que votre vanité, vos griefs, vos passions essaient de vaincre à coups de plume le temps qui s'avance et qui réduit en poussière tous les souvenirs humains! Où sont M. Gotthilf Frank, le Danois? et madame de la Guette, qui vécut sous Louis XIV? et le poète Mareschal, qui vécut sous Louis XIII, et fit une tragédie-roman avec ses propres Mémoires? Tout ce monde a immortalisé sa vie au moyen de l'impression! Si *le Docteur* anglais ne cite pas ces noms, qui m'appartiennent, il en cite d'autres : Niecamp, Bolton, Nicholas Udall, Thomas Gent, Diego de San Pedro, — tous grands hommes.

« Savez-vous qui je suis? demandait orgueilleusement à Samuel Johnson un personnage vigoureux, debout devant la cheminée d'une auberge.

» — Non, monsieur; je n'ai pas cet honneur.

» — Je suis Twamley.

» — Eh bien!

» — Le grand Twamley!

» — Ah!

» — Un homme connu et glorieux!

» — Certes!

» — Je dois ma renommée au fer rond à repasser. C'est moi qui l'inventai! »

Le Docteur aurait pour nous un défaut capital; au lieu de prononcer *ex cathedrâ* des choses vulgaires et de dire gravement des lieux communs, il se joue de son érudition, de sa poésie et de son style; l'apparence de la frivolité voile chez lui le sérieux de la pensée. Nous aimons mieux la frivolité réelle qui prend un air sérieux et grave; notre conscience alors dort tranquille; c'est la perruque du médecin qui sous Louis XIV calmait le malade et lui donnait confiance. Il est curieux d'observer combien cet air capable et cette gravité vide en ont imposé à la France. Nous avons fait de magnifiques réputations à certains livres qui n'ont pas d'autre mérite que leur ton d'importance et leur allure doctorale. L'*Aristippe* de Balzac, le *Séthos* de Terrasson, les œuvres métaphysiques de Crousaz, les pédantesques enseignements d'Amelot de la Houssaye, le *Système de la Nature* du baron d'Holbach, ont passé pour des chefs-d'œuvre; c'était ennuyeux, mais on aimait à croire que cet ennui était nécessaire, moral et de bon goût; on le subissait par décence et par amour du sérieux; on ne pensait guère au fond de ces ouvrages, mais on estimait des auteurs si respectueux pour la forme. Le succès obtenu chez nous par le genre didactique, le plus fastidieux de tous les genres, s'explique de la même manière; nous aimons l'ordre apparent et la discipline extérieure. Nous qui avons raillé tous les peuples, nous ne songions pas à nous moquer de nous-mêmes, quand cette manie doctorale s'emparait de nous, à propos des plus frivoles sujets. Quel art voulez-vous apprendre? *L'art de plaire?* Voici le petit volume de M. de Moncrif. *L'art d'aimer?* Voici le ridicule Gentil-Bernard, *professeur d'amour*, comme le disait un naïf allemand; ce Bernard qui monte en chaire et commence par les graves paroles :

J'appelle amour, etc., etc.

Nous sommes parvenus jusqu'à l'*Art de mettre sa cravate*, de *ne pas monter sa garde*, d'être *heureux en ménage*. Enfin, de toutes les littératures d'Europe la nôtre est la plus riche de préceptes et de formules, rédigés en style grave, divisés en chapitres, avec table de matières. Notre *Cuisinière bourgeoise* est un beau chef-d'œuvre d'ordre didactique; tout le monde a retenu le sérieux et irréfragable axiome relatif à la confection d'un civet, et qui a mérité de prendre place au nombre des proverbes nationaux. On ne peut nier que ce ne soit un modèle d'ordre et de sérieux dans la forme.

Il y a des esprits qui font consister le sérieux de leur pensée dans la recherche de la vérité et non dans la division des chapitres : tels étaient Pascal et Bacon. Il y en a d'autres qui aiment une liberté ondoyante et facile, et dont les méditations et les souvenirs sont dirigés par leur propre fantaisie, non par un ordre déterminé : tel fut Montaigne, écrivain supérieur, qui par son mépris de la forme arrêtée et sa féconde divagation semble appartenir à l'école anglaise des philosophes capricieux et rêveurs. Tout le monde sait comme quoi, dans son chapitre *des Coches*, il parle seulement de Jules César et d'Alexandre. Son délicieux livre est une promenade au hasard; vous le suivez; il galoppe, il s'arrête; il reprend sa course; il fait halte. Tout est frais et brillant autour de vous, autour de lui ; chaque perspective nouvelle vous sourit, imprévue et ravissante. Encore un sentier inconnu? Il s'y lance; l'om-

bre et le gazon le séduisent; il recueille en route, pour vos plaisirs, les fleurs du chemin, les curiosités que le passé ou le hasard lui jettent. En est-il moins éloquent, moins ingénieux, moins érudit, moins créateur de style et d'images? Que vous importe ce mélange de citations, d'anecdotes, de souvenirs personnels, de rêveries aimables, de réflexions spontanées? Vous instruit-il moins, parce qu'il est plus libre et plus original? Vous plaît-il moins, dans ce laisser-aller et cet abandon qu'il préfère? C'est une grande partie de son charme.

Cet homme sans ordre et *sans cousture*, comme il l'aurait dit lui-même, a nourri de son lait philosophique Pascal, Molière, Jean-Jacques, Bayle, Voltaire..... grands noms!... Il a fait l'éducation des philosophes anglais, de Pope, de Locke, et dans ces derniers temps, de Byron, qui le relisait sans cesse. Il survit, avec son babil et son désordre, au très-honoré et très-ennuyeux Nicole et à presque tous les moralistes. Il a enterré les fameux romans du dix-septième siècle, qui étaient si sérieux, si pompeux, si graves. La gasconne faconde de ce vieux gentilhomme se fait écouter lorsque les Clélie et les Cyrus, modèles de régularité pédante, ne trouvent plus un auditeur. L'honnête Charron a tenté de régulariser Montaigne; essayez de le parcourir, après avoir lu son maître. L'ordre apparent domine chez Charron, et c'est une rude lecture. Le désordre apparent qui jette au hasard les perles et les pierres précieuses de Montaigne, ne fait que donner plus d'attrait à son génie. Charron, qui a creusé des canaux rectilignes pour y emprisonner la pensée de Montaigne, n'est qu'un ouvrier patient. Cette même pensée de Montaigne qui déborde et qui jaillit, qui bondit et qui écume, qui serpente en étincelant et se précipite en capricieuses cascades, est

plus sérieuse cent fois que le labeur puérilement grave de son élève.

C'est qu'il ne faudrait point confondre la force de la pensée avec une certaine régularité matérielle, et, un ordre facile à imiter, que les esprits médiocres adoptent avec joie. On peut être puéril en affectant un grand sérieux, et très-grave sous une apparence de légèreté. Je ne connais point d'homme politique plus habile qu'Aristophane à sonder toutes les plaies de la démocratie athénienne : et voyez de quel air frivole et leste, ce subtil et capricieux génie enfonce dans la blessure le trait qui en mesure la profondeur ! Shakspeare, Cervantes et Molière, instructeurs sublimes des temps modernes, sans céder au caprice du moment, comme l'a fait Montaigne, ont presque toujours caché leurs sérieux enseignements sous une forme libre et qui semblait frivole. (*)

(*) Journal des *Débats*. 1840.

DANIEL DE FOE

ET

SES CONTEMPORAINS.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES RELATIFS A DANIEL DE FOE.

Consulter. — Wilson. Life and Times of D. De Foë.

Chalmers. Life of De Foë.

Walter Scott. Lives of the Novelists.

Hazlitt. Preface to the Works of De Foë.

Coleridge. Passim.

Macaulay. Edinb. Rev. Oct. 1845.

DANIEL DE FOE,

AUTEUR DE ROBINSON CRUSOÉ.

Socrate.... Don Quichotte!

(Lord Byron.)

---

§ Ier.

Le pilori.

C'était le 30 juin 1703. Un échafaud peint en rouge s'élevait en dehors de Temple-Bar. *Temple-Bar*, ou la Barrière du Temple, était comme on sait, une des portes de la Cité de Londres : espèce d'arc-de-triomphe mercantile, structure sans nom et sans forme ; trois arcades inégales, surmontées d'ornements singuliers ; architecture bâtarde, pesant symbole de la riche cité. Ce vieux centre de l'opulence anglaise était alors plus immonde qu'aujourd'hui.

Les rues étroites, fangeuses, mal pavées, regorgeaient de peuple ; on se pressait pour arriver au lieu de l'exécu-

tion. La place au milieu de laquelle se trouvaient l'échafaud, les gens de justice et le coupable, était silencieuse; le soleil d'Angleterre projetait sa lumière mate et lourde sur des milliers de têtes attentives, solennelles; étrange spectacle!

Gravité et respect sur beaucoup de figures; enthousiasme ardent sur d'autres physionomies; curiosité chez la plupart, mécontentement comprimé chez d'autres; partout le bon ordre.

Sur l'échafaud rouge était dressée une grande planche noire, séparée en deux portions longitudinales, qui se rapprochaient à volonté, et rejoignant leur double échancrure semi-circulaire, formaient ainsi un vide parfaitement rond, assez large pour servir de cravate à un homme, assez étroit pour tenir sa tête prisonnière. C'était *le pilori*. Une tête brune, osseuse, longue, d'un âge mûr, couronnée, à la mode du temps, d'une énorme perruque, passait à travers la cravate ignominieuse. Ce visage n'avait rien de commun; sa laideur était bizarre; vous eussiez dit une face privée de joues et de front; la charpente osseuse s'y montrait seule; un nez recourbé en usurpait la meilleure partie. Une bouche aux lèvres épaisses, et dont la ligne droite indiquait une fermeté indomptable; deux sourcils noirs, arqués, imposants, deux yeux noirs, qui semblaient appuyer le regard, et non le lancer : tels étaient les grands traits de ce visage hétéroclite. Sur une pancarte placée au-dessus de la tête du patient, on lisait ces mots :

DANIEL DE FOE.

. . . .

Oui, l'auteur de *Robinson Crusoé*, l'ami de votre en-

fance, le père de ce roman, plus historique que l'histoire, et aussi connu que la *Bible*, était au pilori !

Des fleurs nouvelles étaient semées sur l'esplanade de l'échafaud : des guirlandes de laurier couraient autour des poteaux qui soutenaient l'instrument de supplice. On voyait aux fenêtres de jeunes et fraîches figures, aux regards pleins de larmes, et, dans les rangs du peuple, de vieux prêtres presbytériens qui murmuraient des prières, et bénissaient la victime. Les portefaix, les charbonniers (*colliers*); les gens du bas peuple, mettant à contribution les tavernes environnantes, se passaient de main en main les brocs pleins d'*ale* et les pots d'étain. On entendait ce cri, répété par mille voix : « *Longue vie à Daniel !* » Quand les officiers de justice firent jouer la machine infâme et dégagèrent le patient, les acclamations devinrent plus violentes : des rafraîchissements furent offerts à de Foë; et, pendant tout le cours de son voyage de Temple-Bar à Newgate, les mêmes gardes d'honneur volontaires l'accompagnèrent avec ordre, maudissant le pouvoir qui se vengeait de la pensée, en rendant son ignominie triomphale.

Tout concourait à augmenter l'intérêt de cette scène, dont les détails paraîtront romanesques à ceux qui connaissent mal cette époque. Pas un trait de ce tableau qui ne se trouve chez les auteurs et les journaux contemporains (*). De Foë souriait au peuple, calmait sa colère et

(*) Je ne sais si le titre de ces écrits inconnus aura de l'intérêt pour les lecteurs. Il en est sans doute qui donnent encore quelque attention à la vérité. On trouverait les faits que je rapporte dans L'OBSERVATEUR, de Tutchin, 1703; — dans le LONDON GAZETTE, n° 3936, et surtout dans une satire du temps : LE VÉRITABLE HUGUENOT (*Truc-born hugonot*).

modérait ses cris. Dans les rues que de Foë traversait pour retourner à sa prison, les colporteurs criaient : « *Achetez l'Hymne au Pilori*, par le célèbre *Daniel de Foë* ! achetez, messieurs, *l'Hymne au Pilori*, son dernier ouvrage ! »

Quand ce monstrueux accouplement, le pilori et Daniel de Foë, le supplice des voleurs et l'auteur de *Robinson*, eut frappé ma pensée, combien je fus étonné ! Je parcourais assez négligemment quelques journaux de l'époque ; j'y rencontrai de Foë traité de banqueroutier, de voleur, d'infâme. Avez-vous éprouvé ce dégoût qui nous saisit le cœur quand nos illusions sont détruites tout-à-coup, lorsqu'on nous apprend qu'une personne aimée a commis une action déshonorante ? Telle fut la sensation qui s'empara de moi. Je croyais que l'auteur de *Robinson* avait dû mener une bonne et simple vie de ministre protestant, sous un petit toit d'ardoise, couronné de houblon grimpant et de chèvrefeuilles bien taillés, vie sans ambition comme sans orages.

J'eus recours aux Biographies ; je n'y trouvai que de maigres documents. C'est pourtant une belle chose que la biographie bien faite : l'histoire d'un temps roulant autour de l'histoire particulière d'un homme. Il y a deux ou trois *Vies* de Daniel, toutes incomplètes. Wilson, très-complet, a étouffé la sienne sous tant de détails oiseux, sous tant de discussions théologiques et d'explications à la louange des dissidents, que je ne retrouvai pas plus mon de Foë, le grand homme au pilori, dans ses pages diffuses, que dans la notice du docteur Chalmers, ou dans la préface du *Robinson* de Cadell, ou dans la notice du docteur Towers.

Alors je me mis à la recherche des ouvrages de de Foë, persuadé que le miroir de la vie d'un écrivain, ce sont ses œuvres, et que le plus habile des commentateurs n'en dit pas autant sur son héros que quelques pages échappées à la plume de l'homme que l'on étudie.

La tâche n'était pas facile ; la liste des ouvrages de de Foë est un océan dans lequel on se perd. On ne sait ni quels ouvrages sont à lui, ni où ils se trouvent, ni si ses ennemis ne lui ont pas attribué faussement quelques-uns des pamphlets qui couraient sous son nom ; il a écrit sur tous les sujets, il s'est mêlé à toutes les discussions, insouciant de gloire, et traitant tour-à-tour de politique, de théologie, de morale ; poète, voyageur, commerçant, prisonnier d'état, manufacturier, romancier, réformateur lexicographe, historien satirique, orateur, journaliste, sermonaire, diplomate, écrivain polémique, auteur de livres destinés aux domestiques et au bas peuple, et d'ouvrages que les casuistes seuls peuvent lire avec intérêt. Quand j'eus établi la liste complète de ce qu'il a écrit, et trouvé que les titres de ses ouvrages remplissaient vingt-huit pages *in-folio*, ce résultat, plus gigantesque que le total des écrits de Voltaire, ne me rebuta pas. Cette fécondité, suivie d'une obscurité totale, compliquait le problème. Me voilà livré à la recherche de tous ces pamphlets inconnus ; on les avait tant négligés que le Musée britannique de Londres n'en renferme pas la collection complète, et que la *Revue de de Foë*, le type et l'original des Revues modernes, la source de tous ces ouvrages périodiques qui ont débordé sur l'Europe, n'existe en entier dans aucune bibliothéque (*).

(*) Ceci était écrit en 1832, avant que le fils de Hazlitt eut recueilli et publié dans une édition compacte les œuvres de Daniel De Foë.

A l'exception de cinq ou six traités qui ont échappé à ma recherche, je parvins à rassembler ces productions, aujourd'hui obscures; et plus elles m'offraient de leurs richesses, plus je m'émerveillais d'une intelligence aussi sagace dans sa critique que celle de Bayle, aussi large que celle de Voltaire, aussi redoutable dans la polémique que celle de Junius, et toujours méconnue. Peu à peu l'énigme de ce caractère et de ce talent se dévoilait à mes regards.

Trop de modestie, de grandeur et de dévouement, nul désir de gloire, le besoin de servir les hommes, la manie de dire la vérité, et de se sacrifier à elle, le désintéressement poussé jusqu'à la niaiserie sublime : voilà l'explication de cette énigme. Autour de Daniel de Foë se pressaient des hommes avides de renommée, formés en bataillon, se soutenant par les coteries, gens de talent quelquefois de haine et d'envie ; souvent Swift, Dryden, Addison, Bolingbroke : audessous d'eux mille pamphlétaires, dénués d'originalité et de talent. Ceux-là interceptaient la gloire et la fortune. De Foë était au pilori, languissait en prison, se cachait en province, vivait souffreteux dans un humble logement de la Cité, quand ces beaux esprits se rassemblaient dans les tavernes à la mode, usaient de leur ascendant sur le ministère, attiraient les faveurs et les pensions par la menace et la flatterie. Ce qui est plus triste c'est que la juste renommée due à cette victime lui a été enlevée ; ce qui frappe aussi l'esprit observateur, c'est l'infériorité de Daniel de Foë au milieu de ces hommes : leurs vices et leurs défauts deviennent des armes puissantes, des moyens de supériorité. Swift se pavane dans le salon du ministre ; il se rend redoutable par l'épigramme et la grossièreté ; on plie devant lui; à lui sont les pensions, les honneurs, la célébrité. Addison et Steele écrivent pour ou

contre le gouvernement, et font sonner haut les services qu'ils peuvent rendre. Daniel de Foë, auquel le cabinet du roi est ouvert, et que Guillaume III reçoit dans son intimité, n'oublie rien, si ce n'est lui-même. Il vit misérable, souvent proscrit, souvent prisonnier, et meurt pauvre, isolé, calomnié, inconnu ; après avoir produit le plus bel ouvrage de son époque, quelque chose d'infiniment supérieur au *Spectateur* d'Addison, aux articles et aux comédies de Steele, même aux ironies amères de Swift. Il meurt sans gloire, après avoir fait pour le progrès de l'humanité plus que Rousseau et Locke, ainsi qu'il me sera facile de le prouver. Qui ne se rappellerait à ce propos les tristes paroles de Richardson: « Nos qualités sont un bagage qui nous embarrasse dans le chemin de la fortune ; nos scrupules un fardeau qui nous gêne ; nos vices un lest qui nous soutient ; notre amour-propre est une voile qui fait voguer le navire. »

Voilà par quel attrait mélancolique, par quel intérêt tendre et presque filial je me suis attaché à l'étude d'un homme oublié, d'un auteur dont les nombreux bouquins effraieraient l'opiniâtreté la plus érudite. Ce n'est pas de la critique littéraire que j'y ai trouvée, c'est du drame ; ce n'est pas de l'esthétique, mais du roman, de quoi faire méditer les penseurs et pleurer ceux qui ont encore des larmes. C'est aussi tout le mouvement de l'époque la plus curieuse par son rapport avec la nôtre ; la plus méprisable par ses iniquités ; la plus mêlée, la plus turbulente, la plus ignorante d'elle-même ; la plus fertile en semences d'avenir. Ce mouvement roule autour d'un seul homme, immobile, calme, sage, grave ; homme de génie et de vertu, ne voulant rien céder aux passions, ne voulant rien abandonner de son respect pour le VRAI ; assailli par des flots

contraires, il les brave et fait naufrage sous cette violence, sans avoir tremblé, ou hésité un moment.

---

§ II.

La jeunesse de Daniel.

« Viens donc (ainsi parle l'Allemand Jean-Paul-Frédéric » Richter, qui fut un critique, sans être un La Harpe), ah! » viens, toi, pauvre ame fatiguée, toi qui as quelque chose » à oublier; une journée de fatigues, une armée de nuages, » une bonne action calomniée, ou un homme qui te blesse, » ou un homme qui t'aime. ou une jeunesse desséchée et » flétrie, ou une vie dure! Viens, toi, pauvre esprit oppri- » mé, pour qui le présent est une blessure et le passé une » plaie..... Réjouis et ranime-toi à ma faible lumière..... » Qu'elle t'apporte quelques émotions délicieuses et dou- » ces. Vois..... cet homme a beaucoup souffert comme » toi, comme moi... et la justice est venue : *je l'apporte !* »

De Foe est, dans son siècle, le représentant d'une caste persécutée, et par conséquent tolérante. Toutes ses idées justes et sages se sont développées du sein des doctrines dissidentes, il en a rejeté les petitesses, les puérilités et les chimères. Fils des *Dissenters*, il leur appartient par la trempe et le caractère spécial de son génie. Pour le connaître, il faut se rappeler ce qu'ils étaient, chose difficile aujourd'hui, même en interrogeant les historiens.

Ceux qui font l'histoire des guerres, la chronique des

faits, celle des traités et des changements de dynastie, croient avoir écrit l'histoire, et se trompent; il ne manque à leur œuvre que l'histoire des partis, des mouvements intellectuels et de leurs causes secrètes. Je vois l'aiguille marcher sur le cadran, et se placer sur l'heure : quel mécanisme intérieur la guide? nul ne le dit.

De Jacques II au règne de Georges Ier, on nous montre un roi expulsé, parce qu'il penche vers le catholicisme; un prince protestant appelé au trône et sa dynastie s'établissant. La véritable histoire de cette époque serait celle des factions qui s'y agitaient. Une multitude de voix confuses montaient encore vers nous; voix de haine, de violence, de fureur, de mensonge; les pamphlets du temps. Comme aujourd'hui, le lit du fleuve social recevait dans son sein, non pas une masse uniforme et paisible, mais plusieurs courants et contre-courants hostiles, sur les flots desquels le pouvoir voguait comme il pouvait. Le trône n'avait de véritable appui dans la nation que la crainte du papisme, une superstitieuse horreur du catholicisme; sa puissance de nécessité négative, se débattait contre des forces vives, celles des partis qui avaient tour-à-tour triomphé pendant les époques précédentes. Le premier en date, parmi ces partis, appuyé sur l'égoïsme ecclésiastique, sur l'intérêt des grands dignitaires et sur le Jacobitisme, le parti du *Pouvoir absolu*, semblait servir le trône, et le desservait. On voyait, à la tête de cette masse violente et redoutable, les chefs de l'église anglicane; leurs principes étaient l'obéissance passive, la légitimité établie par Dieu, la nécessité d'extirper l'hérésie et de ramener toutes les croyances à la Conformité, c'est-à-dire à la religion protestante et anglicane. A ces hommes connus sous le nom de Haut-Volants (*High-Flyers*), et de gens de la Haute-

Église (*High-Churchmen*), se ralliaient moins par goût que par nécessité, les Jacobites, qui espéraient le retour du Prétendant, et voyaient avec horreur le règne de Guillaume.

Les objets principaux de leurs attaques, les ennemis qu'ils redoutaient et persécutaient, c'étaient les restes des sectes dissidentes qui, sous Charles Ier et sous Cromwell, avaient battu le trône en ruine; qui, par un dernier effort, sous Jacques II, avaient jeté ce faible prince hors du royaume; et qui, survivant à toutes les persécutions dont on les avait accablés, terrifiaient le gouvernement même auquel ils avaient frayé la route.

Ces Dissidents (*Dissenters*) étaient d'autant plus à craindre que leur foi émanait du principe même du Protestantisme. Le Protestantisme avait mis en vigueur le droit d'examen. Les Dissidents examinaient à leur tour la religion anglicane, et, profitant du même privilége, ils ne s'écartaient pas moins de la foi qu'on voulait établir. A eux n'appartenaient pas les ridicules et les vices dont la foi aveugle est entachée; mais en général ils avaient peu de largeur dans les vues; leur obstination s'attachait aux minuties : leur habitude d'analyse détaillée, d'examen scrupuleux, de pruderie souffrante et de piété mélancolique, a laissé trace sur les produits de l'intelligence anglaise, depuis Cromwell, et même sur toute la société britannique. C'est leur entêtement, leur amour des arguties, leur esprit borné et subtil, que Butler, dans son *Hudibras*, a caractérisés avec une verve si mordante. Ces défauts prêtaient à la satire; leurs ennemis avaient souvent en partage la cruauté, l'intolérance, le pédantisme, la bassesse, le dévoûment à toute tyrannie vivante, pourvu qu'elle reconnut leurs priviléges, et surtout qu'elle écrasât leurs ennemis.

La grande lutte était entre ces deux partis, tous deux tenus en bride par le pouvoir, mais qui se trouvaient dans une position différente. Les Dissidents étaient victimes, une partie de leurs droits leur étaient enlevés; les hommes de la Haute-Église, ou du Haut-Vol, se disaient victimes, parce qu'on ne leur permettait ni de dresser les bûchers, ni de faire pendre les *Dissenters*. Aux yeux du gouvernement, les High-Flyers, vieux soutiens du pouvoir absolu, vieux partisans de Charles II et de Jacques Ier, étaient des alliés dangereux; les *Dissenters*, nés des cendres de la république, héritiers de Vane et de Pym, haïssaient sans doute les doctrines absolues, mais leur loyauté envers les trônes était suspecte. La masse des Tories, réunie sous l'étendard des High-Flyers, vouait exécration aux dissidents, contre lesquels les jacobites nourrissaient une haine assez méritée. De leur côté, les Whigs, ou partisans de la révolution nouvelle, ne se laissaient point confondre avec les dissidents, qu'ils repoussaient, dont ils dédaignaient la sévérité, et sur lesquels la tache sanglante échappée des veines de Charles Ier semblait encore empreinte.

Au milieu de ce chaos, un homme sortit des rangs des dissidents, personnifia le génie de leur caste, les défendit, éclaira ses contemporains et fut martyr; — *Daniel de Foë.*

Daniel de Foë était, selon toute apparence, descendant d'une vieille famille française, dont le nom véritable, de Foi ou Foix, s'est transformé avec le temps. La particule nobiliaire n'a été ajoutée à ce nom que par de Foë lui-même, dont les affaires n'avaient pas été bonnes, et qui, en se jetant dans la carrière polémique, se donna le baptême d'une nouvelle désignation. Sa famille, assez obscure, avait embrassé le puritanisme. Les idées républicaines de la

communauté sous Cromwell, les idées sévères d'une religion toute-puissante, d'un Dieu toujours présent, le pénétrèrent dès l'enfance. C'était une de ces maisons bibliques où la vie se passait comme une longue prière. *Que mon âme soit avec les puritains anglais!* disait Erasme. En effet, rien de plus pur et de plus vertueux que ces hommes; ce sont eux qui ont fondé les États-Unis de l'Amérique-Septentrionale; ce sont les pères de Franklin et de Washington (*). Dans la famille de de Foë, on se levait à quatre heures du matin pour prier; avant, après le repas, on priait encore. Le jeûne, observé religieusement à certaines époques de l'année, la simplicité des vêtements, l'horreur des amusements frivoles, la croyance à une inspiration divine et immédiate, séparaient et séparent encore cette race du reste de la population anglaise. Si le plus violent paroxime des opinions puritaines, a produit des crimes et des folies, c'est leur génie sévère et analytique qui, transformé et mitigé sous Charles II, Jacques II et la dynastie d'Orange, a influé sur l'Angleterre, et l'a faite ce que nous la voyons aujourd'hui. Les traces du puritanisme sont partout; il a modelé la société nouvelle. Devenus dissenters, moins violents, moins fanatiques, moins intolérants après avoir souffert, les puritains ont fait passer dans les veines du corps politique cette habitude d'analyse rigide, ce pharisaïsme d'opinions, cette sévérité de jugement, cette adhérence immuable à quelques vérités admises, cette critique exacte qui n'appartenaient pas encore à l'Angleterre avant l'époque de Cromwell, et qui, mêlées à des habitudes de décence et de moralité privée, ont formé le nouveau caractère anglais. Ce sillon du puritanisme est si profond qu'il frappe l'observa-

(*) V. première série (*Hommes d'État*, etc. B. FRANKLIN).

teur chez Addison, Richardson, Burke, et même chez les écrivains du XIXe siècle, Wordsworth, Southey, Coleridge.

Daniel fut élevé dans une des plus sévères et des plus obscures de ces familles. Il s'associa aux malédictions des dissenters, quand la restauration de Charles II vint les effrayer de sa licence. On sait quelle impression produisirent sur la nation puritaine les mœurs des cavaliers ramenés par Charles II ; avec quelle indignation elle vit la grande orgie à laquelle ce prince livra le pays.

Pendant que les maîtresses de Charles II remplissaient le palais de White-Hall de leurs chants et de leurs danses ; que la maison du roi était une maison de jeu et de débauches ; la banqueroute était au trésor, la marine et l'armée attendaient leur solde (*). On essayait de soumettre à mille entraves la conscience religieuse du peuple. A la même époque on massacrait en Ecosse les Presbytériens ; et la Chambre des Communes, n'osant pas tenter une révolte impossible contre ce roi qui, porté par une restauration, s'environnait de la force dont les victoires entourent les princes, manifestait la terreur que lui inspirait le papisme en prêtant l'oreille aux menteuses confessions de Titus Oates. De Foë était enfant lorsque tout cela se passait. Il parle dans l'un de ses ouvrages de ce Titus Oates (**), qu'il a connu « l'homme dont le menton occupait plus d'espace à lui seul que tout le reste de son visage ; » pensionné par la cour pour avoir menti impudemment, honoré du peuple pour s'être montré calomniateur public. « Alors, dit Daniel, tout jeune que je fusse, je portais dans les rues, comme la plupart des habitants de la Cité, une arme d'invention nouvelle, nommée le *fléau protestant.* » C'était un gros bâton

(*) V. première série (*Hommes d'État*, etc. LORD SHAFTSBURY).

(**) V. plus haut, *Histoire humoristique des Humoristes.*

retenu par un morceau de cuir, et destiné à renverser le papiste assaillant. Les bons habitants de Londres voyaient des papistes à tous les coins de rue, et, ne pouvant s'élever contre la tyrannie du roi, qui ne s'avouait pas catholique, c'était au papisme qu'ils s'attaquaient. De Foë, né en 1661, avait vu périr Algernon-Sidney, Cornish, Amstrong, College, sur l'échafaud; il partageait toutes les idées des dissenters. On l'avait élevé pour faire de lui un ministre de cette église; sa famille, effrayée du danger que couraient alors ceux qui professaient des opinions dissidentes, renonça bientôt à ce dessein.

Autour de lui fermentaient les controverses, les terreurs politiques, les haines cachées et ardentes, la licence des cavaliers, la rancune des Presbytériens. La cour était achetée, le roi vendu à la France, la nation écrasée et muette. De Foë, au milieu de cette société en souffrance, fit son éducation d'homme. Aucune prétention d'écrivain ne se montre dans sa jeunesse. Il recueillait de l'expérience, se mêlait avec une activité curieuse aux mouvements de son parti, allait écouter les grotesques oraisons du docteur Gonlburn, qui ne prêchait que par calembours; assistait aux interrogatoires des faux témoins payés pour dénoncer de faux coupables, s'escrimait avec le *fléau-protestant* toutes les fois qu'un voleur de nuit lui semblait catholique et bon à assommer; fréquentait les clubs politiques, écoutait les murmures étouffés que le supplice des puritains arrachait au peuple; et dans cette adolescence errante, passionnée, plus vagabonde que studieuse, formait secrètement ce trésor d'études humaines et cet apprentissage de bon sens qui valent bien des humanités vulgaires.

Cependant les pamphlets pleuvaient de toutes parts. A vingt et un ans, l'envie prend à de Foë de mêler sa voix à

tous les cris des factions. Il débute par une plaisanterie. C'est un pamphlet qui offre les germes de son talent; livre aujourd'hui fort rare, et qui porte ce titre singulier : *Speculum crape-gownorum;* ce qui veut dire : « le Miroir des porteurs-de-robe-de-crêpe. » Pour comprendre cet étrange titre, il faut savoir que le clergé inférieur de l'église anglicane avait coutume de porter une soutane de crêpe noir, vêtement économique, dont les protestants français, réfugiés à Londres après l'édit de Nantes, avaient répandu l'usage en fondant plusieurs manufactures de crêpe à bon marché. Le *Speculum* est une ironie assez vive, dirigée contre les fanatiques qui voulaient qu'on écrasât à la fois le papisme et les sectes dissidentes. De Foë fait ressortir la folie de ces hommes qui, accusant le catholicisme d'intolérance, et réclamant pour eux seuls le privilége d'une opinion libre, se montrent inexorables envers leurs frères, et prétendent garder pour eux seuls la liberté dont ils sentent le prix, et dont ils ne veulent pas communiquer le bienfait. La jeunesse de de Foë se laisse apercevoir dans ce pamphlet, rempli de verve mordante et d'esprit naturel, et qui, pour la force du raisonnement, ne peut soutenir la comparaison avec les œuvres de son âge mûr.

Un second pamphlet, sur les guerres de Hongrie et sur les persécutions auxquelles les Protestants hongrois étaient exposés, sortit de la plume du jeune auteur. Ce sont des essais plus remarquables par le nom qu'ils portent, que par leur valeur intrinsèque. Charles mourut, laissant le trésor épuisé, des germes de dissension dans toutes les classes de la société anglaise, l'État obéré et une mémoire avilie. Jacques II lui succéda. (*) Il n'avait pas cette facilité de manières

(*) V. première série *Guillaume III* et la Révolution de 1688).

et cette bienveillance nonchalante, apanage des hommes dont la vie est livrée aux voluptés sensuelles. Jacques était obstiné, d'un esprit rigide et étroit, d'une âme peu généreuse. Il trouva des parlements serviles et un peuple fatigué de révolutions; il avait cinquante ans à son avènement au trône, âge où l'obstination devient sottise dans les intelligences bornées; il crut qu'il lui serait facile d'accomplir par la violence l'œuvre que Charles II n'avait pas osé achever. On murmura sans se révolter. Le duc Monmouth, fils naturel de Charles II, voulut profiter du mécontentement qui couvait en Angleterre, et fit une descente à Lymes, à la tête d'une petite armée. Entreprise folle et mal conçue, que ce prince aventurier dirigea avec étourderie, et qui se termina par la défaite complète de ses troupes. C'était surtout aux sectes dissidentes que Monmouth s'adressait; l'intérêt blessé de la masse protestante. De Foë, qui avait vingt-quatre ans alors, quitta Londres en secret, et courut s'enrôler dans l'armée de Monmouth. L'aventurier n'avait pas plus de cent cinquante hommes et de trois vaisseaux. Ses officiers étaient sans expérience, le peuple qui se joignait à lui était sans discipline, et il manquait d'argent. Telle était cependant la haine que Jacques II avait déjà inspirée, que Monmouth traversa sans obstacle une partie de l'Angleterre; si le régiment de Dumbarton ne se fût trouvé sur sa route, il aurait pu surprendre l'armée royale, la tailler en pièces, et s'emparer du trône. Sa faute capitale fut de se proclamer *Roi*. Guillaume, quelannées plus tard, profita de la leçon, et laissa une assemblée délibérante lui conférer cette couronne conquise sans coup férir, mais qu'il se gardait bien d'usurper.

Dès ses premiers pas, de Foë se montre ce qu'il a toujours été, le héros de ses principes, l'homme qui agit d'a-

près sa croyance et ne bronche pas. Monmouth promet liberté de conscience : de Foë, à vingt-quatre ans, va se battre pour lui et pour elle. Il n'a point dit dans ses œuvres comment il échappa aux poursuites de la justice et aux cruautés dont les partisans de Monmouth furent victimes. On sait que ce malheureux prince, après s'être déshonoré par des supplications indignes de son rang et du rôle qu'il avait voulu jouer, après avoir subi les railleries de Jacques II, qui ne l'admit dans son palais que pour l'insulter, fut traîné sur l'échafaud avec une affreuse barbarie. Tel était le caractère de Jacques II, auquel certains historiens ont attribué des vertus qu'il ne posséda jamais. « Pourquoi n'avez-vous pas fait des aveux ? demandait-il au colonel Ayloffe ; vous savez qu'il est en mon pouvoir de vous pardonner ! — En votre pouvoir, sans doute ! mais non dans votre âme. Tuez-moi ! »

Un seul fait rapporté par de Foë suffit pour caractériser ce prince. Roussel, pasteur protestant de Montpellier, avait contrevenu aux lois de Louis XIV, en rassemblant pendant la nuit sa congrégation dans les ruines de l'église réformée que le roi de France avait fait détruire. L'intendance de Languedoc le condamna au supplice de la roue. Il se cacha, parvint à tromper les recherches de la justice, traversa une partie de la France, et s'embarqua pour l'Angleterre. Louis XIV réclama l'extradition de Roussel ; Jacques, le roi d'un peuple protestant, livra ce malheureux, que le comte d'Avaux, ambassadeur de France près la cour de Londres, fit charger de chaînes et conduire en France. Roussel passa le reste de sa vie aux galères.

De Foë, que son obscurité et sa jeunesse protégeaient sans doute, revint à Londres, où il put voir les débris mutilés de ses complices suspendus aux gibets de la ville. Son

père avait fait le commerce de bonneterie. De Foë essaya d'agrandir cet établissement : la plupart des contemporains l'appellent *bonnetier* et le désignent, avec ironie, sous le titre de facteur ou d'agent commercial pour cette branche de commerce.

Sous Jacques II et sous sa protection spéciale, les dogmes du pouvoir absolu et du droit divin s'élevèrent menaçants dans toutes les églises, dans les pamphlets, dans les journaux et à la cour. Le clergé anglican espérait obtenir les faveurs et conquérir les bonnes grâces du roi, auquel il ne refusait rien; il ne voyait pas que c'était sa tombe qu'il travaillait à creuser, et que le catholicisme seul pouvait profiter de ses efforts. Tel est l'aveuglement ordinaire de la cupidité et de l'ambition. Les prêtres catholiques affluaient à Londres. Les écrits contemporains prouvent que déjà la doctrine du despotisme par la grâce de Dieu était admise. Jeffries, le bourreau-juge, était le conseiller favori du roi. Deux pamphlets, qui parurent à cette époque, et qui ne portent pas de nom d'auteur, sont attribués à de Foë; l'auteur met les dissidents en garde contre les promesses qu'on leur fait et les séductions que l'on tente pour les convertir à la doctrine du pouvoir absolu. Le style de ces pamphlets est vigoureux, la dialectique en est puissante; les principes, alors nouveaux, de la tolérance y sont soutenus avec talent, longtemps avant que Locke les eût consacrés.

La politique, dont le pivot actuel est l'esprit d'égalité, avait, du vivant de de Foë, un mobile et un centre tout différents : la religion. Un prêtre en crédit était alors ce qu'un journaliste habile est au XIX[e] siècle. Nous avons eu nos casuistes de la légitimité absolue, comme l'Angleterre a eu ses Sacheverell et ses Annesley. La loi sur la liberté de la presse et le coup porté aux journaux tuèrent le pou-

voir de Charles X ; l'arrestation et le procès des évêques qui refusaient de se plier aveuglément aux volontés du roi anglais le frappèrent de mort politique. De Foë grandissait parmi ces querelles, comme un jeune homme né après la révolution française, et dont l'intelligence aurait mûri sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X. Qu'on n'aille pas nous imputer le dessein de faire ressortir ces analogies et d'éveiller ainsi la curiosité du lecteur. Entre ces deux époques, la nôtre et celle de de Foë, il y a des ressemblances vers lesquelles l'esprit est involontairement entraîné; mais ce serait comprendre mal l'histoire que d'en sacrifier la gravité à de frivoles allusions. Ces paroles de Bolingbroke sur Jacques II, justes à l'égard de ce monarque, seraient trop sévères, si on les appliquait au dernier roi de la branche aînée :

« Au lieu de se renfermer dans son obstination, dans sa » morosité, dans sa dévotion étroite, si Jacques II avait » renvoyé ses mauvais conseillers, assemblé son Parlement, » eu recours à un système constitutionnel, il aurait con- » servé la couronne et même l'exercice libre de sa religion. » Mais ce monarque insensé, que des conseillers absurdes » poussaient à sa perte, aima mieux être le partisan obscur » et la victime d'une opinion théologique, que le roi d'une » nation libre et puissante. La folie de sa conduite est » aussi remarquable que la singularité de son châtiment ; » il descendit sans résistance d'un trône qui ployait et s'af- » faissait sous lui, traversa l'Angleterre, qui le vit passer » avec mépris, et chercha un refuge chez un roi étranger : » triste exemple des maux qu'entraînent les préjugés nour- » ris par une intelligence débile et violente ! »

Les tories eux-mêmes étaient las de Jacques II. Ses évêques le trompaient, ses courtisans se détachaient de lui.

Guillaume, prince d'Orange, saisit le moment, débarque, est reçu avec enthousiasme, voit les plus intimes amis de Jacques l'abandonner, grossit son camp de tous ces déserteurs, qui, la veille, dit de Foë, « ne parlaient que de sau- » ver leur roi aux dépens de leur propre vie, » et qui le laissent en butte aux insultes de la canaille ; il offre une protection et une sauve-garde à ce prince maladroit et entêté ; l'aide à quitter le royaume, et finit par recevoir des mains du Parlement la couronne qu'il n'a pas voulu saisir, et qu'on ne peut donner qu'à lui.

De Foé prit une part active dans ce mouvement ; il quitta Londres, alla au-devant du roi Guillaume, et fut constamment un de ses plus fidèles serviteurs.

Ce n'était pas un héros brillant que le prince d'Orange ; mais c'était, selon nous, un homme plus réellement grand que bien des héros. Son caractère était froid, et il y avait quelque chose de vraiment hollandais, si l'on peut le dire, dans l'habitude de sa pensée. Rarement heureux, il eut besoin pour triompher de la fortune d'une persévérance, d'un courage, d'une force d'âme, dont les plus grands hommes ne sont pas toujours capables. Il se relevait plus fort après une défaite, et plus la chance lui avait été contraire, plus son obstination et son adresse s'attachaient à vaincre le sort. Ce ne sont pas là les qualités de l'homme vulgaire : et son épitaphe, célèbre en Angleterre, peu connue en France, est plutôt un résumé d'histoire qu'un panégyrique :

GUILLAUME,

LA TÊTE, L'AME ET LE BRAS DE LA CONFÉDÉRATION,

DÉFENSEUR DE LA LIBERTÉ,

LIBÉRATEUR DES NATIONS,

SOUTIEN DE L'EMPIRE,
BOULEVARD DE LA HOLLANDE,
SALUT DE LA GRANDE-BRETAGNE,
CONQUÉRANT DE L'IRLANDE,
ANTAGONISTE DE LOUIS XIV;
SA PENSÉE ÉTAIT CALME, SAGE ET SECRÈTE; SES PAROLES ÉTAIENT BRÈVES
ET SINCÈRES, SON ACTION RAPIDE ET HÉROÏQUE.
IL A ÉTÉ ROI SANS TYRANNIE, JUSTE SANS RIGUEUR, RELIGIEUX
SANS SUPERSTITION!
MAGNANIME, NON ORGUEILLEUX!
CONQUÉRANT, NON INSULTANT!
CALME ET INFATIGABLE; PRUDENT, MAIS NON TIMIDE!
GRAND HOMME; JAMAIS APPRÉCIÉ (*)!

Entre les qualités de de Foë et celles de Guillaume, entre la tendance de leurs esprits et les habitudes de leur vie, il se trouvait une sympathie trop marquée pour qu'ils ne s'appréciassent pas mutuellement. Le dévoûment de de Foë envers Guillaume fut sans réserve : et, lorsque l'écrivain ne put plus défendre le roi, de Foë, fidèle à son culte, protégea son ami, descendu dans la tombe. Néron n'a pas été traité par l'histoire d'une manière aussi outrageante que le roi Guillaume l'a été par ses contemporains : le plus déhonté des pamphlétaires, le père Garasse, n'a pas subi le supplice du pilori, auquel de Foë a été condamné.

Heureux de voir s'accomplir la révolution qui promettait aux membres de toutes les sectes le libre exercice de leur religion et la tolérance complète, de Foë continuait son métier de commerçant avec plus de persévérance que de succès. Il était cependant un des principaux membres de la Cité; en octobre 1689, son nom figure dans le récit de

(*) V. première série (*de Guillaume III, etc.*).

la procession solennelle et du dîner splendide que les corporations de Londres donnèrent à Guillaume et à Marie. « On pouvait admirer là, dit un contemporain jacobite, » nos bons bourgeois transformés en hommes de milice, » et tout fiers de leurs beaux costumes. Parmi ces militai- » res bourgeois se trouvait Daniel de Foë, à la tête » d'une troupe de dissenters, et fier comme un jeune » paon. »

A peine le règne de Guillaume avait-il commencé, les partis, qui avaient cru voir dans son accession une certitude de triomphe pour eux-mêmes, commencèrent à s'agiter. Toutes ces passions qui avaient concouru à porter Guillaume sur le trône se séparèrent avec éclat. Le roi, embarrassé, commença par nommer un ministère whig; les éléments en étaient si hétérogènes et si difficiles à concilier, que bientôt un ministère tory le remplaça.

Ces dissentiments politiques éclataient au moment où Jacques, protégé par Louis XIV, envahissait l'Irlande, et où la bataille de la Hogue, glorieuse pour notre marine, rendait l'espérance au parti déchu. Les circonstances étaient difficiles; le clergé avait inventé une admirable manière de concilier les intérêts actuels avec ceux du parti qu'il protégeait secrètement; il distinguait le roi *de jure* du roi *de facto;* il voulait bien se soumettre au roi de fait, mais non lui jurer obéissance. Alors s'éleva le parti des non-jureurs (*non-jurors*). De Foë pensa que le roi avait besoin de lui, et dans plusieurs ouvrages polémiques, remarquables par la vigueur de la logique, il attaqua les non-jureurs, les jacobites d'Irlande et les ecclésiastiques intolérants. De Foë crut devoir défendre à outrance ce roi, que personne ne défendait, qui n'avait rien fait pour lui, et dont la situation était critique.

Il n'y avait pas en Angleterre d'enthousiasme pour Guillaume, représentant de la raison au milieu des fous, de la tolérance au milieu des fanatiques, du désintéressement au milieu des ambitieux. Avant l'abdication de Jacques, on avait craint le retour du catholicisme abhorré; on était las d'un despotisme aux vues étroites; tous les égoïsmes s'oublièrent un moment, ou plutôt se coalisèrent dans un intérêt commun : ils placèrent Guillaume, sur le trône, comme un paratonnerre sur un palais. A peine y fut-il monté, ils se retrouvèrent tout entiers, plus violents, plus féroces que jamais, avec tous leurs vices. Ils essayèrent d'attirer à eux le roi qu'ils avaient fait : car ce roi leur appartenait, c'était leur propriété, c'était leur œuvre; de quel droit se serait-il soustrait à leur influence? Dissenters, Puritains, Tories, qui avaient pactisé avec le nouveau pouvoir, dans l'espoir d'une récompense; prélats de l'église anglicane, habitués à soutenir la légitimité, et persuadés que le trône dont ils se faisaient les soutiens leur devait protection et fortune; tous, acharnés autour d'un pouvoir qu'ils avaient vu naître, et d'une couronne qu'ils avaient fondue et fabriquée, opposaient aux desseins du prince d'Orange une résistance opiniâtre. La révolution s'était faite au nom de la liberté; aussi avaient-ils le ton haut, et comme il semble toujours honorable d'attaquer le pouvoir, ils attaquaient à coup sûr et sans crainte un trône incapable de se venger : réunissant ainsi, chose commode, les honneurs du courage et les priviléges de la lâcheté.

Incapable de satisfaire tous les partis à la fois, entouré d'hommes publics profondément corrompus, chefs d'un peuple dépravé par les révolutions et la licence, Guillaume vit croître autour de lui la désaffection, qui alla bientôt jusqu'à la haine; la plupart de ses serviteurs, ses ministres

même correspondaient avec Jacques. L'or, jeté par la France et par les puissances catholiques tombait à flots dans les coffres des seigneurs. Il n'avait guère autour de lui que des traîtres ; la Chambre des Communes lui était hostile, et Jacques lui envoyait des assassins ; le seul véritable champion de ce roi qui disait qu'on lui avait mis sur la tête une couronne d'épines, le seul athlète désintéressé qui lutta contre l'opinion publique pour le défendre, sans récompense et sans intérêt, ce fut Daniel de Foë. Il était jeune, spirituel, hardi, consciencieux. Il avait suivi attentivement toutes les variations de la politique depuis vingt années ; il s'était battu sous Monmouth ; il n'avait voulu s'inféoder à aucun parti théologique ; il avait admiré surtout l'indépendance, la force d'âme de Guillaume.

Garder ses convictions sans les exprimer par des actes, et se contenter d'une faible adhérence aux opinions qu'il préférait, n'était pas dans les habitudes de Daniel. Il voulait dire la vérité utile, et donner l'exemple d'un dévouement nécessaire. Chez de Foë, la pensée, la parole, les écrits, les actes, ont toujours été identiques. Sa jeunesse n'offre que la préparation de ce caractère que nous verrons se développer tout entier.

---

§ III.

De Foë banqueroutier.

Cependant les spéculations commerciales de de Foë avaient échoué, et sa confiance lui avait fait perdre beaucoup d'argent.

Il y avait à Londres plusieurs quartiers privilégiés, semblables à cette Alsace dont Walter Scott a fait le tableau, et où les fripons pouvaient, sans crainte de la justice, porter et conserver les objets qu'ils avaient acquis par fraude. Plusieurs fois ces gentilshommes-voleurs achetèrent dans les magasins de de Foë des ballots de marchandises qu'ils promirent de payer comptant dès que ces ballots seraient rendus à domicile ; ils indiquaient pour lieu de paiement un endroit voisin de l'un de ces repaires, nommé *the Mint* : là se trouvaient, postés d'avance, des affidés qui s'emparaient des ballots, les lançaient entre les mains d'autres hommes, placés dans l'intérieur de la rue privilégiée ; la police ne pouvait intervenir dans ce brigandage. Si l'on ajoute à ces imprudences les banqueroutes de deux commerçants qui s'enfuirent en Espagne, et la puérile confiance avec laquelle de Foë souscrivit des lettres-de-change pour un Dissenter qui le trompa, on aura peu de peine à comprendre comment naquit et s'aggrava l'embarras de ses affaires.

Égaré derrière son comptoir de bonnetier, dans un coin de la cité de Londres, de Foë l'observateur, le penseur, l'artiste se ruinera en moins de deux ans, et se ruinera sans vice, sans mauvaise foi, peut-être même sans imprudence ! Dupe de ses confrères, et négligeant cet art de tromper qui occupe une bonne place dans la société telle qu'elle est et dans la vie du marchand ; plus occupé du mouvement social qui l'entoure que d'acheter à bon marché pour revendre cher (les deux points sacramentels de l'art du négoce) de Foë fit banqueroute.

Il essaya de se relever en étendant son commerce ; il visita l'Espagne, l'Angleterre, la France, l'Allemagne. Des remarques que contiennent ses écrits prouvent qu'il son-

geait bien plus à voir les hommes en philosophe qu'à faire ses affaires. La lecture des romans Picaresques lui donna la première idée de ces créations populaires et naïves, à la tête desquelles se place *Robinson Crusoé*. Il fit quelque temps le commerce du musc, et s'embarqua dans plusieurs spéculations, qui toutes échouèrent. De Foë a raison de le dire : « Le talent ne sert pas aux usages or-» dinaires de la vie. Le vif-argent ne peut se transformer » en monnaie courante ; excellent pour séparer l'or de » l'alliage, il devient inutile dès que vous voulez le changer » en quelque chose de compacte et de solide. » La ruine de de Foë fut complète ; déclaré banqueroutier, il ne trouva plus autour de lui que gens impitoyables. Le bénéfice de la loi lui accordait l'extinction de ses dettes, ses meubles ayant été vendus et saisis, et tous les objets de son commerce livrés à ses créanciers. Il prit la fuite, craignant la prison.

Chargé d'une famille nombreuse, et libéré, comme nous l'avons dit, par sa banqueroute même, de Foë passa le reste de sa vie à payer la dette qu'il avait contractée, et dont la loi le déclarait libre.

A l'époque où ses opinions politiques attiraient sur lui les malédictions des fanatiques, un homme, dans un lieu public, éclatait en invectives contre de Foë, qu'il appelait banqueroutier frauduleux ; tous les assistants faisaient chorus, comme les animaux des bois s'attroupent autour du daim blessé qu'ils foulent aux pieds et meurtrissent de leurs cornes.

« Messieurs, dit un vieux marchand assis devant un pot de bière, et qui se leva, je déteste les opinions de de Foë, et je conduirais volontiers au bûcher tous ceux qui les professent ; mais je dois vous dire un fait qui vous donnera

sur lui des notions plus exactes que celles que vous paraissez avoir. J'étais son créancier : il me devait 600 livres sterling ; j'acceptai cinq du cent lorsqu'il fit banqueroute, et je lui donnai décharge complète du reste; en lui rendant mes titres. Cinq ans après, je reçus une lettre de lui : il me priait d'aller le voir, ayant à me parler, disait-il. Je me rendis chez de Foë, ne m'attendant guère à toucher l'argent que je croyais avoir perdu. La somme entière me fut comptée sans que je la demandasse; il me fit signer un reçu, que j'inscrivis à la suite de beaucoup d'autres noms et d'autres reçus : c'étaient ceux des créanciers qu'il avait tous payés comme moi. »

Les instruments secondaires de la justice traquèrent et poursuivirent de Foë pendant l'année que la commission de banqueroute dut consacrer à la révision de ses affaires. Instruit par cette expérience, de Foë réclama plus tard la révision totale des lois sur la saisie et la banqueroute. Il prouva que l'énorme taux des frais judiciaires est également nuisible aux intérêts du créancier et à ceux du débiteur. Il s'éleva surtout contre la contrainte par corps.

« Les sots! dit-il dans sa *Revue* (tome III, page 117), ils ne voient pas que forcer un homme à fuir, de peur de la prison, c'est non-seulement l'assassiner la loi à la main, mais l'empêcher de payer ses dettes, le forcer à quitter le royaume, et lui enlever toutes ressources dans son infortune. Hélas! ajoute-t-il, je l'ai assez éprouvé moi-même. Je sais à mes dépens comment les derniers débris du patrimoine, comment le pain des familles est absorbé par ces voleurs privilégiés qui se prétendent les instruments de je ne sais quelle justice. » L'homme qui parlait ainsi consacrait ses veilles à payer des dettes que personne ne réclamait plus, et qu'il aurait pu laisser tomber dans l'oubli.

De Foë, fuyant les recors, visita plusieurs provinces de l'Angleterre, et résida longtemps à Bristol, dans une profonde obscurité.

Dans les murs de Bristol, on voyait, en 1691, se promener, tous les dimanches, un gentilhomme vêtu de noir, portant la large perruque de l'époque, une épée selon la mode du temps, et de longues manchettes de dentelles. Ce jour était pour lui un jour de fête. On le voyait dans tous les quartiers; son air de bonhomie plaisait; il causait avec les gens du peuple, observait leurs jeux, s'arrêtait dans les tavernes, et conversait de préférence avec les ouvriers et les matelots. On ne pouvait deviner son nom : dès que le dimanche expirait, il s'évanouissait pour reparaître le dimanche suivant; aussi le nommait-on *le gentilhomme-dimanche.* C'était à l'auberge du Lion rouge, dans Castle-Street, que le Gentilhomme-Dimanche prenait ses repas. On y fumait; le maître de l'auberge, nommé Mark Watkins, homme assez riche, et qui a laissé une réputation de jovialité dans la ville de Bristol, aimait surtout à recevoir dans sa taverne les personnages remarquables par quelques originalités de caractère. On sait quel goût singulier les Anglais nourrissent pour ces curiosités de la nature humaine; ils en feraient volontiers, s'ils pouvaient, collection complète. Addison, dans son *Club des Difformités* a donné une idée juste de l'espèce d'intérêt que le génie britannique a longtemps attaché à ces bizarreries (*).

Un jour on vit entrer dans la taverne de Watkins un homme dont tout le costume se composait de peaux de chèvres, dont le bonnet et les bottes étaient fabriqués avec les mêmes matériaux, grossièrement cousus; il parlait mal

(*) V. plus haut l'*Histoire humoristique des Humoristes.*

anglais, et son style ressemblait à celui des sauvages et des nègres, qui se contentent de former leurs phrases avec les mots qui se présentent à leur pensée, sans les soumettre aux règles de la syntaxe. Une espèce d'intimité s'établit entre le Gentilhomme-Dimanche et le sauvage couvert de peaux de chèvres. Le gentilhomme ne tarda pas à le comprendre, et on les voyait ensemble assister, en sortant de la taverne, à la prédication du soir. Le Gentilhomme-Dimanche était de Foë, qui fuyait les créanciers et les exempts; le sauvage était Alexandre Selcraig, ou Selkirk, le modèle primitif de *Robinson Crusoé*.

Si vous avez pensé que cette création fût sortie tout armée, comme Minerve, du cerveau d'un homme, vous vous trompiez. L'existence réelle du type sur lequel de Foë a modelé son œuvre, ne doit pas affaiblir l'admiration pour l'artiste; l'homme n'invente rien; le type de *Paul et Virginie* est un récit de naufrage réel, et cette douce et belle jeune fille que Bernardin a rendue immortelle, Virginie a vécu. Il ne nous est pas permis d'inventer. Quel chef-d'œuvre citerez-vous? *Macbeth?* Macbeth est tout entier dans les chroniques écossaises. *La Divine Comédie?* elle est tout entière dans la vision du frère Alberic. *Roméo et Juliette?* Giraldi Cinthio a fait *Roméo et Juliette* avant Shakspeare. Mais quoi, le génie n'est-il donc qu'un talent mécanique, et quelle part laissez-vous à l'intelligence? Une part sublime; l'affaire du génie, c'est l'étude de la nature et de l'homme; là est sa création. Creusez dans ces mystères, ignorés de la foule; révélez-nous à nous-mêmes; faites *Robinson Crusoé* ou *Don Quichotte!* associez-vous à l'intelligence divine qui sait tout.

De Foë avait trente ans lorsque l'original de Robinson parut devant lui. Il en avait soixante quand il écrivit cette

œuvre. Ce fut bien longtemps après son séjour à Bristol, lorsque de Foë vieilli chercha des ressources contre la pauvreté, qu'il se souvint d'Alexandre Selcraig.

---

§ IV.

Réformes sociales.

Nous avons associé le nom de Daniel de Foë à celui de don Quichotte, et ce n'est pas au hasard, par une fantaisie d'écrivain, que ces deux noms sont venus se placer sous notre plume. De Foë fut le don Quichotte vivant de la vérité. La vérité fut sa nymphe du Toboso, son idéal. Il commence par se battre pour elle en vrai jeune homme sous les drapeaux d'un prince aventurier; ses premières armes sont consacrées à la tolérance, au triomphe de Monmouth, qui se bat pour l'établir, et dont l'étourderie est châtiéc par une défaite. Ensuite il commence sa croisade en faveur de Guillaume, qui, soutenant les mêmes principes que Monmouth, les appuie sur de meilleures bases, la prudence et le bon sens.

Pour se dévouer à cette cause, Daniel néglige ses intérêts propres, oublie qu'il est fils de marchand, et marchand lui-même; prête à ceux-ci, ne se fait point payer de ceux-là, publie des vérités qu'il juge bon de répandre, blâme les dissenters, ses amis, quand les dissenters se trompent; se fâche contre les Haut-Volans qui parodient l'inquisition d'Espagne; cherche noise aux Jacobites, donne ses écrits,

au lieu de les vendre, fait abnégation de toute vanité littéraire, se laisse calomnier par les factions, poursuivre par cette tourbe inhumaine qui s'attache au malheur et à la loyauté; et, marchant toujours dans sa route de redresseur de torts et de champion de la vérité, imperturbable et grave comme le chevalier de la triste figure, il finit par être méconnu de tous, raillé par quelques-uns, haï de la plupart, méprisé comme un homme qui n'a pas rempli ses engagements de commerce, sans ressource auprès de tous les partis qu'il a blessés, — et pauvre!

Dans une époque ordinaire, on pourrait rire de ce dévoûment à une idée fixe. Mais songez à ce qu'il y avait alors à faire en Europe! Il fallait que le gouvernement de Guillaume s'établît, et avec lui la tolérance, la liberté régulière, le régime représentatif. Tous les principes réformateurs et bienfaisants qui devaient régénérer le monde luttaient, au sein de la société en travail, contre les préjugés, puissants encore. Il y allait de l'intérêt de la Grande-Bretagne et de celui de l'Europe. Le citoyen est-il maître de sa pensée, de sa doctrine, de sa religion? N'a-t-il à répondre qu'à la loi de ses actes? Doit-il accepter l'autorité d'un sénat et d'un roi et non courber une tête d'esclave devant des maîtres cruels? Peut-il être libre et discipliné, l'égal de chacun et obéissant devant la loi toute-puissante? Entre le despotisme de tous et le despotisme d'un seul, est-il un état social digne d'hommes fiers et industrieux, amis de l'ordre et jaloux de l'indépendance? Daniel répondit OUI à ces questions. Ce ne sont pas celles de 1688, mais celles de notre siècle. Les faits et l'opinion publique n'avaient pas encore parlé. De Foë les devança. Tout prophète est victime.

Les réflexions de de Foë pendant sa retraite furent tristes

et sages, comme on peut bien le penser; il n'avait écrit jusqu'alors que des pamphlets. Sa vocation se révéla enfin à lui : il sentit que jamais il ne ferait un marchand passable, un respectable commerçant. Une traduction du *Voyage dans le Monde de Descartes*, ouvrage savant et spirituel du père Daniel, fut l'amusement de ses loisirs.

Un mémoire manuscrit sur la situation des affaires en Europe, mémoire qu'il fit remettre entre les mains de Guillaume, et dont le bon sens frappa le roi, lui valut la protection du monarque. On le nomma membre d'une commission qui devait organiser l'impôt sur le verre. Quand cette commission fut dissoute, un de ses amis lui fit obtenir la surintendance de la tuilerie de Tilbury; les gains économisés par de Foë furent employés à l'achat d'actions dans cette entreprise, qui, toute patriotique qu'elle fût, échoua. Le commerce, accoutumé à tirer ses briques de la Hollande, ne voulut pas acheter celles de Tilbury. Une seconde fois de Foë, dont la fortune avait paru près de se relever, retomba dans la pauvreté.

Comme Guillaume, il opposait à la fortune un front toujours ferme. Un mois après la chute de l'entreprise de laquelle dépendait son existence, il fit paraître le premier ouvrage important qu'il ait publié, et qui a pour titre : *Essai sur les Projets*; œuvre aujourd'hui si oubliée que le libraire de Londres le plus riche en vieux trésors de littérature oubliée ne vous le donnerait pas (*).

C'était l'œuvre de sa retraite. Les gens qui ont été malheureux, et dont la pensée est forte, sont admirables pour juger la société. Ils voient tout ce qui lui manque; ils se vengent d'elle en la dévoilant, ils mettent à nu ses plaies;

(*) 1832.

ils la mesurent, l'approfondissent, la jaugent dans tous les sens. Comme elle a pesé sur eux, comme ils ne l'ont pas seulement aperçue, dans ses belles apparences, ils savent par où elle blesse, et quelles sont ses iniquités ou ses faiblesses. De Foë réunissait ces conditions; son *Essai sur les Projets* n'est qu'une appréciation des vices du corps politique à cette époque et un plan détaillé d'amélioration sociale. La révolution française, moins ses folies, est dans ce livre, qui a précédé Locke, Jean-Jacques et Franklin.

La carrière des réformes n'était pas ouverte. La pensée publique était absorbée par un seul objet, *la religion.* Savoir si un ministre dissident serait forcé de porter l'étole et la chasuble, c'était alors une question bien plus importante que de savoir si le jury subsisterait dans son indépendance protectrice. La philosophie s'égarait dans les théories spéculatives ou descendait dans la sphère puérile des pratiques dévotes. L'économie politique n'était pas née; personne ne pensait à l'application de la philosophie, aux réformes positives et à l'utilité des hommes.

On ne comprendrait pas le titre de l'*Essai sur les Projets*, si l'on ignorait que les contemporains de Daniel de Foë, un peu plus modestes que les nôtres, appelaient *projets* ce que nous appelons *progrès.* Chaque jour voyait naître de nouveaux plans, de nouvelles découvertes; l'intelligence, vivement remuée, s'agitait dans tous les sens. Les *Caritidès* pullulaient. Tel inventait une machine, et tel autre découvrait la quadrature du cercle, ou le grand arcane. Du bien-être social, pas un mot.

De Foë avait vu le monde et il avait souffert. Il donna aussi ses projets au public (*an Essay on projects,* 1697); c'est, comme je l'ai dit, le livre le plus ignoré qui ait paru dans le cours du dix-septième siècle. Vous y trouverez ce

que les économistes modernes ont cru inventer, les améliorations sociales proposées depuis 1789, et qui ne sont pas encore accomplies.

Dans le premier livre, de Foë propose une banque nationale; il donne l'idée d'un fonds de secours destiné à soutenir le commerce, celle d'une banque provinciale à établir dans les situations centrales; le plan des sociétés d'assurances mutuelles et des caisses économiques, dans lesquelles on puisse déposer ses gains, afin de les retrouver plus tard, augmentés des intérêts; il s'élève contre le paupérisme, qui ne faisait que de naître, et dont les hommes politiques de la Grande-Bretagne ne prévoyaient pas les résultats; il réclame la création d'écoles primaires nombreuses, celle d'un hôpital pour les idiots, qui, dit-il, sont une misérable famille, « les orphelins de la pensée, » que la race humaine doit prendre en pitié; il demande l'établissement d'une école militaire, ce dont personne ne s'était avisé avant lui. Il veut qu'on y apprenne non-seulement l'art des fortifications, mais le génie civil: c'est le plan de l'École-Polytechnique proposé longtemps avant qu'elle fût conçue.

Dans un admirable chapitre consacré aux femmes, il relève les défauts de leur éducation. « Nous leur reprochons la faiblesse, la vanité, la coquetterie, dit-il, nous voulons qu'elles aient une âme, et nous les traitons comme si elles n'en avaient pas; leur éducation est déplorable. N'a-t-on pas vu ces êtres que nous condamnons à une ignorance ridicule réussir dans toutes les carrières où l'homme s'arroge la supériorité? N'ont-elles pas été poètes, reines, artistes, géomètres même? Pourquoi rétrécir leur pensée en exaltant leur imagination, et les habituer à la futilité et à la dissimulation? Quel avantage en retirons-nous? Si nos compagnes étaient plus noblement, plus dignement élevées,

si le sentiment de la patrie, l'amour du beau, le culte des lettres, leur étaient donnés dès l'enfance, n'y gagnerions-nous pas? La fidélité aux serments, la pureté du mariage, le bonheur domestique, ne seraient-ils pas de suffisantes compensations, d'assez bonnes médecines pour notre amour-propre blessé, s'il s'avisait de trouver à redire, en rencontrant chez les femmes, non des jouets et des esclaves, mais des amies et des égales? »

De Foë veut donc une réforme complète dans l'éducation des femmes, réforme qui n'est pas encore achevée. Il était en avant de son siècle sous tous les rapports. Ses opinions étaient celles que Franklin, Voltaire, et les philantropes du dix-huitième siècle essayèrent de faire dominer; il les émettait avec modestie, avec douceur. Seulement il venait trop tôt. Rester de niveau avec la sottise publique est un moyen de gloire et de fortune; dépasser les meilleurs esprits de son temps, un crime que les hommes punissent toujours!

« Je découvris, dit le docteur Franklin, sur une des planches de la vieille bibliothèque de mon père, un bouquin moisi que je m'avisai d'ouvrir; c'était l'*Essai sur les Projets*, de Daniel de Foë. Cet ouvrage, plein d'idées lumineuses et de pensées justes et nouvelles, influa puissamment sur mon esprit; tout mon système de philosophie et de moralité fut changé. Les principaux événements de ma vie, et la part que j'ai prise dans la révolution de mon pays, ont été en grande partie les résultats de cette lecture de ma jeunesse (*). »

Ainsi, le germe déposé par un écrivain encore inconnu, dans un livre dont la plupart des littérateurs de l'Europe

(*) V. première série (*Hommes politiques*, etc. BENJAMIN FRANKLIN).

ignorent l'existence, a influé sur le plus grand événement de l'histoire moderne; sur l'établissement de la république fédérative dans l'Amérique-Septentrionale.

Il n'y a pas de déclamation dans ce livre de notre auteur. La plus vulgaire intelligence le comprend aisément; c'est du bon sens dans sa simplicité nue. « Il faudrait, dit Daniel, habituer le peuple à l'économie, et la lui rendre facile. Faites donc des caisses d'épargnes. — Il serait bon d'avoir des officiers instruits et des routes bien construites; créez une école d'ingénieurs civils et militaires. — Il faudrait donner aux femmes pauvres un moyen de travail honnête qui les arrachât à la prostitution; organisez des bazars industriels où leurs produits puissent se vendre. » — Voilà tout. Daniel n'a pas le génie des mots, la monnaie courante du talent. Il a le génie sterling, celui des idées; il faut des siècles pour le réduire en monnaie, le répandre dans la circulation et le faire accepter du peuple.

---

§ V.

Luttes politiques.

Ce dernier ouvrage, le plus riche de pensées que l'on ait publié depuis le chancelier Bacon, passa tout-à-fait inaperçu. Cependant les partis continuaient leurs disputes: chaque jour de nouvelles querelles éclataient: elles donnaient un peu de répit au roi, et lui permettaient de respirer. Les dissidents, qui, d'après les anciennes lois, non encore abro-

gées, ne pouvaient occuper de magistrature tant qu'ils restaient fidèles à leur secte, cherchaient à concilier leur ambition avec leur foi, en se montrant à l'église protestante, sans cesser de professer les opinions de leurs pères. De Foë, trop sévère pour se prêter à ce compromis, écrivit deux pamphlets pour l'attaquer. Ses co-religionnaires furent piqués de ce qu'un des leurs voulût leur fermer le chemin de la fortune et des emplois. Quel parti pardonna jamais à un de ses membres d'être plus raisonnable que lui?

La France devenait chaque jour plus menaçante. Guillaume demandait une armée; on la lui refusait: les factions, avec leur logique accoutumée, disaient au roi: « Vous nous défendrez; seulement nous vous refuserons les moyens de nous défendre. » De Foë, reprit la plume et fit ressortir ces absurdités. Il est assez bizarre que le mot de *juste-milieu*, que nous n'avons pas besoin d'expliquer à nos contemporains, se trouve trente fois dans le pamphlet de de Foë, et employé dans le sens précis que notre nouveau dictionnaire politique lui a donné. De Foë parle sans cesse de ce qu'il nomme *Safe medium* entre une république démocratique et le despotisme des Stuarts. Ainsi de Foë se prépare à subir la haine de tous les partis, de toutes les passions qu'il attaque à la fois, Guelfe aux Gibelins, Gibelin aux Guelfes!

Déterminé à ne pas laisser échapper une seule occasion de dire la vérité, et de continuer sa croisade en faveur des vérités, de Foë, dans *la Plainte du pauvre Homme*, excellent pamphlet qui rappelle *le Bonhomme Richard* de Franklin, et semble l'avoir inspiré, quitte sa polémique habituelle, et se détachant tout-à-fait du ministère qu'on aurait pu le croire disposé à servir, fait entendre les gémissements du

peuple contre les dilapidations des grands. « Quoi ! s'écrie » de Foë, vous voulez que nous travaillions le jour et la » nuit pour une faible pitance, et que nous voyions sans » colère les scandales de votre luxe oisif! Si vous désirez » dormir en paix, réformez vos mœurs, faites travailler » l'ouvrier, et ne nous demandez pas les vertus qui vous » manquent ! A force d'être témoins de vos vices et de vos » jouissances, nous vous emprunterons les vices pour vous » arracher les jouissances ! » Entre ces sublimes paroles et la révolution française, il se passa quatre-vingts ans.

De Foë, dans cet Essai, fait sentir aux hommes puissants que la sévérité des lois qu'ils mettent en vigueur contraste avec le luxe de leurs habitudes et la débauche de leur vie. Ce petit ouvrage produisit un si grand effet que la plupart des sociétés pour la réformation des mœurs que l'on a vues se former depuis lors datent de la publication de ce mince volume. Le roi Guillaume ne put s'empêcher de faire attention à un homme qui ne lui demandait rien, qui le défendait avec courage, et ne parlait jamais qu'en faveur de la vertu et de la vérité. Quelques-uns des actes importants de son règne semblent calqués sur les pamphlets de l'écrivain.

Cependant l'influence de Guillaume ne cessait pas de décroître. Menacé à l'étranger, humilié par son parlement, trahi par ses ministres, il était, dans son palais même, à peu près le seul de son parti. On vit les Tories et les Whigs, s'allier pour conspirer la ruine du monarque, et les vieux républicains de Cromwell se liguer avec les partisans du roi dont ils avaient fait tomber la tête. Bientôt la mort du roi d'Espagne et l'accession de la maison de Bourbon au trône de Charles-Quint, rendirent plus pénible encore la situation de Guillaume, dont les ennemis semblaient occuper toutes

les avenues de l'Europe. Deux pamphlets éloquents écrits par de Foë jetèrent le cri d'alarme, et appelèrent les protestants à la défense du pays. Dans ces ouvrages, dont nous regrettons de ne pouvoir donner des extraits, se trouve le premier modèle de la forte éloquence de Junius et de Burke. De Foë les lançait anonymes dans le public; on les attaquait, il répondait. Comme sa gloire l'inquiétait peu, ils ont péri avec la circonstance qui les a fait naître et les bibliothèques les mieux composées en renferment à peine quelques-uns. Quand il fut question de reconstituer le parlement, et que les nouvelles élections approchèrent, de Foë publia *les Six Caractères d'un bon Membre au Parlement*, petit livre populaire; et deux autres Traités dans lesquels il attaque vivement ces marchés, ces achats et ces ventes de siéges parlementaires, fort communs alors.

En tout ceci, rien pour l'intérêt personnel de de Foë, rien pour servir sa renommée ou élever sa fortune. On ne peut pas le prendre pour le flatteur des puissants, lui, qui se fait homme du peuple et leur reproche si durement leurs vices; ni pour un organe des Dissenters qu'il gêne dans leurs projets, ni pour un séide de Guillaume, qui ne lui a pas donné une guinée de pension, ni pour un Tory, le parti tory n'a pas d'ennemi plus déclaré!

Qui le défendra donc et qui prendra son parti?

L'avenir.

Il n'est rien, qu'un homme de génie, honnête et véridique; c'est un métier rude, douloureux et mal payé, comme on s'en est aperçu, comme on le verra plus tard.

---

§ VI.

Guillaume roi.

Guillaume était plus tolérant, plus philosophe, Guillaume était plus libéral que ses sujets : seul il défendait la liberté, et prenait parti pour la raison.

On voulait qu'il sanctionnât un bill d'après lequel les catholiques étaient chassés du royaume, privés de tout emploi, et leurs têtes mises à prix. « Je suis venu en Angleterre, répondit-il noblement, pour protéger les protestants, non pour persécuter les catholiques. » On lui força la main. Les deux chambres votèrent, à la presque unanimité, ce bill exécrable. Un pauvre moine franciscain, le père Paul Atkinson, fut arrêté, emprisonné, et, après trente années de détention, mourut dans son cachot (*). La majorité des protestants anglais applaudissait à ces barbaries que le roi Guillaume abhorrait, contre lesquels sont dirigés les pamphlets de Daniel. Guillaume les désapprouvait hautement. Aussi était-il haï de tous les partis, aussi bien que de Foë, son défenseur, qui était en outre méprisé.

Jamais roi ne se trouva dans une situation semblable. Le parti qui consentait à voir la maison de Nassau régner sur la Grande-Bretagne était ardent à détruire la prérogative royale. Les partisans de la royauté étaient ennemis personnels de Guillaume. Il ne trouvait d'affection sincère chez personne; il n'y avait plus ni foi, ni honneur dans la vie

(*) *Annual Register*, 1734.

politique. La perfidie était à l'ordre du jour; les adresses de la Chambre des Communes insultaient le roi, et les ministres buvaient à la santé du Prétendant.

Tel était le roi malheureux et estimable dont Daniel de Foë prit la défense. Chacun de ses ouvrages porta coup. Comme la lutte était celle des intérêts contre la probité, des vices contre la raison, le triomphe de de Foë fut passager.

Voici comment l'organe du parti whig de notre époque en Angleterre, la *Revue d'Édimbourg*, explique cette situation de la nation anglaise : « L'état des partis à cette » époque de l'histoire de l'Angleterre offre une énigme » dont le mot n'a pas été trouvé. On a voulu l'expliquer » par le caractère âpre et rebelle de la nation; mais d'au» tres pays ont offert à leur tour le même problème, avec » les mêmes résultats; il faut donc l'attribuer à cette pro» pension de la nature humaine qui, après avoir touché » le but de ses désirs, demande quelque chose encore » qu'elle ne saurait voir. Le peuple anglais, à cette épo» que, désirait deux contradictions, c'est-à-dire d'avoir » Jacques II et Guillaume ensemble sur le trône; et ne » pouvant obtenir cela, il n'était content ni de l'un, ni de » l'autre séparément (*). »

Les caricatures contre le roi couvraient les murailles; les théâtres retentissaient d'injures contre la Hollande et les Hollandais. Pour se distinguer, les partisans du roi, l'opposition, c'est-à-dire la masse du peuple, tous les partis combinés se décoraient du nom de *véritables Anglais.* On entendait par ce mot un homme ennemi des étrangers, et par conséquent du prince d'Orange. Ces plaisanteries

(*) *Edinburgh Review*, janvier 1830.

étaient vieilles ; Butler en avait amusé la cour de Charles II, qui, pour récompense, ne lui avait pas jeté un morceau de pain. Depuis longtemps les gens de cour et les poètes flatteurs s'amusaient aux dépens de la Hollande. « Voyez, disait Butler, ce pauvre pays qui est toujours à l'ancre, ces Hollandais cannibales qui, en mangeant du poisson, soupent de leur cousin-germain ; ces hommes qui croient avoir une patrie, et qui construisent des villes sur un peu de boue que rejette l'Océan ! Ils sont obligés de retenir et de parquer leur terre, qui sans cela leur serait enlevée par les flots; quel gouvernement peuvent-ils avoir ? Le meilleur fabricant de pompes doit être leur roi, et pour être magistrat en Hollande il suffit d'avoir mis la main à une digue, d'avoir inventé une pelle et un tombereau (*). »

Ces grotesques railleries furent renouvelées, et le mot *foreigner* (étranger) devint un mot d'excommunication politique. Alors de Foë, qui n'avait jamais écrit de vers, trouva dans son indignation la verve poétique. Il publia *le Véritable Anglais*, excellente satire dans laquelle il prouve que ce prétendu patriotisme de localité est la plus absurde des niaiseries. *Le Véritable Anglais* eut quarante éditions :

« Anglais, moquez-vous donc des étrangers ! disait de
» Foë. Oubliez-vous que vous êtes issus d'une race de bri-
» gands, de voleurs, de vagabonds et de mendians ? Quels
» sont vos ancêtres ? Le Picte féroce, le Breton tatoué, le
» perfide Scot, le pirate de Norvége et le boucanier de
» Danemark. Voilà de vénérables aïeux, et je vous conseille
» d'en être fiers. Les Normands affamés et féroces sont

(*) *Butler's Remains.*

» venus ensuite repeupler votre île; et le roi Charles II, » pendant son règne de paresse et de débauche, a mêlé à » votre sang celui d'une foule de cuisiniers français, de » bâtards italiens et de mendiants écossais..... Moroses » comme les Danois, pillards comme les Normands, entê- » tés comme les Pictes, perfides comme les Écossais, vous » avez dans vos veines du sang de toutes les races perdues » et infâmes. Le peu d'honnêteté qui vous reste vous vient » des Saxons antiques; et Dieu sait si cette source est ta- » rie aujourd'hui. Croyez-moi, ne vous vantez pas de vos » aïeux. La seule noblesse, c'est la vertu, et la renommée » des familles anciennes est une duperie sans valeur. »

Les efforts de Daniel de Foë ne demeurèrent pas stériles. Peu de temps avant la mort du roi Guillaume, un accès de raison et de bon sens parut s'emparer du peuple anglais; cela ne dura pas longtemps. Bientôt le parlement devenu plus hostile que jamais, ne traita le roi qu'avec mépris, refusa les subsides, et aiguisa les épines de cette couronne royale que Guillaume tenait de lui.

Un jour, seize hommes bien vêtus entrèrent dans la salle des séances où siégeaient les membres des Communes : c'était le 14 mai 1701 ; les seize gentilshommes ouvrirent leurs rangs. Au milieu d'eux se trouvait un homme grave qui présenta une pétition au *speaker*, ou président ; leurs rangs se refermèrent, et la procession des seize gentilshommes sortit paisiblement de Saint-Étienne. Cette pétition était signée *Légion;* l'homme qui l'avait présentée était de Foë. Les gentilshommes qui l'avaient escorté étaient ses amis, qui, sachant le péril auquel il s'exposait, avaient caché des poignards et des pistolets sous leurs habits, prêts à le défendre. La pétition demandait au parlement de s'occuper enfin des intérêts du peuple; de ménager ce roi

des protestants, de lui accorder les subsides dont il avait besoin, et de ne pas le laisser sans armée et sans marine au moment où Louis XIV, devenu maître de l'Espagne, menaçait le protestantisme. Présenter cette pétition, c'était braver la mort. Cinq gentilshommes du comté de Kent, qui, huit jours auparavant, en avaient présenté une beaucoup moins énergique, se trouvaient enfermés par l'ordre des Communes, et attendaient leur jugement. L'audace de de Foë les sauva, et peut-être Guillaume. L'assemblée, hostile au roi, fut effrayée de cette action fière et légale ; elle baissa le ton, ouvrit les portes de la prison aux premiers pétitionnaires, accorda les subsides et se tut. Un historien de l'époque raconte que, trois jours après la présentation de cette pétition, qui ne fut nommée désormais que la *remontrance de la légion*, les bancs de la Chambre des Communes se trouvèrent dégarnis.

Alors Guillaume appela près de lui son défenseur, et, comme s'il eût bien connu le caractère de Daniel, il se contenta de lui demander des conseils, sans lui offrir de situation officielle lucrative ; Guillaume mourut peu de temps après.

De Foë passa toute sa vie à défendre la mémoire de ce roi, en prose et en vers, par la satire, par le raisonnement. Jamais gratitude ne fut plus durable, et ne se révéla sous plus de formes différentes. On la retrouve dans tous les écrits de Daniel, dans ses romans, dans ses poèmes, dans sa Revue, écrite vingt ans après la mort de Guillaume.

« Que le misérable, dit-il, qui a oublié ce que Dieu a fait pour lui, jette un regard en arrière, voie la tyrannie qui nous accablait ; notre conscience violée ; notre propriété foulée aux pieds ! Que l'on se souvienne de l'insolence du soldat, des railleries de la cour, de la tyrannie, du parjure

et de l'avarice des puissants; et au bout de ce compte, que l'on écrive : *Le roi Guillaume nous a délivrés !* Avant son couronnement, Guillaume était grand, généreux, riche, estimé, envié! Craint par ses ennemis, aimé de ses soldats, héritier d'une grande puissance, heureux dans sa famille; qu'est-il devenu? Quelle triste couronne lui avons-nous donnée! S'il avait pu prévoir tant d'inquiétudes, de dangers, de mécomptes, l'aurait-il acceptée? non certes. Je n'aurais pas, moi, ramassé cette couronne sur un fumier; je ne serais pas sorti d'un cachot pour la porter!

» Dans son conseil, comme il fut trahi! dans ses ambassades, vendu et livré! dans ses entreprises, quels retards perfides!... comme sa constance fut mal payée, comme son attente fut déçue, combien les fonds qu'on lui donnait étaient insuffisants! Il marchait à l'ennemi sans armée. D'ignorants ou traîtres amis, des ennemis puissants et secrets entravaient ses mesures, et cet homme ne vivait que pour nous!

» Un Anglais ne peut regarder autour de lui, ne peut se lever, marcher, se courber, sans se souvenir du bien que Guillaume lui a fait. Pourquoi le soldat ne s'assied-il plus à notre table pour nous enlever nos repas?... Pourquoi le soir un officier de police ne vient-il plus nous conduire en prison et livrer nos femmes et nos filles aux caprices d'un seigneur? Pourquoi l'insolence des habits rouges et la licence des gentilshommes n'est-elle plus qu'un souvenir effacé? Parce que Guillaume a établi le règne de la loi, et fait vivre enfin la liberté d'une vie forte, franche. Pourquoi vous-mêmes avez-vous le droit de l'insulter, lui qui vous a sauvés? Parce qu'il vous a donné ce droit en assurant votre indépendance. Vous n'avez pas fait de lui un tyran, quelque barbares qu'aient été vos outrages. Il détestait

l'oppression et la méprisait. Lui qui s'attaquait à Louis XIV et luttait avec l'Europe, il n'a pas même cherché à se venger de vous. Il posait le pied sur vos ennemis pendant que vous posiez le pied sur sa tête.

» Oui, jusqu'au dernier moment il s'est battu pour vous contre la tyrannie étrangère ; il a tout fait pour vous rendre libres, et vous n'avez rien oublié pour l'outrager. Voilà celui qui a vécu pour vous, qui est mort pour vous ; et, écoutez ceci avec un remords qui doit durer toute votre vie, ce n'est pas un accident qui a tué cet homme, c'est vous. » (*)

---

§ VII.

La reine Anne.

Le culte que de Foë professait pour la mémoire de Guillaume fut un titre de proscription pour lui sous le nouveau règne. Guillaume avait reconnu que les torys, malgré leurs protestations, étaient ses ennemis mortels ; la reine donna le pouvoir aux torys. Il avait repoussé les prétentions du haut clergé et tenté de faire prévaloir la tolérance. Anne encouragea le fanatisme et les prédications furibondes. Il ne s'agissait plus que d'établir une inquisition en Angleterre, de livrer les Puritains au bras séculier, de les chasser de toutes les places. On rappelait avec affectation la mort de Charles I[er], le martyr royal. Le 30 janvier,

(*) *Revue*, tome IV, p. 60.

jour anniversaire de ce supplice, tous les prédicateurs de l'église anglicane mettaient leur éloquence au service de leur parti ; les Dissenters, qui voyaient l'orage gronder, se taisaient, se cachaient ; la majorité du peuple n'était pas pour eux.

Alors parut un petit ouvrage caustique, intitulé : *Le plus court chemin à prendre avec les Dissidents.* De Foë, comme Pascal, avait imité le langage et prêché la théorie de ses adversaires ; c'étaient les paroles, les idées et les projets du haut clergé qu'il répétait ; tout le monde y fut trompé. Le haut clergé avoua l'ouvrage, qu'il regarda comme un résumé complet de ses opinions. Pendant huit jours, l'illusion que de Foë avait voulu produire fut entière ; mais après ce succès, il eut l'imprudence de proclamer le but ironique de l'ouvrage, et de s'en déclarer l'auteur. Alors le haut clergé, furieux d'avoir été trompé, traîna de Foë devant les tribunaux ; ce dernier ne trouva pas un défenseur, et d'indignes juges le condamnèrent au supplice du pilori, où nous l'avons vu au commencement de cet article. Nous citerons quelques fragments de son *Hymne au Pilori*, remarquable, non par l'élégance et la grâce poétique, mais par l'énergique accent d'une conscience vertueuse.

FRAGMENTS DE L'HYMNE AU PILORI.

« Salut ! hiéroglyphe de honte, symbole d'ignominie et de vengeance, salut ! Les gouvernements t'emploient à punir la pensée; mais tu es insignifiant, et les hommes qui sont hommes ne souffrent pas du supplice que tu leur infliges, tu appelles sur eux le mépris : qu'est-ce que le mépris sans le crime ? C'est un mot, ce n'est rien ; un vain épouvantail, dont un esprit sain, une âme forte se jouent ;

la vertu méprise le mépris des hommes, et le châtiment non mérité est une gloire. . . . .

» Moi, j'aurais peur de toi ! Prynne, Baxton, Bastwick, ces hommes purs et nobles n'ont-ils pas été au pilori comme moi? Le savant Selden, lui-même, à travers les vitraux de son cabinet, sanctuaire de la science, ne t'a-t-il pas aperçu? Il était l'honneur de son siècle, et si jamais il se fût assis près du pilier infâme, quel homme de cœur eût refusé de prendre place sur un échafaud consacré et glorieux !

» Tu n'as rien de honteux pour l'honnête homme et pour l'homme véridique; tu ne peux rien, ni sur la réputation, ni sur le bonheur. Souffrir un châtiment d'opprobre pour une cause vertueuse, c'est un martyre désirable. Ainsi s'élèvent du sein des marais des exhalaisons impures ; elles obscurcissent le jour sans l'éteindre ; elles retombent bientôt au lieu même d'où elles ont émané. Ainsi l'ignominie leur restera ; à moi sera la gloire, et s'ils ont attaché sur mon front l'inscription qui déshonore le faussaire et le voleur, leur front, que la postérité flétrira, sera couvert de honte! . . . .

» J'écris pour que l'homme de cœur se mette sur ses gardes; voici l'écueil sur lequel je viens d'échouer, voici pourquoi j'ai fait naufrage. Entre les poètes, si quelque malheureux fou se trouve qui jamais ait foi aux promesses de ceux qui font métier de mensonge ; si, après m'avoir lu, il se trompe encore, il ne mérite point de pitié ; qu'on ne le mène pas à Newgate, mais à Bedlam.

» Eh bien ! parlez, charpentes muettes, poteaux immobiles; dites quel est l'homme qui se tient debout sous votre ombre ignominieuse ? pourquoi ce criminel est sans crainte ?

pourquoi cet homme couvert d'opprobre, est sans remords? Dites que cet homme eut l'audace de dire la vérité aux hommes; vantez la justice de ma patrie qui, faute de vouloir me comprendre, me frappe.

» Dites que mon échafaud est un autel, et que je suis heureux de mon supplice; mais que je plains encore mes concitoyens, dont le bonheur m'était cher, et que ma voix avertissait en vain. Telle est ma récompense, et je m'attends à mieux encore : cela devait être. Ainsi sera punie la sotte vertu dont la délicatesse ne veut pas vendre ses amis, selon le conseil d'autres amis perfides.

» Triste exemple cependant, et qui pourra faire peur aux hommes de leur propre honnêteté, qui pourra les engager, s'ils sont faibles, à préférer la trahison à l'honneur! Mais, non, vous, à qui je m'adresse; vous qui prenez une voix pour parler à l'avenir, dites bien, planches de mon échafaud, que le peuple anglais a regardé ma punition comme un triomphe; dites que ceux qui m'ont mis ici sont condamnés d'avance au pilori de l'avenir, incapables de commettre jamais les crimes qu'ils punissent, incapables de générosité et de vertu. »

Les juges et le jury avaient condamné Daniel de Foë, non-seulement à être exposé trois fois en place publique, mais à payer une amende considérable et à la prison illimitée. Il fut ruiné; sa famille resta sans ressources; on le conduisit à Newgate.

§ VIII.

La Revue.

Il passa sous les verrous de Newgate quatre années, au milieu des voleurs et des assassins, travaillant, composant, étudiant, écrivant des pamphlets, pour nourrir sa famille; ne faisant pas au pouvoir une concession, ne pliant pas sous les invectives qui le harcelaient, sous la misère qui l'accablait.

Les usurpations du haut clergé continuaient; la liberté de la presse était attaquée; le commerce des nègres, favorisé par quelques évêques, se faisait avec une inhumanité atroce; on essayait de rendre les Dissidens odieux au peuple, en les représentant comme les fils naturels des Puritains, comme ayant soif du sang des rois, comme célébrant l'anniversaire du 30 janvier par des orgies farouches; de leur côté, les Dissidents louvoyaient et essayaient de se rapprocher du pouvoir, sans se détacher de leurs dogmes; tout le monde était coupable ou insensé. Belle matière de réprimande pour de Foë; du fond de sa prison, il continue sa tâche. Son style n'est pas moins pur ni moins piquant, sa pensée n'a pas faibli.

Stone-walls do not a prison make,
Nor iron-bars a cage;
Minds innocent and quiet take
That for a hermitage (*)

« Des murs de pierre ne sont pas une prison, des bar-

(*) De Foe's poems.

» reaux de fer ne sont pas une cage; sous les grilles et sous » les pierres de taille, une âme innocente est libre et trouve » un paisible ermitage. » En effet, les huit pamphets et les deux poèmes qui sortent de sa plume, pendant son emprisonnement, doivent être classés parmi ses meilleurs ouvrages. Il demande que la presse soit libre, que la propriété littéraire soit assurée, que toute opinion religieuse soit respectée, que le prêtre ne s'empare ni du sceptre royal, ni de la hache du bourreau. Sans amertume et sans colère, il proclame ces vérités odieuses à un gouvernement qui le tient captif et qui l'a ruiné.

Quelque chose de plus extraordinaire devait sortir de la prison de Daniel : une littérature nouvelle, inventée par de Foë, quelque chose d'inconnu jusqu'alors, une création qui s'est élargie et qui nous domine, une œuvre née du cerveau de cet homme singulier, et qui a fait naître *le Spectateur* d'Addison, les *Essais* de Steele, Fitz-Adam, Johnson, Hawkesworh, la *Revue d'Édimbourg*, et toutes ses filles, les mille *Revues* d'Angleterre, d'Amérique, d'Allemagne, de France; la première *Revue*, en un mot, qui ait été publiée; neuf volumes in-4°, rédigés par lui seul, dont les deux premiers et le dernier furent écrits à Newgate. Il forgea dans un cachot le puissant instrument de nos libertés intellectuelles!

Le lecteur ne s'attend pas à trouver ici une analyse complète de la *Revue* de Daniel, ouvrage publié tous les trois jours, pendant neuf ans; mêlé de poésie, de prose, de satire, de discussions, d'essais critiques, de dissertations savantes, de remarques politiques, de théologie, d'histoire, de fragments dramatiques, de théories nouvelles sur le commerce et les finances, d'économie politique, de plans industriels, d'argumentations sérieuses, de plaisanteries

acérées ; c'est une œuvre extraordinaire, l'œuvre d'un seul homme en lutte contre son temps, livre qui devrait porter pour épigraphe ces paroles de Socrate : *Osons dire tout ce qui est vrai, et marchons par où Dieu nous conduit.*

Que d'ennemis ! que de clameurs ! que d'injures ! Il n'y a pas un des principes proclamés par de Foë que l'on osât contester aujourd'hui, et pas un qui n'ait soulevé contre lui des colères et des venveanges ! Il faut l'entendre à la fin de son huitième volume : « J'ai vécu trop longtemps, et j'ai trop vu le monde pour rien attendre de sa justice. Je sais que les hommes approuveront demain ce qu'ils désapprouvent aujourd'hui. Il m'importe peu de leur plaire, je ne veux que les servir. Sans doute ils m'ont traité avec barbarie, et même les Dissidents, que j'ai défendus au péril de ma vie, ne m'ont point pardonné d'être véridique et juste ; mais je suis stoïque. Je ferai ce que me commanderont l'équité, la vérité, sans m'embarrasser de l'événement. Que le public ne dépense donc pas en vain son courroux contre un homme rassassié de la vie, indifférent à ses récompenses, et dédaigneux de ses châtiments. Mon existence ne s'est soutenue que par miracle. La pauvreté m'a suivi à la piste, sans me tuer. Dans cette école d'affliction, j'ai appris plus de philosophie que sur les bancs du collége, plus de théologie qu'au séminaire. J'ai connu ce que le monde a de brillant et ce qu'il a d'affreux ; j'ai passé d'un caveau de prison au cabinet d'un roi. J'ai perdu ma fortune et ma réputation pour conserver mon honneur et mes principes : je ne m'en repens pas.

» Et maintenant, je vis pauvre et méprisé ; ce mépris je le méprise. La joie et la paix sont dans mon âme. Mes premiers désastres, une énorme dette sous laquelle je suis resté courbé depuis ma trentième année ; ma famille nom-

breuse, mes peines physiques, l'ingratitude de mes concitoyens, les attaques de mes rivaux, les menaces du pouvoir, l'expérience du passé, ne m'empêchent pas d'avoir l'esprit libre, facile, prêt à tout, le cœur résigné, et l'âme ferme. »

Avant la publication de la *Revue*, l'Angleterre avait ses nouvellistes, ses journalistes, ses controversistes. Deux écrivains peu connus, Tutchin et Leslie, donnaient tous les huit jours au public un dialogue satirique. Il était réservé à Daniel de Foë de créer la vraie littérature périodique. Écrite avec facilité, élégance, verve, pureté, souplesse, sa *Revue* servit de point de départ au *Tatler*, au *Spectator*, à l'*Idler*, au *Censor*, au *World*, à l'*Observer*. Il inventa cette forme de causerie avec le lecteur, cette dissertation philosophique et naïve, ce mélange de sarcasme et de simplicité, de critique polie et de discussion vigoureuse, qui peuvent s'appliquer à tous les sujets, châtier un écrivain ridicule, ranimer le sentiment patriotique, combattre un préjugé populaire, jeter des idées saines, répandre l'instruction dans les masses, et rendre familiers à tous le travail du savant, les conquêtes du voyageur, les aperçus de l'homme d'esprit, les créations du poète.

Le *Spectateur* s'est modelé sur la *Revue*; et c'est au *Spectateur* que se rattache la littérature périodique de l'Angleterre.

---

§ IX.

Les Tories et les Whigs.

Cependant les Tories, auxquels on avait maladroitement livré le pouvoir, le compromettaient. Sacheverell, le Marat du fanatisme anglican, faisait retentir les Églises d'appels à la guerre civile, et déployait, comme il le disait lui-même, son drapeau de mort, sa bannière rouge, *his bloody flag of defiance.* Leslie, que le Jacobitisme soudoyait, écrivain qui n'était pas sans habileté ; Drake, pamphlétaire spirituel, qui soutenait la même cause ; Davenant, homme instruit et partisan du droit divin, faisaient chanceler le Trône appuyé sur la révolution de 1688. Anne se trouvait placée entre ses opinions personnelles et la conservation de sa couronne : il lui fallut choisir ; elle se décida en faveur du Trône.

Elle fut, grâce aux avis de Harley, plus spirituelle que Jacques II, et sacrifia ses préjugés à sa sûreté. Harley n'avait ni un génie puissant, ni une conscience sévère ; mais la finesse de son esprit, la sagacité de ses observations, son indifférence pour les opinions politiques et son habileté à nourrir d'espérances toutes les factions qu'il trompait, sauvèrent la dynastie nouvelle. On imposa silence à quelques organes de la haute-église ; les persécutions contre les Dissidents cessèrent tout-à-coup. Harley fit sortir de prison Daniel de Foë, et la reine, écoutant le conseil de ce ministre, paya l'amende de l'auteur et envoya des secours à sa famille. On l'invita beaucoup à écrire encore dans le sens

de ses publications précédentes : le pouvoir qui avait châtié ses théories, qui les avait livrées au bourreau, fut le premier à les encourager et à les faire revivre. L'histoire de la politique est triste.

L'exhortation de Harley était inutile : un nouveau flot ne s'ébranlait pas, un nouveau courant ne venait pas se mêler à l'océan des partis, sans que de Foë prît aussitôt la plume. On ne nous demandera pas la liste de ses écrits de circonstance. Ce serait compter l'une après l'autre les feuilles de la forêt. Il y a du talent dans tout cela ; de Foë n'a rien publié de méprisable ; toujours de la lucidité, de la force, de la verve et de l'éloquence. Son malheur est d'avoir fait son métier avec trop de bonne foi. Gardien minutieux, il arrêtait au passage les folies des hommes et les fouettait en prose et en vers. A Newgate et dans sa retraite champêtre à Bury-Saint-Edmond, il joue toujours le même jeu, entassant pamphlets sur pamphlets, poèmes sur poèmes ; écrivain populaire et impopulaire, lu et méprisé, admiré et calomnié ; se souciant très-peu de l'opinion : et ne voulant pas laisser passer une sottise sans la frapper, quelque frivole qu'elle fût.

L'*Hymne à la victoire*, l'*Élégie sur soi-même*, composées après sa sortie de prison, rappellent, par l'énergie épigrammatique, le *True-Born-Englishman* et l'*Hymne au Pilori. Giving alms no charity* (faire l'aumône, ce n'est pas faire la charité) est ce qu'on a écrit de plus complet sur la charité publique. Il est singulier que l'Angleterre, avertie par de Foë, n'ait pas dès-lors opposé, comme il le voulait, un obstacle à l'accroissement de ce paupérisme, dont il prophétisa le développement. Les abus de la taxe des pauvres, ce que cette taxe doit entraîner de calamités, les dangers auquel on s'expose en donnant une prime à la

paresse, de Foë les prédit et les analysa. Seul de tous les philosophes, il a osé remonter jusqu'aux véritables sources de la misère, sources morales, et que les économistes politiques n'ont pas aperçues.

En 1706, les colons de la Caroline anglaise, soumis à des réglements arbitraires, vinrent présenter leurs humbles remontrances aux Communes de la Grande-Bretagne, et trouvèrent pour défenseur véhément de leurs libertés Daniel de Foë. Sous ce titre bizarre : *la Diète de Pologne*, satire en vers; il fit l'histoire allégorique des partis, et dans *le Consolidateur*, *manuscrit tombé de la lune*, il donna la première idée de ces royaumes de Laputa et de Lilliput que Swift, dénué d'imagination, pétillant d'ironie et de bile amère, développa et perfectionna plus tard.

La fureur des tories désappointés et des hommes de la haute église, qui voyaient leurs espérances déçues, éclata en mille pamphlets. On essaya de persuader au peuple que la tyrannie de Cromwell allait renaître, et que les dissidents s'apprêtaient à renverser l'Église anglicane. Le pouvoir, forcé de se rapprocher des opinions professées par de Foë, flatta et encouragea de nouveau l'homme qui lui était devenu nécessaire. Jusqu'à la fin du règne d'Anne, de Foë, pauvre, sans crédit et sans ambition, défendit le même pouvoir qui l'avait frappé, qui se trouvait avoir besoin de lui, et qui cherchait enfin un refuge dans les théories philosophiques et tolérantes soutenues par de Foë. Loin de trouver une source de fortune et de paix dans cette nouvelle situation, de Foë se vit en butte à des persécutions cruelles. Les *high-flyers* étaient riches, puissants, considérés; les jacobites ne l'étaient pas moins. S'attaquer aux hommes en place eût été maladroit et dangereux. On préférait harceler de Foë, qui était sans défense; on le mena-

çait d'assassinat dans des lettres anonymes; on rachetait de vieilles créances dont le payement partiel était chose convenue, et on l'accablait en le sommant de payer à l'instant même; on lui supposait des crimes, on le rendait odieux au peuple, on soudoyait ceux qui le servaient, on interceptait sa correspondance. Le détail de ces misères, de ces méchancetés, de ces bassesses, a quelque chose d'ignoble et de hideux. La liberté de la presse favorisait les attaques de ses ennemis. De Foë était seul contre tous : le ministère prudent le laissait parler, le poussait dans l'arène, et se gardait de le défendre et de prendre une attitude décidée contre les factions. Harley leur tendait la main à toutes, les flattait, les écoutait, les trompait, et se moquait d'elles.

Les ouvrages de Daniel enrichissaient les libraires et les colporteurs, et servaient à la subsistance de sa famille, à la liquidation de ses dettes. Les journalistes, ses rivaux, n'épargnaient pas, on s'en doute bien, ce concurrent redoutable. Tout crieur public qui voulait gagner quelques *pennies* avait soin d'attribuer à de Foë le libelle ou la chanson qu'il débitait. Les rivaux arrêtaient son journal à la poste; on dérobait ce journal dans les cafés, de peur que le public, avide de le lire, ne fût éclairé par sa raison.

---

§ X.

Fin de sa vie politique.

Il semble que l'exercice de cette intelligence féconde et la conscience des lumières qu'elle répandait, aient suffi

pour soutenir et consoler de Foë. Il ne se lassait pas. A la campagne, dans ses voyages, à Londres, à Édimbourg, impliqué dans de difficiles procès, il continue : *la Revue* paraît tous les trois jours ; il discute, raille, se défend, fait succéder une hymne à un traité de controverse, une pasquinade à un dithyrambe, un sermon à une satire : c'est de la prose ; ce sont des vers ; c'est de l'ironie comme Cervantes ; c'est de la discussion comme Montesquieu : toujours prêt, toujours excellent écrivain.

Le plus remarquable ouvrage qu'il ait publié vers cette époque est un poème satirique contre la légitimité du droit divin. Ce poème a pour titre : *Jure divino.* Réimprimé en 1821, c'est-à-dire cent dix années après l'époque originelle de sa publication, il a obtenu un second succès. Il est dédié à *Sa Majesté le Bon Sens,* qui est l'inspiration constante de Daniel. Pendant un séjour qu'il fit en Écosse, il publia aussi *la Calédonie*, poème dont le but politique était de réconcilier l'Écosse et l'Angleterre, et de faciliter l'union des deux pays. A ce propos encore, il fut étrangement calomnié : espion de l'Angleterre, satellite des ministres, valet de Godolphin et de Harley : aucune injure ne lui fut épargnée. Il exposa ses motifs avec simplicité, prouva que l'Écosse détachée de l'Angleterre, au lieu de prospérer, serait condamnée à languir, et que loin de rendre aux ministres des services secrets et d'une nature ambigue, il avait toujours professé la même opinion dans ses ouvrages, et cherché à conquérir par l'affection l'assentiment des Écossais.

Harley, homme clairvoyant, avait compris le mérite et l'utilité de de Foë, l'avait, sinon protégé, du moins encouragé, lui avait donné le champ libre et l'avait tiré de prison. Harley sut se maintenir longtemps en équilibre, en donnant

pour contre-poids au balancier de sa fortune les deux partis contraires. Une femme, lady Marlborough, le renversa; de Foë perdit son appui. Il retourna en Écosse, où il s'était fait des amis, et où ses ouvrages contribuèrent à la fusion des deux races, que le gouvernement voulait réunir. Son *Histoire de l'Union* est un excellent document, impartial et bien écrit. Ces services gratuits n'empêchèrent pas de Foë d'être cité devant le grand-jury, et sur le point de subir une seconde condamnation; d'autres évènements détournèrent l'attention générale. Sacheverell recommençait ses prédications fanatiques; Londres était livrée aux émeutes populaires, et la reine Anne fut une seconde fois épouvantée des suites que devait avoir sa prédilection pour les tories. On laissa de Foë respirer, Harley, soutenu par mistriss Masham, reprit sa place au ministère, triompha des ennemis qui l'avaient abattu, recommença son rôle et domina le cabinet.

Suivre de Foë dans cette carrière, examiner chacun de ses mouvements, chacune de ses attaques, tous les coups portés ou parés par lui dans cette longue lutte, serait impossible. Depuis le commencement du règne d'Anne jusqu'à celui de George, il publia cent trente-trois ouvrages politiques, sans y comprendre sa *Revue*. Une histoire détaillée, non-seulement de cette époque, mais des mœurs et des habitudes de la cour, serait nécessaire à l'intelligence de chacun de ces pamphlets. Encore une fois, il n'y gagnait rien que d'être traité d'ignorant par Swift, de niais par Pope, d'espion par Oldmixon, de libelliste par Prior, d'homme vendu par Toland, de boute-feu par Leslie, et de passer en même temps pour un esclave des ministres et un démagogue, pour un esprit turbulent et un mercenaire,

pour un fanatique et un athée : c'était tout bonnement un honnête homme.

Ces diverses accusations étaient difficiles à concilier; les partis n'y regardent pas de si près, et tandis que les journaux parlaient avec mépris de sa vénalite, de sa servilité, le gouvernement, influencé par les tories, lui ouvrait une seconde fois les portes de Newgate, où il composa le dernier volume de sa *Revue*. Elles ne s'ouvrirent qu'à la voix de la reine, qui prit pitié du pauvre homme et lui fit grâce; car les juges l'avaient condamné.

Anne mourut; femme faible, attachée à de puériles pratiques; douce et vertueuse, mais douée de ces vertus inutiles qui soutiennent mal une couronne; remplie de ces défauts qui la compromettent; crédule, confiante, incapable de vivre sans favoris et sans favorites; aimant le despotisme et esclave de ce qui l'entourait; vaine, imprudente et entêtée; d'ailleurs d'un commerce facile, affectueuse pour ses courtisans; bourgeoise estimable et reine sans valeur. Les tories avaient son attachement et sa prédilection; c'était aux whigs qu'elle était forcé d'avoir recours. Ses conseillers et ses ministres lui déplaisaient; au lieu de conduire le char, elle se laissait entraîner par lui en gémissant.

De Foë a été témoin de ce spectacle et ne s'est pas contenté de le déplorer. Pendant trente années il a combattu les factions avec l'énergie que nous avons admirée. Ce n'est pas comme Swift, pour être évêque, ni comme Addisson, pour devenir Secrétaire-d'État, ni comme Steele, pour entrer à la Chambre des Communes, qu'il combat et détruit les remparts et les postes avancés de la superstition et de l'intolérance. « Non. Il croit qu'il est appelé à rendre les hommes meilleurs; à démasquer la fausse sa-

gesse, à humilier le sophisme devant le bon sens et la vertu..... Telle est la mission qu'il a reçue. Elle domine à ses yeux tous les devoirs et les intérêts ordinaires. C'est pour elle qu'il a soulevé tant d'ennemis puissants, intéressés au maintien des préjugés qu'il combat... Plutôt que de l'abandonner, il la scellera de son sang. »

---

§ XI.

De Foë romancier.

Ces paroles de l'un des plus grands esprits de ce temps résument la destinée de Socrate. C'est Daniel de Foë tout entier.

Ses cheveux avaient blanchi et il était pauvre : la plupart des opinions soutenues par lui avaient pris racine; Georges Ier et ses ministres ne faisaient nulle attention à ce vieil écrivain polémique, dont la santé s'était usée au service de la vérité. De Foë publia en 1718 un dernier *Essai*, dans lequel il résumait avec beaucoup de noblesse sa vie d'écrivain politique, et quitta pour toujours ce douloureux théâtre.

Il avait cinquante-huit ans. Nul de ses contemporains n'avait étudié les hommes, les livres, les idées, les passions, les partis, avec plus de détail et d'attention. Sans doute il

avait payé cher cette grande étude; comme Cervantes, il avait voyagé, souffert, gémi en prison, supporté l'injustice des puissants, la colère des masses, et l'envie de ses rivaux. Que de souvenirs dans cette tête si forte, après une vie si remplie. Il se rappela l'histoire d'Alexandre Selcraig qu'il avait vu à Bristol, et fit *Robinson Crusoé.*

Robinson Crusoé fut refusé par les libraires de Londres, et il n'aurait pas trouvé d'éditeurs si un ami de Daniel n'eût intercédé pour que Wiliam Taylor voulût bien payer 10 livres sterling ce manuscrit méprisé. Dix louis *Robinson*! dix louis ce livre qui a valu des millions à ses éditeurs, traducteurs et copistes!

Le prototype de Crusoé, Alexandre Selcraig, qui changea son nom en celui de Selkirk, était né à Largo, dans le comté de Fife, en 1676. Son père, cordonnier, le traitait avec une sévérité que l'irrégularité de sa conduite justifiait. C'est la coutume, en Écosse, d'admonester publiquement à l'église les jeunes gens qui se conduisent mal. Un jour que le prône du ministre avait humilié le jeune Selcraig, il disparut, s'achemina vers un port de mer, et s'embarqua. Le même esprit d'indiscipline dont on s'était plaint pendant sa jeunesse l'empêcha de faire son chemin dans la marine. Il déserta, s'enrôla dans une troupe de boucaniers de la mer des Indes, et revint en Écosse six ans après sa fuite. Le délit de Selcraig avait été oublié, et, comme nous l'avons dit, il avait changé de nom , il fut bientôt las de vivre sur terre, où son caractère intraitable lui faisait des ennemis, et il repartit avec Dampier pour les mers du Sud. Le capitaine Stralding, commandant du vaisseau à bord duquel se trouvait Selkirk, était obligé de le châtier fréquemment; le matelot réfractaire résolut d'échapper à toute discipline. Pendant une relâche du navire

à l'île de Juan Fernandez, il se cacha dans les bois, laissa partir le vaisseau, et vécut seul dans son île. Il y passa quatre années et quatre mois. En 1709, le capitaine Rogers le trouva dans cette île, devenue son royaume, le prit à son bord, et le ramena en Angleterre, où non-seulement Daniel de Foë, mais Steele et la plupart des hommes remarquables de ce temps s'empressèrent de l'interroger sur sa vie sauvage.

Tels furent les détails que Selcraig, ou Selkirk, communiqua au Gentihomme-Dimanche lorsque tous deux se trouvaient à Bristol ; il était possesseur d'environ 800 livres sterling, résultant de plusieurs captures auxquelles il avait pris part. « Je puis m'estimer riche, lui disait-il dans son jargon sauvage, et je ne me sens pas heureux ; je ne serai jamais aussi pleinement satisfait que je l'étais quand je ne possédais pas un denier. »

Les aventures de Selcraig avaient fourni à Steele un article du *Tatler*. On avait publié déjà cinq narrations différentes de son séjour dans l'île de Juan-Fernandez, lorsque de Foë, couvant ces matériaux grossiers et les échauffant de sa verve créatrice, en fit *Robinson Crusoé*, œuvre épique et populaire. Une grande idée philosophique se trouve au fond du livre ; l'homme jeté seul dans la création, en face de la nature et de Dieu, dompte l'une, adore l'autre et se suffit à lui-même. Nul sermon ne fut jamais aussi moral que *Robinson Crusoé*. Quel livre en dramatisant les angoisses de la solitude, a mieux fait ressortir les nécessités de l'état social, a mieux prouvé la beauté et la grandeur des arts mécaniques, éclatants témoignages du génie humain !

Jamais roman ne fut moins roman (*). Tout paraît

(*) V. plus loin la suite de cet article, (*Pseudonymes anglais.*)

vrai : incidents, conversations, personnages : rien n'est fardé, rien ne joue faux ; c'est un trompe-l'œil parfait. Où est la vanité de l'auteur? Qu'est devenu le romancier? Il nous force à la croyance aveugle, il nous enchaîne à la foi implicite. Un *Livre de Loch* n'est pas plus minutieux; l'inventaire est exact; rien n'y manque. Vous avez toutes les dates, toutes les redites; si un homme du peuple, dans son ignorance ou son embarras, s'est servi trois fois du même mot, s'il a exprimé la même pensée de trois manières, de Foë répète ces trois manières et ces trois mots ; il faut bien que vous y croyiez, vous ne pouvez échapper à l'évidence qui vous presse. La phraséologie de *Robinson* est précisément celle d'un homme de la campagne qui ne ferait pas trop de fautes de grammaire.

Aussi cet ouvrage, que Jean-Jacques a loué avec enthousiasme, a-t-il été lu avec délices dans les écuries, sur le pont des navires, dans les cuisines, dans les granges du fermier, sous la meule de foin, dans les plantations de l'Amérique, dans les déserts de Botany-Bay. Un des colons qui ont défriché les bords de l'Ohio rend compte, de la manière la plus intéressante, du courage qu'il puisait dans le livre de Foë. « Souvent, dit-il, après avoir été vingt mois sans apercevoir figure humaine; n'ayant pour pain que de mauvaise orge bouillie; harcelé par les Indiens et les animaux des bois; forcé de lutter pied à pied contre une nature sauvage; je rentrais, épuisé, et, à la lueur de ma bougie de jonc trempée dans de la graisse de castor, je parcourais ce divin volume; ce fut, avec ma Bible, ma consolation et mon soutien. Je sentais que tout ce qu'avait fait Crusoé, je pouvais le faire; la simplicité de son récit portait la conviction dans ma pensée et le courage dans mon âme. Je m'endormais paisible, ayant à côté de moi mon chien, que

j'avais appelé Vendredi ; et le lendemain, dès quatre heures, après avoir serré ce volume, plus précieux que l'or, je reprenais ma cognée, je me remettais à l'ouvrage, et je bénissais Dieu d'avoir donné à un homme tant de puissance pour consoler ! »

Lorsque de Foë eut publié ce *Robinson*, qui lui valut dix louis, ses ennemis se reveillèrent. Les uns prétendirent que c'était le journal de Selkirk acheté par notre auteur, les autres que cette fiction était indigne, de toute croyance. Les débris de cette race licencieuse qui avait fleuri en Angleterre sous le règne de Charles II, les imitateurs des anciens Cavaliers, crièrent au puritanisme et au pédantisme. De Foë, accepta cette accusation et s'en réjouit. « Qu'ils apprennent, dit-il, dans ses *Réflexions sérieuses*, que cette critique est pour moi le plus grand des panégyriques ! » Si les écrivains de profession s'élevaient contre l'auteur de *Crusoé*, le peuple vengeait l'auteur de l'ouvrage. « Il n'y a pas, dit Gildon, une pauvre femme qui ne mette de côté quelques pennys dans l'espérance d'acheter au bout du mois l'admirable *Robinson Crusoé !* » Remarquez que ce Gildon vivait de ses attaques contre tous les talents. Les Espagnols ont fait un *Robinson catholique ;* les Allemands et les Français l'ont accepté sans l'altérer. Les Arabes l'ont placé sur le niveau de leurs plus merveilleux contes ; et sous le titre de *Dour-el-Bakoûl* (la Perle de l'océan), Crusoé est devenu le rival de Sinbad et la joie du désert (*)

Parmi les romans nombreux que publia de Foë dans sa vieillesse, on ne connait guère en Europe, et même en Angleterre, que *Robinson Crusoé :* c'est encore une des injustices de cette étrange destinée. Nul ne lit aujourd'hui l'*His-*

(*) *Voyages de Burckhardt.*

toire de Moll Flanders, les *Mémoires du Capitaine Carleton*, la *Vie de Roxane*, l'*Histoire d'un Cavalier*, *le Colonel Jacques*, et *le Colonel Singleton*, (*) ouvrages qui, pour la puissance dramatique, l'intense réalité des tableaux et la vigueur de l'intérêt, égalent au moins *Robinson*. C'est la courtisane, le pirate, c'est l'escroc de Londres, c'est le gentilhomme royaliste, c'est l'aventurière de 1710, tous peints avec autant de fidélité, de vérité, de conscience, qne Robinson et Vendredi. Il y a dans la *Vie du colonel Jacques* des traits que Rousseau aurait nommés sublimes. L'analyse métaphysique du progrès fait par le prétendu colonel dans les voies du vol et du crime est d'autant plus admirable que tout y est simple.

Le caractère des romans de Daniel de Foë, c'est, je le répète, de n'être pas romanesques. On l'a vu tromper les politiques de son temps et se déguiser tour-à-tour en puritain et en Jacobite. Il impose à son lecteur la même mystification, non-seulement dans les fictions que nous venons de citer et que l'étendue de cet essai ne nous permet pas d'étudier et d'examiner comme elles le méritent, mais dans l'*Histoire de la peste de Londres en* 1665, livre que la plupart des critiques et un médecin, le docteur Mead, ont regardé comme un document authentique. De Foë avait quatre ans lorsque la peste dépeupla Londres; ce ne sont donc pas ses sensations qu'il peut reproduire : c'est un drame qu'il crée. Il met en scène un sellier de Whitechapel, qui fait le tableau de la ville pestiférée; des rues que le gazon envahit; des catacombes où s'entassent des cadavres; des crieurs publics répétant dans la solitude :

(*) V. plus loin, l'analyse et la clef de ces Romans, dans la suite de cet article, (*les Pseudonymes Anglais.*).

« Apportez vos morts ! » des fanatiques et des criminels qui mêlent leurs orgies et leurs fureurs à ce drame terrible. Et tout cela est si vrai, si naïf, si bien appuyé de chiffres et de calculs de mortalité, si précis enfin que le lecteur ne se doute jamais que ce soit une fiction.

---

§ XII.

La mort d'un homme de bien.

Arrêtons-nous ici, bien que notre tâche soit imparfaitement remplie. Plusieurs ouvrages, l'*Histoire politique du diable*, l'*Instructeur des familles*, le *Livre du commerçant*, l'*Essai sur les apparitions*, méritaient (surtout le premier de ces livres) non-seulement une mention, mais une analyse. Un triste spectacle nous reste à découvrir : le lit de mort de de Foë.

Entrez dans cette misérable chaumière, du comté de Kent, espèce d'auberge sur la grande route, vous y trouverez de Foë à l'agonie.

De Foë, mis au pilori, ruiné, longtemps prisonnnier à Newgate, reçoit le dernier coup de la main de son fils. Nous nous contenterons de citer la lettre déchirante qu'il écrivit alors à M. Baker, son gendre.

« Mon cher monsieur Baker, votre douce lettre, pleine de pensées bienveillantes, m'a causé la plus vive satisfaction ; car je vous crois sincère et sans détour, ce qui est

rare dans le temps où nous sommes. Votre lettre du 1er ne m'est parvenue que le 10; il m'est impossible de soupçonner la cause de ce retard, et je le regrette d'autaut plus que mon âme, accablée sous le poids d'une affliction trop pesante pour ma force, avait bien besoin de ce cordial. Je suis dans ma vieillesse, privé de tout plaisir, abandonné de tous mes amis et de tous mes parents.

» Pourquoi vous a-t-on, comme vous me le dites, refusé ma porte? Certes, ce n'était pas mon intention. Au contraire, c'est la seule espérance qui me reste, et je ne désire que vous voir, ainsi que ma chère Sophie (sa fille) si cependant elle n'est pas trop douloureusement affecté de voir son père *in tenebris*, et courbé sous le poids de chagrins insupportables. Hélas! je suis réduit à me plaindre, ce que je n'ai jamais fait de ma vie, au milieu de toutes les afflictions. Qu'un méprisable et perfide ennemi m'eût jeté en prison, cela se conçoit, et je ne m'en étonnerais pas; ma fille sait bien que j'ai soutenu de plus grandes calamités sans que mon âme se soit brisée; c'est l'injustice, l'ingratitude, l'inhumanité de mon propre fils qui me navre le cœur, je ne puis guérir cette blessure. Non-seulement il a ruiné ma famille, mais il tue son père, Je commence une maladie que je crois fort grave; j'ai la fièvre, et peut-être ne vivrai-je pas longtemps. Je ne puis m'empêcher de verser ma douleur dans des cœurs qui n'en abuseront pas. Rien, depuis que j'existe, n'a dompté mon courage; il fallait cela pour me vaincre.

» ET TU, BRUTE!

» Je comptais sur lui; je me fiais à lui. J'ai laissé entre ses mains mes deux pauvres enfants sans fortune; il n'a pas de pitié. Il laisse leur mère mourante demander l'aumône à sa porte! Il est riche. Il s'est engagé devant la loi

à fournir à leurs besoins ; non-seulement les promesses les plus sacrées, non-seulement sa signature l'y obligent, mais l'être le plus cruel le ferait. Lui, il est sans cœur et sans compassion. C'est trop, ah ! c'est trop ! Excusez ma faiblesse ; je ne peux rien dire de plus ; mon cœur est trop plein. Je ne vous demande en mourant qu'une seule chose; quand je serai parti, protégez-les ; qu'ils ne souffrent pas davantage de son injustice et de son avarice ; devenez leur frère ; et, si vous croyez me devoir quelque chose, à moi qui vous ai livré le bien le plus précieux que j'eusse au monde, ne permettez pas qu'on foule aux pieds mes enfants. J'espère qu'ils n'auront besoin que d'avis et de conseils dans peu de temps : mais ils en auront besoin, car ils sont trop faciles à séduire par des promesses ; ils ont trop de foi à la probité des hommes.

» Ma solitude est profonde ; les gens de loi me poursuivent ; de vous seul me vient un peu de consolation.

» Je suis si près de la fin de mon voyage que je me soutiens par la pensée d'un prochain repos. Je marche à pas rapides vers un lieu où les méchants ne nous troublent plus, et où les âmes fatiguées se reposent. Je ne sais si le passage sera orageux et la traversée pénible. Que Dieu me soutienne ! que je termine ma vie avec cette résignation, mon seul bien actuel ! J'aurai beaucoup souffert, et il y a justice là-haut.

» Une de mes douleurs est de ne pas connaître mon petit-fils et de ne pas lui donner encore ma bénédiction. Qu'il soit votre joie dans la jeunesse et votre appui dans l'âge mur ; qu'il ne vous cause jamais un soupir. Hélas ! c'est un bonheur auquel on ne doit guère s'attendre. Embrassez ma chère Sophie, que sans doute je ne verrai plus,

et lisez-lui cette lettre d'un père qui l'a aimée par-dessus tout jusqu'au dernier moment.

» Votre malheureux, DANIEL DE FOE.

« A deux milles de Greenwich, comté de Kent, 12 août 1730. »

L'auteur de *Robinson* se meurt dans une retraite obscure, âgé de soixante ans, pauvre et trahi par son fils, auquel il a confié les débris de sa fortune avec une imprudence généreuse.

Oui, ces génies rares ont leur *folie de la croix*, quelque grande et haute idée qu'ils ne veulent pas abandonner, et à laquelle ils sacrifient tout ; ils essayent en vain de la faire prévaloir, ils se brisent contre le réel. Lorsque Cervantes eut bien reconnu l'insanité de cette conduite, il écrivit son immortelle satire, et se moqua de lui-même.

De Foë s'est dévoué au bon sens. Dès qu'il apercevait une injustice, il se fâchait, et marchait au combat. Son temps était un temps de factions, où tout le monde avait tort, où toutes les ambitions se heurtaient dans l'obscurité. Une habitude de mensonge intéressé s'était répandue parmi le peuple. Voilà, au milieu de ce tumulte, un niais, un homme de génie, qui s'avise de se faire le martyr de la vérité méprisée et du bon sens foulé aux pieds, comme si la vérité était quelque chose pour ceux qui l'entourent, comme s'ils s'embarrassaient d'avoir raison, pourvu que leurs ennemis soient pendus ou brûlés !

On remarque, nous l'avons dit, dans le talent de de Foë un mélange singulier de simplicité et de profondeur. De Foë était annimé d'une foi profonde ; son époque était religieuse,

c'était sur des matières théologiques que les discussions roulaient. Il y allait du salut de son âme et du salut de sa patrie. Dès que l'on manquait à la vérité, dès que l'on manquait à la vertu, sa colère se soulevait. Il bravait le pilori, la prison, l'ire des rois, la vengeance des hommes de faction, la haine du peuple.

C'est ainsi qu'il a passé sa vie, assez malheureux pour avoir toujours raison, assez obstiné pour ne céder jamais. On l'a vu ne prétendre ni à la gloire, ni à la fortune; sacrifier son argent et sa position à son incurable manie; publier la plupart de ses œuvres sous le voile de l'anonyme et à ses frais. Il appartenait à une secte persécutée; il la défendait, elle le reniait. Personnellement attaché à Guillaume, il ne tira pas le moindre parti de la confiance que ce roi avait en lui. Généreux envers ses enfants, il mourut dans un grenier, privé de tout, et seul, comme s'il n'eût pas eu de famille. Enfin, l'un des premiers romanciers de l'Angleterre, il donna tant de soin et imprima un tel caractère de vérité à ses fictions, que personne ne voulut croire qu'elles fussent l'œuvre de son cerveau; et, comme sa vertu l'avait privé de bonheur, son talent le priva de gloire.

Robinson le livre bien-aimé a eu tant de succès qu'il a fait oublier son auteur.

Bizarrerie d'une gloire sans gloire, d'un homme de génie qui se sacrifie à sa création, et qui s'absorbe dans son œuvre! Cette fiction devenue réalité, efface le nom de Daniel de Foë. A peine mort, on l'oublie; on ne se souvient que de Robinson et de Vendredi. Vous n'avez aucune gratitude pour leur père, ce sont eux que vous aimez, et eux seuls. — Eux seuls existent.

Dans toute l'histoire des littératures, ce miracle n'est ar-

rivé qu'une fois. De Foë est moins célèbre que Rochester, que le marquis de Saint-Aulaire, qui a fait cinq petits vers, et que Boyer, qui a fait un dictionnaire; on ne sait pas même s'il s'appelait Foë, de Foë, de Fooë, ou de Foy.

Daniel de Foë a précédé dans la carrière des réformes tout ce que le XVIIIe siècle a de plus brillant parmi ses réformateurs.

Daniel de Foë a éclairé tous les points de l'économie politique, de la police intérieure, de la théorie des gouvernements, des théories religieuses, de l'histoire et de l'esthétique.—De Foë a devancé Richardson dans la peinture détaillée des mœurs : il a marché de pair avec Locke pour la clarté de l'analyse, ouvert la route à Steele et Addison pour la forme dramatique donnée aux journaux; fondé la première Revue, modèle de toute littérature périodique, dont l'Angleterre a raison d'être fière.—De Foë a été grand philosophe, poëte énergique, écrivain éloquent, homme vertueux. — De Foë a été l'ami de Guillaume III, l'inspirateur de Franklin, le précurseur de Jean-Jacques.

Que lui a-t-il manqué pour être plus célèbre? peut-être la virulence et la mauvaise foi de Swift, la vénalité et la versatilité de Dryden, la vanité et la fatuité de Pope, la morgue et l'égoïsme d'Addison. Il s'épuisait, apôtre des idées saines, à lutter contre les idées folles. Ce pauvre grand homme réunissait la bonhomie de l'abbé de Saint-Pierre, l'ironie de Cervantes, la raison claire et calme de Locke, la résolution d'un martyr et d'un apôtre. Tolérant, il avait pour ennemis les intolérants : éclairé, il étonnait son siècle, qui se riait de lui. Inflexible, il irritait les sots et les hommes du pouvoir. Soyez-donc en avant de votre siècle et servez l'humanité!

Sur le tombeau même de Daniel la gloire ne s'est pas

assise. On ne connait pas une seule édition complète de ses œuvres ; et , s'il n'avait fait *Robinson* , livre populaire , adoré des enfants, je ne sais trop si les biographies le mentionneraient.

Les hommes d'état l'ont livré au bourreau ; les sectaires l'ont persécuté ; ses amis l'ont trahi ; son fils l'a tué ; ses rivaux l'ont noirci ; les gens d'esprit l'ont raillé ; les enfants le protégeront (*)

(*) *Revue de Paris*, tome LV. Janv.-Fév. 1832.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES RELATIFS AUX PSEUDONYMES ANGLAIS DU XVIIIme SIÈCLE.

Consulter. — D'Israëli. Miscellanies of literature.

Amenities.

Curiodities.

Miss Seward's. Anecdotes.

Horace Walpole. Letters.

G. Psalmanazar. Autobiography.

Malcolm Laing's. Scotch History.

LES ROMANS DE DANIEL DE FOE

ET

LES PSEUDONYMES ANGLAIS.

AU XVIIIe SIÈCLE (*).

De Foë. — Psalmanazar. — Lauder. — Macpherson. — Chatterton. — Ireland.

§ Ier.

Les romans de Daniel De Foë.

Il n'y a pas, dans l'histoire littéraire, de groupe plus bizarre que celui des pseudonymes anglais, qui abondent entre 1688 et 1800, ni de question plus neuve et moins expliquée. C'est alors qu'une trentaine d'écrivains, entre lesquels je choisirai les plus notables, renoncent de parti délibéré aux splendeurs du nom propre, et sacrifient leur vanité à leur intérêt ou à leurs passions. La gloire vient quelquefois les chercher, toujours malgré eux.

(*) Dans cet essai sur les Pseudonymes anglais où se trouve l'analyse des romans de Daniel de Foë, et où ce grand citoyen, ce remarquable écrivain apparait sous une face nouvelle, on le verra sacrifiant à ce qu'il croit la vérité morale, la vérité matérielle et les faits; c'est le complément nécessaire du travail précédent.

Chacun a son but distinct et le poursuit avec un acharnement sérieux, si bien qu'on serait tenté de prendre ces écrivains pour des faussaires, non pour des pseudonymes. S'ils cachent leurs noms et voilent leur main, c'est pour mieux exécuter leur œuvre. Ceux-ci veulent détruire une vieille réputation qui les gêne; ceux-là, populariser des sentiments qu'ils croient utiles; d'autres, glorifier leur nationalité spéciale; la plupart, faire fortune. Il y a les honnêtes et les innocents, comme de Foë; — les imprudents et les violents, comme Chatterton; — les niais, comme Ireland; — les maladroits et les calomniateurs, comme Lauder; — enfin un habile, l'Écossais Macpherson, qui trompe un siècle entier, l'Europe, l'Amérique et Napoléon Bonaparte.

La France, féconde à la même époque en intelligences brillantes, n'offre aucun phénomène analogue. D'où vient cela? Peut-on rapporter à une cause unique la réunion de ces inventeurs, ou, si l'on veut, le groupe animé de ces falsificateurs anglais, sous la dynastie hanovrienne? Que voulaient-ils? ont-ils réussi? et quelle place réelle occupent-ils dans la vie intellectuelle des temps modernes? Ce sont des problèmes dont la délicatesse est piquante et sollicite la curiosité.

Dès que l'on descend à quelque profondeur dans cet examen littéraire, on s'éloigne de la littérature proprement dite, et surtout des régions d'agrément, d'élégance et d'art. Les passions et les intérêts se montrent nus. L'amour-propre s'efface. C'est la vérité à laquelle Daniel de Foë se dévoue; c'est une hypocrisie religieuse que Psalmanazar exploite; c'est un patriotisme souffrant que Macpherson caresse; c'est une fureur jacobite que Lauder satisfait; c'est sur une ferveur de mode que Chatterton et Ireland es-

saient de bâtir leur fortune. On reconnait chez tous ces hommes, méprisables ou distingués, une certaine âpreté commerciale qui ne les abandonne pas, jusqu'à la réussite, et dont les plus frivoles ne sont pas exempts. Les voir de près, étudier leurs motifs en même temps que leurs œuvres, c'est soumettre à une analyse définitive la plus curieuse phase de la civilisation moderne, la société politique de l'Angleterre au temps de Voltaire, de Walpole et de Chatham.

Repoussons, avant tout, les opinions acquises. Se tromperait fort qui croirait que Daniel de Foë passait de son vivant pour un inventeur de fictions. Nous l'avons vu, publiciste très-grave, attaché au pilori pour avoir médit de l'Église anglicane, ami de Guillaume III, donner la première idée de la caisse d'épargne, de l'hôtel des marins invalides, des maisons d'asile et de plusieurs institutions philanthropiques du même ordre. Ce fondateur des *revues* périodiques, pamphlétaire infatigable, passa vingt ans à prêcher à l'Angleterre ses vertus calvinistes, et vingt autres années à inventer des anecdotes et des histoires pour les soutenir. Ces histoires une fois soupçonnées de mensonge, tout croulait à la fois. Était-il vrai ou faux que mistriss Veal s'était convertie et qu'elle avait eu une vision à l'heure de la mort? Les paroles et les fautes attribuées aux royalistes par les *Mémoires d'un Cavalier* étaient-elles authentiques ou controuvées? C'était toute la question. Il ne s'agissait pas de talent; il fallait créer des témoignages, leur donner les caractères de la vérité, faire patoiser un paysan, conserver à la femme galante son jargon de fausse élégance, empêcher les masques de se détacher, le fard de tomber, consommer le mensonge, et permettre à peine à la postérité de se demander si Robinson

n'a pas vécu, si Roxana n'a pas écrit, si le *Cavalier* n'a pas existé. Autrement la cause était blessée à mort, et Daniel de Foë déshonoré.

La discussion ne s'engageait pas sur le mérite de ses œuvres, mais sur la vérité de ses récits. La seule vision de mistriss Veal produisit une bibliothèque de pamphlets. Où est mistriss Veal ? Elle est morte. Exhibez son acte de décès. Daniel de Foë le fabriquait. Quelles personnes l'ont connue ? Qui servira de témoin à sa vision ? Daniel de Foë ne restait pas à court ; il avait sous la main un cordonnier, un layetier et un marquis français qui certifiaient l'existence de la défunte. De Foë imprimait leurs lettres ; on sait de quelle plume et de quelle écritoire elles sortaient. Le cordonnier écrivait *I vill* pour *I will*, comme le peuple ; le layetier citait la Bible et avait des prétentions ; le marquis français se donnait pour un courtisan qui méprisait « ces disputes de savetiers religieux, mais qui croyait devoir à son honneur de gentilhomme français de ne pas laisser soupçonner un honnête homme accusé de mensonge. » J'ai donc raison de dire que de Foë était un faussaire, le plus vertueux des faussaires. Voulait-on le pousser dans ses derniers retranchements, réclamait-on l'adresse du layetier, la présence du marquis, le signalement du cordonnier, il se trouvait que le layetier était parti pour l'Écosse, que le marquis était mort, que le cordonnier, mauvais sujet, avait disparu ; ce qui était attesté par gens graves, honnêtes bourgeois, auxquels la féconde invention de notre ami ne faisait jamais défaut. On pouvait bien harceler sa patience : on allait jusqu'à l'exposer en place publique, un jour qu'il avait inventé un ministre anglican par trop odieux ; mais on n'épuisa jusqu'à la fin de sa vie ni sa création, ni son impertubable héroïsme.

Nous avons beaucoup loué la vérité minutieuse et les détails profonds de Daniel. Walter Scott lui-même, signale ce mérite comme le caractère propre de Daniel.

Sans doute ; mais ôtez-lui ce mérite, il est perdu : son mensonge est détruit et retombe sur lui. Publiciste, on l'eût estimé, c'est-à-dire craint ; romancier, on va le huer. Il ne fallait pas que jamais on pût le convaincre d'avoir inventé madame Veal et sa commère Bargrave, quand il publiait gravement *la Narration véritable de l'apparition d'une certaine madame Veal, qui se montra le lendemain de sa mort à madame Burgrave de Cantorbery, le* 8 *septembre* 1705, *laquelle apparition recommande la lecture du livre de Drelincourt, sur les consolations à l'heure de la mort.* Notez que le libraire calviniste avait en magasin un grand nombre de ces Drelincourt, et que de Foë en facilitait ainsi l'écoulement.

Il ne fallait pas non plus qu'on lui reprochât d'avoir prêté des intentions controuvées et des paroles non authentiques à l'envoyé français, Mesnager, dont il édita, en 1717, les prétendues négociations. Mesnager, Français et catholique, avait dû porter le fer et le feu en Angleterre, et notre ami lui impute de fort vilaines perfidies. Les déistes aussi commençaient à lever la tête ; un de leurs arguments favoris consistait à nier la spontanéité du sentiment religieux. Que vont-ils dire, s'il est prouvé que Dickory Cronke, fils d'un chaudronnier, sourd et muet, sans rapport avec les hommes et relégué dans une solitude du comté de Cornouailles, a deviné la religion chrétienne, le calvinisme, dernière expression du protestantisme, et le *dissent,* ce protestantisme définitif qui proteste contre lui-même ? Le nom seul de Dickory Cronke est une preuve.

Or, voici les Mémoires du sourd-muet « ornés d'épitaphes, prophéties, généalogies, de gravures représentant l'ermitage et d'autographes ; » — le tout extrait des documents originaux et certifié par des autorités irréfragables (*unquestionable*), comme Daniel a bien soin de le dire. On en douta. De Foë évoqua un second sourd-muet, M. Duncan Campbell, « demeurant cour d'Exeter, en face du palais de Savoie, au troisième étage, porte C, dans le Strand. On n'ouvre qu'à deux heures. Sonnez fort. » M. Duncan Campbell, trois jours après l'impression de ses Mémoires, avait délogé et suivi en Amérique un ministre *dissenter*. Le lecteur populaire mordait très-bien à cet hameçon romanesque et dévot; tout cela était si simple, si peu orné, si vrai; le ton en était si naïf et le fond si édifiant! D'autres personnages se succédèrent alors, tous fils du même père, sans que nul s'en doutât, tous également vrais; un pirate, nommé Singleton, qui avait vu les jésuites à l'œuvre au Paraguay et qui en disait pis que pendre (*) ; une trop jolie fille, née en prison, d'un voleur et d'une bohémienne, et qui courait le monde pour se convertir à la fin, et prouver ainsi la prédestination, *Molly Flanders* (**) ; le colonel *Jacque*, prédestiné également à couper les bourses, à se marier cinq fois en très-mauvais lieu, à se battre contre les Turcs et à se repentir (***).

Les *dissenters* applaudissaient ; les incrédules recommençaient à douter. Alors De Foë renonça aux noms propres qui devenaient compromettants et employa les anonymes ; un anonyme raconta toutes les sottises du despotisme déchu,

(*) *The Adventures of Captain Singleton*, etc., 1717.
(**) *The Fortunes of Moll Flanders*, etc., 1729.
(***) *The History of the truly honorable Col. Jacque*, 1722.

sans les blâmer, ce qui les rendait plus odieuses (*) ; un sellier, anonyme aussi, narra cette terrible punition de Dieu contre la royauté, la peste de Londres en 1666 (**). Ces heureux anonymes, dont les histoires étaient amusantes, relevèrent le crédit du conteur, qui trouva le moment bon pour rappeler en scène Duncan Campbell, revenu d'Amérique, et demeurant dans « White-Hall, cour de Buckingham, à l'enseigne de la barrière verte. » C'était bien précis : White-Hall ne contenait aucune cour, allée ou rue qui s'appelât cour de Buckingham, et notre inventeur procédait absolument comme un homme qui donnerait son adresse en France, à Paris, quartier de l'Observatoire, auprès du Val-de-Grâce, impasse du Sansonnet vert, donnant dans la rue Cassini, chez le marchand de vin, à l'enseigne du tonneau rouge. Ce qui dépistait surtout les consommateurs de calvinisme et de romans vrais, c'est que le narrateur s'emparait de personnages à demi-réels, dont le nom, et comme le vague nuage, avaient couru dans le peuple, et dont un souvenir incertain flottait dans les esprits. Ainsi, l'une des mille sultanes dont Charles II avait orné ou déshonoré son trône, venait, disait-on, d'épouser, dans sa vieillesse repentante, je ne sais quel seigneur allemand. Vite, Daniel exploite, en faveur de la morale ce repentir de l'*Heureuse maîtresse*, et publie l'*Histoire de la Vie et des étranges fortunes de mademoiselle de Belau*, « connue par beaucoup de personnes à Londres, sous le nom de lady Roxana, pendant le règne de Charles II (***). » Robinson Crusoé est de la même famille; on voit maintenant à quelle

(*) *Memoirs of a Cavalier* (sans date).
(**) *A Journal of the Plague year*, etc., 1722.
(***) *The Fortunate mistress...*, 1724.

source il faut rapporter les interminables controverses des derniers volumes et la fidélité microscopique des faits. De Foë mentait au nom de la vérité ; il mentait résolument et héroïquement.

Mais, dira-t-on, la fraude était au moins soupçonnée ? Nullement. Les œuvres de ce singulier personnage ne s'adressaient qu'au populaire ; Dryden et Etheredge, dramaturges du temps, Pope et Addison, grands hommes de la génération suivante, auraient rougi de tourner les feuillets de ces rapsodies. Pope cite l'auteur de *Robinson* comme « l'écrivain des écaillères, » auxquelles il attribue même une prédilection plus tendre en sa faveur. Ce fut pourtant ce narrateur méprisé qui fit l'éducation des masses anglaises, de 1688 à 1750 (*). De Foë est peuple en effet. Il rédige un procès-verbal : « Tel homme, dit-il, vient de tomber dans la rue, il avait un bonnet vert avec un galon d'or, son soulier gauche était troué, il portait un frac noir ; on l'a déposé chez un apothicaire du coin, celui qui a une fille nommée Ursule, et dont la boutique vient d'être remise à neuf. Il y est resté une heure et demie à ma montre. Le chirurgien a été trois minutes à venir ; c'est le docteur un tel, celui qui a un cheval blanc et des lunettes (**). » Le roman chez De Foë, c'est le rapport d'un valet de chambre, le récit d'une commère. Jamais, sous Louis XIV ou Louis XV, la France n'aurait pu souffrir cet art sans art, ce roman dont le but élevé se tapit sous les détails vulgaires ; il fallait à ce développement une société où l'élément populaire fût puissant et sérieux, où l'élégance eût moins de prix que la gravité. Locke remarquait, en 1678, que toutes les classes en

(*) V. plus haut DANIEL DE FOE.

(**) V. Roxana, *passim*.

France étaient polies. « Deux porteurs d'eau, dit-il, se font plus de révérences dans la rue que deux seigneurs d'Angleterre à la cour. » Du vivant de notre Daniel, le calvinisme anglais dédaignait la grâce comme parure du vice, et la fiction comme emploi frivole de l'esprit. Ce dogme farouche, qui régnait sur les classes infimes et moyennes, exigeait le culte de la vérité la plus stricte et la plus nue.

Non-seulement personne ne prit pour des contes *Roxana*, *Moll Flanders*, l'*Histoire de la Peste*, les *Campagnes d'un Cavalier*, *Carleton* et *Singleton;* mais si l'on avait pu douter de leur authenticité, personne ne les aurait lus, ni les gens de cour qui aimaient les élégances, ni la bourgeoisie qui détestait les romans. De Foë, par ses trompe-l'œil, répondit à de si singulières nécessités; tout le monde y fut pris, même le ministre Chatham qui, en 1770, lisait et consultait encore les *Mémoires d'un Cavalier* (*) comme un document historique, même le docteur Mead, médecin, qui dans son traité sur les maladies contagieuses cite, comme authentiques, plusieurs observations physiologiques du roman de Daniel. Tel est le caractère des productions de de Foë; elles contrefont exactement la vérité dont il est le martyr.

A ce titre, elles ne satisfont pas toutes les conditions de l'art le plus élevé; la vérité qui lui sert de type ne constitue pas l'art tout entier. La vérité est nue, elle est belle, cette nudité même est incomplète. De là les longueurs de *Robinson* et les trivialités de *Moll Flanders.*

Que voulait-il? Enraciner la sévérité calviniste en Angleterre, doctrine essentiellement républicaine, ennemie de l'élégance comme de la hiérarchie. Il y réussit. Ce qui

(*) V. les anecdotes d'Almon.

charma surtout les bourgeois contemporains, c'est qu'ils ne soupçonnaient pas sa fraude : un romancier leur eût fait peur. Il y avait un matelot, une fille publique, un vieux capitaine, un voleur, une femme entretenue, un sellier de Cheapside, et pas d'écrivain. Il se gardait bien de signer ces récits d'aventures fabriquées par lui en l'honneur de la morale. On aurait deviné son motif.

Il avait écrit des pamphlets, subi la prison et fait banqueroute. On n'aurait guère écouté ses sermons ; son intérêt était de médire de Louis XIV et des Stuarts, lui fils de protestant français et dissident. Mais *Moll Flanders* prenait la parole; *Roxana,* le *Cavalier* partisan de Charles I[er], appuyaient ses doctrines; De Foë employait mille petits moyens ingénieux pour assurer leur existence et donner crédit à ses paroles. Les *Mémoires d'un Cavalier*, dont Chatham et toute son époque étaient dupes, commencent par ces mots : « Les Mémoires historiques qui suivent sont écrits avec trop de vivacité et de bon sens pour ne pas plaire à ceux qui aiment l'une et l'autre. En lisant un livre, toutefois, il y a une question qui se présente naturellement : *Quel en est l'auteur ?* » Ici De Foë intercale une critique de l'ouvrage ; prétendue critique d'une gaucherie merveilleuse, et qu'il termine par ces mots innocents : « Il ne reste plus qu'à chercher le vrai nom de l'auteur. Il se donne pour le second fils d'un gentilhomme du comté de Shrop, créé pair d'Angleterre sous le règne de Charles I[er] et dont le château était situé à huit milles de distance de Shrewsbury. Ces circonstances ne s'appliquent exactement qu'à André Newport, écuyer, second fils de Henry Newport, de High Ercol, créé lord Newport le 14 octobre 1642. Ce même André Newport, sans doute l'auteur des présents Mémoires, fut créé commissaire des douanes après la res-

tauration, en récompense de ses bons et loyaux services. » Qui ne croirait à tant de candeur? qui douterait de la bonne foi d'un éditeur si scrupuleux? Eh bien! de tout cela, pas un mot n'est vrai. Newport n'existe pas; le commissaire des domaines est un fantôme : cette pairie, ce domaine, ce château d'High Ercol, pures chimères.

Les innocentes impostures de Daniel ont pénétrées dans l'histoire. Le *Cavalier* a été cité vingt fois comme autorité; ce n'est qu'un roman. Daniel mettait dans la bouche d'un royaliste, qui devait nécessairement être bien instruit des faits, la peinture scandaleuse et trop réelle du camp et de la cour de Charles Ier.

Tout est donc sérieux dans la fiction de Daniel de Foë. Homme convaincu, il exécute ses fraudes morales avec la préméditation d'un dévot et le fanatisme froid d'un homme de parti. De là le dévoûment et la grandeur désintéressée avec laquelle il a exécuté ses impostures.

Nous avons dit plus haut, comment, fuyant ses créanciers, ce don Quichotte de la morale, lequel n'avait pas de Sancho, rencontra dans une taverne un matelot couvert de peaux de bêtes qu'il se plut à confesser: Alexandre Selkirk, l'original de Robinson. Le calviniste usa de l'occasion, et exploita cette fortune. Il écrivit les Mémoires d'un homme en face de Dieu, revenu à la vie primitive et retrouvant Dieu dans le désert. L'Europe fut ravie, non de la morale puritaine libéralement jetée sur l'œuvre, mais de ce sauvage et minutieux tableau. On était las des grandes villes. Le besoin de la solitude avait saisi les cœurs puissants et les esprits supérieurs; le Ferney de Voltaire, la retraite de Rousseau, Cowper à Olney, Gibbon à Lausanne, attestent que l'on pressentait une destruction et que chacun fuyait au désert.

Robinson toucha tous les buts de l'époque : livre populaire, d'indépendance, de liberté, livre de prose, livre d'exaltation, hymne de la vie sauvage, il eut dix éditions d'un coup. Jean-Jacques y but à longs traits l'amour de la solitude ; l'enthousiaste dont la fibre était si ardemment populaire, comprenait l'œuvre pâle du puritain de Londres. Voici l'homme abandonné par la société, créant un monde. « Prends confiance, dit l'auteur, en ta force personnelle ! Tu n'as plus que toi et Dieu ! Marche, travaille, crée ! » Cela devait plaire à une époque prête à dépouiller sa civilisation. L'effet social produit par de Foë a été immense ; ce qui lui manque, c'est la gaîté, la liberté, le caprice de la pensée ; il est trop sévère et trop sérieux dans ses desseins. Il intéresse, et amuse ; il n'est pas gai, et ce vers de Sophocle dit bien pourquoi :

Le penser ne rend pas la vie douce !

Ce Daniel de Foë, calviniste et complètement bourgeois, qui n'a rien d'idéal, et qui voit la vie avec une sévérité dure, sera le précepteur de Franklin et des républicains d'Amérique ; dans ses œuvres règne un grand caractère de nudité, de petits détails secs et simples ; je ne crois pas qu'il y ait chez lui une description ou une métaphore ; aucune fleur, nul ornement, aucune broderie. *Robinson*, œuvre sans couleur, née d'une conviction triste, émeut l'âme, fait pleurer, parcourt les masses, s'y infiltre, et devient la propriété du monde.

Il y a donc une curieuse révélation du temps et de la vie politique anglaise dans ces créations romanesques que Daniel de Foë donna pour authentiques. Nous n'avons cité que les principales. Il y en a vingt-cinq consacrées à consolider le règne et à justifier l'avènement de la bourgeoisie

calviniste, dictées par le génie prosaïque et républicain de cette dernière.

Les Stuarts, bannis, venaient d'emporter avec eux la chevalerie et ses souvenirs. On n'avait pas grand génie, mais du bon sens et des passions; une partie de la noblesse s'était faite peuple, le meilleur moyen pour que le peuple ne se fasse pas noble. Le pouvoir du nouveau roi Guillaume, roi hollandais, était borné; on chassait ses serviteurs. Sa cour, sans éclat, cultivait des plaisirs tristes, quelques vices pâles et beaucoup de qualités tempérées. Ainsi tout allait à la médiocrité.

Personne ne recueillit et ne résuma mieux ces influences que l'homme héroïque qui se fit médiocre et menteur afin de diriger son temps; il fallut cent trente années pour dissiper ce mensonge et déchirer le tissu vigoureux de ses fictions, fortes comme la réalité.

---

§ II.

Psalmanazar.

Une fois que notre pied a posé dans ce monde de la fraude sévère, nous ne nous étonnerons plus d'aucun artifice victorieux. Nous connaissons les gens auxquels il avait affaire, ceux qui détestaient le pape et maudissaient les superstitions papales, mais qui croyaient à madame Veal, laquelle était apparue à son amie madame Bargrave. Vers la même époque, entre 1715 et 1730, la population cal-

viniste d'Angleterre se laissait duper par un autre mystificateur moins héroïque. C'était encore un Français (*). A force d'errer à travers l'Europe et d'y jouer tour-à-tour l'escroc, le pélerin, le protestant, le catholique, le marchand, le porte-balle et le soldat licencié, il devint passé maître dans l'art d'exploiter à son profit la crédulité humaine, et s'éleva en ce genre jusqu'au point le plus élevé auquel ses confrères aient pu prétendre.

Son expérience lui avait appris un secret : le cœur humain s'intéresse aux étrangers plus qu'à nos voisins, à un Chinois plus qu'à un Allemand, et à un Allemand plus qu'à un homme de notre province ; la pitié pour l'infortune augmente en raison de la distance. Il choisit donc une localité très-éloignée et se fit passer pour un exilé japonais, né dans l'île de Formose. En répétant le récit de ses aventures, il se l'assimila, se l'incarna, et finit par y croire ; engagé comme soldat, il fit les délices de sa chambrée par les narrations dramatiques de sa vie japonnaise et formosane. C'est là le commencement de son succès littéraire.

En garnison au fort de l'Écluse, il attire l'attention d'un prêtre intrigant, aumônier du régiment, qui voit dans cet imposteur hardi et obstiné l'échelon de sa propre fortune. Nos deux fripons s'entendent sans mot dire. Innes, c'était le nom de l'aumônier, convertit l'aventurier, qui se laisse faire ; on conduit le converti chez l'évêque de Londres, qui le comble de faveurs, d'argent et de caresses, pendant que le convertisseur recevait pour sa peine un bénéfice ecclésiastique. Notre japonnais avait trop de tact pour ne pas continuer une comédie de si bon rapport. Non-seulement il se mit à manger de la viande crue et des racines, mais,

(*) V. plus haut, la vie de Psalmanazar.

pour compléter sa fraude, il inventa un alphabet formosan, une langue formosane, traduisit la Bible dans ce dialecte dont il était créateur, vécut largement aux dépens de ses dupes et couronna le tout par une description détaillée et imprimée (*) de l'île de Formose, de son histoire et de ses mœurs, avec une carte géographique, alphabet gravé, costumes, temples, édifices, et plusieurs portraits en pied des habitants du pays, anciens amis de Psalmanazar (nom japonnais de sa fabrique) et membres de sa famille. C'était assurément un esprit inventif.

»Mon premier soin (**), dit-il dans la narration détaillée qu'il donna plus tard de ses hauts faits, fut de chercher quels étaient les gens que l'on détestait le plus à Londres; je reconnus qu'on avait en horreur les catholiques et les Français. Je ne les ménageai pas; je leur adjoignis les Espagnols et les Italiens, que l'on n'aimait guère davantage. Plus je médisais de ceux que l'on avait pris en haine, plus les aumônes m'arrivaient abondantes; il me parut que le métier n'était pas difficile. Je donnai des leçons de langue formosane à plusieurs dévotes; comme cette langue avait été inventée par moi, qu'elle n'était parlée que par moi seul et connue que de moi seul, je trouvai plaisant de leur apporter des fragments de poèmes épiques de l'île de Formose et des chansons d'amour qui les ravissaient d'admiration. Ainsi se trouva créée tout-à-coup une littérature étrangère. Le bon évêque de Londres songeait à la création d'une chaire, très-utile aux missions anglicanes, et qui devait aider fort à la conversion des infidèles. J'avais adopté

(*) 1725, London.

(**) Voir plus haut, dans les *Excentriques anglais*, un autre fragment des Mémoires de Psalmanazar.

un beau costume dont les dames vraiment pieuses me fournissaient les atours, et un catalogue complet des auteurs formosans, dont je savais l'histoire et les aventures comme mes aventures et mon histoire. On m'attaquait bien de temps à autre, mais seulement dans les journaux peu estimés, dont les incrédules disposaient. J'appartenais à l'église anglicane à titre de converti, et à tout le protestantisme comme infidèle racheté. Par bonheur pour moi, un père jésuite s'avisa de dévoiler ma fraude; ma cause devint celle de tout honnête protestant. Les déistes aussi se révoltèrent contre l'imposture; mais on ne les détestait pas moins que les jésuites. Tout bon calviniste soutenait obstinément les mensonges du japonnais converti, et la guerre tournait à mon avantage; car je vendis six éditions de mon roman, et je pris dans le monde une position importante.»

La fin de l'histoire est plus curieuse; sa vie étant une fois assurée par le succès de ses contes, et une petite pension lui ayant été faite par l'état, un accident inattendu transforma son existence; il devint honnête homme. A force d'afficher la morale, il y prit goût. Cette doctrine sévère qu'il avait prise pour masque, fit de lui sa conquête. La honte entra dans sa conscience, et il allait dévoiler ses mensonges formosans, si ces amis calvinistes ne l'en eussent empêché, effrayés des railleries auxquelles cette découverte les exposait. L'évêque Compton avait déjà placé l'alphabet formosan et la traduction formosane de la Bible parmi les curiosités les plus précieuses de sa bibliothèque; il eût été cruel de le désabuser.

Psalmanazar, qui ne voulut jamais révéler le nom véritable de la famille française à laquelle il appartenait, se contenta d'écrire pour diverses entreprises de librairie une relation nouvelle de l'île de Formose, destinée à rectifier

d'après les sources, les fictions inventées par lui. Après avoir appliqué à plusieurs ouvrages utiles les facultés d'un esprit flexible, il parvint à l'âge de quatre-vingt-treize ans, entouré de la considération et de l'admiration publiques.

Alors, presque tous ses complices ou ses dupes ayant disparu de la scène du monde, il écrivit ses Mémoires (*), une des plus curieuses confessions qui existent. Cet avis notable sur la facilité de duper les masses, quand on sert leurs passions, parut à l'époque où Fielding attaquait l'hypocrisie dans son *Tom Jones*, et fit peu de bruit ; les calvinistes, maîtres d'une population sympathique, l'étouffèrent.

---

§ III.

Pseudo-Milton.

Si vous fondez ensemble les poésies formosanes de ce hardi faussaire et les créations pseudonymes de Daniel de Foë, vous obtenez d'avance Ossian le poète keltique et Macpherson, son inventeur ; nous arriverons tout-à-l'heure à ce beau triomphe de la fraude littéraire au XVIIIe siècle ; traversons d'abord un épisode digne d'intérêt.

Une renommée adoptée par les calvinistes, relevée et commentée par Addison, déplaisait singulièrement aux royalistes, aux tories et aux catholiques ; je veux parler de Milton. Les écrivains tories ne le citaient qu'avec répugnance ; ils admettaient avec peine au nombre des

(*) *Memoirs of G. Psalmanazar*. London.

poètes le presbytérien, le secrétaire de la république, chantre de la prédestination. A la fin du XVIIIe siècle, Samuel Johnson essayait encore de rabaisser son génie, et ce critique célèbre, qui vantait Sprat et Collins, poètes médiocres, dépréciait le poète épique de la Grande-Bretagne. Pour comprendre l'histoire littéraire de ce pays, il faut y appliquer la clé politique, qui seule l'éclaircit et l'ouvre ; tous les jugements portés sur Milton, Fiedling, Pope et Sheridan sont des jugements politiques; Voltaire, qui pénétrait même ce qu'il ne regardait pas, avait deviné ce mobile de la critique anglaise; — « j'ai trouvé des gens, dit-il quelque part, qui m'ont soutenu que Marlborough était un lâche et que Pope était un sot. » Un historien littéraire, Wood, ennemi des déistes, représente Locke comme un mauvais homme, de très-peu de talent; l'évêque Sprat, royaliste, fit effacer le nom de Milton inscrit sur le marbre d'une tombe qui se trouvait dans son église, tant il était choqué de ce nom républicain.

Vers l'année 1747, un Écossais fit mieux encore ; il essaya de prouver que Milton n'a pas écrit le *Paradis perdu*, mais qu'il l'a volé. Cette accusation de plagiat exigeait une preuve matérielle; ce fut quelque chose de bien grossier que la supercherie de Lauder le jacobite. Un élève d'Oxford, Dobson, avait traduit en vers latins *le Paradis perdu*, traduction élégante qui avait subi le sort de tous les vers latins modernes; personne n'y songeait plus; Grotius, de son côté, avait composé jadis un *Adamus exsul* (*Adam exilé*), drame qui n'était pas sans analogie avec l'épopée de Milton. Lauder fit imprimer à part et intercaler dans son exemplaire de l'*Adamus* un chant de la traduction de Dobson. La pagination se suivait comme elle pouvait ; on rejetait cette inexactitude sur le compte de l'imprimeur hol-

landais. Là-dessus grand triomphe; Lauder annonce sa découverte, imprime ses dissertations, abolit le génie et la probité de Milton, s'entoure de partisans, suscite une guerre de journaux et de revues, et entraîne dans le parti de la fraude le critique et l'oracle du temps, Samuel Johnson, qui se laisse séduire par sa haine.

Les miltoniens consternés ne savaient que devenir, quand un autre Écossais, puritain et amateur de Milton, découvrit le mystère; il s'appelait Douglas. On fut obligé de reconnaître que les vers latins appartenaient à Dobson et non à Grotius; que sans doute Milton, savant et grand poète, n'avait dédaigné ni Masénius, ni Grotius, ni Ramsay; que comme Dante, Molière, Shakspeare, il avait allumé à ces petites lampes la flamme de son génie, mais que le mensonge et l'interpolation restaient sur le compte du faussaire politique. Deux amis de Milton entrèrent chez lui, avec des armes, et le forcèrent, le pistolet sur la gorge, à signer une confession authentique de sa fraude, il la signa, partit pour les Barbades, et y mourut.

Y avait-il donc, au sein de cette société anglaise de 1750, un goût secret pour l'imposture? En se faisant sérieuse jusqu'à l'acharnement, n'aurait-elle pas atteint l'idéal de l'hypocrisie? C'est précisément ce que Fielding lui reproche, ce qui blesse Sheridan, et ce que Byron poursuit sous le nom de *cant;* disons-le pour être justes, c'est aussi le principe puritain sur lequel elle repose et qui la fait grande. Sur cette base de sévérité calviniste et de haine violente contre le papisme s'opéra le grand développement de l'Angleterre pendant le XVIIIe siècle! quelle époque! quel bouillonnement! L'expansion anglaise envahissait des provinces; Chatham y aidait. Un immense orgueil, la fièvre de la richesse, jetaient les enfants de la

Grande-Bretagne au-delà des mers; Watts pensait à la machine à vapeur; l'inoculation arrivait de Constantinople; Cook circumnaviguait le monde, pendant que l'Italie et l'Espagne dormaient de leur profond sommeil! En définitive, tous les partis anglais étaient vaincus; dissidents, jacobites, haut clergé, presbytériens, catholiques, même les anglicans, qui ne possédaient pas l'intégrité du pouvoir auquel ils prétendaient. On se consolait à l'extérieur par des conquêtes, à l'intérieur par des luttes sourdes, des calomnies, du luxe, des jouissances, souvent aussi par ces stratagèmes littéraires que j'examine pour la première fois, et qui n'avaient pas d'autre but que de couronner chaque parti d'une gloire frauduleuse, et de lui rendre l'influence dominante que ce vaste compromis enlevait aux opinions individuelles. Après le calvinisme et le torysme, servi par les pseudonymes et les inventeurs dont nous avons parlé plus haut, il fallut bien que l'Ecosse eût son tour.

---

§ IV.

Macpherson et Ossian.

L'Écosse était dans une situation intéressante et singulière : sa nationalité, à laquelle elle tenait beaucoup, se dissolvait après des siècles, et allait se perdre et se confondre dans la masse britannique. La plupart des Écossais étaient suspects de jacobitisme; les montagñards venaient de prendre les armes pour le Prétendant; on les punissait

d'une façon cruelle, en pratiquant dans leurs solitudes de vastes saignées civilisatrices, des routes militaires, dont l'aspect leur faisait horreur; — et en les forçant de porter culottes. Ce dernier point était pour eux l'excès de la tyrannie; la queue des grenadiers et la moustache des boyards excitèrent moins de regrets. On pleura en vers et en prose la petite cotte rayée, dont le bariolage diversement modifié constituait un blason de famille, et a servi de texte à un traité héraldique récemment publié (*). Il existe un dithyrambe en faveur de ce jupon; le poète Mac-Intyre l'a défendu avec acharnement. — « Un costume est une coutume, une habitude, c'est l'homme! s'écrie-t-il. Oh! fi de la culotte! jambes sauvages, restez nues! Vous nous emprisonnez dans vos entraves de drap et de coton, vous nous chargez de vos lisières d'enfant ou de vos chaînes de Vieillards. Ah! vous croyez donc qu'il reste au monde trop de débris de la vie libre et franche des temps primitifs, tyrans civilisés, despotes rabougris, qui voudriez que toutes les races fussent de votre taille! arbres nains qui voudriez que les forêts s'abaissassent à votre niveau; tribuns du peuple sans haleine, soldats que la brise enrhume, grands hommes qu'il faudrait entourer de flanelle et de soie, Epaminondas goutteux, que de grands discours consolent de votre décrépitude, et qui pérorez pour le peuple, incapables de vous battre pour lui (**)! » C'était ainsi que le vieux débris de nos sociétés autochthones, le keltisme, conservé par fragments épars en Bretagne, en Irlande, dans les montagnes d'Ecosse et dans le pays de Cornouailles se défendait dans sa colère; dernier souvenir d'une société qui ne

(*) *Scotch Vestures*, etc. 1839, Édinburgh, in-4°.
(**) *Gaëlic poems of Mac-Intyre*; Inverness.

s'acheva jamais, car elle était à peine ébauchée, lorsque les armes romaines l'écrasèrent dans son germe.

La civilisation refoulait dans le désert les races keltiques, et abolissait le jupon bariolé des *Highlands;* c'était l'époque où elle brûlait par milliers les trésors littéraires de la vieille Bohême. L'Europe commençait ce grand travail de fusion générale qu'elle complète et consomme. Les variétés de races s'effaçaient, les patois et les dialectes s'éclipsaient, les petites villes s'absorbaient dans les capitales, les peuplades dans les grands peuples; les nationalités mouraient, entre autres la nationalité keltique des solitudes écossaises. Les Vénitiens travaillaient ainsi la Dalmatie, les Autrichiens la Bohême, les Anglais les montagnes d'Écosse, le czar sa Russie; les derniers vestiges du vieux monde s'en allaient; pour que la reconstruction s'opérât un jour, il fallait que le temps et les hommes se chargeassent de le broyer et de le réduire en pâte. Tour-à-tour la Hongrie, la Pologne, les Highlands, furent nivelés; tout s'aplanit; patois, municipalités, petits centres, individualités morcelées, s'anéantirent l'une après l'autre. L'unité européenne marchait à son but en foulant aux pieds passions, préjugés, attachements traditionnels. Les débris vivants s'insurgeaient en vain, et c'est quelque chose de touchant que leur lutte inutile. Ceux-ci prenaient les armes pour le catholicisme, ceux-là brandissaient la claymore en faveur du prétendant; dans le fait, ils ne défendaient qu'eux-mêmes et leurs souvenirs, tant ces souvenirs sont vivaces. En 1758, sur la grève de Saint-Cast, dans notre vieille Bretagne, les Anglais étaient en guerre avec nous, une compagnie de montagnards gallois débarque : nos paysans bretons prennent leurs fusils et vont au pas redoublé à la rencontre des ennemis; tout-à-coup ils s'arrêtent : les

montagnards se sont mis à chanter leur chant de guerre; nos Bretons reconnaissent dans la cantilène galloise cet air qui a bercé leur enfance; mêmes paroles, même musique. Des deux côtés les officiers bretons et gallois commandent *feu* dans la même langue; les descendants des Keltes laissent tomber leurs armes en pleurant, et l'on s'embrasse. (*)

L'Europe d'ailleurs était si vieille, et sa politesse, léguée par l'Italie, mêlée d'emphase par l'Espagne, raffinée par la France, commençait à lui peser si fort, que le goût de la vie sauvage et primitive la saisissait de temps à autre, et chatouillait vivement son ennui; c'est ce qu'on a vu dans le triomphe du matelot solitaire Robinson. Burke, jeune encore, écrivait un livre où il essayait de prouver que le vague et l'obscur, c'est le sublime, que la barbarie réunit ces deux privilèges, et que la Bible n'est sublime qu'à ces titres (**). On le comprenait très-bien en Angleterre, et son traité y avait du succès; en effet, la Bible y était devenue familière à tous, et cette expression d'une civilisation primitive, avait pénétré dans le langage vulgaire. On employait les psaumes d'une façon proverbiale; le Cantique des Cantiques retentissait dans les conversations et au parlement; la mixtion du génie biblique et de l'esprit gothique s'était accomplie; l'existence privée appartenait à l'un comme à l'autre. Un prêtre et un critique instruit, le docteur Lowth, achevait de faire pénétrer la poésie des prophètes au sein de l'intelligence britannique en expliquant dans un commentaire admirable (***) le procédé rhythmique des Hébreux et leur procédé de composition, —

(*) V. plus bas, seconde partie, *Lord Chesterfield*.

(**) *Essay on the sublime and beautiful.* V. première série, *E. Burke.*

(***) Lowth, *Commentaries on the sacred Scriptures.*

redoublement de l'image, écho de l'idée, parallélisme de la phrase, une sorte de rime constante pour la pensée, frappant l'esprit d'une percussion double et régulière, qui enfonce dans la mémoire le trait et la couleur, et les grave avec la flamme.

Si vous supposez à cette époque, en 1750, un poète sauvage sortant de terre tout-à-coup, vague comme une des ombres de la caverne d'Endor, fruste comme les strophes rudes et parallèles du roi David, calqué sur le procédé biblique, Écossais d'ailleurs, agréable à l'orgueil souffrant d'une race étouffée, et reproduisant l'apparence de la vie barbare, avec ses héros demi-nus et ses vierges héroïques, vous êtes en face du plus beau succès possible et vous rencontrez Ossian.

Ce triomphe était préparé; philosophes et historiens créaient des utopies sauvages. Mallet le Génevois avait mis à la mode la Scandinavie, et Walpole lui-même étudiait ces ouvrages ennuyeux : « Je me suis enfermé, dit-il, j'ai disparu pendant près d'un mois, tout occupé que j'étais des guerres danoises et des vieux Scaldes (*). » A la même époque, Dalrymple parle avec enthousiasme de ce peuple kelte « que le joug romain et saxon n'a pas touché, que les invasions danoises n'ont pas entamé, des derniers fragments de cet empire si vaste autrefois, et qui s'étendait des piliers d'Hercule jusqu'à Archangel. » Un grand intérêt se concentrait donc sur les souvenirs de l'Écosse. Les imaginations énervées se précipitaient vers un âge d'or qui devait briller dans l'avenir; on ne doutait pas qu'il ne se fût épanoui aussi dans le passé et qu'il n'eût versé ses parfums sur la vie sauvage, en dépit des théologiciens et du pé-

(*) Lettre à Conway, 1759.

ché originel, que l'on n'était pas fâché de contrarier un peu.

En Irlande comme en Écosse, en Bretagne et dans le Cornouailles, de vieilles ballades keltes se chantaient encore au XVIII[e] siècle, défigurées par leur course à travers les âges, et dont plusieurs, comme l'a très-bien prouvé Finn Magnussen dans son remarquable essai (*), paraissent se rapporter à des origines scandinaves et non keltiques. Le nom d'un barde, Ossain chez les Irlandais, Ossian chez les Écossais, s'y trouvait répété assez souvent, et la plus remarquable de toutes ces chansons le montrait ennemi du christianisme, ou du moins comme rebelle à ses enseignements primitifs. Ce n'est pas, à proprement parler, de la poésie; c'est cette chronique mesurée qui sert d'annales aux peuples privés de l'imprimerie et peu habitués à écrire. Le caractère général des fragments keltes n'est pas la mélancolie, la grâce ou la facilité de l'imagination; c'est l'énergie, c'est une poésie pour ainsi dire active et « de faits. »

Le fragment qui suit en est une preuve. Quant à la mise en scène, on peut la créer sans peine; Ossian se repose au pied d'un arbre; le prêtre convertisseur de l'Irlande, Patrick, se tient debout devant lui, et les répliques se succèdent par stances alternées, dont nous conservons autant que possible le mouvement naïf :

OSSIAN ET PATRICK.

OSSIAN.

« Patrick, conte ton conte; je te le demande de par les

(*) *Forsæg til Forklaring over nogle Steder af Ossian*, etc. Copenhague.

livres que tu as lus ! Vraiment, les nobles Fions d'Irlande ont-ils possession du ciel (*) ?

PATRICK.

— Je t'assure, Ossian aux grandes actions, que le ciel n'est pas en possession de ton père, ni d'Oscar, ni de Gaul.

OSSIAN.

— Patrick, voilà un mauvais conte que tu me contes sur mes pères. Pourquoi serais-je dévot, si le ciel n'est pas en la possession des Fions d'Irlande ?

PATRICK.

— Tu dors, Ossian, et il y a longtemps. Lève-toi et écoute les psaumes, ta force est morte ; tu ne peux plus résister à la fureur de la bataille.

OSSIAN.

— Eh bien ! si je suis vieux et sans force, si les Fions ne sont pas au ciel, j'enverrai promener ta cléricature (*chlersenach'd*), et je ne t'écouterai pas chanter.

(*) *Transactions of the royal Irish academy ;* Dublin, p. 96. — Le *Urnigh Ossian* (prière d'Ossian) commence ainsi :

« Innis sgeul a Phadruic
» An n'onair do leibh,
» Bheil neamb gu aridh
» Aig maithibh Fianibh Eirin, etc. »

Chaque interlocuteur réplique par une strophe de quatre vers de six pieds.

PATRICK.

— Des chansons douces comme les miennes! jamais tu n'en as écouté jusqu'à cette nuit, depuis le commencement du monde, toi âgé et peu sage vieillard, qui souvent as rangé tes vaillantes troupes sur la colline.

OSSIAN.

— Oui, souvent j'ai rangé mes troupes vaillantes sur la colline; Patrick aux mauvaises intentions, tu fais mal de dénigrer ma taille, qui jadis était belle. Mon père n'avait pas moins de douze chiens, et nous les lâchions dans le vallon de Smal. Plus doux à mon ouïe était le cri des chiens que la sonnerie de tes cloches, Patrick.

PATRICK.

C'est parce que ton suprême bonheur fut d'écouter les chiens et de passer en revue tes troupes tous les soirs, et non d'offrir à Dieu tes prières, que Fin et ses héros sont prisonniers.

OSSIAN.

Il est dur de croire, à ton conte clerc aux pages blanches, et de penser que Fin, l'homme généreux, soit prisonnier de Dieu ou des hommes.

PATRICK.

Fin est maintenant prisonnier dans l'enfer, lui qui distribuait de l'or. Parce qu'il n'a pas adoré Dieu, il est triste dans la maison de torture....

OSSIAN.

Quel espèce de lieu est cet enfer, Patrick à la grande

science ? N'est-ce pas aussi bon que le paradis ? y trouverons-nous des daims et des chiens de chasse ?

PATRICK.

Toute petite que soit la mouche qui bourdonne ou se traîne dans le rayon du soleil, ces êtres ne peuvent se glisser même sous un bouclier sans que le roi de gloire le sache.

OSSIAN.

Alors Dieu n'est pas semblable à Fin-Ma-Cual, notre roi des Fions. Tout homme sur la face de la terre peut entrer dans sa tente.

PATRICK.

Ne compare jamais un homme à Dieu....

OSSIAN.

Je compare Fin-Ma-Cual à Dieu même...

PATRICK.

C'est ce qui a occasionné ta perte, de n'avoir pas cru au roi des éléments.

OSSIAN.

Pas du tout, mais d'avoir été à Rome, où Fin a été deux fois pour son malheur. On nous a forcé de livrer la bataille de Gabhra ; beaucoup de Fions y ont été tués.

PATRICK.

C'est que vous n'avez pas laissé Dieu vous mener, Os-

sian le blasphémateur ! Dieu est plus grand que tous les héros d'Irlande.

OSSIAN.

Moi, j'aimerais mieux une belle bataille livrée par Fin et ses héros, que le Seigneur que tu adores, et toi-même, clerc ! »

Telle est cette curieuse ballade, à la fin de laquelle Ossian, effrayé de son impiété, invoque la protection des douze apôtres.

C'est un excellent point de comparaison. On ne peut attribuer à ce fragment aucune valeur poétique ; mais le sceptique le plus déterminé doit l'accepter comme authentique ; tous les caractères de la vérité s'y réunissent. Vers 460 Patrick, sans doute Patritius, se trouvait en face du vieux chef de clan, le civilisateur en face du sauvage. Le monde tremblait devant Attila, la civilisation romaine mourait,—Venise naissait, — Théodoric amenait les Goths en Espagne, — et dans les profondeurs des forêts de l'Écosse, un chef aveugle et un moine chrétien, se rencontraient, représentant l'un le paganisme barbare, l'autre la civilisation chrétienne.

Les autres ballades, dont quelques-unes valent mieux (*), n'ont pas le mérite historique que je viens de signaler. On en a découvert treize en Irlande, quinze en Écosse, et huit dans le comté de Cornouailles ; ces trésors de localités nationales, dont chaque pays se faisait une gloire ex-

(*) Surtout l'*Invasion de l'Irlande par Erragon*, dont Macpherson a fait la *Bataille de Lora*. Avec soixante vers de huit pieds très-simples, il a composé six cents lignes emphatiques. Voyez dans les poèmes gaëliques publiés à Perth, p. 305 : *Oran eader Ailte agas*, etc.

clusive, n'ont été ni réunis en corps d'ouvrage, ni commentés avec impartialité ; les Irlandais ont milité pour l'Irlande, les Écossais pour l'Écosse. Macpherson seul, les a exploités, en les falsifiant et en les confondant.

Au moment même où Lauder chassé par le mépris, partait pour les Barbades, il y avait près de la source de la Spey, dans les replis moussus et solitaires de Badenoch, un jeune garçon qni étudiait la Bible et rêvait la gloire. L'Écosse venait d'être réunie à l'Angleterre; un ministre écossais gouvernait les conseils du pays; un vif sentiment d'orgueil fermentait des bords de la Clyde jusqu'aux Orcades, et cet orgueil était mêlé de quelque tristesse, on a vu pourquoi. Macpherson, il s'appelait ainsi, était pauvre, de race montagnarde et keltique, allié aux vieux clans, destiné à l'état ecclésiastique, et savait la langue erse ou gaëliaque, que sa nourrice et sa mère lui avaient apprise. C'était une intelligence souple et de second ordre, habile à s'assimiler les formes et les images, dénuée d'invention et de force, servie par une mémoire excellente et par de bonnes études classiques. Le portrait de Macpherson, par Reynolds, exprime cette facilité ingénieuse d'un talent né pour le pastiche. Il y a plus de Scapin que d'Homère chez ce personnage. L'œil pétille d'esprit, la pose est théâtrale, le front n'a rien d'élevé, je ne sais quel sourire, légèrement dessiné sur les lévres moqueuses, semble protester contre l'inspiration factice qui dupera le monde et les critiques. Après avoir été sous-maître dans une école, après avoir relu souvent dans les solitudes tristes et fleuries du plus beau canton de son pays Milton et Homère, Burke et le docteur Lowth, Mallet et les skaldes, le jeune poète voulut appliquer ses études à la description de l'École sauvage. Ses deux poèmes, le *Highlander* (le Montagnard), et le *Hunter* (le Chasseur),

n'attirèrent l'attention de personne. Il avait réuni là-dedans météores, nuages, montagnes, vierges armées, orages et fantômes, tout ce qui peuple les poèmes d'Ossian. L'imitation des poèmes à la mode, du *Caractacus* de Mason, des poèmes scandinaves de Gray, du style pompeux de Thomson, était trop évidente; et le jeune homme n'eut aucun succès.

Cependant le hasard se chargea de lui révéler sa mission. Home, auteur de *Douglas*, tragédie peu dramatique, s'était mis à la recherche des fragments keltiques, auxquels il attachait une importance extrême : comme il parlait en présence de Macpherson, celui-ci affirme qu'il en possédait plusieurs. On le presse. Il recule; puis, au bout de quelques jours, il offrit à Home, qui par parenthèse ne savait pas un mot de gaëlique, la traduction d'un fragment prétendu original, et si évidemment controuvé, qu'il l'a retranché depuis de sa collection ossianique. Home avait de l'influence et des amis; la vanité nationale s'émut. Blair, autre esprit délicat et crédule, prit à cœur cette résurrection, qui donnait un Homère inattendu, non-seulement à l'Écosse, mais à l'Europe keltique. L'intérêt du dernier souffle s'attachait à ces populations mourantes; c'était leur agonie. Il y avait peu d'années que le désarmement des clans ou *klaans*, la destruction du patriarcat des montagnes, annonçaient l'accomplissement des destinées; ces idiomes et ces coutumes, qui allaient disparaître se teignaient d'une lueur mélancolique.

Macpherson abandonnant avec joie son stérile métier et sa solitude misérable, laissa ses nouveaux amis, les keltes littéraires, fournir aux dépenses de son voyage d'agrément, et parcourut les Highlands pour y rechercher des fragments ossianiques. C'était entre 1766 et 1767. L'Angle-

terre puritaine, triste encore, mais moins sévère qu'à l'époque de Daniel de Foë, voguait en pleine mer sentimentale; Richardson, Young et les tragédies d'Otway s'étaient emparés de la mode (*). Ces types servirent à Macpherson le rhytme biblique et les couleurs scandinaves concoururent à son entreprise, et la poésie sauvage primitive fut retrouvée non pas horrible; Macpherson était moins inhabile; il lui prêta ses décorations d'opéra-comique, houlettes et rubans, héros généreux, filles mélancoliques; il inventa des armures d'acier, des coupes en coquillage, de grandes fêtes dans des tourelles couvertes de mousse, de jolis vaisseaux traversant la mer. Il fit disparaître les vieux Écossais, hommes nus, avec un petit bouclier, un dard, une épée, de petits canots; la sentimentalité de Richardson, la tristesse d'Young, la chevalerie de Tressan, le parallélisme de la Bible, composèrent son pastiche.

Il était difficile de donner une religion aux vieux Scotts: qui n'avaient pas même de druides, Macpherson se tira d'affaire en ne leur en donnant aucune; il en fit des athées raffinés, comme Walpole et madame Dudeffant; il cacha Dieu sous les fantômes. Copiant de son mieux Homère, il jeta comme une vapeur molle et vague sur les choses matérielles. La description des Grecs par Fénelon lui servit de modèle, et quelques vieilles ballades keltes, parodiées et amplifiées, entrèrent dans cette composition extravagante, à laquelle des noms propres traditionnels étaient nécessaires pour soutenir la charpente de l'œuvre. Cette *veine* facile, que nous avons déjà remarquée en lui, lui fut très-utile; elle lui fournissait l'élément fluide d'un coloris qu'il empruntait à toutes les muses, à Milton, Collins,

(*) V. *Études anglaises, troisième série*, naissance et développement de la *Littérature funèbre et mélancolique*.

Gray, Spencer, Homère, Tasse et Virgile. Soutenu dans sa fraude par la vanité nationale, déterminée à tout croire aveuglément, il fabriqua jusqu'à une tragédie kelte avec chœurs, à l'instar d'une pièce médiocre de l'Anglais Mason (*), fort admirée alors. On y voyait apparaître *Carac-Hayl, l'empereur Caracalla*, quatre années avant que ce sobriquet fût inventé, et Dumbarton mis à feu et à sang avant même que cette ville fut bâtie. Avec *Al Cluyd*, il inventait Balcluta; des Orckneys, il faisait Inistor; Solin dit qu'elles n'étaient pas peuplées de son temps, Macpherson les civilise. Il crée des villes, des peuples, des noms, des clans; son Carick-Thura est composé de deux noms de localités : l'un, Carick, tellement moderne, qu'on ne le connaissait pas aux Orckneys avant qu'un Stuart, propriétaire dans ces îles, y bâtit une maison qu'il appela hôtel Carick. Macpherson trouva dans Mallet le cercle de pierre de Loda; par une erreur bizarre, il prit un nom de lieu pour une divinité.

Rien ne désabusait des esprits résolus à ne point perdre leur poète, à créer les lettres de noblesse de l'Écosse. Les supercheries de Daniel et de Psalmanazar furent renouvelées, on paya un petit garçon pour apprendre par cœur la traduction gaélique de quelques fragments; on persuada à un vieux capitaine idiot, fanatique de son pays, que ces fragments, il les avait entendus depuis sa première enfance; on fit grand bruit d'un manuscrit keltique longtemps conservé au collége des jésuites de Douai, et qui s'était égaré par malheur. Un fait indubitable, c'est que dans les manuscrits erses ou keltiques qui ne sont pas rares, et dont quelques-uns remontent au XVe siècle, personne n'a encore découvert un seul vers cité par Macpherson.

(*) *Caractacus.*

Il est curieux de comparer aux créations de Macpherson les fragments avérés que la société irlandaise et les archéologues écossais ont recueillis. Macpherson a intercalé au commencement du IVᵉ chant de Fingal, poème qui d'ailleurs est le chef-d'œuvre de la falsification ossianique, une de ces ballades qu'il a amplifiée de la manière suivante :

« Qui donc, dit Macpherson, s'avance en chantant sur la colline, comme l'arc léger de la lune ? C'est la fille à la voix amoureuse, c'est la fille aux bras blancs de Toscar. Souvent tu as écouté ma chanson, souvent donné les larmes de la beauté. Viens-tu écouter les guerres de mon peuple, écouter les actions d'Oscar ? Quand cesserai-je de pleurer près des eaux dormantes de Cona ? Mes années se sont passées dans la bataille ; mon âge est dans l'ombre de la douleur.

» Fille à la main de vierge, je n'étais pas triste et aveugle, sombre et abandonné, quand Evirallin m'aima. Evirallin aux longs cheveux bruns-noirs, à la poitrine blanche, fille de Brenno. Mille héros recherchaient la vierge ; elle refusait son amour à mille. Les enfants de l'épée étaient dédaignés. Gracieux était Ossian devant elle. J'allai pour demander sa main jusqu'aux ondes noires du Lego. Douze de mon peuple étaient là, fils de Morven aux belles rivières. Nous parvînmes jusqu'à Brenno ami des étrangers, Brenno à la cuirasse sonnante. D'où viennent, s'écria-t-il ces armures de fer ? Peu facile il sera de gagner la vierge qui a refusé les fils d'Erin aux yeux bleus ; mais sois béni fils de Fingal. Heureuse est la vierge qui t'attend ! Si douze filles de la beauté étaient à moi, tu choisirais entre elles, fils de la gloire ! »

Cette élégie semble appartenir à Gessner et à Florian. Voici les rubans, la poudre et les mouches des boudoirs

modernes, — Guarini et le *Pastor fido* sont dans « la fille aux bras blancs de Toscar, » — les skaldes dans le « fils de la Gloire, » — Jérémie dans ce vieillard « qui pleure auprès des eaux dormantes, » — Milton et Spencer dans « l'arc léger de la lune, » — et les pastorales du XVIIIe siècle dans la manière même et l'accent du poëte. Comparons ce vieux débris. Ossian a été insulté par une jeune fille. Il la gourmande, dans cette ballade très-courte et assez sèche, où il fait valoir ses anciens titres, sa bravoure d'autrefois et l'amour d'Evirallin ; il part de là pour raconter en quelles circonstances et de quelle manière il a obtenu jadis la main de sa fiancée. Son interlocutrice l'avait appelé impoliment *vieux chien ;* c'est contre cette désignation qu'il se récrie d'abord :

« Vieux chien ! — Il est un chien, celui qui n'obéit pas. — Mais je te le dis, fille peu sage, j'ai été vaillant en bataille, maintenant je suis usé d'années.

» Quand nous nous rendîmes près de l'aimable Erin à la main brillante, favorite dédaigneuse de Cormac, nous allâmes au lac Lego, douze des plus vaillants guerriers qui fussent sous le soleil.

» Veux-tu savoir notre pensée ? C'était de faire fuir les lâches. Bran, fils de Leacan, salua doucement et résolument la bande qui n'avait jamais été souillée.

« Il nous demanda ensuite en termes amicaux pourquoi nous venions. Caoilte répondit à notre place : « Pour demander ta fille (*) ! »

(*) *Suiread Oisein air Eamhair-aluinn* (Comment Ossian obtint la main d'Evirallin). — Le poëme est en vers de huit pieds :

Is Cuth-daine far nach ioranluine, etc.

(*Transactions of the Irish society*, I, p. 53).

Le caractère brutal de cette pièce est analogue à celui de la conversation entre Patrick et Ossian, que nous avons citée ; elle est brève ; la couleur est abrupte, la barbarie se fait jour partout : — « C'est le combat de deux lions.... c'est le choc de deux vagues.... Le sang chaud sort des blessures... Ils frappent comme le marteau sur l'enclume... Cinquante épées bleues paraissent sur la montagne... Je coupai la tête de l'ennemi et l'emportai par les cheveux. » Le Florianisme de Macpherson ne vaut pas ce trait de poésie sauvage ; « luisent cinquante épées *bleues* » sur la montagne.

De pareils traits ne sont pas rares dans les quatre ou cinq cents vers qui composent le trésor de la poésie keltique ; ce qu'on n'y voit jamais, c'est le nuage, le fantôme et le sentiment, les trois éléments du thème de Macpherson. Le poète sauvage « garotte l'ennemi par le cou, les pieds et les mains (*) ; » accable « son front chauve d'une multitude de coups de poings (**), » et lui coupe la tête avec délices, ce qui est toujours le dénoûment... « Les étincelles jaillissent des casques..., des rivières de sueur coulent des bras..., des ruisseaux de sang coulent des membres..., une grêle de débris se détache des lances... ; neuf jours on se battit, ils se souvenaient de leur haine..., mères et filles étaient lasses du combat... ; enfin, Gaul coupa la tête de Conn.... Neuf jours il pansa ses blessures, écoutant la chanson jour et nuit ; cinq cents des nôtres étaient morts : et le roi vainqueur pleura. » Ce dernier trait est sublime. Macpherson le transforme ainsi : « Les larmes de Fingal coulèrent sur la bruyère de la nuit. »

C'est plus qu'une falsification, c'est un mensonge contre

(*) *Combat de Gaull et de Conn*, vers 62. (*Transactions*, I, p. 50).
(**) *Ibid.*, id., vers 68.

le génie poétique d'une race que Macpherson fit accepter à son temps. Il sut donner un poète sauvage à une société qui se faisait sauvage, et attribuer ce barde à l'Écosse, son pays. Le siècle n'aurait pas voulu d'un vrai poète primitif; Raynal lui plaisait pour l'énergie, et Gessner pour la tendresse. Il lui fallait Dorat et Ossian, la corruption et la barbarie.

L'orgueil écossais s'émut, et toutes les passions militèrent pour le faussaire; on ne reconnut pas dans son œuvre Homère, Isaïe et les scandinaves falsifiés. Comme on s'ennuyait fort de la poésie de cour; les uns cherchaient l'idéal sauvage, la plupart l'idéal mélancolique. Les gens du monde et les femmes donnèrent dans le piége; plus on est raffiné, plus on est accessible à de tels artifices, et le propagateur du faux Ossian publié en 1768 par Macpherson fut précisément l'homme d'Angleterre qui avait le plus de finesse brillante dans l'esprit, Horace Walpole.

Le monde élégant obéissait en aveugle à ce roi des curiosités et des singularités de bon goût, qui d'ailleurs ne savait pas un mot de keltique. Un petit cercle délicat l'environnait, groupe curieux et spécial que nous avons essayé de décrire (*); la littérature, les arts et la politique y aboutissent sans l'usurper, une teinte érudite et grave en tempère la frivolité essentielle; vous diriez ces paysages de Watteau, couverts d'une ombre presque mélancolique, au gazon velouté sur lequel Scapin s'étendit à l'aise, faisant la cour à madame de Parabère, qui agite son éventail et sourit. Walpole n'a jamais pris au sérieux ses propres goûts; il adorait les antiquités, comme un joujou, et surtout cette bagatelle prétentieuse, son petit château gothique de Strawberry. Walpole touchait à M. de Maurepas, à madame Du-

(*) V. première série, *Robert Walpole*, etc.

deffant, à Crébillon fils, à ces esprits aiguisés, minces et brillants, qui étincellent à la surface de notre XVIII[e] siècle. Pour l'agrément et la finesse, il a peu de rivaux; c'est froid et vif, brillant et coloré comme la glace sous le soleil. Les passions politiques le laissent tranquille; il n'a touché de sa vie à ces ressorts qui ont brûlé la main de son père. En approche-t-il, dit-il un mot du Parlement et des ministères, c'est pour en rire. Il préfère un profil de roi saxon sur une médaille à tous les ministres en vie. Nous ne pardonnons jamais à ceux qui ne nous ressemblent pas; on accusa Walpole d'être précieux, maniéré, quintessencié. Il était naturellement tout cela et ne s'en doutait guère, lui, né comme lord Chesterfield, assez mal à propos au milieu de l'Angleterre constitutionnelle.

L'arrière-boutique et l'atelier secret de la politique, qu'il avait vus de près, l'avaient dégoûté, cela se conçoit; il eût été, comme la plupart des fils, désolé de ressembler à son père. Heureux de sa bonbonnière gothique, il y entassait les curiosités, et méprisait le sérieux de la politique contemporaine; nul ne se connaissait mieux en vieux tableaux et en vieux manuscrits. Il faut étudier dans ses lettres l'état de Londres en 1770, ce tourbillon commercial, littéraire, civilisé, où il continuait Chesterfield, à titre d'interprète de la France, d'anneau aimable entre les deux races.

Ses amis Mason et Gray, l'un qui se croyait voué aux Keltes par la mauvaise tragédie qu'il leur devait (*), l'autre qui s'était affilié aux Scandinaves par les longues études de sa retraite et par ses odes imitées des skaldes (**), séduits d'abord par l'Homère kelte, séduisirent à leur

(*) *Caractacus.*

(**) *Woe to thee, ruthless king*, etc.

tour l'homme du monde et le courtisan. Beaucoup de gens de goût furent dupes. Une bruyante dispute s'éleva, vers 1768, sur l'authenticité d'Ossian; toutes les intelligences fines et gracieuses se laissèrent decevoir; les esprits vigoureux et pénétrant résistèrent; Blair, Mackenzie, Home, tous Ecossais d'une école aimable et énervée, défendirent Macpherson; Samuel Johnson, Voltaire et Hume le combattirent. Le falsificateur avait remué des passions générales et particulières, des instincts éclos et vagues. Letourneur, autre habile homme, accommoda cette œuvre pour notre usage; le style biblique nous aurait déplu : Letourneur le para. Le précepteur écossais avait délayé les vieilles ballades en style d'Isaïe et d'Homère; le traducteur français ajouta le mensonge d'une élégance française à ce mensonge d'une grandeur biblique; enfin Cesarotti, un peu tard, y ajouta le dernier mensonge d'une grâce italienne. D'altération en altération, de raffinement en raffinement, l'Europe devint vassale des Moïnas, des Temoras et des Selmas; on accepta ce monde féérique, cette lune toujours pâle et toujours riante, et le parfum musqué de ces déserts et cette éternelle mélancolie.

Ainsi nos aïeux, vers le commencement du XVII[e] siècle, avaient eu foi en Céladon, que le druide Adamas escortait (*). Cette frénésie pour la nature, cette ardeur pour la solitude, ce fanatisme pour les héros primitifs coïncidaient avec la mélancolie d'Young et les cris de Jean-Jacques Rousseau; Goëthe, dans sa douce et grave solitude de Francfort, se nourrissait de cette lecture qui préparait *Werther* et qui annonçait lord Byron; tous les héros ossianiques passent en longues files nuageuses devant le jeune

(*) Voyez l'Astrée.

homme prêt à mourir. Si de Foë, le fabricateur de personnages calvinistes, avait fait la leçon à la première moitié du siècle, nous tous, enfants de ces derniers temps, nous avons été bercés dans les vapeurs ossianiques : les plus grands, les plus purs d'entre nous ont passé par là ; tous ont connu cette blessure, la haine de la société, l'amour de la vie sauvage, amour de l'isolement, douleur voluptueuse. Qui n'a pas redit les beaux vers de Byron : « J'ai fait une société de la solitude ! » Pour moi, dans le jardin paternel, je me souviens encore avec quelles délices je goûtais ce plaisir furtif de l'Ossian falsifié, du dangereux *Werther* et des *Confessions* de Jean-Jacques ; cette vie farouche de Robinson, d'Ossian, de Rousseau à vingt ans, en face de la nature, seul avec Dieu !

Werther qui se tapit au fond des gazons embaumés, heureux de ne plus entendre parler des hommes, représente tristement la jeunesse de cette époque, formée par Obermann, Jean-Jacques, madame de Staël et Macpherson ; — jeunesse qui comprenait la décadence de l'Europe.

Cependant l'heureux menteur faisait sa fortune. Il avait soin, par respect pour sa propre fraude, de retraduire en keltique ses prétendues traductions anglaises ; les connaisseurs assurent que ces originaux controuvés abondent en tournures modernes et en vocables empruntés au latin et au français que l'idiome ancien ne connaît pas (*). Pendant qu'on discutait là-dessus, Macpherson était nommé secrétaire du gouverneur de la Floride, et plus tard agent du nabab d'Arcot ; il faisait ses affaires et siégeait au parlement. Il ne manquait ni de souplesse ni d'à-propos. Sa traduction d'Homère dans le goût de la Bible, et son his-

(*) Voir Malcolm Laing, éd. d'Ossian.

toire d'Angleterre dans le goût d'Ossian, ne réussirent pas: il n'était fait que pour le pastiche. On écrirait un livre plein d'intérêt, sur l'influence qu'il a exercée en Europe. Pour avoir si hardiment fondu des couleurs hébraïques dans des couleurs scandinaves, et donné au tout des noms irlandais, il marche de pair avec les plus illustres. A une époque où le monde ennuyé attendait et désirait ce Florian biblique, homérique et dantesque, l'engouement fut subit, général, immense. Les Anglais estimaient la poésie d'Ossian;—les Français y pensaient beaucoup;—les Allemands la rêvaient; — les Italiens en raffolaient.

Cesarotti osa écrire: « Ossian est plus grand qu'Homère.» C'était aussi l'opinion de Napoléon Bonaparte, grande imagination séduite par un grand mensonge; Napoléon était à la fois du moyen-âge, insulaire, biblique. Arnault raconte qu'en revenant d'Egypte, Napoléon s'enferma avec lui dans l'entrepont et se fit lire Homère, qui l'ennuya bientôt, tant il le trouva long, bavard et fatigant; puis il prit un *Ossian* et se mit à en déclamer plusieurs passages, s'écriant à chaque ligne: « Voilà qui est beau ! »

La brume d'*Ossian* s'évapora vite en Angleterre, pays pratique; elle se répandit en Allemagne, où Klopstock gagna cette contagion et la propagea. Toute l'Italie en fut atteinte; la poésie espagnole y céda : il y eut de mauvais opéras, un déluge de romances, des Moïna, des Malvina, des Témora sans nombre; un peintre représenta les cuirassiers de Bonaparte reçus par les vierges d'Ossian dans le palais de Fingall; la critique admira cette caricature dithyrambique. Bonaparte avait mille raisons pour aimer Ossian, qui ne le troublait d'aucune manière, qui chantait le courage et la bataille, et s'abstenait d'idées philosophiques; il ne fallait pas de poésie vraie ou de musique passionnée à

cet empereur qui disait à Cherubini : — « Vous faites trop de bruit, j'aime mieux Paesiello. — J'entends, répondit l'Italien, vous voulez de la musique qui ne vous dérange pas. » — Ossian ne dérangeait personne ; il était peu dangereux pour l'État que les cuirassiers français embrassassent les walkyries dans les nuages, ayant sur leur cimier une étoile nuageuse, et traversant en grosses bottes, le sabre à la main, les vapeurs légères et les lacs solitaires.

Nous autres Français, nous marchâmes bravement à l'avant-garde de l'ossianisme. L'emphase d'Ossian et d'Young convenait aux temps précurseurs de notre révolution. Vers 1780, on ne peut sortir de Paris sans épopée, ni de France sans emboucher la trompette. Si Diderot met sa robe de chambre, il fait une ode ; que l'abbé Raynal écrive l'histoire du poivre et de la canelle, c'est en dithyrambes ; la fièvre se répand dans les phrases, et le plus petit événement enfante des points d'exclamation. Vertot et Mably mettent en roman l'histoire, Jean-Jacques Rousseau la politique et la morale, Barthélemy l'érudition, Mesmer la médecine, Buffon la nature, Levaillant les voyages. Notre monde blasé cherche le roman jusque dans les sévérités de la loi ; témoins Beaumarchais et Mirabeau. Le mouvement, faible au commencement du siècle, se précipite ensuite avec fureur.

---

§ V.

Chatterton.

En 1770, peu de temps après le triomphe de Macpherson, Chatterton se montre : si le fabricateur d'Ossian a fait fortune et trompé le monde, l'inventeur de Rowley ne

trompera personne et mourra de sa propre main. L'homme habile a saisi l'à-propos; l'enfant malheureux se brisera dans la violence de son génie.

Chatterton, fabricateur des poésies de Rowley, ne procède pas seulement de Macpherson et de Daniel de Foë, mais de Walpole et de l'évêque Percy, qui cherchaient tous deux à reconstruire, avec les débris de l'antiquité, la poésie et l'art gothiques. L'ennui dont la civilisation était saisie se révélait par cette ferveur d'archéologie; nous lui devons Walter Scott, elle nous possède encore.

Vers 1765, pendant que Macpherson commençait sa gloire ossianique, le rejeton d'une race de bedeaux qui avaient sonné les cloches de père en fils à Bristol, ville pleine d'antiquités et d'antiquaires, s'élevait triste et orgueilleux près d'une mère pauvre. Cette mère, veuve, mistriss Chatterton, lui avait appris à lire dans une bible gothique; il n'était bruit dans les journaux de la province que de Macpherson, d'Ossian, de Walpole et d'érudition gothique. L'ambition de l'enfant s'allume.

C'était une âme sombre et sans jeunesse. Il dévore dans les coins tous les livres qu'il rencontre; des parchemins tombent sous sa main : il les étudie, les épèle, les copie, les imite, et finit par en fabriquer de semblables. Il apprend seul les mathématiques, le dessin et l'ancien langage; un jour il s'amuse à écrire à un de ses camarades une lettre composée de tous les mots insolites qu'il a recueillis; c'est déjà un emploi de l'archaïsme. Puis il entre chez un avoué, y travaille deux heures chaque jour, donne le reste à l'art héraldique, et apprend par cœur les vieux mots de Chaucer.

Sous les voûtes noires de cette église de Redcliffe, sa patrie, la patrie de ses aïeux les bedaux, il rêve, à treize ans,

sur les temps passés, et il a épuisé toute la science d'antiquaire que lui fournit sa ville natale. Bientôt un journal de Bristol reçoit d'une main inconnue et insère avec empressement la narration en vieux style de l'inauguration du pont de Bristol. On cherche à savoir quel en est l'auteur : Chatterton fait des aveux, et affirme qu'il a trouvé dans une chambre, au-dessus du porche nord de l'église de Redcliffe, des parchemins déposés dans de vieux coffres, dont son père se servait pour couvrir ses bibles, et que sa vieille mère employait à faire des bobines. Nous n'avons plus à nous étonner; la supercherie sérieuse de ces hommes et de ces temps nous est familière.

Cependant les archéologues du pays, M. Barrett, M. Catcott, s'éveillent. Ils font des recherches, et l'enfant les prend pour dupes; il leur donne des fragments nouveaux qu'il fabrique; eux, lui remettent de l'argent qu'il accepte. Alors, cédant à la séduction de sa propre facilité et voyant une source de gain ouverte, il écrit la nuit, sous la clarté de la lune, et se promène, radieux et rêveur, dans les prés de Redcliffe, l'œil fixé sur le clocher paternel. La curiosité des antiquaires et des bourgeois devient plus vive, les espérances de Chatterton s'allument; bientôt, ne trouvant pas que sa découverte fasse assez de bruit à Bristol, il écrit à Horace Walpole, auquel il propose de lui révéler une série de vieux peintres bristoliens, récemment découverts par lui, Chatterton.

Par malheur pour le jeune rêveur de Bristol, Macpherson l'avait précédé d'une année dans cette carrière, et, grâce aux faiblesses de Mason et à la crédulité de Gray, Walpole qui redoutait surtout le ridicule, venait d'être mystifié. Après avoir introduit dans les salons anglais l'Homère keltique, Walpole se sentait un peu honteux; la contro-

verse commencée le désorientait. Il se mit à rire des peintres bristoliens, trouva les fragments envoyés par Chatterton d'une authenticité douteuse, et ne se prononça pas. La langue kelte lui était inconnue, mais il savait bien les mœurs et le style du moyen-âge; il venait de publier son *Château d'Otrante*, pastiche de l'antiquité gothique, frère des œuvres de Tressan, de Florian et des *Incas.* Walpole, juge et partie, rival littéraire de l'enfant de Bristol, eut le bon goût de répondre à Chatterton, de s'intéresser à lui et de lui demander des détails sur sa situation personnelle. Chatterton dans sa réplique, lui dit qu'il était le fils d'une pauvre veuve, qu'il pensait à s'occuper de littérature, et qu'il priait Walpole de l'y aider. Walpole était prêt à faire en France une visite à madame Dudeffant; il laissa de côté la lettre, et à son retour, il trouva une autre épitre de Chatterton pleine d'orgueilleuse colère. Il renvoya les manuscrits. Telle est la simple narration des rapports qui eurent lieu entre l'homme de cour et le fils du bedeau.

Un an s'écoule. Lambert, l'avoué chez lequel travaillait Chatterton, découvre dans le pupitre de son clerc un testament signé de lui et contenant un projet de suicide; Chatterton avait marqué la date de sa mort au 15 avril 1770. Cette habitude de sérieuse fraude dont l'Angleterre avait donné tant d'exemples, et qui avait eu son drame avec Daniel de Foë et sa comédie avec Psalmanazar, devait trouver sa catastrophe tragique. Maître Lambert, qui ne craignait rien tant qu'un *coroner's inquest,* mit à la porte son clerc, de peur qu'il ne se suicidât chez lui. Chatterton écrivit aussitôt à plusieurs libraires de Londres, qui, découvrant dans ses lettres les symptômes du talent, l'encouragèrent et l'appelèrent auprès d'eux. — « Quelles sont vos intentions ? lui demanda un de ses amis. — Je me ferai homme de let-

tres, et, si cela ne réussit pas, prédicateur méthodiste; les hommes sont aussi niais qu'autrefois. Dans le cas où cette ressource dernière viendrait à me manquer, j'en finirais avec un pistolet. »

Un des excellents poètes (*) de notre temps a créé, à propos de Chatterton, l'une des plus pures œuvres de l'art moderne. Quant au vrai Chatterton du XVIIIe siècle, révélation du génie de son époque, celui-là est fils de l'orgueil; il offre la maturité terrible de l'ambition dans l'adolescence, en un temps où toutes les forces sociales se tendaient jusqu'à se briser. Nul sentiment doux ne tempère les ardeurs de son âme brûlée; avant que la misère et le désespoir l'assaillent à Londres, il a décidé de son sort : il mourra; la passion du succès est plus forte que l'âge. Il n'a ni foi, ni amour, ni doctrine; il ne croit pas en Dieu, n'aime personne, il veut jouir vite ou se tuer.

Chatterton offre l'expression littéraire de cette intensité de passion, sourde et voilée, dont Junius le pseudonyme sera la dernière expression politique. Ses journaux, ses lettres, ses notes, ses souvenirs, sont une terre calcinée que nulle rosée ne rafraîchit; il a la rage du succès, la soif impuissante de la fortune. Sobre, grave, rangé, l'égoïsme le jette dans l'abîme. « Il était, dit sa sœur, impérieux et orgueilleux. » Sans instruction primitive d'ailleurs, et ne sachant ni le latin ni le grec, il s'était élevé lui-même;—ce pauvre enfant, tué par sa précocité,—l'enfant qui se fait homme, périt dans l'effort!

Il part pour Londres; ses lettres à sa mère et à sa sœur témoignent de l'orgueil le plus infernal et de la vanité la plus éveillée. Dans la première, 26 avril 1771, il dit que

(*) M. de Vigny.

l'honnête cocher l'a complimenté de ce qu'il tenait *bolder and tighter*, plus hardi et plus ferme que tous ceux qui avaient voyagé avec lui. Plus il avance, plus s'exagère ce développement du *moi*. Arrivé à Londres, il accable d'injures Bristol, sa patrie ; « c'est un misérable hameau ! » — la gloire et le bonheur sont à Londres ; il a fait insérer un article dans un journal et se croit l'empereur du monde. — « Dites à toutes vos connaissances de lire le *Magasin du Franc-Tenancier !* » — Il écrivit à ses amis qu'il les protége, « qu'ils aient à lire le *Franc-Tenancier !* » — « J'ai fait, dit-il, connaissance d'un homme très-important, au parterre de Drury-Lane ; » cet homme important est commis dans un magasin de soieries. Le monde a les yeux fixés sur lui, Londres ne pense qu'à lui ; — c'est le *moi* qui le dévore. Hélas ! grâce à ce *moi* terrible, l'enfant est ingrat ; il ne se souvient pas de ce bon chirurgien antiquaire qui a payé trop cher ses parchemins falsifiés, de cette bonne sœur qui l'a aimé et qui l'aime encore. Il se trompe sur toutes choses, et se croit maître de toute grandeur et de toute science. Il vit au café, car il faut, dit-il, qu'il aille dans les bons lieux, qu'il s'habille bien et visite les théâtres ; il nage dans la béatitude de son avenir, tant est puissante l'ivresse de ses espérances, depuis qu'il est venu se plonger dans la cuve bouillante. « Tout le monde le cherche, la ville et la cour ; quand on est auteur, il suffit de s'y entendre un peu pour deviner, imiter et déjouer les ruses des libraires. » Il avait le vertige ; au sommet de son rocher et de sa gloire fantastiques, il ne voyait pas la misère béante.

C'était l'époque de lord Bute l'Écossais. Un mouvement politique sans vergogne succédait au ministère de Walpole ; Junius, cet autre pseudonyme qui s'explique de lui-même après tout ce que nous avons dit, écrivait ses lettres ; la

guerre des pamphlets était violente. Toute moralité se détruisait dans l'apothéose du succès. Le jeune homme embrassa ses principes, ou plutôt cette absence de principes, déterminé à écrire, pour qui le paierait, satires ou panégyriques; ce n'est pas le vice de l'homme, mais l'œuvre du temps. « Les patriotes cherchent des places, les ministres voudraient garder les leurs. Il serait bien maladroit, dit-il à sa sœur avec une naïve corruption, celui qui ne saurait pas écrire des deux mains, blanc et noir, à droite et à gauche, pour et contre! » La sainteté de la pensée lui est inconnue; quand tous les partis ont soutenu toutes les opinions, il n'y a plus de foi que dans la victoire. « Du côté des patriotes, dit-il, on ne gagne pas un sou, ce n'est pas la peine; il n'y a que les gens du pouvoir qui aient de l'argent. J'espère être introduit bientôt auprès d'un grand meneur ministériel. » Une vieille femme de Bristol, sa seule protectrice, faisait sa chambre et brossait ses habits; cette madame Balance, bonne femme qui ne comprenait rien à la littérature. Un jour il vint lui dire: « J'ai écrit des injures furieuses contre les ministres; j'espère qu'on m'enverra demain ou après à la Tour de Londres, et ma fortune est faite. » La bonne femme le crut fou.

Présenté au célèbre Beckford, lord-maire, il écrit pour lui quelques pamphlets; ce protecteur vient à mourir; Chatterton aussitôt dresse son bilan:

Perdu par sa mort.	1 liv.	11 sh.	6 d.
Gagné en élégies sur sa mort. . . .	2	2	0
— en essais sur sa vie.	3	3	0
Je me réjouis donc de sa mort pour la somme de.	3	13	6

Ses visions s'évanouissent; et l'orgueil le soutient. La

pauvreté approche: il change de logement et loue un grenier. On lui propose une place d'aide-chirurgien sur un vaisseau en partance pour l'Afrique; comme il ne savait rien en chirurgie, M. Barett, chirurgien, refuse de le recommander; sa dernière espérance lui manque.

Alors commence l'agonie du malheureux enfant qui s'était promis de se tuer s'il manquait le succès; il passe des journées sans aliments, et ne veut pas aller retrouver sa mère et sa sœur à Bristol; un apothicaire dans la boutique duquel il entre le prie plusieurs fois de diner avec lui, et il refuse. Un jour seulement il accepte quelques huîtres offertes, et les dévore plutôt qu'il ne les mange; mistress Angel, sa propriétaire, sachant qu'il n'a rien pris depuis trois jours, l'invite à diner avec elle; il repousse cette offre comme un outrage, remonte chez lui, et accomplit sa résolution, consignée dans ce testament écrit une année auparavant. Au moment même où il se tuait, un des chefs du collége d'Oxford, le docteur Frey était sur la route de Bristol, où il allait s'enquérir de Chatterton et le protéger; il arriva au moment où la vieille mère venait d'apprendre qu'on avait enterré le poète dans la fosse des pauvres, près de la maison d'asile de Shoe-Lane.

Tel est Chatterton; les annales des pseudonymes anglais au XVIII[e] siècle, de ces hommes ardents qui violentaient le succès et le voulaient à tout prix, trouvaient leur déplorable victime, et, chose douloureuse, c'était le plus grand d'entre eux; l'homme de génie; je le nomme de ce nom, jamais Chatterton n'a été jeune. Produit unique et monstrueux, cet enfant-vieillard, « avait l'air, dit le docteur Gregory, son biographe, beaucoup plus âgé qu'il n'était; son front était haut, sa physionomie grave et virile; son œil, gris, brillant et perçant, s'enflammait quand on par-

lait de gloire. « Moi, dit-il à sa mère un jour, je ne suis » qu'un enfant, mais je soutiens que Dieu a donné à tou- » tes ses créatures des bras assez longs pour atteindre à » tout, si l'on veut les étendre! » — Cette lutte contre l'impossible l'a perdu, comme Napoléon.

J'estime les faux poèmes de Rowley infiniment supérieurs aux faux Ossian de Macpherson; cependant Chatterton n'a point exercé sur son temps une influence comparable à celle de Macpherson; son talent, aussi puissant que réel, n'est plus apprécié de nos jours. Chatterton possédait le sentiment intime du passé chevaleresque. Dans sa vieille église de Redcliffe, cet enfant avait inventé le xve siècle; il retrouvait le moyen-âge avant Walter Scott. Voici le tournoi, la bataille, les casques, les armures, les vitraux gothiques, — moines passant sur le pont, — consécration de l'église, — bannières, pennons, haches et cimiers. La sympathie avec les temps gothiques coule dans son sang et se répand naïvement dans ce qu'il écrit. Ce qu'on peut reprocher à ses vers, c'est de manquer de fraîcheur et de jeune sève, d'être un fruit de l'orgueil et du courage, plutôt qu'un déploiement intérieur de l'émotion réfléchie. Ces poèmes n'ont pas cinq siècles, comme le veut l'enfant de Bristol; ils ont cinquante ans. C'est un été prématuré, une grappe trop tôt mûrie. Macpherson avait été prudent; qui sait le keltique? où sont les modèles? Mais, en fait de vieil anglais, les points de comparaison existaient, Chaucer, Lydgate, Wicliffe, trouvent des lecteurs studieux et dévoilent la fraude.

On ne discute guère l'authenticité de Rowley, et, une fois convaincu de mensonge, ce noble talent perdit sa valeur. Contemplées cependant sous le demi-jour du passé, comme les vieilles statues sous le vieux porche de son

église, les strophes du jeune homme sont dignes d'une grande estime ; taillées à vives arrêtes, creusées et fouillées avec soin, elles se détachent avec un relief vigoureux. Sans doute il avait plus d'énergie que de souplesse ; la naïveté lui manquait ; la mélancolie et la tendresse ne s'étaient pas développés sous le soleil ardent d'une ambition précoce. Artiste, il rappelle Charles Nodier et Victor Hugo. Son élaboration infatigable fait naitre des couleurs ardentes, des formes vaillamment accusées, presque toujours physiques et matérielles. Pour que sa supercherie eût du succès dans son siècle, il lui manquait les défauts et les affectations à la mode, cette mélancolie nuageuse qui enivrait les femmes et les gens de cour.

On ne le lut guère, tout en plaignant sa mort. On ne sut pas même reconnaître en lui un vrai chef d'école, le porte-étendard et l'initiateur des archéologues romanesques ; — le père de Strutt (*), et le grand-père de Walter Scott.

---

§ VI.

Pseudo-Shakspeare.

La France ne connaissait ni ces intérêts ni ces combats. Le peu de falsifications qu'elle subissait se réduit à une ou deux chansons attribuées à Henri IV et à Marie-Stuart ; on trouve encore aujourd'hui des âmes innocentes qui croient pieusement que Henri IV a inventé, en s'accompagnant du luth, la chanson célèbre :

Viens, aurore,
Je t'implore...

(*) Auteur de *Quen-Hoo-Hall*.

Les biographies universelles ne tarissent pas d'éloges en faveur des vers gracieux attribués à Marie Stuart :

Adieu, plaisant pays de France, etc.

Rendons-les à un journaliste du XVIIIe siècle, fabricant de pastiches ingénieux, de Querlon, qui avoue sa fraude dans une lettre à l'abbé Mercier de Saint-Léger. Lorsque la rénovation anglaise du moyen-âge, opérée par l'évêque Percy, éditeur des vieilles ballades, eut pénétré en France, le marquis de Surville essaya et fit réussir parmi nous une œuvre analogue à celle de Chatterton. Nous ne parlerons pas de lui ; la matière a été épuisée par M. Sainte-Beuve, qui a très-finement et complètement indiqué, à son ordinaire (*), la petite veine archéologique qui jaillissait de Lunéville et de la cour de Nancy, et trouvait pour organes principaux Tressan, Paulmy, Barbazan, Legrand d'Aussy, et, dans un autre ordre, du Belloy, Sauvigny et Collé. Cette école aurait pu fructifier si notre monarchie ne se fût affaissée. Lorsqu'elle périt dans l'orage, un gentilhomme en évoqua le génie pour consoler sa douleur auprès des ruines sanglantes; M. de Surville devenu père de son aïeule, lui prêta des accents pleins de grâce et assurément très-modernes.

Pour être complet, il faudrait parler ici de Junius, ce grand pseudonyme politique, dont on a souvent interrogé le voile mystérieux; il terminerait convenablement cette galerie de masques célèbres, si tout n'avait été dit mille fois, surtout par lord Brougham, sur la sévérité âpre de

(*) *Clotilde de Surville* dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre 1841.

son style, sur les douze écrivains dont l'ombre le réclame, et sur le peu d'intérêt actuel de cette polémique autrefois si animée et si incisive. Nul prosateur anglais n'écrivait une prose plus acérée et resplendissante, plus cassante et plus serrée, qui ressemble à l'acier bien trempé.

A peine ose-t-on, après ce phénomène douloureux du jeune Chatterton et la gloire anonyme de Junius, nommer l'imposteur Ireland, le pseudo-Shakspeare, héros de la petite pièce après la tragédie.

Samuel Ireland le père avait passé sa vie à voyager sur les bords de l'Avon, pélerinage dont il consigna les résultats dans un curieux volume tout rempli de crédulité. William-Henri Ireland le fils, voyant son père disposé à bien payer une signature shakspearienne, lui apporta successivement un reçu, un acte par-devant notaire, une confession de foi protestante, des lettres d'amour de la jeunesse de Shakspeare; cet appât eu du succès. Il s'enhardissait à fabriquer ces documents griffonnés sur de vieux parchemins souillés, salis, couverts de suif et de cendre. Le jeune homme couronna son œuvre par une nouvelle édition du *Roi Lear* corrigé, et par une tragédie de Shakspeare, à ce que disait Ireland, intitulée : *Vortigern et Rowana.* L'excellent père publia sur papier vélin la fraude de son fils. Aussitôt érudits d'accourir ; les uns baisent les parchemins, les autres se mettent à genoux. On discute sur les dates, on analyse la couleur de l'encre, la forme des lettres ; et à ce propos, mille épithètes homériques sont échangées. Personne n'ose prouver par la niaiserie des œuvres l'imprudence de la fraude.

Un auteur à la mode, sir Bland Burgess, décore d'un prologue le prétendu drame de Shakspeare, et en appelle au bon goût des auditeurs. *Vortigern*, joué par les grands ac-

teurs de l'époque, tombe au milieu des rires et des sifflets. Lorsque Kemble prononça ce beau vers du jeune Ireland :

Finissez, finissez, farce trop sérieuse,

le gémissement et le hurlement du parterre dura près de cinq minutes, dit miss Seward. Le jeune homme se consola dans les bras de son père, qui resta heureux et dupe.

Résumons en peu de mots ces annales anglaises de la fraude littéraire. Ici les dates sont expressives; de Foë, le héros et le martyr, écrit ses histoires morales entre 1715 et 1730; Psalmanazar publie ses confessions en 1764; Macpherson accomplit son œuvre en 1768; Chatterton essaie la sienne en 1770.

Cette lutte d'intérêts masqués et violents offre un problème intéressant pour le philosophe; un fait bizarre qui n'avait pas été signalé, même par Coleridge et d'Israëli. On dirait que cette société triomphante et active, en redoublant d'ambition et d'efforts, a fait entrer dans les créations de la fantaisie la sérieuse ardeur de son fanatisme (*).

(*) *Revue des Deux-Mondes*, juin 1844.

LE DERNIER DES HUMORISTES ANGLAIS.

CHARLES LAMB,

OU

LE DERNIER DES HUMORISTES.

§ Ier.

Chancery-Lane et le libraire Valpy.

On peut avoir vécu à Londres fort longtemps, et n'avoir jamais aperçu Chancery-Lane.

Ce n'est point une rue, ni une allée, ni un impasse, ni un carrefour, ni une ruelle, ni un passage; c'est quelque chose d'obscur et d'inoui, où quelques gens de loi, de commerce et de banque, sont venus établir leur sanctuaire. Vous y trouvez, mêlées dans une harmonie rougeâtre, et sur un fond bitumineux taché d'ocre et de corail, toutes les couleurs lugubres. Les maisons y sont hautes et de brique, mais d'une brique vénérable, bronzée par les vapeurs, cuite par le soleil, noircie par le temps; — d'une brique brune, brun-rouge, brun-pâle, brun-vert, mordorée et glacée de jaune, qui me charmait singulièrement en 1818. Cette impression était-elle exacte! Je n'en jurerais pas;

c'est ainsi que la gamme des nuances qui embellissent Chancery-Lane a déteint sur mon imagination, jeune alors. Là j'ai vu Charles Lamb, le charmant humoriste; là j'ai fait mes premières armes littéraires. Il eût écrit à propos de Chancery-Lane une digression délicieuse, lui, le prosateur naïf et fin, — une de ces pages nonchalantes, babillardes et descriptives, amusantes pour le lecteur, et (ce qui vaut aussi quelque chose) pour l'auteur.

Ce coin de Londres et l'imprimeur Valpy, qui l'habitait, ne me préoccuperaient pas aussi vivement, si ce n'était le fond de la scène et le vrai paysage sur lesquels se détache l'étrange figure dont j'ai à parler. Que les bourgeois de Londres me pardonnent. Peut-être leur Chancery-Lane est-il aujourd'hui une très-belle rue, comme la rue de Rivoli, ou le Corso; — en pierre de taille ou en marbre, avec des cascades jaillissantes, et des iris qui frémissent sous le soleil. Peut-être me suis-je trompé. J'avais quelque quinze ans. Cette espèce de carrefour de l'enfer, triste passage entre deux rues tristes, avec son double régiment de grilles de fer me portant les armes, et ces maisons rechignées des avoués et des huissiers, rouges et menaçantes, se dressent encore devant moi. Je vois les garçons imprimeurs couronnés de papier (couronne de leur état, blason irréprochable), et la caverne littéraire, l'antre de Trophonius, l'atelier Valpy, qui occupait une des extrémités de ce mystérieux recoin. Voici la petite porte où entraient incessamment des rames de papier blanc, pour en ressortir sous forme de dictionnaires et de *Gradus*. C'était là, chez l'imprimeur Valpy que se pétrissait toute la pâte érudite employée à l'alimentation d'Oxford, d'Eton et de Cambridge, éditions *variorum*, traductions, annotations, élucubrations classiques. Les accents

grecs pleuvaient comme grêle dans cet antre où vingt maigres jeunes gens pâlissaient sur l'épreuve grecque, et pourchassaient l'accent rude hors de sa place avec une ferveur acharnée. Singulier souvenir et qui me plaît! Il me rappelle Charles Lamb et ses amis les cockneys, Valpy et ses savants, et la première lecture de Wordsworth près de la rivière Serpentine, et la révolution littéraire à laquelle j'assistai là-bas, et les étranges sermons d'Irving, et toute cette vie originale des humoristes et des penseurs anglais que je partageai tout jeune encore. Et que la Grande-Bretagne a le malheur de perdre depuis que le continent la civilise et la polit à son image.

Peu de savants en Europe, ou de quarts de savants, en *us*, en *os*, et en *phaleg*, ont échappé à la nécessité de connaître James Valpy, l'éditeur du *Pamphlétaire*, la première des Revues qui firent connnaître le talent de Charles Lamb. Jeune, ambitieux et actif, je le vois assis et pâle, au milieu de son réseau érudit, de ses cartons grecs, de ses registres hébreux, de ses livres de compte bien tenus et de ses caisses pleines de guinées; Arachné qui trônait au centre de sa toile. Lui-même était hébreu de naissance, et son nez d'aigle secondaire, crochu comme un point d'interrogation, tranchant comme un canif et pointu comme une aiguille, est resté aussi profondément gravé dans ma mémoire que sa rue tapissée de pourpre sombre, son irréprochable costume noir, sa culotte courte et son cabinet garni de cartons verts débordant de grec. C'était un roi.

Gail, l'abbé grec, lui écrivait des suppliques à genoux. Valpy possède des billets de Boissonade (non des suppliques mais de fines critiques); j'imagine que notre spirituel savant Letronne lui a quelquefois écrit; il correspondait avec Schweighœuser, Dornundblumenhœuser, Traurigfielschrie-

bhœuser et Heyne. On ne voit de ces personnages qu'en Angleterre. Il vit encore dans quelque retraite de gentilhomme, ce merveilleux mélange d'Israël et de Londres, du commerce et du comme il faut, de l'érudition et de la banque, le tout fondu et composant l'acier le plus souple, le plus froid et le plus poli que l'on puisse imaginer. Valpy daigna imprimer mes juvéniles essais ; la chattière de son cabinet noir me laissa entrevoir pour la première fois la perspective baroque du monde littéraire. Modestes campagnes faites sous ce drapeau grec ! humble préface ! premier ébahissement en face du type qui reproduisit mes pattes de mouche ! commentaires sur le *Pro Ligario*, notes sur Thucydide, collations de manuscrits et de textes, lettres de Maittaire mises en ordre par moi-même (*Epistolæ Mattarii*), essais honnêtes et classiques, j'aime votre souvenir.

---

§ II.

Ma première entrevue avec Lamb. — Vie de l'Humoriste.

J'étais donc chez James Valpy, un soir de juin 1818, dans son cabinet, où il fallait allumer de la bougie à midi et du feu en juin, lorsqu'un vieux et petit bonhomme noir y entra; on ne voyait de lui qu'une tête, puis de larges épaules, puis un torse délicat, et enfin deux jambes fantastiquement déliées et presque inapercevables. Il avait un parapluie vert sous le bras et un très-vieux chapeau sur les yeux.

L'esprit, la douceur, la mélancolie et la gaîté jaillissaient par torrents de cette physionomie extraordinaire. Dès que vous l'aviez vue, vous ne regardiez plus ce corps ridicule; il vous semblait que quelque chose de purement intellectuel était devant vous, dépassant la matière, brillant à travers la forme, s'extravasant comme la lumière et débordant de toutes parts. Il n'y avait ni santé, ni force, à peine une réalité anatomique, dans ces pauvres petits fuseaux entourés de bas de filoselle chinés, et terminés par des pieds inouis chaussés de larges souliers, lesquels posés à plat s'avançaient lentement sur le sol à la façon des palmipèdes. Mais on ne voyait rien de ces singularités; on ne faisait attention qu'à un front magnifiquement développé, sur lequel se bouclaient naturellement des cheveux d'un noir lustré, à de grands yeux tristes, à l'expression d'une large prunelle brunâtre et liquide, à l'excessive finesse des narines, sculptées avec une délicatesse dont je n'ai pas vu d'autre exemple, à la courbe d'un nez très-semblable à celui de Jean-Jacques dans ses portraits. Tout cela, l'ovale noblement allongé du visage, les contours exquis de la bouche, et la belle position de la tête, prêtaient de la dignité, et la plus haute de toutes, la dignité intellectuelle, à cette organisation débile et disproportionnée.

Le bon Lamb, — une sorte de Labruyère, d'Addison et de Sterne, que personne ne traduira jamais, et l'on fera bien ; — Charles Lamb, *Carlagnulus*, comme l'appelaient les savants ; *Élia,* comme disaient les gens à la mode (il avait trente petits surnoms d'amitié que lui donnaient les diverses classes, et je n'ai jamais entendu personne le traiter de monsieur Lamb, solennellement et sérieusement) ; le *bon* Lamb donc venait savoir des nouvelles d'un de ses amis, Hugues Boyce, jeune homme pauvre et poitrinaire,

fort savant d'ailleurs, un peu poète, et extrêmement intéréssant, que notre éditeur avait enchaîné dans sa meute, et qu'il employait, avec vingt autres, à la chasse des accents grecs. Lamb possédait une collection d'amis de ce genre-là. Une singularité ou un malheur suffisait pour l'attacher à un homme ; il aimait ces débris errants, pailles brisées, fleurs détruites, qui flottent au hasard à la surface du courant social.

Plus d'une folle aventure le punissait d'une telle préférence ; ceux-ci le volaient, ceux-là riaient de lui, d'autres le calomniaient ; en général ils le prenaient pour riche et ne se trompaient pas. Pauvre commis dans les bureaux de la compagnie des Indes, c'était assurément un potentat, comparé aux orphelins et enfants perdus, acteurs sans théâtre, officiers sans traitement, médecins sans malades, auteurs sans libraire, érudits sans public, dont il faisait sa société du matin. Comme il ne pouvait que les aimer et non les secourir, il ne gagnait à cela que leur malveillance, mais il les aimait toujours. Jamais âme humaine ne trouva plus de jouissance dans la pitié. Le besoin de sympathie et de commisération était arrivé chez Lamb, à l'état de maladie. Il vénérait un pauvre, il estimait un malade ; malade et pauvre, il vous aurait suivi comme un chien suit son maître. Ennemi des pédants, il avait surtout en haine les philanthropes, ces tartufes de la religion nouvelle ; il aurait je crois étranglé un moraliste et pendu un négrophile. Il abhorrait les grands discours et regardait les systèmes comme des piéges de vaste dimension tendus à la sottise humaine par l'avidité, la fraude et l'audace. Gai et mélancolique, pardonnant tout aux hommes, excepté le mensonge, souriant toujours, riant souvent; malingre jusqu'à l'excès, buvant un peu trop d'*ale*

avec ses amis, fumant trop, dépensant en calembours les neuf dixièmes de son esprit, en bouquins du XVIe siècle les trois quarts de son petit revenu, — cet être romanesque, qui se moquait du roman comme le chevalier Cervantes s'est moqué de la chevalerie, était non-seulement un homme singulier, mais un grand cœur, un homme de génie que les Dickens et les Marryatt peuvent cacher un moment, mais n'éclipseront pas. Déjà il dépasse de toute la tête la plupart des hommes illustres de sa génération et de la nôtre.

Car il a laissé des fragments qui resteront, dont pas une ligne n'est oiseuse ou inféconde ; leur saveur mûrit, leur charme devient plus puissant à mesure que les mois s'écoulent. Pendant que les beautés éclatantes de Walter Scott et de Byron commencent à pâlir, les pages longtemps négligées et peu nombreuses de Lamb se dorent et resplendissent comme les feuilles quand l'automne vieillit. La pensée, la rêverie, la méditation, l'érudition, l'amour de l'humanité, l'originalité profonde, qui en sont la sève et la force, apparaissent dans toute leur beauté. Le premier engouement en faveur de Byron et de Scott a fait place à une admiration réfléchie ; à travers les rayons de leur gloire on aperçoit ce qui leur manquait ; leur incontestable génie consacré redescend à sa vraie place, et y restera. Charles Lamb va monter à la sienne. Déjà classique, on le nommera bientôt le La Bruyère ou le Michel Montaigne de cette grande génération anglaise.

Depuis le jour où j'entrevis Charles Lamb chez Valpy, jusqu'à ces derniers temps, je me suis plu à l'étudier, non comme un auteur de livres, mais comme un ami : la seule manière dont on puisse l'accepter, si on l'accepte. Ou vous le méprisez, objet de nulle valeur ; ou il devient votre in-

time, votre livre de chevet. En cela, il ressemble à Montaigne et à Cervantes, comme une miniature ressemble à un tableau; plus humble, plus voilé sous une apparence bouffonne. Avez-vous l'intelligence sérieuse? Placez-vous à la tête de toutes choses la régularité extérieure? Avez-vous cette hypocrisie de la probité littéraire qui dérobe au public le vide de nos cervelles et le creux de notre savoir? Êtes-vous un de ceux que les trois parties d'une période équilibrée bercent agréablement, que la subdivision régulière des chapitres remplit d'admiration et de satisfaction? Étiez-vous né, lecteur, pour être quelque chose d'honnête, comme un intendant, un sous-préfet, un sergent, et non pas cet autre chose, profonde et flottante comme la mer, qu'on appelle un penseur? Êtes-vous blessé des digressions de Montaigue et des irrégularités de Shakspeare? Êtes-vous d'avis que Tacite est obscur? Alors n'abordez pas Lamb, ne touchez pas à ses extravagances! Promenez-vous pour votre santé dans les allées bien sablées dont Laharpe et Lebatteux se sont plu à tailler les ifs. Ne mettez pas le pied dans les domaines touffus et boisés d'Aristophane, de Lucien, de Dante, d'Arioste ou de Cervantes. Laissez-nous aimer notre Lamb à notre guise; gardez votre couronne sérieuse et votre trône de fer, je n'ai pas dit de plomb.

Charles Lamb est le dernier humoriste de l'Angleterre. C'est le singulier produit de plusieurs contradictions. Élégance naturelle et pauvreté incurable, un tempérament faible et une âme passionnée, le goût des arts et la chaîne des occupations les plus fastidieuses, des amitiés de haut parage et une vie obscure, tous les désirs et toutes les impuissances, toutes les capacités et toutes les incapacités, voilà Lamb : une tête de géant sur un fantôme de corps.

Charles Lamb a vu le jour, ou plutôt ne l'a pas vu, en février 1775 ; ses parents, pauvres et roturiers, habitaient je ne sais quelle cachette ténébreuse à l'ombre du clocher de Saint-Dunstan, au beau milieu de la Cité, non loin de cette allée Chancery, ou de la chancellerie, que j'ai décrite plus haut.

Ce clocher de Saint-Dunstan joue un rôle très-important dans sa vie. On en voit l'ombre sur tous ses ouvrages, et l'écho de la vieille horloge rouillée se fait entendre dans tout ce qu'il a écrit. Le nom de badaud de Londres le charmait; qui le nommait *cockney* ne l'insultait pas, mais le flattait au contraire. C'était une tendre et douce imagination qui ne pouvait se dépayser et ne l'essayait pas, qui trouvait une patrie dans un coin de terre, un souvenir dans une feuille de parquet, et de la poésie partout. *N'allez pas aux rives lointaines*, son mot d'ordre dans toute la vie, le rapprochait de La Fontaine, avec lequel il avait plus d'une analogie. On ne put jamais lui faire préférer les montagnes pourprées et le grand Océan à la fumée de Londres et aux vieux trottoirs sur lesquels il avait l'habitude de marcher. Cet esprit sympathique avait compris combien l'*accoutumance* fait partie nécessaire des affections. Élevé par la charité publique dans l'école métropolitaine de Christ-Hospital, placé dans sa première jeunesse comme simple commis dans les bureaux de la Compagnie des Indes Orientales, gratifié d'une pension de retraite, neuf années avant sa mort, par la générosité de cette Compagnie aristocratique et bourgeoise, il est mort en décembre 1834. Voilà toute sa biographie. On peut ajouter qu'il a vécu constamment à côté de sa sœur Marie-Anne Lamb, célibataire comme lui, comme lui maladive et n'ayant que le souffle, sorte de duplicata féminin de sa pensée et de ses goûts, et que cette

double singleness, comme il s'exprimait lui-même, ce célibat double lui a donné tout ce que ses pâles journées ont renfermé de bonheur. On peut dire encore que son premier recueil (*Petits Poèmes*) parut en 1798 ; *Rosamonde Gray*, récit, en 1800 ; *Jean Woodwill*, tragédie, en 1802; *M. H...*, comédie burlesque (sifflée à Drury-Lane), en 1806 ; les *Specimen des Dramaturges anciens*, en 1808; enfin que les *Essais d'Elia*, ses chefs-d'œuvre, furent semés entre 1820 et 1833, dans les journaux et revues intitulées le *Réflecteur*, *Londres*, le *New Monthly*, *Blackwood*, *l'Anglais*. Il donna quelques critiques littéraires à l'*Examiner*, publia un autre petit volume de vers sous le titre de *Poésies pour les Album;* et sa sœur Marie coopéra à la rédaction des *Contes shakspeariens* et des *Aventures d'Ulysse*, deux charmants ouvrages. Les premiers noms de la Grande-Bretagne visitaient son obscure demeure, et, peu de temps après sa mort, Thomas Noon Talfourd, homme d'infiniment de goût et de grâce, publia deux volumes de ses lettres familières, remplies de cette saveur délicate et singulière qui n'appartient qu'à lui.

---

§ III.

Caractère spécial de ses œuvres et sa place dans la littérature anglaise.

Faire comprendre et analyser le mérite de Charles Lamb, lui assigner une place dans la littérature anglaise et parmi ses contemporains, ce ne sont pas des tâches faciles. C'est un grand écrivain qui a fait de petites choses, un penseur profond qui ne s'est occupé que de puérilités, un style admi-

rable caché sous la simplicité, l'essence du génie sans le charlatanisme du talent.

Ce n'est pas qu'il ne possède une valeur très-réelle et qu'il n'ait accompli son œuvre avec autant de conscience que de persévérance; mais les esprits superficiels sont nombreux : aimant l'ordre visible et n'estimant que l'apparence, ils ont quelque peine à découvrir ses mérites. Lamb, le premier des critiques modernes, le plus fin des peintres de mœurs anglaises entre 1800 et 1830, est celui qui a pénétré le plus avant dans l'étude de la vieille langue et des auteurs anglais du XVIe siècle, celui qui a replacé sur leur trône les écrivains originaux que la Grande-Bretagne adore aujourd'hui, et livré à la postérité le tableau profond des mœurs commerciales et bourgeoises de son pays.

Il a procédé en homme de génie et non en écrivain didactique. On peut juger de deux manières les choses de l'esprit et ses œuvres : l'une tout administrative, qui aime l'utile et le vaste, le réglé et l'honnête, le grandiose et le ponctuel. C'est cette littérature qui estime particulièrement Ginguené et Salfi comme ayant écrit en dix volumes, avec de très-bonnes tables de matières et des dates utiles, l'histoire de la poésie et de la prose italiennes. C'est elle qui tient en juste vénération la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet avec ses vingt volumes illisibles et bibliographiques. Ces écrivains sont les sergents de ville de la voie littéraire, et je n'ai point de plainte à proférer contre eux; ils maintiennent l'ordre, ils substituent la décence régulière à l'entraînement dangereux; ils enregistrent comme des greffiers, ils enrégimentent comme des enrôleurs, ils protocolisent comme des chefs de bureau, ils réglementent comme des employés du cadastre, ils toisent comme des vérificateurs. Je voudrais qu'à travers l'Europe une marque distinctive

les récompensât après vingt ans de service, comme les douaniers en retraite; mais en général ils n'ont besoin de personne, ils font tout seuls leur affaire. Ils ne dépendent pas des éditeurs; ils les soumettent à leur loi. Ils écrivent beaucoup et régulièrement. Ils ont boutique, atelier, cartons, registres et caisse; bons pères de famille, citoyens sans reproche. L'autre emploi de l'esprit est bien autrement dangereux : il juge, s'enquiert, domine, récompense et punit; il est mobile, parce qu'il est profond; rare, parce qu'il est sérieux; il n'a rien de machinal, de commercial, de disciplinable; il a ses hauts et ses bas, dépend du caprice, de l'humeur et du moment, et ne s'asservit guère aux lois du bonhomme Richard. Souvent même il fait des fredaines, comme Homère quand il digresse, ou Dante quand il prend ses ennemis par les cheveux et les jette tous ensemble dans la poêle infernale. Quel homme de mauvais exemple que ce Byron, qui vous écrit un poëme sans plan, sur un héros qui n'est guère en culotte qu'à la strophe deux cents et quelques! La Bruyère, Voltaire, Charles Lamb, Carlyle, et, récemment chez nous, de périlleux esprits, Sainte-Beuve, Alfred de Musset, Charles Nodier, sont choses très à surveiller. Que faire, en statistique, en politique et en esthétique, d'un rayon de soleil ou d'une goutte de rosée? Quant à notre ami Charles Lamb, c'est le plus capricieux de ces êtres indisciplinés. Il n'a, lui, que des gouttes éparses et des rayons brisés.

Il aime les débris, et les petits débris; il s'attache aux ruines; un vieux mobilier de pauvres gens l'intéresse, il revoit l'ancienne famille et la force de reparaître. Sous cette couche et ce vernis de l'antiquité, son doigt fait briller les vieux visages. Un paquebot hors de service; un ancien collége pour les orphelins, maintenant délabré et désert; la

chambre d'un convalescent, moitié lumière et ombre, moitié parfums de douces fleurs et odeur effrayante d'éther, moitié vie et moitié mort ; un vieux rentier qui passe d'un pied lent devant sa boutique d'autrefois, guignant de l'œil son cher comptoir qu'il a vendu à un autre, et ses bienheureux cartons dans lesquels il ne met plus la main ; un groupe d'avocats d'autrefois « confabulant » dans le style de leur temps et ne sachant pas même qu'il y a un temps nouveau ; la vieille porcelaine, entière ou cassée, pourvu qu'elle vienne de la Chine ou du Japon, et qu'il y ait là, sur les flancs de la tasse, un petit mandarin ou sa mandarine, appuyés sur quelque brin d'azur suspendu dans le vague, délicieux à voir, incroyables, mythologiques et graves : ce sont là les sujets favoris de Lamb. Il a disserté sur les *commis*, sur les *savetiers*, sur les *ramoneurs*, sur la tristesse des *tailleurs*, sur le premier avril, sur la *veille* du jour de l'an, sur les inconvénients d'être pendu, sur les *emprunteurs*, sur les *prêteurs*, sur les *proverbes*, sur toutes choses, comme Montaigne. Comme lui, jamais il ne tient sa parole. Vous promet-il de la critique, vous lisez un conte ; un conte, voici de la critique. Il annonce quelque récit romanesque, et votre œil attendri cherche vite quelles peuvent être les aventures et les passions d'une héroïne que le titre vous présente d'une manière aussi piquante que celle-ci :

*Barbara S***.*

Détrompez-vous. Charles Lamb, en place du beau roman désiré par vos larmes qui sont prêtes, vous administrera une histoire morale sur un shilling honnêtement rendu. Il n'est jamais ce que vous attendez ni ce qu'il devait être ; il

a tous les défauts : irrégulier comme Shakspeare, divagateur comme Montaigne, brisé comme La Bruyère, fantastique comme Sterne, frappant mille mots nouveaux, comme Rabelais, à son empreinte personnelle, et faisant reluire les vieux mots perdus comme La Bruyère ou Nodier ; bref, condamnable à tous égards, et aujourd'hui même, les admirateurs de la littérature courante, les lecteurs de Pigault-Lebrun, aimant mieux les paroles que les idées, et la grosse gaîté que le style ou la philosophie, accusent Lamb de *quaintness* (*).

En effet, ses véritables aïeux sont les vieux et spirituels humoristes de la Grande-Bretagne, Burton, Fuller, Walton le pêcheur à la ligne, et Sterne. Il a, comme eux et Cervantes, ce doux sourire trempé de larmes et cette clairvoyance indulgente qui pardonne tout et comprend toutes choses. Ses débuts littéraires, essais et petits vers, coïncidaient avec ce mouvement de l'esprit anglais qui eut lieu entre 1800 et 1810, et qui rejeta bien loin l'imitation des choses étrangères, pour revenir à l'étude de l'idiome natal et de son génie. C'est toujours une excellente chose que de revenir à soi. Les amis de Lamb formaient un groupe qui marchait serré, le bouclier en avant et la hache prête, en faveur de l'antiquité saxonne, contre les minauderies et les puérilités de l'emprunt. Ce n'étaient pas les plus bruyants ni les plus brillants, mais les plus profonds des écrivains de cette époque ; perceptions vives, savoirs vastes, pensées actives ; ceux qui devaient influer sur leur

(*) Mot dont l'origine est française (*coint*, *cointise*), le sens originairement favorable et la destinée singulière. Comme il a vieilli, il n'exprime plus aujourd'hui qu'une précision antique et mordante, une recherche élégante et passée de mode.

temps : Coleridge, Godwin, Wordsworth, Southey, Hazlitt. On les écoutait volontiers. On était las de Darwin, de Mason, de Hayley et de Merry, les Pradon et les Pezay de cette littérature. La race anglaise était fatiguée d'imitation, de règles à la d'Aubignac, de classifications et d'honnête médiocrité littéraire. Dès la fin du XVIIIe siècle, en Angleterre, tout le monde avait ressenti cette lassitude, et Walpole lui-même, l'ami de madame du Deffant, disait en 1765 : « Tout ce qu'on a essayé pour nous soumettre aux lois d'Aristote et de sa docte cabale n'a pas réussi. Rien n'a étouffé notre vieux goût d'indépendance. Nous préférons aujourd'hui même les beautés indisciplinées de Shakspeare et de Milton aux mérites réglés et rangés d'Addison, à la sobriété correcte de Pope. Il n'y a pas huit jours que nous fûmes transportés d'enthousiasme, parce qu'un nommé Churchill nous hurla des fureurs dithyrambiques assez peu châtiées, mais vigoureuses, et qui sentaient encore leur vieux Dryden. »

Burns, paysan qui patoisait en écossais, homme qui avait en lui du Jean-Jacques et du Béranger, ouvrit la route de la poésie naïve ; Cowper, mystique comme madame Guyon, paysagiste comme Bernardin de Saint-Pierre, le suivit. Nos innovateurs avaient d'avance ville gagnée. Ils n'innovaient pas, ils renouvelaient, ils retrempaient l'acier de leurs armes au flot national et antique, n'admettaient que le métal sorti de la mine anglaise, et voulaient que l'on se rapprochât des origines, que l'on répudiât les ornements étrangers, que l'on fût Anglais, Saxon, Teutonique. Pour modèles, ils offraient Shakspeare, Swift, Burton, Massinger, les vieux dramaturges d'Élisabeth. Ils invoquaient la tradition, évoquaient le génie de la race, en appelaient aux gloires qui parlent au cœur de la nation et

faisaient bon marché des imitateurs du paganisme latin, pour lesquels les races du Nord n'ont jamais eu une très-sincère bienveillance. Admirant Sophocle et Tacite comme fidèles à leur propre origine, ils voulaient que l'Angleterre fût fidèle à la sienne. Pope, à demi français, Addison et Dryden, Roscommon et Cowley, élèves des italiens ou des latins, leur paraissaient des coupables. C'étaient des transfuges et des traîtres; tout bon patriote devait leur courir sus.

Notez que c'était le temps où un Italien menait la Gaule au combat sous le titre romain d'empereur et à l'ombre de l'aigle romaine; de tous côtés s'opérait un réveil furieux de l'esprit teutonique. Les amis de Lamb, les anti-latins, les Saxons, avaient pour eux en Angleterre les passions du moment, celles du passé, la force morale, la logique littéraire et l'action politique. C'était beaucoup. Ils réussirent. Pas un d'eux qui n'ait conquis sa gloire en servant celle de l'Angleterre. Le champ de bataille leur est resté, et ils ont fondé leur dynastie.

N'a-t-on pas envie de se demander en passant pourquoi cette révolution anglaise a triomphé, et d'en comparer le résultat à celui de la révolte littéraire commencée en France vers 1815 ? L'analogie serait trompeuse. Nous, Français, nous n'avons pas d'antécédents germaniques; nous sommes Français, Gaulois, Latins. Nos origines sont Villehardouin, écrivain latin avec des terminaisons romanes et des contractions de décadence; Joinville, Froissard, Marot, Rabelais et Ronsard, tous latins. Récemment les plus délicats et les plus fins parmi les esprits qui tentaient la révolution littéraire, comprenant la situation, essayaient de ramener l'admiration publique vers Ronsard et Du Bellay; mais qu'étaient-ce que Ronsard et Du Bellay? Étaient-ils, comme

Montaigne et Marot, les représentants exacts de la France et de son génie, nos Shakspeare ou nos Bacon? Non, certes; ils étaient fort italiens, très-latins et un peu grecs. Là était le malheur, là l'impuissance de notre réforme, là aussi la puissance et le succès de la réforme anglaise.

Quiconque voudra jouer un rôle supérieur dans nos annales littéraires nous ramènera autant que possible à cette sève de génie qui nous distingue des autres races, et qui se retrouve, brillante, limpide et caustique, chez Voltaire et Marot, comme chez Molière et d'Aubigné, Montesquieu et Fontenelle. Cette sève, c'est le jugement net, critique, rapide, la facilité de tout comprendre, de tout communiquer, de tout mettre à sa place et dans son ordre. Quiconque a possédé ce talent a été éminemment français. On ne peut nous rendre de plus grand service que de nous débarrasser des scories étrangères, tout en nous faisant profiter des acquisitions et des conquêtes du génie étranger. C'est ce qu'ont fait, toujours fidèles à notre instinct national, et les amis de Boileau en 1650, les Montesquieu et les Voltaire un siècle plus tard. Quant aux Ronsard qui ont écrit en grec, aux Saint-Évremond qui ont écrit en anglais, aux modernes qui voudraient écrire en allemand, leur succès est impossible.

Vers 1650, la France intellectuelle avait donné l'exemple d'une transformation étrangère. Nous n'écrivions plus alors en français, mais en espagnol; madame de Motteville, Voiture, Balzac, Richelieu, se servaient d'une langue castillane qui n'avait que le simulacre français. Il fallait l'arracher à trois pédantismes, à la manière italienne d'Achillini, à l'ampoule espagnole de Marini, à l'hellénisme de Ronsard; de même la prétention de Dorat, la fadeur des imitateurs de Pétrarque, la pâle rhétorique de Longin, imité par Blair,

réclamaient au XVIII[e] siècle, en Angleterre, la main des réformateurs. Boileau, Racine et Molière rappelèrent le génie national à sa vérité et à sa source ; leur rôle et leur œuvre sont ceux de Southey, de Coleridge, de Charles Lamb en 1793.

Entre Shakspeare et Pope il y a un monde. Entre Baïf déifié et Boileau maudit, il n'y avait pas de différence d'école ; il n'y avait qu'une différence de talent. Renverser Voltaire pour édifier Ronsard, c'était ne rien détruire et ne rien créer ; Ronsard était le père légitime et farouche de Racine et de Voltaire. Les fils avaient été plus français, plus purs, moins pédantesques que les pères, mais la descendance restait irrécusable. En vain eut-on demandé à la France de briser cet instrument poétique, modelé par Ronsard sur le type grec, instrument dont il avait tiré des accords inégaux, et que d'autres avaient merveilleusement exploité. La tragédie de Jodelle, de Garnier, de Rotrou, c'est la tragédie de Racine. Ici elle a des haillons pour langes, c'est son pauvre berceau ; là elle se drape dans l'élégance de la pourpre, c'est sa splendeur. Devait-on espérer que nous adopterions, après dix siècles, le point de vue germanique ? Impossible tentative. Nos voisins avaient poursuivi une réalité ; nous, une chimère ; nous sommes classiques malgré nous. A force de continuer la chasse aux fantômes, de chercher une nouveauté qui n'était pas neuve, une originalité qui n'était pas originale et une France littéraire qui n'était pas française, élevant d'une main ce que l'on détruisait de l'autre, classiques en se moquant des classiques, étrangers en adorant la France ; à force de s'abreuver de cette innocente et dangereuse ivresse, on a fini par se dégoûter de tout, de la révolte comme de l'ancien régime. Ce que nous devons craindre aujourd'hui, c'est l'ex-

cès de la réaction, le dédain de la liberté de l'esprit; l'excès appelle l'excès. Après l'égalité du citoyen Robespierre, l'empire du grand Napoléon; après les orgies le remords. « Allez donc, enfants (dirait le Timon de Shakspeare), traversez la liberté, puisque vous ne pouvez vous y tenir. Prosternez-vous comme des esclaves et baisez les tapis du sultan, après avoir joué les satrapes. Vous venez de maudire Racine; vous allez adorer tout-à-l'heure son bâtard Campistron. Vous aviez le vertige et le délire avant-hier, demain la timidité va vous reprendre. J'entends déjà la petite clochette des bouffons et le grelot de la satire facile; vous allez recommencer contre Shakspeare la bacchanale mise en train contre Racine. On vous permet la puérilité de vos retours; vous permettrez la pitié à ceux qui vous voient. »

Laissons à Timon ses accens amers, que notre Lamb ne lui aurait certes pas empruntés à propos de choses littéraires. Il s'est vu dédaigné pendant plus de dix années sans se plaindre et sans s'étonner. Jusqu'en 1815, pas un éloge; à peine une mention dans les journaux avait ébruité son nom. Pas un petit coup de trompette pour ce talent fin et supérieur. Même les amis de Lamb, à l'exception de Southey et de Coleridge, grands esprits qui le comprenaient, s'occupaient assez peu de l'humoriste, dont les singularités innocentes étaient plus connues que son talent. Il avait cependant son petit monde, composé d'un seul homme. Talfourd, alors jeune et d'une grande délicatesse d'esprit, lui avait consacré un article dans le *Pamphlétaire* de ce Valpy dont j'ai parlé. Lamb, introduisant Talfourd auprès de Wordsworth, lui dit : « Je vous présente mon public. »

Le gros du peuple qui lit eut quelque peine à se rapprocher de Lamb. Lamb avait pris la réforme trop au vif et au

sérieux, sans concession et sans tempérament. Son retour à l'ingénuité de la pensée et à l'antiquité fière de l'expression était d'une franchise déterminée ; dans les petits chefs-d'œuvre qu'il nous a légués, c'est lui qui a pris le plus résolument ce parti de l'insulte aux procédés d'imitation embrassés par Mason, Hayley et les coryphées du siècle précédent. De l'étude pédantesque, Lamb revenait à l'étude de l'homme ; des pastiches, à la nature.

C'était nouveau. L'auteur même de *Junius*, le roi de ce temps-là, est artificiel. Je ne lui reproche pas son amertume, c'est la sève de la polémique ; ni son injustice, c'est le fond du combat politique. Mais son antithèse a toujours deux tranchants, sa phrase a toujours deux pointes, sa métaphore a toujours deux lames curieusement forgées. Tout cela brille, et cependant on voit le mensonge et le labeur. Cette forme et ce talent, tout extérieurs et factices, auxquels le public était accoutumé, étaient fort éloignés de Lamb, qui se peint lui-même lorsqu'il parle d'un de ses vieux et chers auteurs : « *A sweet, unpretending pretty-manner'd matterful creature, sucking from every flower, making a flower of every thing ;* — une douce créature, aux formes élégantes, ne prétendant à rien, pleine de suc, picorant sur toutes les fleurs, et faisant de toute chose une fleur. » Il advint qu'un critique du *Quarterly*, rendant compte des produits les plus récents de la littérature anglaise, non seulement sauta à pieds joints par-dessus notre Lamb, mais lui lança la ruade suivante : « Je ne crois pas devoir nommer une sorte d'idiot qui marche à la queue des réformateurs, et qui a fait des sonnets dignes de sa prose, et de la prose digne de ses sonnets. » Lamb ne s'indigna pas. Il était accoutumé au train des choses humaines.

§ IV.

Lamb dans le monde. — Ses rapports avec Godwin et Coleridge. — Sa sœur Brigitte.

Le sort lui avait prodigué les mauvaises chances, comme pour le punir de cette dose exagérée de sensibilité, de grâce et de talent, dont il était doué. Son bégaiement l'éloignait de la chaire sacrée, où il eût occupé une noble place. Sa tournure hétéroclite ne lui permettait guère d'espérer les consolations de la sympathie féminine. Commis dans les bureaux de la Compagnie, il n'entendait autour de lui que discours bizarres, et ne voyait que mœurs antipathiques. « Ici, dit-il à Coleridge, personne ne sait le nom de Cowper ou de Burns. Ils rient quand je lis le Nouveau-Testament. Ils parlent une langue que je ne comprends pas; je cache des sentiments auxquels ils ne comprendraient rien. Je ne peux causer qu'avec vous par lettres et avec les morts dans leurs livres. Ma sœur est une compagne adorable, mais ce n'est plus une compagne, c'est moi-même. Nous n'avons rien à nous apprendre mutuellement. Nos connaissances, nos plaisirs viennent des mêmes sources. Nous avons lu les mêmes livres, vu les mêmes gens, fait les mêmes choses et contracté les mêmes goûts. Elle est malingre comme moi; je suis ami de la solitude comme elle. Dans notre petit cercle de devoirs et de relations, sans amis, presque sans livres, pieux l'un et l'autre, mais n'ayant pas l'habitude des pratiques dévotes, nous sommes bien isolés, et il nous faut des lisières pour que nous ayons

le courage de marcher encore. Continuez, cher Coleridge, à vous souvenir de nous. et à nous laisser voir que vous vous souvenez de nous. Je ne puis ajouter à votre bonheur que ma sympathie. Vous pouvez bien davantage pour le mien, vous pouvez m'apprendre la sagesse. » — « Je n'ai rien à vous écrire, dit-il dans une autre lettre, point de sujet à traiter; je ne vois personne. Je reste assis, je lis, je me promène seul; je ne sais, n'apprends, n'entends rien. Quant à la gloire, elle ne pense pas à moi, ni moi à elle. *Je ne suis pas né dans mon temps!* » — Pauvre Lamb! tout ce qui est exquis et rare n'appartient pas à *son* temps, — mais au Temps.

Dans sa première jeunesse, une jeune quakeresse, d'une figure charmante et d'une vivacité d'esprit que rendait plus piquante la sévérité du costume et des mœurs, Hesther Savory, lui avait inspiré un sentiment vif et passionné qui l'avait captivé plusieurs années; le pauvre homme, par son bégaiement incurable et sa disproportion bizarre, n'avait jamais osé l'avouer à celle qui en était l'objet. Hesther demeurait à Pentonville; tous les matins d'été, elle se promenait sur le mail. Lamb ne manquait pas de s'y rendre, sans jamais lui dire un mot de son amour. Ce fut une grande épreuve, on peut le croire, que cette passion, ce silence et cette conscience, humble infériorité, chez une âme aussi tendre et pour un homme aussi supérieur. Cette torture, à laquelle il survécut et qui le désabusa pour toujours, fut mère de ses plus aimables et de ses meilleures poésies. Quand il les recueillit et les publia, il écrivit à Coleridge; « Ainsi, je dis adieu, et sans plus de pompe, à un amour cruel qui a régné si royalement et si longtemps sur moi; c'est ainsi que je le couronne de lauriers, que je le renvoie triomphalement, et que je le

mets solennellement à la porte, heureux et bien joyeux de ne plus ressentir cette faiblesse. Je suis marié au sort de ma sœur et de mon pauvre vieux père, cher Coleridge! »

En 1803, lorsque Hesther mourut, la poésie et l'amour se réveillèrent dans le cœur de Lamb, et produisirent ce charmant poëme, qui se terminait par deux stances que le calme apparent de la diction rend plus touchantes :

« Vous êtes donc partie avant moi, ma piquante voisine, ma belle Hesther? partie pour le pays silencieux et inconnu! Ah! vous reverrai-je encore, Hesther, comme autrefois, par quelque matinée d'été? Retrouverai-je cette lumière joyeuse de vos regards, qui marquaient de bonheur toute une journée, — bonheur ineffaçable, avant-goût du ciel, pressentiment divin (*)! »

Il transporta toutes ses affections sur sa sœur, celle qu'il nomme Brigitte dans les *Essais d'Élia*, et lui dédia son premier recueil de poésies. On lit ces mots sur la première page du recueil : — « Ces poésies, en petit nombre, filles de l'imagination et du cœur, nées lorsqu'aux heures de loisir la paresse et l'amour les faisaient éclore, je les dédie à Marie-Anne Lamb, ma meilleure amie et ma sœur! » — Et plus bas, ce sonnet, l'un des plus beaux de la langue anglaise : — « Amie de mes jeunes années, compagne chère de mes jours d'enfance, mes joies furent tes joies et

(*) My sprightly neighbour, gone before
To that unknown and silent shore!
Shall we not meet as heretofore
Some summer morning?
When from thy cheerful eyes a ray
Hath struck a bliss upon the day
A bliss that would not go away,
A sweet forewarning!

mes peines tes peines. Tous deux pélerins pauvres, nous marchâmes du même pas dans ce rude chemin qu'on nomme la vie. La route est solitaire et dure. Égayons-la de notre mieux par quelque chanson joyeuse et quelque bon conte d'autrefois. Ainsi font les voyageurs, faisons de même; nous parlerons aussi des chagrins qui sont passés, des douleurs que Dieu a guéries, des grâces accordées par lui, et de son amour tempérant sa justice (*)... »

Cette sœur, qui était un fac-simile de son esprit et de ses goûts, le consola et le soigna avec ces merveilleuses ressources de dévoûment que les femmes connaissent. « Je ne peux guère vous dire, écrit-il à Wordsworth, tout ce que je trouve en elle; personne ne me comprendrait. J'ose à peine la louer; ce serait me vanter moi-même; d'ailleurs elle ne le voudrait pas, et je ne puis lui rien cacher. Elle est plus âgée, plus sage, meilleure que moi; quand je veux oublier mes sottises et mes fautes, je pense à elle. Elle partagerait tout avec moi, la mort comme la vie. Je l'ai taquinée, je l'ai fatiguée, depuis bientôt cinq ans, de mes incroyables façons d'agir, et tout cela n'a fait que l'enchaîner plus profondément à mon existence, telle

(*) Friend of my earliest years, and childish days,
My joys, my sorrows thou with me hast shared,
Companion dear; and we alike have fared,
Poor pilgrims we through life's unequal ways.
It were unwisely done, should we refuse
To cheer our path, as featly as we may
Our lonely path to cheer, as travellers use,
With merry song, quaint tale tale or roundelay.
And we will sometimes talk past troubles o'er,
Of mercies shown, and all our sickness heal'd
And in his judgments God remembering love, etc.

quelle. Ma pauvre Marie a vu, il y a huit jours, dans une vente publique, une *sainte Famille* de Léonard de Vinci, et a fait ces petits vers sur un grand tableau :

Maternal Lady, with thy virgin grace,
Heaven-born thy Jesus seemeth sure,
And thou a virgin pure.
Lady most perfect, when thy angel face
Men look upon, they wish to be
A Catholic, Madonna fair, to worship thee (*).

Cette âme ingénue, qu'une sensibilité délicate avait toujours dominée, ne pouvait souffrir le jargon sentimental. Un jour Coleridge, dans un de ses poèmes élégiaques, l'ayant nommé *mon doux Charles*, avait plaint « ce triste prisonnier de Londres, le plus sensible des hommes, qui du fond de son cachot devait regretter si amèrement la nature. » Lamb se fâcha tout de bon. « Ah çà ! dit-il, ne m'imprimez plus de cette manière, et ne me faites pas si tendre. Mes vertus sont hors de sevrage ; toutes vos épithètes larmoyantes m'affadissent le cœur, et je ne veux pas porter d'affiche sentimentale, s'il vous plaît. »

Il fut exposé, comme nous le sommes tous, aux petites avanies de la vie publique et littéraire. Il eut son insulteur, son calomniateur, son parodiste et même sa caricature. Dans une gravure où le fameux Gillray avait donné une tête d'âne à Coleridge, Lamb se trouvait orné d'une tête de crapaud, et son ami Southey d'un occiput de gre-

(*) « Mère et noble femme, vierge gracieuse, oui, ton Jésus semble fils de Dieu ; oui, tu sembles pure comme la chasteté. Dame très-parfaite, quand on regarde ton visage, on voudrait être catholique et t'adorer. »

nouille. Le soir du jour où cette caricature avait paru, Godwin, grand écrivain doué par le ciel du talent de ne rien dire et de ne rien faire à propos, et qui ne paraissait guère dans un salon que pour y pratiquer les silencieuses combinaisons du whist, rencontra Lamb, avec lequel il entama une discussion assez vive. Godwin n'était pas de force à la soutenir; les charmantes saillies de Lamb, ses caprices, ses épigrammes fines et ses arguments cachés sous une ironie enfantine déconcertèrent bientôt le philosophe, qui s'écria d'un ton fort cynique : « Ah çà, monsieur Lamb, êtes-vous crapaud ou grenouille, ce soir? — Je suis *mouton* (*Lamb*), et je vous tends les pattes, » répondit Lamb en souriant. Ils restèrent fort bons amis.

Cette patience angélique, que je retrouve dans son style pur, ferme, concis, courageux, fut mise à l'épreuve par plus d'une barbarie et d'une amertume. Il faut lire le récit de sa jeunesse dans sa description de *Christ-Hospital*, et de ses jours de congé quand il était écolier. « J'en ai gardé, dit-il, la vive mémoire. Jamais les longs jours de l'été ne reviennent sans m'apporter ces tristes et ineffaçables souvenirs. J'en suis obsédé encore aujourd'hui. On nous mettait à la porte, tout bonnement, pour la commodité et l'agrément des maîtres, et nous pouvions faire ce qu'il nous plaisait de notre temps, que nous eussions ou non de l'argent dans nos poches, des amis, ou seulement la ville de Londres et ses rues désertes pour y courir. Je me rappelle mes excursions forcées et nos parties de natation dans le New-River, pendant que de plus heureux allaient trouver le toit paternel et s'asseoir à la table de la famille. Gais comme des hirondelles, nous nous envolions à travers la campagne et nous mettions habit bas sous la

première ardeur du soleil ; puis c'étaient des jeux sans fin et des ébattements de jeunes truites dans le courant des eaux fraîches. Nous gagnions de l'appétit, hélas ! un appétit fort inutile ; la plupart d'entre nous étaient aussi légers d'argent que possible, et notre morceau de pain matinal ne pouvait pas nous mener loin. Les bœufs dans la prairie, les oiseaux dans le ciel et les poissons dans l'eau trouvaient leur pâture accoutumée. Pour nous qui n'avions rien, la beauté même du jour, l'exercice, le sentiment de la liberté, aiguisaient encore cette faim terrible et déplacée. Oh ! quelle langueur et quel épuisement, lorsque, la nuit tombée, nous revenions trouver le souper attendu, moitié joyeux et moitié tristes de dire adieu à ces heures d'une liberté douloureuse ! »

« — On ne sait pas assez, ajoute-t-il, combien les hommes sont barbares quand ils sont à la fois esclaves et maîtres ; sous-tyrannie où la bassesse se mêle à la férocité, cruautés de petits Néron !... » Et il les raconte avec ce mélange adorable de mélancolie piquante, d'amertume qui pardonne et de grâce joyeuse ; admirables dons, moins de son talent que de son âme. Les traits les plus comiques sillonnent ce récit charmant et triste ; il faudrait tout citer, par exemple le portrait de ce maître violent qui avait deux perruques, la perruque colère et la perruque des bons jours. — « Celle-ci était sereine, poudrée à neuf, de bon augure et souriante ; quand elle paraissait, une longue traînée de sourires courait sur nos bouches d'écoliers, et nous fermions bruyamment nos livres, en regardant fixement cette heureuse perruque. L'autre, mal peignée, terrible, rouge, jaune, défaite, nous parlait de fréquentes et sanglantes exécutions ; jamais comète n'a prédit plus juste : le bonhomme avait la main lourde. » — C'est

de ce *bonhomme* que Lamb dit si plaisamment : « Il mourut, et très-dévotement. Si de petites anges l'emportèrent au ciel, comme c'est la coutume, je souhaite qu'ils n'aient eu que des ailes et des têtes, mais pas.....; sans quoi, certainement L.... leur aurait donné le fouet chemin faisant. » A côté de ces saillies si drôles, vous trouvez exprimés, avec une simplicité qui en cache la profondeur, d'admirables résultats de philosophie pratique sur les caractères dans l'enfance, leur développement, leur diversité, sur l'adolescence et l'éducation du pauvre, sur la cruauté et l'imprévoyance sociale à cet égard. Il n'a pas gardé de rancune. « Je ne reviens point sans plaisir, dit-il quelque part, à ces premiers jours pauvres de ma vie, qui n'a jamais été riche, à ce printemps désert de ma jeunesse, quand l'espérance faisait marcher devant moi sa colonne de flamme. Hélas! l'âge mûr n'a plus devant lui pour le guider que la colonne de fumée! »

Ceux qui l'ont le plus rudement éprouvé, ce furent les éditeurs. Malheureusement Lamb n'avait pas rencontré comme Godwin un de ces commerçants qui ne se contentent pas d'être matériellement probes, mais qui ont l'âme élevée. Ce n'est pas un fait nouveau dans l'histoire littéraire que la sympathie, je ne dis point généreuse, mais noble et naturelle, entre ceux qui fournissent au génie ses moyens de communication avec le public, et le génie lui-même; et les Manuce, et les Alde, et les Étienne, et en Angleterre les éditeurs de Godwin, de Thomas Moore, de Walter Scott (*), ont assuré la fortune de leur maison, en

(*) La maison Ballantyne ne s'est perdue que par l'accroissement démesuré de ses affaires : les romans de Scott l'ont soutenue dans sa ruine même.

s'associant d'une manière intime et sur un pied égal avec les talents qu'ils enrichissaient. Lorsqu'une méditation trop ardente ou une étude trop soutenue avait fait négliger aux Érasme, aux Bayle, aux Spinosa, et récemment à Godwin, à Scott, à Burke, à Thomas Moore, le soin de leur richesse, c'était chez leurs éditeurs que se radoubait cette chaloupe, qui se remettait en mer et rapportait à l'un cent mille sterling pour un poëme, à l'autre une maison de campagne pour un roman. Lamb, timide, studieux et capricieux, n'avait trouvé que des corsaires. Son talent exquis et supérieur le laissa pauvre et dépendant ; il travaillait sa pensée plus que son succès, et il aurait fallu à un éditeur une supériorité bien rare pour deviner le parti qu'il y avait à tirer de son charmant génie. Les tristesses du talent et ses naturelles infirmités, jointes, chez Lamb, aux mauvaises chances de la fortune, ne trouvèrent de sympathie que chez ses égaux, les grands esprits de l'époque, Southey, Coleridge, Wordsworth : sympathie stérile ; les braves gens qui imprimaient ses œuvres et qui connaissaient sa délicatesse lui jouaient tous les tours du monde. Ils faisaient composer sous son nom des pages misérables qu'ils lui attribuaient et qui paraissaient dans leurs albums. Ils lui renvoyaient sans les payer quelques-uns des plus délicieux vers qu'il ait composés, sous prétexte que le public n'était plus de ce goût, que la décence et les mœurs exigeaient un coloris moins vif, une sensibilité moins expansive. Et le pauvre Lamb écrivait à Procter (*) : « Mes éditeurs m'apprennent que je deviens *indécent ;* cela m'étonne. Je ne m'en doutais pas. Je croyais

(*) Pseudonyme de Barry Cornwall, poète élégant de l'école de Wordsworth.

que mes œuvres en général, et en particulier ma *Rosemonde*, étaient modestes, voire même assez morales. Quand j'ai reçu la lettre qui m'annonce le refus de mes maîtres pour crime d'immoralité, je me suis écrié tout naturellement : « Au diable les contemporains ! Dorénavant je n'écrirai plus que pour mes aïeux ! » — Il laissa faire ces chers messieurs, et il eut raison, ils étaient plus forts que lui ; mais quand un de ses amis, homme de talent et quaker, Bernard Barton, voulut quitter sa boutique pour vivre du métier des lettres et se soumettre à cette horrible loi de la littérature marchande, Lamb lui écrivit : « Jetez-vous du sommet d'un rocher sur des piques aiguës, cela vaut mieux. Ne vous restât-il que cinq minutes de loisir, profitez-en, jouissez-en plutôt que de devenir l'esclave de ces doux messieurs. Ils sont plus Turcs que des Tartares et plus Tartares que des Turcs, lorsqu'ils ont un pauvre écrivain à leur merci. Jusqu'à ce jour ils ne vous ont pas tenu ; craignez leurs griffes et sauvez-vous. Je ne connais pas un être, devenu le nègre de ces rois, qui ne préférât être tisserand, vannier, savetier, remouleur. Vous ne savez pas quels rapaces personnages ce sont ! Demandez à Byron, à Southey, aux meilleurs et aux plus grands. Oh ! vous ne savez pas, puissiez-vous ne jamais savoir les misères d'une vie gagnée à la pointe de la plume, l'esclavage effroyable que c'est de dépendre d'un libraire, de faire de sa cervelle une écritoire, un pot à bière et un objet de spéculation pour autrui ! D'ailleurs tout éditeur nous hait et doit nous haïr : il a l'argent, nous avons la gloire. Il est très-satisfait quand nous mourons de faim ; cela le venge et l'assure de son pouvoir. Nous sommes leurs ouvriers, et nous leur volons la considération et le crédit ! Ils nous tordraient le cou pour mettre un denier dans leur poche !

A votre comptoir, cher Barton, et fuyez la vie littéraire ! »

Un anathème aussi foudroyant ne peut être équitable, mais il faut bien que cette violente sortie ait quelque fonds de vérité ; peu de temps auparavant, le même Barton avait reçu de lord Byron les mêmes avis : « Ne vous fiez jamais au métier d'auteur ; faites-vous indépendant, afin que l'on vienne à vous. Si vous restez dépendant, vous saurez ce que c'est que de vendre sa pensée à qui la méprise. » Malgré ces déboires, Lamb se taisait. Il était commentateur, traducteur, annotateur, essayiste, et n'arborait pas écriteau de génie. Il collaborait aux journaux modestement, toujours fort maltraité par ceux qui, en Angleterre (à Dieu ne plaise que je médise de la France !), ne jettent l'argent et n'offrent de révérence qu'à ce qu'ils redoutent. Il a passé simplement, doucement, timidement, presque sans renommée. Il survit à ceux qui le dédaignaient ; et après lui, quelque bon qu'il fût, il en a flétri plusieurs ; — juste et définitive vengeance (*)!

(*) Ce sont les critiques les plus distingués de l'Angleterre qui ont assuré à Charles Lamb sa place définitive. Il faut consulter à ce sujet non les recueils intéressés à faire valoir leurs protégés vivants mais Hazlitt, Coleridge, Southey, Macaulay, Allan Cuningham. En général, chacun des éditeurs importants de Londres est possesseur d'une revue dans laquelle il a soin de prôner sa marchandise ; les libraires qui publient les œuvres des plus médiocres romanciers, publient aussi quelque Revue, qui leur sert d'arme défensive et offensive. Quant aux œuvres de Lamb, le jugement le plus exact que l'on ait prononcé sur elles est contenu dans ces paroles de Talfourd. « After having encountered long derision and neglect, they have taken their place among the *classics* of his language. They stand alone at once singular and delightful. »

Ses plus remarquables *Essays* sont relatifs à Londres et aux mœurs de la Métropole. Au centre de la ville, et de ce cœur commercial qu'on appelle la Cité, il triomphait. Il s'était associé à cette cité, il vivait de la vie *cockney*, de la vie badaude ; chaque borne du trottoir et chaque pavé du chemin lui apportaient un écho agréable. Il n'avait pas comme Jean-Jacques, auquel il ressemble par les bons côtés, transformé sa sensibilité en égoïsme, et créé pour son usage un *moi* immense, toujours vibrant, éveillé, avide, susceptible, souffrant, blessé, insatiable ; au lieu de concentrer sa sensibilité en lui seul, il l'avait épandue et versée au dehors. Mercier *bonnet-de-nuit*, la parodie de Jean-Jacques, et Rétif de La Bretonne, cette horrible caricature de Mercier, peuvent, de quelque façon grossière et débraillée, nous donner une idée faible et lointaine de l'attachement de Lamb pour Londres, sa ville natale. Ce qu'il a surtout peint et analysé, ce sont les petits asiles inobservés, les vieux recoins ignorés, les cachettes curieuses, les ruines intéressantes; de ces curieux tableaux, il a fait des chefs-d'œuvre.

Il a aussi écrit de la critique, jamais amère, jamais dure. C'est lui qui a le premier indiqué le vrai mérite de Shakspeare, mérite de philosophe et d'observateur plutôt que de metteur en scène. Comme Tieck en Allemagne, il a ravivé la critique par la sensibilité. S'il eût disposé librement de sa vie, il eût fait renaître la douce et profonde ironie dont Cervantes possédait le secret ainsi que La Fontaine. Cette ironie ne ressemble ni au coup de dent de Boileau ni à la morsure des deux serpents qui se nomment Swift et Voltaire, ni au coup de fouet léger dont Sterne vous effleure comme l'enfant des rues frappe le passant. Lamb a donné plus d'un exemple de ce talent rare.

On sait combien la loi anglaise est compliquée et obscure, et par quel extraordinaire mélange de mots normands, de coutumes féodales, de lois romaines, d'usages municipaux et de décisions contradictoires, les Anglais suppléent à l'absence d'un code. Dans une lettre à Procter, Lamb, inventant un procès imaginaire, se moque admirablement de ce chaos obscur.

« Imaginez, cher ami, qu'une affaire vient de m'advenir, laquelle m'embrouille et me taquine à la mort ; je ne sais comment en sortir, et je vous appelle, inutilement hélas ! à mon secours. Si vous ne me tirez de là, je ne me débrouillerai jamais tout seul. Donnez-moi conseil, je vous en prie, vous qui savez à fond la loi anglaise. Voici le cas. La veuve de mon frère a, du vivant de ce dernier, fait un testament par lequel elle me nomme seul exécuteur testamentaire. Elle lègue, par ce testament, quarante acres de terre labourable qu'elle possédait sous *covert-baron* (*), à l'insu de son mari, elle les lègue, dis-je, aux héritiers d'Élisabeth Dowden, sa fille, mais d'un premier lit ; elle les lui lègue en *fief* simple, mais recouvrable par *amende;* une propriété *inféodée*, songez bien à cela, car c'est là le point de la difficulté. Cette propriété est soumise en outre au *leet* et au *quit rent*. Toutes les précautions sont prises dans l'acte, pour que le mari, Isaac Dowden, ne puisse pas se rendre maître de la propriété. Ce même mari, de son côté, étant venu à mourir aux Indes Orientales, a laissé un autre testament, qui lègue cette même propriété aux héritiers de son corps, non enfants de sa femme, car il paraît que la loi du pays permet aux enfants naturels d'hériter.

(*) Termes de jurisprudence anglaise; « covert, » *à l'abri*, « baron, » mari (*varon* en espagnol).

Les tribunaux indiens avaient été saisis de la cause, que l'on a renvoyée, par un *certiorari*, devant l'échiquier d'Angleterre. Étant exécuteur, dois-je poursuivre ici ou renvoyer la cause aux suprêmes sessions de Bengalore, ou encore demander le renvoi devant le conseil privé ? C'est là la question. Comme tout le petit avoir d'Élisabeth Dowden s'y trouve engagé, je veux prendre les moyens les plus convenables et les moins coûteux de la tirer d'affaire. M. Burney pense que nous trouverons un précédent de même nature dans l'ouvrage de Fearn, *On contingent remainders*, chap. CLXX, sect. 15. Lisez ce chapitre à tête reposée, mon cher ami, et dites-moi ce que vous en pensez. La difficulté gît dans le pouvoir que le mari a ou n'a pas d'aliéner *in usum*, l'inféodation dont il était saisi ne se trouvant que collatérale, etc., etc. »

Procter fut dupe de cette mystification sérieuse. Lamb s'est moqué avec la même douceur enfantine et profonde des théories de Gowin, des fureurs de Cobbett, des audaces de Southey, son ami, des investigations métaphysiques de Coleridge, des symboles et des symbolistes allemands : « Ces messieurs trouvent partout des types et des symboles ; à les en croire, il y aurait une allégorie dans l'alphabet, un mythe dans *bonjour* et *bonsoir*. L'honnête Don Quichotte se tourne en mythe. Moi, j'aime autant croire qu'Agamemnon signifie le taux de la rente, et que le divin Apollon est un autre mythe représentant la *mercuriale* des blés pour la semaine passée. De ce que l'Espagne regorgeait de romans de chevalerie, ce n'est pas une raison de penser que Cervantes ne pouvait pas sourire en les lisant ; et de ce qu'il était profondément imbu et imprégné de leur essence, il ne faut pas conclure qu'il n'avait point envie de s'en moquer. » Même dans ses lettres familières,

on retrouve ce que les Anglais appellent *humour*, peut-être le plus haut point du génie (*) ; le sentiment de l'infini entrevu dans les petites choses, le signe de la disproportion incurable entre nos misères et notre âme immortelle, entre nos désirs et nos impuissances ; l'échappée de vue qui nous montre le ciel par le soupirail d'une caverne. Lamb, qu'il parle d'un tailleur ou d'une épopée, ne perd jamais la simplicité. « Cultivez la simplicité, dit-il à Coleridge, l'art n'admet rien de pénible dans la forme. Je ne connais pas de serres chaudes au Parnasse. Tout doit venir de soi-même, naïvement et simplement, au grand jour du soleil. Les plus modestes boutons sont charmants, et l'expression tout ingénue nous ravit quand elle vient d'elle-même s'épanouir sur la tige. »

Southey lui avait envoyé son grand poème oriental, ce Kehama, l'incarnation britannique du Mahabharat et des Vedas, œuvre pleine d'une liberté qui s'évapore en licence, d'une grandeur qui brise les limites du monde, d'une facilité de versification et de langage qui se perd en diffusion et en mollesse. « Savez-vous, dit Charles Lamb à son ami Southey, qui venait de lui adresser cet ouvrage, savez-vous que je me trouve mal à l'aise dans votre épopée ? Mon pied ne pose pas au milieu de ces immenses espaces ; ces systèmes indiens me gênent ; vos précédents travaux me semblaient plus confortables. J'ai l'imagination timide ; je suis là comme un paysan dans un trop grand palais, ou comme un petit oiseau dans le sixième ciel ; je m'y perds. Donnez-moi des dieux qui aient un peu moins de soixante bras et des espaces que je puisse mesurer de l'œil. Je me trouble et nage misérablement dans ces latitudes incommensurables. »

(*) V. plus haut, *les Humoristes et les Excentriques.*

Si naïf, si simple, si pauvre, si bizarre, bégayant, sans crédit, sans fortune et sans appui, que serait devenu Lamb, esclave de son bureau et de ses livres de compte, si d'honnêtes et de nobles cœurs ne l'avaient apprécié, soutenu et consolé ? L'Angleterre de cette époque gardait encore une certaine saveur sauvage et bizarre (*) qui favorisait les excentricités du talent. Lamb aurait eu peu de secours à espérer d'une civilisation plus polie, plus avancée, moins indulgente, et qui n'eût pas donné place et droit d'asile aux étrangetés du génie ou aux *épaves* de la fortune ? Il y serait mort dans un grenier, au milieu des rires sardoniques de ses amis les plus tendres. Que n'aurait-on pas dit de sa pauvreté, de ses dépenses en vieux livres, de sa vie intime passée avec sa sœur, si les Coleridge et les Southey ne lui avaient fait un rempart de leur amitié tendre et constante ?

Les vieilles civilisations sont si crédules au mal, si fausses et si lâches, si bassement prosternées devant la fortune, si étourdies et si féroces, si dignes de l'anathème d'Alfieri, quand, en 1789, il criait aux Parisiens par la portière de sa voiture : « *Adieu, tigres qui êtes des singes, et vous singes qui êtes des tigres !* » La légèreté de nos malices et la lâcheté inexorable envers la faiblesse sont les mêmes à Londres qu'à Paris ; mais Lamb eut le bonheur de rencontrer quelques âmes d'élite.

Il faut l'entendre raconter son émancipation inattendue....... « Je me croyais depuis longtemps, dit-il, peu propre à l'emploi de commis, et l'idée de mon incapacité me remplissait de terreur. J'en maigrissais ; j'attendais une crise ; ma servitude plumitive envahissait

(*) V. plus haut, *Histoire humoristique des Humoristes*, p. 20.

mon sommeil, et l'esclave du jour devenait par terreur le serf de la nuit même. Je m'éveillais en sursaut, rêvant à une addition manquée, à une erreur dans la colonne des mille, à une tache d'encre sur un total. Mes cinquante ans allaient sonner ; me racheter devenait impossible ; nul espoir. Je m'étais incarné à mon bureau ; ce bois fatal m'était entré dans l'âme.

» Mes confrères me plaisantaient quelquefois sur mes craintes et ma pâleur ; je ne savais pas que les maîtres de cet empire (*) en eussent la connaissance ou le soupçon. Enfin, le 5 du mois dernier, (jour à jamais mémorable dans mes annales), L...., sous-directeur, me prit à part et me dit : « Seriez-vous malade? Je ne vous trouve pas bon visage. » — Je convins que je souffrais un peu, mais je prétendis que cela se remettrait, que j'irais mieux bientôt, tant j'avais peur de voir tomber le lien qui m'enchaînait à l'ennui, mais aussi à la vie. Il me quitta en prononçant quelques mots de consolation et d'amitié ; l'épine restait enfoncée dans mon sein : on ne se fiait plus à moi, je me repentais de mon imprudent aveu, je venais de fournir des armes contre moi-même, je me voyais congédié. Ainsi se passa une semaine de profonde anxiété, la plus affreuse semaine de ma vie, et, le 12 avril, vers huit heures, comme je quittais ma table, on m'appela, et je dus comparoir devant les directeurs assemblés dans salle de leur conseil. — Allons, me dis-je, le moment est venu ; on n'a plus besoin de mes services, on va me le dire, c'est fini.

« Ils étaient trois dans ce redoutable cabinet. Je vis un sourire se former et s'épanouir sur la figure ronde de L..., ce qui me rassura un peu ; puis le vieux B..., com-

(*) La Compagnie des Indes.

mençant une harangue en forme, me fit compliment de mon assiduité, de ma capacité commerciale. (Diable! où veut-il en venir? me demandai-je. Je ne m'étais pas douté de mes mérites.) Puis il s'étendit sur la convenance d'une retraite, à l'âge où la fatigue des affaires se fait sentir (mon cœur défaillait); et après m'avoir questionné sur mes ressources, mes revenus (question oiseuse) et mes propriétés, il termina son oraison par une proposition qui me surprit bien davantage, et que ses deux graves collègues appuyèrent d'un signe de tête lent et solennel. La Compagnie, que j'avais si bien servie (sans m'en être douté), m'offrait, avec ma retraite, une pension égale aux deux tiers de mes appointements, le dernier tiers reversible, après ma mort, sur la tête de ma sœur. Offre magnifique! Je ne sais pas trop ce que je répondis, mais on parut comprendre que mes paroles, bégayées par l'étonnement et la gratitude, renfermaient une adhésion sous-entendue, et l'on me déclara que, depuis ce moment, j'étais libre. Ma révérence fut bégayée et tronquée comme ma réponse, et je retournai chez moi..... pour toujours. »

Il faut l'entendre ensuite raconter l'embarras de sa liberté, et comment ce bureau et ce pupitre, qu'il avait exécrés, lui étaient devenus nécessaires, et la stupeur de Brigitte, sa sœur, et ses essais impuissants pour vivre comme un gentilhomme, et le regret de ces congés qu'il avait perdus, sa vie étant devenue un congé universel. Tout cela est d'une finesse de sensibilité qui n'appartient à aucun de ses prédécesseurs; Swift, Sterne, Addison n'approchent pas de cette originalité charmante; ils avaient moins de cœur sans avoir plus d'esprit.

Lamb posséda pendant neuf années la liberté « qu'il n'avait entrevue jusque-là que par une fente, » comme il le

disait. Ses meilleurs ouvrages datent de cette époque. Toujours entouré de sympathie et d'amitié, il vit enfin une douce lueur de renommée couronner sa vieillesse. En 1834, les suites d'une chute déterminèrent sa mort, presque subite, dans les bras de sa sœur.

En 1789, quarante-cinq ans auparavant, par une matinée de mai, deux jeunes enfants pâles et malades se promenaient ensemble en se tenant par la main, le garçon en veste ronde, la petite fille en sarrau bleu, dans un cimetière de Londres. L'un s'appelait Charles et l'autre Marie-Anne. Après avoir déchiffré les épitaphes élogieuses de toutes les tombes, Charles se retournant vers sa sœur : « Ils sont tous *bons* ici! lui dit-il. Où enterre-t-on les méchants? » C'étaient Charles Lamb et sa sœur. Le même cimetière renferme aujourd'hui ses restes, et leur pierre tumulaire ne se distingue que par la simplicité. Depuis longtemps sa délicatesse avait été blessée de nos sottises funèbres. — « Les cimetières, dit-il quelque part, sont impertinents et absurdes. Leurs éloges fastidieux me soulèvent le cœur, et leurs avertissements insolents me paraissent des outrages. Ces familiarités de la mort sont déplacées, elles me forcent à me sauver de ces promenades mortuaires où le ridicule des vivants coudoie le ridicule des cadavres. — Vous me dites, monsieur le mort, que la vie est courte! — Je le sais parbleu bien! — Que toutes les vertus vous étaient tombées en partage! — Grand bien vous fasse! — Que je mourrai demain! — Non pas, mon cher mort; pas si tôt que tu penses. Je vis encore; me voici debout. J'en vaux trente comme toi. Respectez les vivants, ô monsieur le mort! »

J'ai dit combien cette bizarrerie est profonde et ce style pur, concis, merveilleux. Du sein de cet incomplet et de

cette nonchalance, s'exhale un parfum de vérité, de simplicité et de sympathie qui enchante. Personne n'est moins homme de lettres, personne n'oublie plus entièrement l'écritoire et l'éditeur, personne n'est moins pédantesque. Que de souffrances intérieures, et de plaisirs cachés, et de larmes étouffées, et de voluptés intellectuelles, ont dû précéder et préparer ces délicieuses pages ! Lamb ne vous dit jamais que la moitié de ce qu'il a pensé. Il se contient et se ménage. Ce qu'il écrit, c'est l'involontaire émanation de ces longues et charmantes rêveries, le luxe exquis de son intelligence, — non le produit brutal et matériel d'un métier qui s'apprend, se vend et se paie.

Mais, bon Dieu ! mon pauvre Lamb ! que j'aime tant ! qui a tant d'esprit, de profondeur, de sensibilité, de grâce, dont les pages vivront plus longtemps que les discours de Fox ! — ne l'ai-je point trahi en voulant servir sa gloire ? Je n'ai pu le faire autre qu'il n'était, ni vous offrir à la place de cet humoriste M. Thomas, de l'Académie française, lequel est bien plus régulier assurément. Lamb ne veut imposer à personne ; ce qu'il pense, il le dit ; il n'écrit que des fragments, il n'a point fait de beaux livres ; on ne sait s'il raille ou s'il pleure, s'il a un but ou s'il n'en a pas. Cette vive et piquante essence d'un génie original ne s'est concentrée ou consacrée dans aucune forme solennelle. Puis, où le classer ? quelle place lui faire ? comment le juger d'un mot ? comment le nommer ? Artiste ? il n'a jamais péroré sur le beau dans les arts. Savant ? aucune dissertation n'est tombée de sa plume. Philologue ? je ne sache pas qu'un traité de grammaire lui soit échappé. Poète ? il n'a pas cette prétention. Conteur ? il ne prétend pas narrer une anecdote. Romancier, dramaturge, orateur ? la plus petite intrigue à nouer, la moindre métaphore à polir fati-

guerait ses doigts déliés. Il est tout cela cependant, et plus encore. Il a pris une part très-active dans la révolution littéraire de l'Angleterre, et détrôné Glover et Merry. Un poète avant Lamb, c'était un gentilhomme d'âge mûr, un peu sec, le teint fleuri, la peau ridée, vêtu d'un habit noir que le temps faisait grisonner, portant dans sa poche des poèmes épiques manuscrits sur papier réglé, et allant lire ses hexamètres chez les vieilles filles qui s'ennuyaient. Elles lui versaient le thé; lui se chargeait des hémistiches. « Quand Hayley était Apollon, dit quelque part le spirituel Wilson, l'urne à thé était l'Hippocrène. » Grâce à Lamb et à ses amis, tout a changé. La poésie et le génie ont regagné leur place et leur couronne. C'est enfin dans ses œuvres que se retrouvera le portrait véritable, philosophique et coloré des mœurs anglaises au commencement de ce siècle.

La dernière fois que je l'aperçus, six années après son apparition chez Valpy, il était debout, en contemplation devant une vieille masure délabrée qui avait jadis appartenu à Cromwell, et dont les volets pourris, les briques moisies, les plâtres tombés, les fissures chaque jour plus béantes, font encore l'admiration des promeneurs, un peu plus loin que Tottenham-Court-Road. Il fut bien éloquent devant cet édifice antique, « isolé, disait-il, comme la gloire de Cromwell, et comme elle escorté de deux vieux chênes rabougris qui représentent les historiens Kippis et Lingard. » Que de touchants souvenirs il évoqua!

Ombre charmante! souvenir aimable d'un poète humble et naïf qui a vécu l'ami enthousiaste des plus grands poètes de son temps! d'un homme de lettres sans un vice littéraire, d'un homme pauvre sans envie, d'un savant sans pédantisme, d'un prosateur plus vif, plus

fin, plus spirituel, plus varié, plus profond que la plupart de ses contemporains, et qui, oublié ou méprisé, attendait paisiblement que sa destinée se fît, que son temps arrivât, que le public vînt à lui !

Lamb avait si peu de part aux défauts de l'humanité, qu'il semble, en parlant de lui, que l'on parle d'une chose aimable, d'une fleur ou d'un oiseau des forêts.

C'est Vauvernagues avec une originalité plus marquée, une sensibilité plus tendre ; c'est La Fontaine, moins la sensualité vagabonde des penchants, qui, après tout, n'a pas été chez lui une grâce, mais une tache.

« Si jamais, dit Wordsworth dans les vers qu'il lui a consacrés, si jamais homme fut bon, c'était lui ! » *Oh, he was good, if e'er a good man liv'd!* — « Chère mémoire ! ajoute le poète, c'est là, sous cette pierre, qu'il est étendu maintenant, à côté de la grande ville qui l'a nourri, élevé et vu grandir. Là, il gagnait humblement son pain, soumis aux rigoureux devoirs du négoce, enchaîné au pupitre noir. Que de fois la pensée d'un temps ainsi perdu attrista son âme ! Mais la récompense était belle ; il gagnait l'indépendance, noble mère du bienfait. Grâce à cet esclavage, il pouvait jouir de ses affections, ardentes comme la chaleur du jour, libres comme l'air libre ; et le moment du repos venu, précieux moment, il pouvait causer délicieusement avec les morts, ou, le cœur rempli de simpathie pour ses semblables, l'œil vigilant et attentif, parcourir les rues populeuses.

» Ainsi triomphait du sort un génie que le sort et le monde semblaient avoir condamné ; aux heures du loi-

sir il écrivait ses pages inspirées (*) pages baignées de sourires et de larmes, pages d'amour et de joie. (**) »

(*) . . . . Here he lies apart,
From the great city where he first drew breath,
. . . .
. . . .
Affectnous, warm as sunshine, free as air;
. . . .
And when the precious hours of leisure came,
Knowledge and wisdom, gain'd from converse sweet
With books, — or while he ranged the crowded streets
With a keen eye and owerflowing heart, etc.

(**) *Revue des Deux-Mondes*, juin 1844.

DEUXIÈME PARTIE.

HOMMES ET FEMMES

DU MONDE.

DOCUMENTS RELATIFS AU COMTE DE CHESTERFIELD ET A SON ÉPOQUE.

Consulter — Horace Walpole, passim.

— The Letters of Philip Dormer Stanhope, earl de Chesterfield, including numerous letters first published..., etc.; edited by lord Mahon.

— Suffolk Papers (1820, 2 vol.).

— Lettres de lord Chesterfield à son fils Philippe Stanhope, précédées d'une notice par M. Amédée Rénée (2 vol. in-12, 1843); Paris.

LE

COMTE DE CHESTERFIELD.

(1720—1780.)

---

§ Ier.

Caractère et physionomie de lord Chesterfield. — Mort de son père. — Son entrée dans le monde. — Bolingbroke.

Le château de Bretby, dans le Derbyshire, renfermait, en octobre 1725, deux personnages fort dissemblables : un vieillard austère et morose étendu sur son lit de mort, et un jeune courtisan, son fils, qui venait recevoir les derniers soupirs paternels. Ils s'étaient toujours mutuellement détestés, et l'on ne peut guère imaginer de caractères moins sympathiques. Le vieux comte (*earl*), défiant et ombrageux, ne voulant jouer aucun rôle à la cour ou dans le monde, avait réfugié sa sauvage humeur dans ce domaine antique où « l'orfraie, le hibou et le corbeau tenaient de-

puis longtemps leurs assises (*), » et que le fils dépeint de couleurs si lugubres, tout en racontant gaîment l'agonie paternelle. « Vous ne pouvez, écrit-il à la belle mistriss Howard, la femme à la mode de ce temps, vous ne pouvez rien imaginer de plus odieux que ce donjon qui, par malheur, n'est pas encore à moi, et qui est l'horrible : il me fait l'effet de l'enfer. Mon père, là-bas, pousse des hurlements effroyables, et tombe dans des convulsions auxquelles personne ne survivrait que lui; les oiseaux de mauvais augure mêlent leurs voix à la sienne, et le peu de figures humaines qui m'approchent sont des figures de damnés. Ma foi! j'ai beaucoup d'admiration pour ma piété filiale; je suis aussi estimable qu'Énée. Comme son père avait quatre-vingts ans, il en prit soin, sans doute parce qu'il n'avait pas longtemps à s'en voir ennuyé. Le mien est beaucoup plus jeune, ce qui rend ma piété filiale bien autrement méritoire, et j'espère que Dieu me récompensera en m'envoyant quelque Lavinie, ou plutôt une Didon. J'aimerais autant cette dernière; j'en serais plutôt quitte. » Le père mourut bientôt, laissant à son fils, au fameux lord Chesterfield, un titre que ce dernier rendit illustre et un domaine qu'il ne revint jamais visiter. Dans ses lettres, qui remplissent quatre volumes, et dont la collection vient d'être enfin complétée et publiée avec un soin remarquable par lord Mahon, pas un seul billet n'est daté de Bretby; jamais il n'y est question ni du vieux père, ni du vieux manoir.

Chesterfield, en effet, se détache, par la vie et le style, par ses idées et ses mœurs, des habitudes antiques et féodales; il rompt violemment avec elles. Il représente en An-

(*) « Ravens, screech-ows, and brids of ill-omen... etc. »

gleterre une civilisation toute factice et nouvelle pour son pays, cette civilisation de boudoir, dont l'histoire est encore à faire, qui prend sa source au moyen-âge, dans les cours d'amour provençales, traverse les palais des princes d'Italie, recueille en Espagne de longues draperies de cérémonial et d'étiquette, s'en débarrasse et vient expirer en France, assez court vêtue et assez peu morale, dans les petits soupers de Marly et d'Auteuil.

Elle a ses héros et ses apôtres; elle a sa littérature spéciale et curieuse, qui mériterait d'être étudiée; Pétrarque n'y est pas étranger. Elle nous a donné le sonnet, le madrigal, le discours académique, et la longue kyrielle des politesses et des compliments. A cette littérature se rattachent Voiture pour la grâce, Balzac pour la majesté, sans compter les vieux législateurs de la politesse : en Italie, Balthazar Castiglione, auteur du *Livre du Courtisan*, et monsignor Della Casa, son successeur, l'auteur du *Galateo;* en Espagne, Gracian, auteur de *l'Homme de Cour* (*)*;* en France, l'abbé de Bellegarde, Moncrif et tous les précepteurs de belles manières. La vie sociale occupe seule ces écrivains; sous les formes ils ne voient rien, et l'on peut remarquer que c'est toujours vers la fin d'une civilisation brillante que se manifestent de tels phénomènes. Ces professeurs de l'élégance et de la grâce montent en chaire lorsqu'on est parvenu à douter des réalités; quand le scepticisme attaque les croyances, lorsque les formes l'emportent sur le fond. L'Angleterre n'était pas mûre encore pour un tel essai; sa bourgeoisie professait un calvinisme âpre et résolu, les haines vigoureuses n'étaient pas mortes et Chesterfield, qui voulut être en Angleterre quelque chose

(*) V. *Études espagnoles*, troisième série de ces Études.

comme Fontenelle et le président Maupeou, se trompa d'époque et de pays.

L'ami de Voltaire et de Montesquieu, s'il a été l'ami de quelqu'un, gentilhomme du prince de Galles en 1725, Philippe Dormer Stanhope, quatrième comte de Chesterfield, forme donc à lui seul une époque et une exception curieuses dans l'histoire de la société anglaise. Doué, comme on vient de le voir, d'une âme fort stérile et fort sèche, il corrige ce défaut par l'élégance et les grâces, ne se permet pas la débauche violente des courtisans de Charles II, s'isole de la bourgeoisie demi-puritaine qui donnait le ton sous les George et que représentait Addison, ne tombe ni dans les travers de l'antiquaire Walpole, ni dans les querelles vaniteuses de Pope, et, représentant unique de la politesse telle que nos grands seigneurs la pratiquaient, essaie d'introduire à Londres la frivolité dans l'égoïsme et l'afféterie dans la grâce. La société anglaise, alors bien moins raffinée, mais forte et récemment renouvelée, repoussa rudement la tentative de Chesterfield : pour s'y soumettre, elle avait trop d'aristocratie hautaine, de vigueur démocratique et de vices grossiers.

Je voudrais reproduire ici, en l'étudiant avec sévérité, les traits les plus vifs de cette existence singulière, dont lord Mahon a donné l'esquisse en deux ou trois pages excellentes de brièveté et de limpidité, que le médecin Maty, ami de la famille, avait encombrée des lourdes fleurs de son panégyrique, et que M. Renée, écrivain élégant et net, a éclairée, avec beaucoup de sagacité et de bonheur, de tous les traits qui étaient à sa disposition. Rien n'est plus lent à s'opérer que ces révélations de situation et d'époque; on ne sait le siècle de Louis XIV que depuis l'apparition de Saint-Simon. Les lettres écrites par

Chesterfield à son ami Dayrolles, par madame Du Deffand à son cher Horace, par ce dernier à Horace Mann, par lady Suffolk, maîtresse de George Ier, par le premier Pitt et lady Montagu, ont découvert récemment des ressorts cachés, la position des groupes, les ombres des caractères dans le XVIIIe siècle anglais; les couches différentes de cette vieille société ont été mises à nu. Chesterfield se laisse enfin comprendre : dénué de générosité et d'élan, il n'a pas su s'approprier nos qualités françaises et racheter les défauts qu'il empruntait à notre décadence monarchique; tournant à la galanterie sans chaleur, à la grâce sans naïveté, aux arrangements de cœur sans passion, aux intrigues politiques sans but élevé, il a gâté systématiquement les ressources d'une intelligence nette et acérée, d'une volonté subtile et ferme.

Il avait trente-et-un ans à la mort de son père, et c'était un des jolis hommes de son pays. Que l'on me pardonne les minuties; ceci est une miniature, non une fresque. Il avait la taille petite et mince, la tournure et la démarche d'une souplesse charmante et d'une élégance achevée, la figure régulière et délicate, sauf la longueur du menton qui s'allongeait un peu en s'arrondissant; ces détails ne sont pas oiseux à propos d'un séducteur de profession, ils tiennent au métier. Dans ses deux portraits, gravés d'après Gainsborough et la Rosalba, l'expression dominante est celle de la coquetterie, de la douceur et d'une finesse que l'on croirait innocente; l'œil, admirablement bien fendu, est féminin dans sa langueur, l'arcade sourcilière s'arrondit avec hardiesse; le front, qui semble un peu bas, va se perdre sous la poudre de la perruque à la mode. Toute cette figure, adoucie par l'artifice, ne laisse apparaître qu'un sourire des lèvres d'accord avec le sourire du regard; c'est

la plus aimable marquise de 1780 vers soixante ans. Quant au costume (et il recommande pour ce soin quatre heures par jour, jamais il n'y a donné moins), ce sont des nuances attendries et calmes qui reposent l'œil : gris-perle sur gris-de-lin, avec broderies d'argent; le cordon bleu fort large et en sautoir, ce qui ajoute à la taille du jeune seigneur ; rien de tranchant et d'excessif, point de recherche apparente; de luxe, ce qu'il en faut pour attirer le regard sans le blesser. Le titre « d'arbitre de ces élégances » ne lui a été contesté par personne, pas même par Horace Walpole, fils de son ennemi, et qui lui conteste tout. Ses rivaux ont eu soin de rehausser ses qualités d'homme à la mode, non pas pour le servir apparemment.

On se tromperait bien si, d'après cet extérieur, on le jugeait frivole. Il suivait un système et allait au succès. Dès sa première jeunesse, il l'avait désiré ardemment dans toutes les voies; il y avait tendu de toutes ses forces. Chez sa grand'mère lady Halifax, dont la maison l'abritait contre la violence de son père, et qui recevait la ville et la cour, lord Galway l'avait rencontré, et, voyant briller l'ambition dans les yeux de l'enfant, il lui avait fait cette leçon : « Je vous prédis que vous serez ambitieux, mon petit ami ; eh bien! si vous voulez réussir, levez-vous toujours de bonne heure, c'est le seul moyen d'avoir du temps pour tout. » Il profita du conseil, et, au milieu des plaisirs comme des affaires, il fut toujours levé entre cinq ou six heures du matin, été comme hiver. Ses études furent très-fortes; à Cambridge, il devint même pédant, non que les qualités intellectuelles des anciens le charmassent, mais il voulait être partout le premier. On verra bien, en étudiant sa vie, qu'il est impossible d'être homme de plaisir avec plus de peine et de labeur.

Il fit son entrée dans le monde, de 1712 à 1714. Le puritanisme régnait dans le peuple; la bourgeoisie tentait de mêler à sa décence morose un peu de bon goût, et quelques traces de l'orgie de Charles II se laissaient encore apercevoir. Il y avait à Londres deux ou trois « cupidons déchaînés » qui remplissaient la ville du bruit de leurs exploits; la duchesse de Cleveland, Cypris des précédents règnes, était leur protectrice naturelle : la fortune que son amant royal lui avait livrée, elle la dépensait ainsi. C'était sur ses deniers que *beau Fielding* et *beau Wilson*, remarquables surtout par leur robuste impertinence, soldaient, l'un, sa fameuse livrée *jaune et noire*, l'autre, ses dépenses scandaleuses. Je n'ai point à raconter ici leurs avenres oubliées, que l'on peut retrouver : Fielding, le duel chez mistriss Manley (*) et chez Jesse (**) ; la bigamie de Wilson avec le fameux Law, qui le tua par parenthèse et se sauva en France, étaient des sujets permanents d'anathème pour les prédicateurs, et d'admiration pour les jeunes débauchés. Chesterfield quitta Cambridge au moment où l'on parlait le plus de leurs fredaines, et sa vanité soupira pour de pareils triomphes.

Il faut l'entendre raconter l'état de son âme et les premiers épanouissements de son amour-propre ; le grand ressort de sa conduite se trouve tout entier dans ce nouveau fragment. — « J'entrai dans le monde, dit-il, non pas avec un désir ordinaire, mais une soif insatiable et une espèce de rage d'applaudissements, de vogue et d'admiration. Si, d'un côté, cela m'a fait faire bien des choses ridicules, d'un autre côté, c'est la cause de tout ce que j'ai fait de

(*) *New Atalantis*, passim.
(**) *The House of Nassau*, etc.

bon. Cela m'a rendu prévenant et courtois pour les femmes que je n'aimais pas, et pour des hommes que je méprisais, dans l'espérance d'être applaudi des uns et des autres, quoique je n'eusse voulu ni de l'amitié de ceux-ci, ni des faveurs de celles-là. Toujours je m'habillais, je m'exprimais et me présentais aussi bien que possible; j'étais ravi lorsque je m'apercevais que la compagnie me goûtait. Je parlais aux hommes de tout ce que je pensais pouvoir leur donner la meilleure opinion de mon esprit et de mon savoir, et aux femmes de ce qui ne manque jamais de leur plaire, la flatterie, l'amour et la galanterie. De plus, je vous avouerai, sous le secret de la confession, que ma vanité m'a souvent fait prendre mille peines pour me faire aimer de certaines femmes, alors que je n'aurais pas donné de leurs charmes une prise de tabac. Dans la compagnie des hommes, je tâchais toujours d'effacer ou du moins d'égaler celui qui brillait le plus. Ce désir me poussait à tout tenter pour le satisfaire, et, quand je ne pouvais briller dans la première sphère, il me faisait réussir dans la seconde ou la troisième. Par ce moyen, je devins bientôt à la mode, et, quand un homme est une fois arrivé là, tout ce qu'il fait est bien. C'était un plaisir infini pour moi de considérer ma vogue et ma popularité. Femmes et hommes m'invitaient à toutes les parties, où je donnais en quelque sorte le ton; ce qui me valut la réputation d'avoir eu certaines femmes du plus haut rang, et cette réputation, vraie ou fausse, m'en valut réellement d'autres. Avec les hommes, j'étais un protée, je prenais toutes sortes de formes pour leur plaire; parmi les personnages gaies, j'étais le plus enjoué, le plus grave avec ceux qui l'étaient, et je n'omettais jamais les moindres attentions qu'exigent les bienséances, ou les moindres offices d'amitié qui pouvaient

leur plaire et les attacher à moi. En conséquence, j'étais bientôt lié avec tous les hommes les plus distingués et les plus en vogue partout où je me trouvais.

« C'est à ce mobile de vanité, que les philosophes trouvent si méprisable et que je qualifierai tout autrement, que je dois la meilleure part du rôle que j'ai joué dans le monde. Il faut plaire, briller et éblouir autant qu'on peut. A Paris, vous devez avoir observé que *chacun se fait valoir autant qu'il est possible*, et La Bruyère remarque très-justement qu'on ne vaut dans ce monde que ce qu'on veut valoir. Lorsqu'il est question d'applaudissements, jamais Français, homme ou femme, n'est en défaut à cet égard. Observez les attentions éternelles et la politesse qu'ils ont les uns pour les autres; *ce n'est pas pour les beaux yeux de leurs semblables au moins*, non, mais pour eux-mêmes, pour des louanges et des applaudissements. Pratiquez, pour plaire, tout l'art de la coquette la plus raffinée; soyez alerte et infatigable pour vous attirer l'admiration de tous les hommes et l'amour de toutes les femmes. »

Cette théorie, qui est à peu près celle de La Rochefoucauld, de Hobbes et de Mandeville, ne parvint qu'assez tard chez lui à ce degré de perfection solide et sèche, qu'il a réduite en formule philosophique. A vingt ans, vers 1714, il part pour faire ce qu'on appelait alors sa tournée d'Europe, se débarrasse vite d'un précepteur qui le gêne, et vient tomber à Paris au milieu de la société de madame de Tencin, de Lamotte et de Fontenelle. L'exilé Bolingbroke y jetait un vif éclat; chez celui-ci, tout était passionné, même l'amour-propre; tout était grandiose, même l'intrigue. Chesterfield, placé sous son aile, vit en lui l'idéal de la grandeur humaine. Il conçut pour ce caractère extraordinaire et multiple la seule admiration qu'il ait ressentie,

se laissa patroner par lui près des dames de la cour, reçut de lui et d'elles l'empreinte décisive de sa vie future, et résolut de jouer à son tour l'Alcibiade avec moins d'excès et de violence. Tel fut en effet son rôle : un Bolingbroke adouci et plus aimable.

A vingt ans, il a hâte de suivre les traces politiques d'un si grand maître. La reine Anne meurt. Aussitôt il arrive, et reçoit de lord Stanhope, ministre de George Ier et son parent, le titre de gentilhomme de la chambre du prince de Galles. Puis, sous le même patronage, il fait son début à la Chambre des Communes, où il représente le bourg de Saint-Germain ; il n'avait pas même l'âge que la loi exigeait pour y siéger. Le jeune orateur, fidèle élève de Bolingbroke, et persuadé qu'il fallait emporter la renommée de vive force, se joint aux assaillants du duc d'Ormond avec une extrême véhémence ; par égards pour son *discours vierge*, on ne le rappelle pas à l'ordre, quoiqu'il le méritât. « Monsieur, lui dit après sa sortie un des partisans du duc d'Ormond, je vous fais observer que vous êtes mineur, et que, si vous restez ici, l'amende qui va vous être infligée sera considérable. » Chesterfield salua profondément, prit la poste et revint en France, où il retrouva son modèle.

Les dames continuèrent son éducation et achevèrent « de dérouiller, » comme il le dit lui-même dans un curieux passage (*), sa timidité et son pédantisme. Beau, jeune et homme de plaisir, il apprit merveilleusement bien le français sous leurs auspices ; il en retint même la plus fugitive et la plus délicate parcelle, le français de Crébillon fils et du président Maupeou, ces dictons du monde, ces

(*) Tome II, page 280.

trivialités choisies, tout ce qui serait de mauvais goût aujourd'hui, et dont ses lettres sont, pour ainsi dire, un cahier d'expressions corrigées : l'indécrottable, — l'indéchiffrable, — être abasourdi, — s'ébaudir dans la plaisanterie ; » son style est plus idiotique et plus de boudoir que celui de Lamotte ou de madame de Stael, et l'on pourrait y démêler, si l'on voulait, tout le lexique en usage chez madame de Parabère ou le financier Law.

Cependant il occupait auprès de son ami Bolingbroke une place singulière. L'insurrection jacobite de 1715 se préparait, et Bolingbroke en était l'âme ; le jeune Chesterfield trouva moyen de s'informer au juste de l'état des affaires, sut où en était la conspiration qui se tramait à Paris contre la dynastie nouvelle, et en informa sa cour. L'homme de génie était dupe de l'homme d'esprit ; Chesterfield, courtisan délié, devait plus tard se laisser vaincre par le brutal Newcastle.

---

§ II.

Chesterfield au Parlement. — Ses galanteries. — Ambassade à la Haye. — Aventure de mademoiselle Du Bouchet.

Tant de finesse et de grâce n'étaient guère à leur place dans une assemblée à demi populaire. Quand le jeune homme, devenu majeur, revint siéger aux Communes, elles subirent plutôt qu'elles n'acceptèrent ce ton insinuant, cette grâce molle, cette aisance de gentilhomme et ces légères ironies dont se composait le bagage de son élo-

quence. Un membre qui possédait le talent du mime burlesque, et auquel il ne plaisait pas, s'attacha, dès qu'il se levait et parlait, à parodier ses gestes et sa voix. Chesterfield avait peur du ridicule, comme tous les gens qui en font leur arme ordinaire ; il recula, se tut, sut encore attendre, et se contenta, jusqu'à la mort de son père, d'être un homme de plaisir et de salon. Lié avec toutes les beautés à la mode, ami des unes, amant des autres, bel esprit reconnu dans les meilleurs lieux, auteur de madrigaux élégants, non sans une pointe de libertinage, ce fut l'élève le plus accompli de ce salon de madame de Tencin, qui l'avait formé.

On cherche en vain, dans sa jeunesse même et dans l'entraînement de cette première époque, une émotion forte et une passion vive. Le nom de la belle Fanny Shirley se trouve assez souvent sous sa plume ; il fait d'elle le texte de ses couplets galants ; vers elle, comme vers la plus jolie, il se penche dans les bals, et il l'invite à danser ; à elle, dit un satirique contemporain (*), il adresse

Ce long soupir, mêlé d'un éternel sourire,
Et du matin au soir, puis du soir au matin,
Le murmure flatteur d'un compliment sans fin,

ce qui ne paraît pas tirer à grande conséquence. Un critique moderne, homme d'esprit, s'étonne de ce que la correspondance de Chesterfield ne renferme point de lettres d'amour ; il n'écrivait pas de ces fadeurs-là. Voisenon et l'abbé de Latteignant les abandonnaient au fougueux Diderot et au grave Jean-Jacques ; il les laissait, lui,

(*) Sir C. Hanbury Williams.

au paysan Burns; folies du cœur ou de l'imagination, que l'on se reproche tôt ou tard, qui compromettent et engagent, et qu'un homme vraiment bien élevé ne se permet pas.

D'ailleurs, il n'oubliait pas son ambition, s'arrangeait avec l'avenir, et se levait toujours à cinq heures du matin. La scandaleuse querelle de George Ier et de son fils éclate et trouble l'Angleterre; Chesterfield, l'œil sur le règne prochain, a grand soin de renier le vieux roi, et de se déclarer pour le fils, qui attend la couronne. Aussi, dès que la mort eut frappé George Ier, Stanhope, devenu lord Chesterfield par le décès de son père, accourut, comme le faucon tombe sur sa proie, pour avoir part à la curée des honneurs. Ses saillies avaient déjà fait peur; son adresse insinuante semblait dangereuse. Le roi nouveau n'aimait pas l'esprit et n'en avait guère. On exila honorablement Chesterfield à La Haye, avec le titre d'ambassadeur, et, pour le consoler, on le chargea d'intérêts très-délicats et particuliers au roi lui-même. Il partit et fit merveilles.

Jamais les hautes puissances n'avaient vu d'ambassadeur si aimable et d'élégance aussi achevée; les dames surtout professèrent pour ses talents une admiration sans égale. « Il se serait fort ennuyé, dit lady Montagu, de jouer, sur un théâtre de second ordre, un rôle secondaire, s'il n'eût occupé ses loisirs en donnant des fêtes, en bâtissant des salles de danse de cent pieds de long, en courant les promenades dans un équipage doré; surtout en obtenant près des femmes une série de succès dignes de Lovelace ou du duc de Richelieu. » — « Nos dames hollandaises, écrit-il plus tard à son fils, qu'il cherche à endoctriner, sont trop réservées et trop froides d'imagination pour faire les avan-

ces, mais elles sont trop aimables et ont le cœur trop chaud pour repousser un honnête homme qui se présente bien. » Il se présenta si bien, que la ville de La Haye retentit de ses conquêtes.

Il y avait alors à La Haye une de ces protestantes françaises exilées, dont la révocation de l'édit de Nantes avait couvert l'Europe, et qui se nommait mademoiselle Du Bouchet. Belle, jolie prude, elle était chargée de surveiller l'éducation de deux ou trois filles nobles et orphelines. Elle entendit parler du séducteur universel, et entra, comme de raison, dans une véhémente indignation, dont l'imprudence lui coûta le bonheur et le repos. Chesterfield apprit par ses amis qu'il avait en mademoiselle Du Bouchet une ennemie acharnée, et que sa toute-puissance était contestée ; la gouvernante affectait d'arracher ses élèves à la présence de l'ambassadeur, et lui prodiguait le dédain, même l'épigramme. C'était plus qu'il n'en fallait. Il paria soumettre mademoiselle Du Bouchet, joua la passion, la joua bien, fit toutes les promesses de mariage que l'on voulut, et l'emporta. La vertueuse mademoiselle Du Bouchet devint mère, et la ville et la cour furent informées de sa chute. La scène de Clarisse et de son séducteur était jouée d'avance ; c'était en 1727 : Richardson a tout simplement calqué son Lovelace sur l'ambassadeur anglais à La Haye, dont l'aventure était publique. La pauvre gouvernante sut bientôt qu'elle avait été l'objet, non d'une passion, mais d'un pari, et, privée de sa place, ruinée, l'existence et le cœur tout-à-fait brisés, apprenant un peu tard qu'il ne faut pas se moquer des Chesterfield, elle mit au monde un fils, et vint, avec une petite pension que Lovelace daigna lui faire, se cacher dans un faubourg obscur de Londres, à Lambeth, d'où elle ne sortit plus, et où elle

ne vit personne, pas même Chesterfield. Celui-ci la fit peindre par la Rosalba, car elle était belle, et la plaça, presque sans voiles et comme un trophée, dans un beau cadre doré, sur la cheminée de sa bibliothèque. Ce fut le seul honneur qu'il lui fit désormais. Cette fière vertu qui tombe et ce grand conquérant qui triomphe d'une simple gouvernante, tout cela est dans le cours ordinaire des choses humaines ; on verra reparaître, à la fin de la vie de Chesterfield, la gouvernante française et son fils, et cette histoire de jeunesse revenir frapper, de la manière la plus inattendue, la vieillesse de l'ambassadeur.

Mademoiselle Du Bouchet l'inquiétait peu en définitive ; ce qui le préoccupait, c'était son ambition. Le brutal et rusé Walpole régnait à la cour ; une intrigue fut tramée entre lord Townshend et l'ambassadeur à La Haye, pour renverser et remplacer le duc de Newcastle, peut-être Robert Walpole lui-même. George II, qui venait de visiter son cher électorat de Hanovre, devait passer par Helvoet-Sluys, où Chesterfield l'attendit au passage, espérant obtenir la place de Newcastle. Le roi était en garde contre ses séductions; il échoua ; lord Townshend, convaincu d'avoir tramé cette intrigue, fut congédié, et Walpole, qui ne devina pas, selon les historiens, ou plutôt qui ne voulut pas deviner la douce perfidie de Chesterfield, lui envoya la jarretière et le fit nommer grand-intendant (*high-steward*) de la maison royale. Chesterfield avait arrangé d'une manière favorable aux intérêts du roi des litiges difficiles entre le Hanovre et la Hollande, et le roi, qui aimait l'Allemagne, avait toujours conservé une prédilection de famille pour son petit électorat.

Récompensé et mécontent, Chesterfield revint à La Haye, couronné de cette faveur équivoque, et se livra plus

ardemment que jamais aux deux consolations de son exil : au jeu et aux femmes ; ces deux penchants s'exaltèrent des mécomptes de son ambition, une fièvre lente s'empara de lui, et sa santé fut compromise ainsi que sa fortune. Le grand Boerhaave, qu'il consulta, mit au bas de son ordonnance : *Venus rarius colatur*, prescription dont il se souvint toute sa vie. D'ailleurs on ne songeait pas à rappeler l'ambassadeur, dont on connaissait les ambitions politiques, et dont les épigrammes inquiétaient ceux-ci et gênaient ceux-là. Il comprit que son exil pourrait durer éternellement ; son patrimoine était entamé par le jeu, son avenir était incertain ; son aventure un peu bourgeoise avec mademoiselle Du Bouchet, qui venait de lui donner un fils, compromettait les prétentions d'un aussi brillant séducteur. Il envoya sa démission et reprit la route de Londres.

---

§ III.

Mariage de lord Chesterfield. — Sa lutte contre George Ier et Robert Walpole.

Tout à côté de son hôtel de Grosvenor-Square demeurait la célèbre duchesse de Kendal, qui n'était autre que cette Mélusine de Schulenbourg, autrefois si jolie, et que le roi George Ier avait amenée de Hanovre comme faisant partie de son étrange sérail (*). A peine arrivé, Chesterfield cultiva cette maison ; il ne manquait guère de se met-

(*) V. plus bas, la vie de Sophie-Dorothée, femme de George Ier.

tre en règle avec l'avenir, avec les maîtresses des rois et les héritiers présomptifs. La duchesse avait une fille fort belle qui passait pour sa nièce, et à laquelle, en tout état de cause, il avait offert ses hommages avant le départ. Créée lady Walsingham en son propre nom et maîtresse d'une fortune considérable, elle attendait en outre celle de sa mère ; il y avait là de quoi réparer celle de Chesterfield. Le voisinage de la duchesse de Kendal offrait au jeune courtisan une excellente occasion ; il fit sa cour et obtint le consentement de la mère et de la fille. George II s'opposa au mariage, ne voulant pas, disait-il, que la fortune de lady Walsingham fût compromise par un joueur ; Chesterfield était de taille à lutter contre le roi, et en effet il lutta.

George Ier, qui n'avait pas foi dans la loyauté de son fils George II, dont il connaissait l'avarice, avait fait faire un double de son testament, et confié l'un des exemplaires à l'évêque d'Armagh, l'autre au duc de Wolfenbuttel ; il y avantageait lady Walsingham. L'évêque d'Armagh, en remettant au nouveau roi l'exemplaire qu'il croyait unique, fut très-étonné de voir que George II, sans le lire, le chiffonnait, le mettait dans sa poche, puis le jetait au feu ; c'était se débarrasser assez lestement des legs qu'il avait à servir. Quand George II sut qu'un duplicata avait été envoyé au duc de Wolfenbuttel, il employa toutes les manœuvres de la diplomatie pour en étouffer le bruit et en cacher la trace. Cependant Chesterfield, qui, malgré le roi, venait d'épouser lady Walsingham, se trouvait pour sa part, ainsi que la duchesse, frustré d'un legs inscrit sur le testament supprimé. En fait d'argent, il était rude joûteur ; il eut vent du testament, menaça, cria, ne recula pas devant un procès à intenter au roi, commença même le procès, ob-

tint de la peur et du scandale ce que l'on n'accordait pas à la justice, et se tut, moyennant une somme importante qu'il toucha.

Ce mariage riche et ce testament supprimé coïncident avec le règne de Robert Walpole; de cette époque date aussi la vive opposition de Chesterfield contre le roi, la cour et le ministre. On lui a fait, à ce propos, l'honneur de le supposer meilleur patriote qu'il ne l'était. Sa guerre si animée de bons mots, de discours parlementaires, de pamphlets et d'influence sociale, avait des motifs et un but personnels. Whig comme Walpole, ne se détachant de lui par aucun dissentiment de principes, il satisfaisait ses haines, servait ses rancunes, vengeait ses mécomptes, et dissolvait le parti de son adversaire, dans le seul intérêt de sa propre vanité et de son ambition. A propos du bill de douane (*excise*), il compromit gravement le cabinet; le ministre plia et laissa passer l'orage. Ses deux frères battaient en brèche Walpole aux Communes; lui-même le foudroyait à la Chambre des pairs, qui avait fait de lui son orateur favori. L'émeute se préparait à Londres, et le malin Chesterfield pouvait se vanter d'en être l'un des moteurs les plus actifs. Il allait toujours à la cour, et montait à son ordinaire et fort lestement le grand escalier de Saint-James, lorsqu'un huissier de service lui redemanda sa baguette blanche, le signe de ses fonctions.

Il n'en fut que plus ardent à l'attaque, harcela toujours et ne renversa jamais; pendant les dix années suivantes, il continua son feu, et ne donna aucun répit à ses adversaires. Robert Walpole, fin dans sa conduite et grossier dans ses mœurs, méprisait les gens de lettres, comme c'est l'usage des hommes positifs, qui nourrissent pour ces chercheurs de l'idéal et de l'art un profond dédain. Chesterfield

l'accabla de railleries, se lia avec Pope, soupa chez Button, rendez-vous des poètes, publia lui-même les poésies de Hammond, continua l'aimable tradition d'Addison dans la *revue* hebdomadaire intitulée *le Monde*, et prit rang parmi les écrivains élégants de son époque. Dans cette *revue*, il poursuivit à outrance le ministère, le roi et les travers de ses propres ennemis, régla les modes, signala les ridicules, et affermit ainsi l'autorité incontestable dont il jouissait dans les salons. Un de ses plus piquants essais dans ce genre léger est celui où, traitant *ex professo* « des femmes qui ne sont plus jolies, » il se fait leur législateur ; le roi, comme son père, se croyait forcé par le bon goût à entretenir autour de lui un sérail de laideurs d'antiquités, et la satire tombait d'aplomb sur les favorites de George :

« ..... La parure des laides, dit-il, ne doit pas s'élever au-dessus de la simple et modeste prose ; tous leurs efforts au-delà n'aboutiraient qu'au burlesque, et les rendraient risibles. Une femme âgée doit éviter tout ornement qui attirerait sur elle des yeux auxquels sa vue serait peu agréable. Mais si, à force de parure, elle veut imposer aux hommes sa beauté détruite, ils sont offensés de son entreprise insolente ; quand une Gorgone frise ses serpens pour charmer la ville, elle n'a pas le droit de se plaindre si elle rencontre un Persée vengeur. Ces femmes sans sexe peuvent être regardées comme des êtres à part ; elles ne sauraient être rangées parmi le beau sexe ; elles devraient renoncer ouvertement à toutes prétentions à cet égard, et tourner leurs pensées d'un autre côté ; elles devraient s'efforcer de devenir d'aimables et honnêtes hommes ; elles peuvent se livrer aux plaisirs de la chasse et vider joyeusement un verre, et, *pour ma part, si elles pouvaient entrer*

au Parlement, je ne m'y opposerais en aucune façon. Me demande-t-on comment une femme peut savoir qu'elle a vieilli, et agir en conséquence, je réponds qu'elle ne doit pas en croire ses yeux, mais ses oreilles; que si elle n'est pas entourée d'hommages, si elle n'a pas de nombreux attentifs, elle peut être assurée que ce n'est pas la sévérité de son visage qui les éloigne.

« Ces vieilles pécheresses sont inexcusables. J'ai vu souvent des arrière-grand'mères parées, à ce qu'elles pensaient, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais qui ressemblaient bien plus réellement à des vers à soie desséchés dans leurs coques. Pourquoi donc exposer orgueilleusement des rides aussi vénérables que leur contrat de mariage? Qu'elles cessent d'offenser nos regards par ces prétentions exhorbitantes, qu'elles se contentent du noir, et qu'elles lisent Ovide, *de Tristibus* (*) »

On reconnaissait, à ces traits cruels, les favorites du roi; George II prêtait beaucoup à l'épigramme par ses allures sans dignité, sa cupidité, ses maîtresses qu'il n'aimait pas, ses goûts de sergent et de tailleur militaire, et sa prédilection pour les revues d'uniformes et la ponctualité du service. Quand il s'était bien moqué du roi, Chesterfield croyait avoir remporté la victoire; n'en déplaise à ce vif et piquant esprit, sa position n'était pas aussi bonne qu'il l'imaginait; n'ayant de racines véritables ni dans le puritanisme populaire, ni chez les tories jacobites, ni dans le whiggisme un peu vénal des walpoliens, il ne gagnait rien à blesser le roi. Cependant il continuait toujours, encouragé par les applaudissements universels; dans le *Wold* (*le Monde*), on lisait, en 1740, la facétie suivante, sortie de la plume de Chesterfield, et que George II eut

(*) *Miscellaneous Works*, vol. II, p. 48-49.

grand'peine à lui pardonner. Un petit prince allemand est censé parler :

« .... Il n'y a pas autour de moi, dit-il, un prince qui n'ait augmenté ses forces, l'un de quatre, celui-là de huit, et celui-ci de douze hommes, de sorte que vous devez comprendre qu'il y allait de mon honneur et de ma sûreté d'augmenter les miennes. J'ai donc porté mon armée à un effectif de quarante hommes, de vingt-huit que j'avais auparavant; mais, afin de ne pas surcharger mes sujets de taxes, pour leur épargner le logement et l'insolence de mes troupes, et ne pas leur faire craindre de projets contre leurs libertés, je vous dirai entre nous que mes quarante soldats sont en cire, et qu'ils manœuvrent par un mouvement d'horloge. Vous pouvez voir, ajoutait-il, que, si je courais un danger réel, mes quarante hommes de cire sont aussi rassurants pour moi que s'ils étaient de chair et de sang, et du meilleur de la chrétienté; quant à l'apparence et à la dignité, ils valent tout autant, et en même temps ils me coûtent si peu, que nous aurons à cause de cela un bien meilleur dîner.

» Mon ami lui exprima son approbation sincère de ses mesures sages et prudentes; il m'assure n'avoir vu de sa vie d'hommes mieux faits, mieux assortis pour la taille, ni de plus belles figures de soldats.

» L'ingénieuse invention de ce prince vaillant et sage me donna immédiatement l'idée qu'en y faisant quelques légers changements, on en pourrait tirer un parti très-avantageux pour le bien général. J'ai médité et retourné cette pensée dans mon esprit avec la plus grande attention, et je la présente à mes lecteurs, en déclarant que je suis prêt à recevoir les avis et à profiter des lumières des personnes plus instruites que moi dans la science militaire.

» Je propose donc humblement qu'à partir du 25 mars prochain (1736) la nombreuse armée actuelle, qui coûte beaucoup, soit entièrement licenciée, à l'exception toutefois des officiers, et que des personnes compétentes soient autorisées à passer un marché avec mistriss Salmon pour former le même nombre d'hommes de la cire la plus fine; que les mêmes personnes soient également autorisées à traiter avec Myn Herr Von Pinchbeck, l'ingénieux artiste, pour le mécanisme du nombre d'hommes précité.

» On a pris depuis peu, mais en vain, des peines infinies pour amener notre armée actuelle à l'état de propreté et de perfection d'une armée de cire : on a reconnu impossible de se procurer un grand nombre d'hommes tous de la même taille, faits de même, portant leurs cheveux, passant tous exactement et simultanément par les temps de l'exercice, et surtout ayant dans le regard une certaine fierté militaire qui n'est pas naturelle aux figures anglaises. On a été obligé de réformer même plusieurs officiers des plus marquants, parce qu'il leur manquait QUELQUES-UNES DES PROPRIÉTÉS DE LA CIRE. Avec une armée comme la mienne, le plus âpre et le plus avare des sergents ou des monarques sera content. »

---

§ IV.

Seconde ambassade de Chesterfield. — Vice-royauté d'Irlande. — Retraite définitive.

Malgré cette dépense d'esprit anglais, Chesterfield ne cessait pas d'être battu. Sa politesse exquise, ce beau ruban bleu, ces épigrammes écrites et parlées, ces

entrées secrètes par les escaliers dérobés, ces alliances de boudoirs, ces débauches charmantes et modérées, un magnifique mariage d'intérêt et d'argent, des discours imités de Tacite et prononcés à la Chambre Haute avec un succès merveilleux, rien n'avait pu enraciner Chesterfield ni déraciner Walpole. Celui-ci, buveur et gastronome, riait haut, parlait fort, négligeait les maîtresses du roi que Chesterfield cultivait, se mettait bien avec la reine, qui était le ressort réel de la cour, pratiquait des ruses efficaces, et ne tombait jamais dans la finasserie. Chesterfield n'inspirait ni confiance ni sympathie, mais seulement une admiration mêlée de haine. On lui préférait Newcastle, l'homme le plus mal élevé de son pays, et Walpole, qui se passait de l'estime, pourvu qu'on le servît.

La longévité des ministères est bornée. Il fallut bien que Robert Walpole prît sa retraite ; alors le roi fut forcé d'employer Chesterfield, mais il se hâta d'exiler encore un homme qui lui était odieux de toute manière. George II avait sur le cœur l'affaire du testament, celle du mariage, celle de l'*excise*, les plaisanteries du *World*, sans compter les discours parlementaires semés de facéties contre sa personne. Chesterfield retourna donc en Hollande sans avoir entendu de la bouche royale d'autres paroles que celles-ci : « Monsieur, vous avez reçu vos instructions. » De Hollande il passa en Irlande à titre de vice-roi, ce qui était encore une disgrâce ; l'un des plus piquants escamotages de cette vie d'artifice fut de toujours être en disgrâce et de toujours sembler triomphant.

Sa seconde ambassade fut aussi heureuse que la première. Dans la diplomatie, il a excellé, et n'est pas sans rapports avec le maître, M. de Talleyrand. Parfaitement grand seigneur comme ce dernier, il ne se pressait jamais,

écoutait, attendait, méprisait les passions vives ou tendres, et aimait le jeu, émotion des âmes qui n'en ont plus. Au bas d'une des lettres de Chesterfield, on trouve ce conseil donné à un résident, son ami intime : « Pas de vivacité. — *Temper!* » C'est le mot de M. Talleyrand à ses élèves : *Surtout pas de zèle !* Ces deux grands seigneurs, qui méprisaient tant les hommes (les femmes seulement un peu davantage), qui aimaient tant l'argent et le succès, ont été peut-être, dans les temps modernes, les plus habiles alchimistes de la quintessence diplomatique, comme dirait Rabelais. En fait de diplomatie, Chesterfield n'a pas été dépassé ; il décida, en 1745, la Hollande contre la France et contre son intérêt ; il calma en 1746 les papistes d'Irlande et apaisa leurs mécontentements. A vingt ans, il avait réussi ; en 1728, sa première ambassade avait résolu en faveur du roi d'Angleterre des questions délicates relatives à l'électorat de Hanovre. C'était là son triomphe. Il prodiguait les petites grâces, la flatterie, la séduction, ce qu'il appelait, en jargon de Versailles, le *galbanum*. « Le *galbanum* coûte si peu ! » dit-il à son fils. Dans le combat constitutionnel, en face de Walpole, les subtilités les plus exquises restaient impuissantes et devenaient des obstacles ; Chesterfield avait cinquante ans et n'était pas entré dans la vraie carrière politique.

Sur la rumeur d'une invasion française en Irlande, il partit pour ce pays, dont le gouvernement lui était confié, au refus de tous les gens de cour et de tous les hommes d'état. Cette vice-royauté n'était pas une faveur mais un moyen honnête d'être quitte de lui. Il dut se trouver bien dépaysé en Irlande. On y buvait beaucoup, on s'y assassinait lestement ; les pauvres *cotters* tout nus brûlaient les maisons quand les pommes de terre manquaient, les riches

protestants faisaient condamner aux assises tous les papistes qu'ils pouvaient pendre, et les catholiques désespérés se vengeaient de leur mieux. Chesterfield, qui était Irlandais de race, trouvait de grands maux à guérir et de grandes difficultés à vaincre; il s'acquitta de cette tâche avec courage et avec honneur. Les enfants de cette triste patrie n'oublient jamais leur mère : ni le frivole Sheridan ni le cynique Swift ne lui ont été infidèles; nul ne mérita mieux de son pays que l'élégant et léger Chesterfield.

Les ennemis de Chesterfield, et il n'en manquait pas, ceux qu'il avait blessés de ses railleries ou offusqués de son éclat, c'est-à-dire la grande majorité de la société anglaise, pouvaient se réjouir; il n'y avait pas de poste supérieur plus désagréable que la vice-royauté d'Irlande à cette époque. Il vit d'un coup-d'œil la situation, et, oubliant les coquetteries et les intrigues dont il avait cru se faire des armes, et qui n'avaient été pour lui que des embarras, il changea de route et se mit résolument à l'œuvre. Dès l'origine, il jugea sainement le pays. Endossant le harnais administratif avec courage, renonçant à la table de jeu et aux belles intrigues, il débuta par les mesures les plus fermes envers le roi dont il repoussa les créatures, envers les partis auxquels il imposa, envers le peuple dont il se fit aimer. Cet homme d'esprit, qui se trouvait acculé dans un coin obscur, devint homme d'État. Le gouvernement de Chesterfield en Irlande est une date, un exemple et une leçon; au lieu de proscrire et de sévir, il concilia les uns et calma les autres, laissa de côté le catholicisme comme peu dangereux, et se mit à combattre corps à corps la détresse de l'Irlande, la véritable plaie du pays. « Repoussez la pauvreté, non le papisme, écrivait-il sans cesse; améliorez vos terres, étendez votre commerce, le reste viendra

tout seul. » Rien n'est plus admirable que cette puissance d'un esprit juste et net appliquée aux grandes affaires. Pendant huit mois d'une administration sans tache et d'une infatigable activité, il releva l'industrie, encouragea l'agriculture, fonda des écoles, détruisit l'influence des *managers*, gens qui, au moyen de monopoles concédés par le gouvernement, assuraient les votes et soutenaient les ministères; enfin il traça le sillon que devra suivre désormais tout ami véritable de l'Irlande. Il avait si étonnamment réussi, que George II eut le bon sens de le récompenser, d'oublier toutes ses épigrammes, et de lui donner les sceaux de Secrétaire-d'État.

Chesterfield eut le tort et l'imprudence de les accepter; il revint; bientôt ses gentillesses déplurent, ses grâces firent ombrage, son ambition effraya; il espérait gouverner le roi en gouvernant lady Yarmouth, la favorite, et redevenu, à cinquante-cinq ans, l'homme aimable par excellence, il n'en eut pas plus de crédit. Il ne put même pas obtenir un avancement militaire pour un de ses parents. Un jour qu'il sollicitait la signature royale pour je ne sais quelle nomination : « — J'aimerais mieux nommer le diable ! s'écria George II. — Comme votre majesté voudra, s'écria-t-il; le diable est un assez bon sujet; je ferai seulement observer à Sa Majesté que les lettres de commission portent ces mots : *A mon féal et bien-aimé cousin.* » Le roi signa en riant.

C'étaient là de petits triomphes de société auxquels Chesterfield était habitué. Cependant le grossier Newcastle et ses amis continuaient d'entraver sa route : il se décida à la retraite. — « Elle produisit peu d'effet, dit Horace Walpole, dont la narration dénigrante renferme quelques piquantes vérités et signale ce qu'il y avait de factice au

fond de cette vie brillante. » Toujours chez White, Chesterfield y jouait et lançait des bons mots, mêlé aux jeunes fous de qualité. Dès son entrée dans le monde, il avait annoncé ses prétentions au bel esprit, et les femmes y croyaient. Il s'était donné, sans plus de fondement, pour un séducteur, et les femmes l'acceptaient; on aurait dû penser qu'elles seraient meilleurs juges de ce dernier point. Il faisait certainement tous ses efforts pour avoir de l'esprit, et pour être homme à bonnes fortunes. »

Désappointé, mécontent, et renonçant au monde, il publia un exposé laborieux des motifs de sa retraite, auquel peu de personnes firent attention, refusa un duché que lui offrit George II, et se retira dans sa jolie maison de South-Audley-Street.

---

§ V.

Chesterfield et son fils. — Vie privée. — Correspondance particulière. — Mort de Chesterfield. — Portraits de Bolingbroke et de lord Chatham. — Le docteur Maty. — Influence, caractère et rang littéraire de Chesterfield.

South-Audley-Street, une des rues du West-End, voisine de Grosvenor-Square, offre encore à l'admiration des visiteurs l'hôtel Chesterfield, *Chesterfield-house*, que ce seigneur a fait construire en 1747 sur un terrain acheté à grand prix au chapitre de Westminster. L'extérieur est d'une simplicité élégante; l'intérieur rappelle les petites maisons de notre régence. Tout y est encore dans l'état où

la mort du comte l'a laissé en 1773. On a respecté le salon, dont il était fier, et cette riante bibliothèque dont les fenêtres ouvrent sur le plus beau jardin de Londres. Au-dessus des armoires d'acajou, qui s'élèvent à hauteur d'appui, règne la série des portraits d'auteurs anciens et modernes que Chesterfield aimait le plus. Une inscriptiun en majuscules d'or d'un pied de long se détache sur le fond sombre dú lambris, et offre la devise que Chesterfield avait choisie pour sa maturité et sa vieillesse :

NUNC. VETERUM. LIBRIS. NUNC. SOMNO. ET. INERTIBUS. HORIS.
DUCERE. SOLLICITÆ. JUCUNDA. OBLIVIA. VITÆ.

Sur la cheminée et sur les consoles sont répandus avec un élégant désordre statuettes, bronzes antiques, marbres voluptueux, urnes athéniennes, mélange charmant de raffinement, de grâce et d'érudition. Une porte secrète donne de la bibliothèque dans ce joli boudoir dont il fait lui-même la description un peu maniérée, adressée à l'un de ses amis : « La boisure et le plafond sont d'un beau bleu, avec beaucoup de sculptures et de dorures ; les tapisseries et les chaises sont d'un ouvrage à fleurs au petit point, d'un dessin magnifique sur un fond blanc. Par-dessus la cheminée, qui est de marbre jaune de Sienne, force glaces, sculptures, dorures, et, au milieu, le portrait d'une très belle femme peint par la Rosalba... Ce boudoir, — ajoute-t-il, jouant sur le mot comme il avait coutume de jouer avec la vie, — est si gai et si riant, qu'on n'y peut jamais bouder quand on y est seul. C'est un défaut aimable pour ceux qui aiment la bouderie aussi peu que moi. Mais en tout cas il est facile de le réparer en y recevant les gens maussades, fâcheux, désagréables, que de temps en temps on est obligé d'essuyer. Quand on m'annonce un animal de la sorte, je

cours d'abord à mon boudoir comme à mon sanctuaire pour l'y recevoir : il a moins de prise sur moi ; car, de la façon que nous sommes faits, tel sot qui m'accablerait dans une chambre lugubre peut m'amuser dans un cabinet orné et riant... »

Ce fut dans cette maison délicieuse, par une matinée d'octobre 1747, que le représentant de la civilisation la plus avancée, et, disons-le, la plus puérile de l'Angleterre, attendait une visite ardemment désirée. On se rappelle peut-être et cette pauvre mademoiselle Du Bouchet, et ce fils que les fatuités de sa jeunesse (il n'eut jamais de vives passions) lui avaient laissé. N'ayant pas d'enfants de sa femme, tout ce que son esprit gardait de force, tout ce que son ame avait de chaleur, il le reportait sur Philippe Stanhope, c'était le nom de l'enfant naturel. Se voir revivre avec ses belles manières et ses triomphes, il eût tout donné pour cela ; à cette œuvre, il avait sacrifié argent, peines et temps. Il avait suivi de l'œil le jeune homme à travers ses voyages, l'avait recommandé aux grandes dames, qu'il avait priées de faire à Philippe l'aumône de quelques sourires, et n'avait oublié ni la danse, ni l'escrime, ni la carte de Tendre, ni le tailleur. Le jeune homme venait de faire son tour d'Europe, et son père l'attendait. « Comment va-t-il se présenter ? demandait-il à madame de Monconseil. *Frétillera-t-il des jambes* comme autrefois ? Son chapeau à plumet, le tiendra-t-il sous son bras galamment ? et son épée s'embarrassera-t-elle dans ses mollets ? Comment tournera-t-il sur le talon rouge ? *La petite Blot*, madame Dupin et les dames allemandes lui auront-elles donné le beau vernis ? » La correspondance du père aura-t-elle produit plus d'impression que n'en produisent habituellement les sermons paternels ?

Afin de former son fils aux belles manières, ses lettres avaient été lestes, pimpantes et même égrillardes un peu plus qu'il n'est permis. Un jour il lui écrivait : « Je vous envoie de bons billets de banque. Il faut que madame la résidente soit étrennée ; » un autre jour : « Vous faites donc des parties de traîneau avec cette belle Allemande ? A la bonne heure ! Pourquoi ne seriez-vous pas assez adroit pour verser le traîneau ? il faut, mon fils, y voir clair..... en politique ! Vous auriez de bien jolis madrigaux à débiter sur cette révolution-là ! »

Philippe Stanhope, qui avait couru le monde, recommandé à toutes les beautés qui peuvent achever les humanités d'un jeune diplomate, avait eu bien de la peine à prendre le *beau vernis*. Dans l'un des nombreux et spirituels romans de Théodore Hook, un père mauvais sujet est corrigé par un fils grave qui le remet dans la voie de la vertu ; cette excellente donnée de comédie se rapproche un peu de la situation respective de Chesterfield et de son fils. Le père professait un petit adultère léger et perpétuel, dont le fils ne savait que faire, bien que les exhortations paternelles lui recommandassent toujours « un agréable libertinage, un commerce galant, une débauche polie. » Si ce n'est de la bonne comédie, où donc est-elle ?

Il n'est sorte d'agaceries que ce bon père ne fasse pour l'arracher à sa chaste pesanteur. Il joue la coquette et la courtisane, excite des sens endormis, éveille des voluptés engourdies, et va jusqu'à écrire : « Je ne sais où en est votre roman avec madame Fitzgerald ? Au troisième ou au quatrième volume peut-être ? Je le mènerais bien, moi, jusqu'au onzième ; mais le douzième et dernier, qu'en ferais-je ? Ma foi, il faut que ce soit vous, et que vous vous réserviez la conclusion. Je ne conclus plus. *Non sum qualis eram.* » Il

explique à son fils ce système galant ; « il est nécessaire, dit-il, que les deux sexes travaillent à leur perfection mutuelle : portez aux femmes le mérite de votre sexe, vous en rapporterez la douceur, les agréments et les grâces du leur, et les hommes, qui vous estimaient seulement auparavant, vous aimeront après. Les femmes sont les véritables raffineuses de l'or masculin ; elles n'y ajoutent pas du poids, il est vrai, mais elles y donnent de l'éclat et du brillant. — A propos, on m'assure que madame de Blot, sans avoir des traits, est jolie comme un cœur, et que, nonobstant cela, elle s'en est tenue jusqu'ici scrupuleusement à son mari, quoiqu'il y ait déjà plus d'un an qu'elle est mariée. Elle n'y pense pas ; il faut décrotter cette femme-là. Décrottez-vous donc tous les deux réciproquement. Force assiduités, attentions, regards tendres et déclarations passionnées de votre côté produiront au moins en elle quelque velléité, et, quand la velléité y est, les œuvres ne sont pas loin. » Voilà qui est systématique et un fils bien renseigné ; mais je ne voudrais pas qu'un père adressât ce langage, même au plus sage des jeunes gens, et la critique anglaise, sévère pendant un siècle, jusqu'à la pruderie, envers Chesterfield, nous paraît aujourd'hui bien indulgente de donner l'absolution à de tels passages (*).

Ce fut une poignante douleur pour Chesterfield que l'arrivée de ce fils ; on était lourd, on était gauche, on ne parlait pas ; on aimait la science, la plus grosse, la plus sèche des sciences, le *corpus juris germanici* et les médailles. Quelle désolation ! Le fils débuta sans aucun succès à la Chambre des Communes, puis il se réfugia dans son obscurité ; une résidence de quatrième ou cinquième

(*) V. le *Quarterly* et l'*Edinburgh Reviews* de juillet et septembre 1845.

ordre, au-dessus de laquelle il ne put jamais s'élever, borna son ambition. Chesterfield ne se décourageait point; il écrivait lettre sur lettre, conseils sur conseils, et s'obstinait à continuer une éducation impossible.

Mais, pourrait-on dire à ce père si spirituellement ridicule, ô philosophe de boudoir, vous n'y pensez pas; vous ignorez donc la nature humaine et les variétés du caractère! Vous n'avez foi que dans l'éducation! Vous voulez faire de cet homme muet un orateur, de ce tempérament froid un libertin, de ce modeste savant un Alcibiade! Ne voyez-vous pas que tous vos exercices de grâce fatiguent sans le transformer ce jeune homme d'une santé mauvaise, d'une intelligence lourde et d'une incurable vertu, car c'est une vertu de tempérament? Vos tours d'agilité et de belle débauche l'ennuient fort, et vous devriez vous rappeler La Fontaine, son *Ane et le petit Chien.* En vain écrivez-vous à madame la marquise de Monconseil, en vrai style de boudoir: « Je vous en prie, belle marquise, décrottez-moi ce petit galopin! « Philippe Stanhope ne voulait point « galoper; » ni elle ni *la petite Blot* n'y réussirent.

La correspondance de Chesterfield n'est rien autre chose qu'un effort désespéré pour transformer la nature. Il n'y parvint pas, et resta fort mécontent de son vertueux fils, qui semble en effet avoir été bien lourd et bien gauche, ce fils du plus gracieux des courtisans. Après tout, il ne faut pas condamner sans miséricorde Philippe Stanhope, l'enfant naturel; n'avait-il pas quelque chose à dire en sa faveur, et aussi pour sa mère? S'il était triste et gauche, sa jeunesse ne lui avait-elle pas donné quelques bonnes raisons pour cela? Avant de se présenter à l'hôtel de South-Audley-Street, il avait sans doute visité Lambeth, et se

trouvait un peu étonné des images voluptueuses et des élégantes recherches du palais paternel ; les idées ambitieuses dont on le berçait le touchaient moins peut-être que la petite chambre pauvre de l'ancienne demoiselle de compagnie, égarée et isolée dans ce pays perdu. Philippe aurait pu répondre à son brillant père que c'est un rôle comme un autre, une façon d'être pardonnable, d'aimer la vie domestique et de s'y renfermer; le délicat Chesterfield était bien dur d'exiger impérieusement que son fils, né en de telles circonstances, devînt un Alcibiade à son tour.

Je serais tenté de croire que Philippe Stanhope pensait ainsi, que le sot méprisait tant soit peu l'homme d'esprit, et que le fils résistait secrètement aux intentions du père ; il y a dans la correspondance quelques traces de cette mésintelligence. Philippe (ceci est de bon sens) croit « que lord Chesterfield a des idées plus convenables au midi de l'Europe qu'à l'Angleterre. » Il lui reproche à demi-voix d'aimer un peu trop « le style fleuri et riant, « et en cela il n'a pas tort non plus ; mais sa mauvaise honte native se contente de cette petite opposition timide : il reçoit doucement le déluge de sermons gracieux que lui envoie son père, et retombe pour toujours dans un modeste silence.

A cinquante-sept ans, Chesterfield reparaît encore à la Chambre des pairs pour y décider, par un discours spirituel et très-bien fait, la réforme du calendrier grégorien. Deux années plus tard, son fils, ce fils, son espérance unique et trompeuse, meurt à Dresde. Au lieu de suivre les galants préceptes de son père, Philippe s'était marié tout bonnement à une Eugénie qui lui avait donné deux enfants; le père ne se doutait pas de cette alliance plébéienne. Le patriarche de la dissimulation fut frappé au cœur par celle de son fils; il reçut le coup avec grâce, se chargea

d'Eugénie et des deux enfants de Philippe, et ne fit plus que végéter.

C'est alors qu'apparaît la profonde stérilité de cette vie, toute de vanité et d'égoïsme. A soixante-trois ans, il écrivait : « Je souffre *d'être*; je suis, dans tous les sens, isolé, et j'ai vidé toutes mes cruches. Je puis quitter ce théâtre sans regretter personne et sans être regretté. » Il écrivait cela à son meilleur ami, à Dayrolles, tant les idées sérieuses, les buts graves et les passions vraies sont nécessaires à la vie. Le jeu lui était resté comme agitation dernière; mais il devint sourd, et ne put tenir sa place ni dans le monde brillant ni au lansquenet. Il se réfugia dans ses serres-chaudes, où il régnait à son gré, maître de la température et dirigeant les magnifiques produits qu'il obtenait. Le factice lui convint toujours, il était là dans sa gloire. C'est dans cette solitude de Blackheath qu'il a écrit d'excellentes pages, dont plusieurs, publiées pour la première fois par lord Mahon, sont d'un vif intérêt, et méritent d'être citées : tels sont les portraits de Bolingbroke, d'Arbuthnot, de Pope et des principaux personnages de son temps : nous citerons celui de Bolingbroke :

« Lord Bolingbroke, dit-il, ne peut être peint que des couleurs les plus violentes et les plus vivement contrastées. Ses vertus et ses vices, sa raison et ses passions, ne se fondaient pas en teintes adoucies. — C'étaient des tons brusques, de l'effet le plus saillant, du contraste le plus soudain. — Ici les ombres les plus noires, là les lumières les plus brillantes, et d'une opposition d'autant plus frappante, qu'elles étaient plus rapprochées. L'impétuosité, l'excès et presque l'extravagance caractérisaient, non-seulement ses passions, mais encore ses sens. Sa jeunesse fut marquée par tout le tumulte et les orages des plaisirs; il se livrait

avec orgueil et sans réserve à la volupté, dédaigneux de tout décorum. Souvent sa riche imagination s'échauffait et s'engourdissait avec ses sens, en célébrant et presque en déifiant la courtisane d'une soirée; pour lui, le plaisir de la table n'avait de bornes que les dégoûtantes orgies de bacchanales extravagantes. Chez lui, ces passions ne connaissaient jamais d'autre frein que l'empire d'une passion plus forte, l'ambition; celles-là minèrent sa santé et sa réputation; l'autre détruisit et sa fortune et sa renommée. Jeune encore, il se mêla de politique, et il s'y distingua. Sa pénétration était presque intuitive, et il embellissait de l'éloquence la plus brillante tous les sujets sur lesquels il parlait ou écrivait. Ce n'était pas une éloquence étudiée, élaborée, c'était une diction heureuse, coulant facilement, qui peut-être d'abord fut le résultat de ses observations, mais qui, par l'habitude, lui était devenue si naturelle, que même ses conversations les plus familières, écrites et livrées à l'impression, n'auraient eu besoin de corrections, ni pour la méthode, ni pour l'ordre des idées, ni pour le style. Il avait des sentiments nobles et généreux, plutôt que des principes fixes et réfléchis du cœur et des devoirs de l'amitié; ces sentiments étaient plus violents que durables, et passaient souvent tout-à-coup d'un extrême à l'autre à l'égard de la même personne. Il recevait les attentions ordinaires de la politesse comme des obligations, et les payait avec usure; il s'offensait aussi avec passion des futiles inadvertances de la nature humaine, et les payait également avec usure. La simple différence d'opinion sur un sujet philosophique l'irritait, et prouvait au moins qu'il n'avait pas de philosophie pratique.

« Malgré la dissipation de sa jeunesse et l'agitation tumultueuse de son âge mûr, il possédait un fonds immense

de connaissances variées et presque universelles, et, grâce à la vivacité, à la clarté de son intelligence, à la plus heureuse mémoire dont homme fut jamais doué, il les avait toujours à sa disposition. C'était sa petite monnaie, et il n'avait jamais besoin de puiser dans un livre quand il lui en fallait une forte somme. Il excellait surtout dans l'histoire, comme le prouvent ses ouvrages sur ce sujet. Les intérêts relatifs, politiques et commerciaux, de tous les pays de l'Europe, et surtout du sien, lui étaient plus familiers peut-être qu'à tout autre homme; mais ses ennemis, de tous les partis et de toutes les dénominations, se plaisent à dire quelle fut sa constance à défendre ces intérêts.

» Pendant son long exil en France, il s'appliqua à l'étude avec l'ardeur qui le caractérisait; c'est là qu'il conçut et exécuta en partie le plan de son grand ouvrage philosophique. Les bornes ordinaires des connaissances humaines étaient trop étroites pour son imagination brûlante et ambitieuse : il voulait s'élancer *extra flammantia mœnia mundi*, et parcourir les régions inexplorées et inexplorables de la métaphysique, qui ouvre un champ sans bornes aux excursions d'une imagination effrénée, champ dans lequel des conjectures sans fin tiennent lieu de découvertes possibles et en usurpent trop souvent le nom et l'autorité.

» Il était bien fait de corps; ses manières, sa tournure et sa parole étaient engageantes; il avait toute la dignité et l'urbanité qu'un homme de qualité puisse ou doive posséder, et qu'un si petit nombre, du moins en ce pays-ci, possède réellement.

» Il faisait profession de déïsme, croyait à une Providence universelle, et doutait de l'immortalité de l'âme;

cependant il ne la niait pas positivement, comme on l'a généralement supposé.

» Il est mort d'une horrible et cruelle maladie, un cancer à la face, et il l'a supporté avec courage. Je le vis la dernière fois huit jours avant sa mort; il me fit son dernier adieu avec tendresse, et me dit : « Dieu, qui m'a placé » ici-bas, fera de moi ce qu'il voudra après ma mort; il sait » mieux que moi ce qu'il doit faire. Puisse-t-il vous bé» nir ! »

» De ce personnage extraordinaire, chez lequel le bien et le mal se sont heurtés continuellement, tout ce que nous pouvons dire, c'est : Pauvre nature humaine ! »

Le portrait de Pope est bien moins remarquable. Citons celui de Robert Walpole, du vieil ennemi :

« Dans la vie privée, il était bienveillant, gai et sociable; ses manières étaient communes, sa morale relâchée. Son esprit était bas et grossier, et il lui donnait trop de liberté pour un homme de son rang, ce qui est toujours incompatible avec la dignité. Comme ministre, il était capable, mais il manquait d'une certaine élévation d'esprit sans laquelle on ne peut faire de grandes actions ni en bien ni en mal. Prodigue et intéressé, il soumettait son ambition à sa convoitise et à son désir d'acquérir une grande fortune. Il tenait plus du Mazarin que du Richelieu. Il faisait des actions basses, des choses petites, indignes, par amour de l'argent, et n'aurait jamais rien fait de grand par amour de la gloire.

. . . .

» Une grosse franchise, qui avait l'air de partir du cœur et ressemblait souvent à la rudesse, faisait croire aux gens qu'il les initiait à ses secrets; on prenait l'impolitesse de ses manières pour de la sincérité. Quand il rencontrait, ce

qui était, hélas ! bien rare, des personnes insensibles aux tentations de l'argent, il avait recours à un artifice encore pis : il riait de toute idée des vertus publiques et d'amour de la patrie, il les tournait en ridicule et les appelait « élans chimériques et pédantesques ; » en même temps il déclarait qu'il n'était pas un « saint, ni un Spartiate, ni un réformateur. » Souvent il demandait à des jeunes gens à leur entrée dans le monde, lorsque leur cœur honnête était encore pur : » Eh ! bien, allez-vous être un antique Romain ? un patriote ? Vous vous déferez bientôt de ces idées-là, et vous deviendrez plus sage. » Par ces propos il faisait plus de tort à la morale publique qu'aux libertés de son pays, auxquelles je suis persuadé que dans son cœur il n'avait pas envie de porter atteinte.

» Il était facilement la dupe des femmes ; il répandait sur elles ses profusions, et quelquefois d'une manière indécente. Extrêmement sensible à la flatterie, même à la plus grossière et la plus sotte que lui adressaient parfois les plus grossiers adeptes de cette vile profession, il passait la plupart de ses heures de loisir ou de relâchement dans la compagnie d'hommes tarés dont la mauvaise réputation déteignait sur la sienne. Beaucoup de gens l'aimaient, mais personne ne l'estimait ; sa gaîté familière et sa raillerie peu ménagée lui ôtaient toute dignité. Il n'était pas vindicatif et pardonnait facilement à ceux qui l'avaient le plus grièvement offensé. Son humeur enjouée, son bon cœur et sa bienfaisance, comme père, comme époux, comme maître et comme ami, lui valurent l'attachement le plus réel de tous ceux qui entraient dans le cercle de ses relations intimes.

» L'histoire ne placera pas son nom parmi ceux des hommes les meilleurs ni des meilleurs ministres ; on

doit encore moins le classer parmi les plus mauvais. »

Chesterfield, si délicatement faux, s'est cru parfaitement impartial en écrivant ce portrait, tant notre vanité a de ruses pour nous séduire ! Walpole, moins prétentieux et moins coquet, n'était pas plus immoral que Chesterfield. Dans l'appréciation des hommes comme dans le style, Chesterfield atteint la netteté, non la profondeur. La science sociale, celle des apparences et des formes, l'empêche toujours de scruter les caractères ; il ne voit pas dans Bolingbroke l'agitateur, dans Chatham le patriote, dans Walpole le consolidateur de la dynastie hanovrienne. Il s'aperçoit seulement qu'ils ont de l'esprit ou de la grace, du talent ou de l'intrigue, sans se rendre un compte exact du but vers lequel ils tendent et du résultat qu'ils ont accompli. Au fond, rien ne l'intéresse ou ne le touche, excepté lui-même. Il pense avec Hobbes et Mandeville, avec Helvétius et La Rochefoucauld, « que l'égoïsme est universel, que l'homme est né méchant, qu'il hait l'homme, et que, s'il recherche la société, ce n'est pas par sympathie, mais pour lui-même et pour lui seul. » Le sillon de cette triste philosophie, dont Chesterfield est le plus gracieux écolier, remonte jusqu'à Hobbes et descend jusqu'à nous. Un certain Mac-Mahon, écrivain peu connu, mais curieux à étudier, est celui qui l'a poussé à ses dernières limites. Dans son *Essai sur la dépravation de la nature humaine* (*), il établit, chapitre Ier, 1° que l'homme est en hostilité naturelle et nécessaire contre tout ce qui existe ; 2° que, si chaque père le pouvait, il tuerait son fils ; 3° que, si chaque fils le pouvait, il tuerait son père ; 4° que, si chaque roi le pouvait, il tuerait tout son peuple ! Cette caricature

(*) Londres, 1774.

sérieuse de la philosophie de Hobbes la réduit à l'absurde, et en démontre la fausseté. Chesterfield, trop spirituel pour tomber dans de telles conséquences, mais convaincu du peu de sérieux de la vie humaine, adorait l'apparence; pour lui, il n'y avait aucune réalité; il lui fallait le semblant, la forme, l'image. Il admettait la politesse comme voile de l'égoïsme, comme une gaze jetée sur un objet hideux.

Aussi les lettres et les œuvres mêlées de Chesterfield produisent-elles une impression singulière et double. On a horreur de cette âme sèche dès qu'on l'aperçoit; on est ravi de cette grâce exquise dont elle se pare. Cette frivolité stérile repousse; cette élégance piquante séduit. Sous une surface qui étincelle, la nudité de l'égoïsme se montre; il ne croit pas à la réalité, n'estime pas les solides vertus, et n'a point de foi dans les créations du génie. « Homère m'ennuie souvent, dit-il, et quand il se met à bâiller, je dors d'un sommeil de plomb. Milton, avec ses diables, ne me cause pas grand plaisir; je lui trouve un trop grand luxe de théologie. Je vous fais ces aveux bien bas, et je vous prie de ne le dire à personne; j'aurais sur les bras les pédants et les dévots. » Il pourrait faire grâce à Shakspeare, qui assurément n'est ni pédant ni dévot; mais, pour lui, toutes ces grandes têtes, qui dépassent la porte du boudoir, n'existent pas. Il ne cite ni Dante, ni même Montaigne, confond la gaîté puissante de Molière avec l'*humour*, ne reconnaît Fontenelle, Voltaire et Crébillon fils, le premier comme philosophe, le second comme historien et le dernier comme moraliste; estime *Micromégas* au-dessous de *Tanzaï et Néardané*, professe de l'estime pour Voisenon, vante Etheredge, dont les comédies ne valent pas celles de notre Boursault, et, avec son

délicat esprit, reste emprisonné dans le cercle de Fontenelle et de Saint-Évremond ; il y mêle quelques nuances, et ce ne sont pas les meilleures, empruntées aux petits abbés graveleux et à M. de Boufflers. Il a aussi ses calembours qui ne sont pas sans grâces, ses aimables « polissonneries » (le mot est de lui), ses chansons à la Collé, mais bien moins franches, et ses *concetti* devenus célèbres, que Dorat ou le marquis de Pézay auraient pu revendiquer. C'est lui qui, dans son *épître écrite en automne*, prie une dame de se mettre prudemment en garde contre la rosée, — la rosée, s'écrie-t-il,

. . . . Cette larme versée
Par la nature en deuil qui pleure le soleil !

Il dit à la même dame :

Dès que vous vous levez, demandez votre robe ;
Des heures du matin redoutez la fraîcheur,
Car votre sein déjà n'a que trop de froideur !

Ce qui n'empêche pas que cet homme qui méprise Térence et estime Voisenon ne soit père de quelques-unes des meilleures épigrammes de son temps. Le chevalier Robinson, aussi niais d'esprit que fluet et long de corps, lui demandait des vers sur sa personne, et y mettait une insistance fatigante ; Chesterfield le satisfit au moyen d'un distique plus piquant que poli :

Mes vers ! n'imitez pas celui que nous chantons !
Soyez spirituels, et ne soyez pas longs (*).

(*) Unlike my subject now shall by my song,
It *shall* be witty, and it *shan't* be long.

C'est lui qui disait d'un mariage contracté entre la fille d'une duchesse célèbre par ses intrigues et le fils illégitime d'un lord : « La fille de personne épouse le fils de tout le monde. » Il livra une guerre de bons mots, poussée jusqu'à l'acharnement, à Robert Walpole et à George II. Quand ce dernier, à Dettingen, eut payé de sa personne, les Anglais en furent ravis, et, comme on observait devant Chesterfield que Sa Majesté s'était fort bien conduite, il reprit : « Oui, mais Sa Majesté n'a rien *conduit.* » Les femmes le craignaient autant que les hommes. « Imaginez-vous, lui dit la célèbre miss Chudleig, ce que l'on a répandu sur mon compte? On m'attribue deux jumeaux. — Je ne crois jamais que la moitié de ce qu'on dit. »

Les chagrins moraux et les douleurs physiques ne l'empêchèrent pas de finir par des plaisanteries, et de changer son testament en épigramme. Il y multiplie les précautions pour la conservation intacte de son nom ; il veut que l'on respecte ces propriétés qu'il a créées et embellies avec tant de soin et de goût. Il ordonne d'abord « que l'hôtel Chesterfield ne sera jamais vendu, et que, si l'un de ses descendants essaie de s'en défaire, aussitôt, et par le fait même, la propriété en sera dévolue à l'héritier le plus proche. » Après avoir ainsi protégé sa création contre les fantaisies ou la dilapidation de ses successeurs, il déclare en outre que, « si la fantaisie de faire courir des chevaux, de jouer ou de parier, prend à l'un d'eux, il autorise le doyen et le chapitre de Westminster (qu'il connaissait fort rapaces) à exiger d'assez fortes sommes, à proportion du nombre des récidives, et jusqu'à concurrence possible de la totalité du patrimoine ; — bien certain, ajoute-t-il, que le chapitre se fera payer ! »

A ces codiciles doucement satiriques et qui le peignent si bien, il faut ajouter ces mots charmants du vieillard : « Où allez-vous? — A la promenade; il faut bien faire la répétition de son enterrement ! » et ceux-ci : « Tyrawley et moi, nous sommes morts depuis cinq ans, mais nous ne voulons pas qu'on le sache; » et enfin les dernières paroles qu'il ait prononcées, une politesse pour son vieil ami : « Donnez un fauteuil à Dayrolles. » Et il expira. Entre autres legs et dons faits à l'heure de sa mort à ses intimes et à ses domestiques, il venait d'envoyer « cinq cents livres sterling » à mademoiselle Du Bouchet, « comme compensation, dit-il, du tort qu'il avait fait à cette personne; » ce sont les termes du gentilhomme mourant. Mademoiselle Du Bouchet trouva la compensation insultante, et renvoya les cinq cents louis au moribond, ce qui prouve chez elle un sentiment de sa dignité et quelque élévation d'âme.

Cependant il avait à peine fermé les yeux, que cette même Eugénie Stanhope, dont il avait été le bienfaiteur, trafiquait de ses lettres confidentielles, avait l'impudeur de les publier, et le montrait, aux yeux du monde et de l'avenir, précepteur immoral de son enfant naturel, professeur de dissimulation, précepteur de ruse et de libertinage; si bien que, par une rétribution dont les moralistes feront, s'ils veulent, leur profit, toutes les vengeances et tous les châtiments lui arrivaient du côté de Philippe Stanhope. Sa femme, qu'il avait tant négligée, personnage intéressant dans la vie de Chesterfield, et celui dont on parle le moins, lady Walsingham, que ses portraits représentent grande, belle, aux beaux cheveux noirs, aux yeux pleins de langueur et de feu, se conduisit bien autrement envers lui. Elle avait été délaissée aussitôt qu'épousée par celui

qui n'avait vu dans cette alliance que la fortune. Elle eut l'esprit de comprendre que ce mal était sans remède, le bon goût de se taire, et le cœur assez féminin pour chérir encore et soigner Chesterfield dans sa vieillesse; elle prit soin elle-même de son enfant naturel, et, devenue veuve, protégeant avec une générosité muette la mémoire de son mari, elle chargea un médecin fort instruit, Maty, ami de la famille, d'écrire la vie du comte et de réunir son léger bagage littéraire. Elle paya fort cher et surveilla ce monument funèbre; d'ailleurs elle ne prononça pas un mot de blâme, de plainte ou de reproche.

Maty, homme assez sensé, mérite un souvenir; il ne manquait point de connaissances réelles, et c'est l'homme qui, encouragé par Chesterfield, a le premier jeté un pont de communication entre la France et l'Angleterre. Dans l'histoire des *Revues*, sa *Bibliothèque britannique* doit prendre place entre l'admirable *Review* de Daniel de Foë, le *Journal des Savants* de Sallo, et les *Nouvelles de la République des Lettres*. Bayle, journaliste merveilleux, avait connu et encouragé Maty, laborieux et modeste *pionnier* littéraire qui possédait les deux idiômes, chose rare à cette époque. Voici donc comment s'est décidé le mouvement nouveau qui a rapproché les deux races : Bolingbroke, esprit décisif, mauvais écrivain, ardent à toute entreprise nouvelle, donna l'impulsion; Chesterfield, qui le suivit, répandit le goût français dans les salons britanniques; Maty, qui vint ensuite, continua et rendit plus intime la fusion intellectuelle des deux pays. Nul n'était moins apte que Maty à résoudre ce problème assez complexe, le caractère de Chesterfield, un caractère factice,— frivolité calculée, personnalité déguisée sous l'élégance. Il

prétendit à tout, sans atteindre une supériorité décidée dans aucune carrière, et ne s'appropria ni la souveraine gestion des affaires, ni le trône des lettres. Amant passionné de la forme, de l'apparence et du mensonge, cet homme, qui voulait tout dompter, plaire à tous, tout enlever par la séduction, remporta une multitude de petits succès qui ne le satisfirent pas. Il n'eut jamais de grand triomphe : il n'avait pas de génie ; il n'obtint pas l'estime : il était sans moralité ; le bonheur lui manqua : il n'avait pas de cœur. Élève de Fontenelle pour le style, de Hobbes pour la philosophie, de La Rochefoucauld pour l'observation, il déprécia trop les hommes, et fut puni pour avoir trop estimé le succès.

Chesterfield avait-il raison ? Sa philosophie est-elle admissible ? N'y a-t-il donc que mensonge et apparence ? Devons-nous être frivoles par système, et rien de sérieux n'est-il digne de nous occuper ? La réponse à ces questions est dans la vie même que, pour la première fois et grâce aux documents mis en lumière depuis peu d'années, nous avons analysée fidèlement. Si l'on évoquait, au moyen de cette forme littéraire qui avait grand succès de son temps, le comte de Chesterfield, on pourrait causer avec lui dans un dialogue des morts, et lui dire : « Monsieur le comte, votre vie dément vos principes. Dans le cours d'une si longue carrière, vous n'avez eu qu'un beau moment, celui où, enchaîné en Irlande à des affaires graves, répugnant aux vices grossiers et aux mœurs brutales qui y régnaient, loin des petites intrigues de Londres, des maîtresses de rois, de la table de jeu et du salon de lady Yarmouth, vous avez abdiqué votre frivolité, voulu et fait le bien, adopté des mesures utiles, embrassé

des intérêts sérieux, et dû à cette déviation de vos théories factices l'éclair de grandeur qui a traversé votre vie. »

(*) *Revue des Deux-Mondes*, juin 1845.

SOPHIE-DOROTHÉE,

FEMME DE GEORGES Ier.

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE SOPHIE-DOROTHÉE.

Consulter — *Memoirs of Sophia-Dorothea, consort of George I,* chiefly from the secret archives of Hanover, Brunswick, Berlin and Vienna, London, 2 vol., 1845.

Jesse — House of Hanover.

Letters of Horace Walpole.

Archd. Coxe. Life of R. Walpole.

M. — D'Arblay. Memoirs.

SOPHIE-DOROTHÉE,

FEMME DE GEORGE Ier.

Histoire de sa Vie et de sa Captivité.

Le 16 novembre 1726, trois voitures de deuil quittaient la forteresse d'Ahlden, château féodal des ducs de Brunswick. Un écusson voilé d'un crêpe s'abaissait au dessus de la porte ; le pont-levis retentissait sous le poids du catafalque, et le même blason, composé des armoiries écartelées de la maison d'Olbreuse en Poitou et de la maison princière de Brunswick-Lünebourg, se répétait sur le cercueil et sur les carosses. Il était difficile de comprendre la solennité de ces funérailles en ce lieu pauvre et isolé. Dans la première voiture, il y avait une femme qui pleurait ; dans la seconde et la troisième, on apercevait quelques figures de cérémonie, physionomies plates de baillis, de surintendants et de dames d'honneur germaniques. Les eaux demi-glacées de l'Aller, éclairées d'un soleil gris et terne, la rue tortueuse du petit village d'Ahlden avec ses cailloux inégaux, la pauvre population étiolée de tisserands chétifs qui apparaissaient sur les portes, le bonnet à la main, pour saluer le cadavre, composaient une scène triste et complète, à la-

quelle il ne manquait rien, pas même les larmes de ces bonnes gens du village et les pas mesurés des quarante trabans au costume hongrois, montés sur de lourds chevaux. Six cents personnes environ, hommes, femmes et enfants, suivirent humblement le cercueil de leur bienfaitrice, qui allait dormir, après une vie de douleur, dans un caveau de princes.

Ce n'est pas un récit romanesque que nous voulons commencer ; il s'agit de faits incontestables qui touchent aux premières maisons de l'Europe, et se rapportent à l'une des destinées les plus déplorables du dernier siècle. La réalité apparaît plus touchante que les inventions, quand le temps, de son souffle, enlève ces couches de feuilles sèches et entassées qu'on nomme intérêts et passions ; alors, et longtemps après les évènements, nous apprenons ce que l'homme vaut, ce que la société ose, ce que les peuples souffrent, et ce qui se passe sous nos yeux, au milieu des civilisations florissantes. Il y a d'effroyables iniquités qui se révèlent, des crimes plus odieux que ceux dont les tribunaux font justice qui éclatent après des siècles, des secrets de l'histoire privée qui font peur au philosophe, des mains sanglantes qui sortent de terre, et des lumières lugubres qui se répandent sur le cœur humain. Ces secrets ne s'apprennent que tard ; on les ensevelit aussi profondément que possible, et l'honneur des familles, la cupidité, l'indifférence, jettent à l'envi leurs pelletées de terre sur les victimes sacrifiées, celles surtout qui se sont heurtées et brisées contre les puissances de ce monde. Victimes dont l'histoire ne s'occupe guère, et dont les pleurs ont coulé devant Dieu, ignorées de tous, sans justice de la part des hommes que les égoïsmes envahissent, que les jouissances absorbent, ne serait-il pas temps de vous donner un coup-

d'œil, de jeter la clarté sur vos noms effacés, sur vos vertus perdues et vos inutiles dévoûments, et de s'accoutumer à vous compter pour quelque chose ?

Parmi les souvenirs de ce genre, il n'en est point de plus dignes d'intérêt que celui de Sophie-Dorothée de Hanovre, dont je montrais tout-à-l'heure le convoi solitaire. Duchesse d'Ahlden et princesse de Zelle par son père, ses Mémoires, composés par elle-même pendant une captivité de trente-deux ans, viennent de paraître à Londres sous le titre de *Journal* et la forme de drame, « écrit par Sophie-Dorothée dans sa prison, et fait pour éclaircir les évènements de sa vie. » L'authenticité de ces Mémoires ne peut souffrir de doute (*). La forme en est bizarre, le style fatigant, la phraséologie épaisse, et il n'y a que la princesse elle-même, dont le respect pour la vérité ait pu gâter à plaisir la tragédie domestique dont elle était l'héroïne. Reproduisant les conversations des personnages avec qui elle a entretenu des rapports, elle ne fait pas grâce d'une révérence ou d'un domestique apportant une lettre sur un plateau ; vous diriez ces images dont le soleil est le peintre fidèle, et c'est le plus triste peintre et le plus lugubre dont on puisse s'aviser ; la princesse est peintre à la manière du soleil. Elle n'a donc fait ni un bon drame ni un bon roman, et la pauvre femme a mal traité sa propre vie. Elle s'enfonce dans les mots ; l'étiquette allemande règne dans le livre, au point de nous dérober les émotions dont il est rempli, et même les idées quand il y a des idées. Les ca-

(*) *Diary of the Conversations of the principal personages at the courts of Hanover and Zelle, Illustrative of the history of Sophia-Dorothea, written by herself, and now first translated from the original kept by that princess, during her thirty-two years' imprisonment in the castle of Ahlden.*

ractères des personnages n'apparaissent pas avec netteté au milieu de cette pâte verbeuse et sous les draperies d'une cour cérémonieuse et brutale.

Avant la publication de ces documents sans art, qui prouvent l'innocence de la princesse et ne prouvent pas son talent, on savait d'une manière confuse l'histoire de cette épouse de George Ier, accusée par lui d'une intrigue amoureuse avec le beau Kœnigsmark, que l'on fit disparaître; les romanciers avaient brodé de leur mieux une étoffe si riche et si vague. Les historiens ne s'accordaient pas sur les motifs et les détails de l'anecdote, et Walpole lui-même, auquel les particularités de la cour n'échappaient guère, n'avait pu soulever les voiles dont cette lugubre aventure s'était enveloppée. L'archidiacre Coxe, dans ses Mémoires sur Robert Walpole, avait contredit les assertions de son prédécesseur, et les derniers historiens de la maison d'Hanovre, lord Mahon et M. Jesse, avaient jeté dans cette obscurité des conjectures qui ne faisaient que l'accroître.

Aujourd'hui l'auto-biographie de Sophie-Dorothée vient de paraître à Londres, escortée de renseignements accessoires et inédits fournis par les archives de Vienne, de Berlin, du duché de Brunswick et du duché de Zelle. Au manuscrit de la princesse, qui porte pour premier titre *Précis de mon Destin et de ma Prison*, viennent se joindre la confession d'une mourante, la comtesse Platen, qui joua dans ce drame un rôle sanglant et ignoré, celle d'un assassin salarié, dont le même ecclésiastique reçut les aveux (*), une correspondance volumineuse et une narration détaillée, écrite en allemand par la confidente et la

(*) *Leichen-predigt auf C. E. Græfin von Platen*, mit den personalien.

dame d'honneur de Sophie (*), mademoiselle de Knesebeck, qui partagea sa captivité, Sous le rapport du style, il n'y a rien à dire de cet ouvrage, dont la première partie contient le récit embrouillé et emphatique des aventures de Sophie. Appliquons à ce fragment d'histoire une sévérité plus critique, et suivons de près les documeuts auxquels le second volume est consacré, documents précieux pour les annales du XVIIIe siècle et celles de la civilisation moderne en Allemagne et en Angleterre.

Entre 1650 et 1750, l'ascendant de Louis XIV ne se fit pas sentir seulement en France et en Espagne; cette prépondérance politique, chèrement acquise, chèrement payée, domina le nord de l'Europe, qui résistait à notre puissance en cédant à l'impulsion de nos mœurs. Maîtres du mouvement général, chefs de la civilisation européenne, nous commencions l'éducation sociale de la Russie, de la Prusse, de la Suède, et même, sous certains rapports d'élégance, de la Grande-Bretagne. On nous imitait mal, comme il arrive toujours, et cette inoculation imparfaite produisait des effets aussi étranges que ceux qui, entre 1520 et 1600, avaient suivi la parodie des mœurs italiennes, importée en France par François Ier et Louis XII. On connaît ce mélange de rudesse et de volupté, de barbarie et de licence, de grâce efféminée et de violence qui marque l'époque de Valois, vivement reproduite par la naïve corruption de Brantôme. Quelque chose de semblable se manifesta dans les petites cours d'Allemagne, et même dans le

(*) *Nachrichten von der ehemaligen Chur-Prinzessin Sophie-Dorothea von Hannover*, sogenannten Prinzessin von Ahlden, Gemahlin des Chur-Prinzen Georg Ludwig, nachherigen kœnig Georg I von Grossbritannien. Beschrieben von der Hofdame der Chur-Prinzessin dem Fræulein von dem Knesebeck.

palais britannique de Whitehall, lorsque, séduits par l'exemple du maître oriental de la France, les princes du Nord voulurent à leur tour essayer des fêtes et des maîtresses, danser dans les ballets, jouer des pastorales, récompenser des poètes, et marcher dans cette voie de monarchie éclatante que Louis XIV avait ouverte. L'étiquette germanique conserva sa lourdeur; le respect héréditaire de l'autorité y gagna peu, et la vertu encore moins; au lieu de faire naître les arts, on fit éclore des vices grossiers, qui de temps en temps s'égayaient de crimes. Il fallut cinquante années encore pour que la cour de Saxe-Weimar, dont ce fut l'honneur et la gloire, épurât ce mélange hétérogène de vieilles mœurs et de culture nouvelle, et greffât sur les traditions patriarchales du pays l'habitude d'une élégance noble et les savantes délicatesses des arts. En dépit des réprimandes réitérées du cabinet de Vienne, que ce penchant général effrayait, ces petites cours, débris d'une féodalité énervée, s'épuisaient en puériles rivalités, en folles débauches, en intrigues machiavéliques et en fêtes ruineuses, qui ne corrigeaient pas la rudesse fondamentale des mœurs. Quand on lit les *Lettres de la Princesse palatine*, mère du régent, les *Mémoires de la Margravine de Bayreuth*, sœur de Frédéric-le-Grand, petite-fille de cette même Sophie-Dorothée qui va nous occuper, la *Saxe Galante* du baron de Pœllnitz, et la *Vie d'Aurore de Kœnigsmark* par Kramer, on croit entrer dans les cavernes fantastiques peuplées de faunes, de nymphes, de satires lascifs, et de graves conseillers auliques.

Il y a cependant des nuances et des degrés dans cette imitation générale de Louis XIV. Ceux-ci lui prennent sa pompe militaire, ceux-là sa dévotion régulière, presque tous sa galanterie espagnole. L'électeur de Saxe, Frédéric-

Auguste, dépense quinze millions de thalers ou cent millions sterling pour ses maîtresses, qui lui donnent cinquante-trois bâtards. Quand son fils épousa la fille de Joseph I[er], empereur d'Autriche, « il fit armer, dit un grave historien allemand, un vaisseau magnifique nommé *le Bucentaure*, qui descendit l'Elbe avec son équipage en satin jaune et en bas de soie blancs, escorté de cent gondoles illuminées et de quinze petites frégates de six canons. Dix-neuf cents gentilshommes, six régiments d'infanterie, trois de cavalerie, et onze cents gardes royaux, commandés par le baron de Mordar, maître des postes, qui sonnait d'une trompe de chasse en or enrichie de pierreries, accompagnaient l'électeur, couvert de diamants qui valaient deux millions de thalers. Il reçut la fiancée à Pirna. Cent six carosses à six chevaux firent à Dresde leur entrée triomphale, et les fêtes durèrent un mois entier, pendant lequel l'électeur et sa cour se partagèrent les rôles des divinités grecques, sans les quitter un moment; l'Olympe était au complet, depuis Vénus et Apollon jusqu'aux hamadryades. Un peu plus tard, il donna dans son camp, près du Mühlberg, un dîner dont les convives étaient quarante-sept rois et princes, et qui dura trente jours; du moins les tables restèrent-elles toujours dressées; on y servit un gâteau de vingt-huit pieds de long, de douze pieds de large, de trois pieds de haut, et que le grand panetier, armé d'une hache d'or et déguisé en charpentier, découpa solennellement après une promenade à travers le camp. » Ces puérilités, peut-être exagérées par l'histoire, prouvent du moins l'ardeur de la contagion que nous avons signalée. Les jardins de Versailles se reproduisaient à Munich et à Dresde, comme à Prague et à Londres, avec l'exagération des parodies; ce n'étaient plus seulement des buis taillés en quinconce,

mais des forêts taillées en pièces d'échiquier, des sapins du Nord transformés en vases antiques, et des ifs tour-à-tour métamorphosés en pyramides et en perruques. Plus une cour était petite, plus elle cherchait à se signaler ainsi; la cour de Vienne restait seule fidèle aux vieilles mœurs, et conservait ainsi sa prépondérance; la grande Marie-Thérèse, apprenant pendant le spectacle que sa bru venait d'accoucher d'un fils, se leva tout-à-coup de sa loge et charma le peuple, en lui disant dans le patois de Vienne : « Mes enfants, le fils Léopold a *ein fieu !* »

Dans ces mœurs étranges et bariolées, grossièreté brodée de libertinage, les évêques et leurs cours occupaient une des belles places. Il y avait des localités, telles qu'Osnabrück, dont l'évêque était alternativement un protestant et un catholique, et où le palais épiscopal se remplissait de chiens, de faucons, de joueurs, de buveurs, de danseurs, de femmes galantes et d'enfants de tous les ordres que l'évêque reconnaissait pour être à lui; Goethe, dans son drame de *Goetz de Berlichingen*, a touché un petit coin de ce singulier tableau. S'il y avait des évêques Sardanapale, il y avait aussi des évêques Alexandre et Jules César, par exemple ce prince de Munster, Van Ghalen, dont l'accoutrement étonna le spirituel William Temple, quand ce dernier le rencontra « emporté dans son carosse par six chevaux fougueux, et escorté de cent heydukes qui l'accompagnaient au grand galop. Il fallait voir ces Hongrois au costume bizarre, à la veste courte, au bonnet noir, avec leur petite hache d'armes, leur espingole en bandouillère et leur cimeterre recourbé, lancer leurs chevaux ventre à terre, faire feu sans quitter la selle, et se livrer devant leur prince à tous les exercices orientaux du djerid. Cet évêque, qui habitait une forteresse imprenable et vivait en seigneur

féodal du moyen-âge, m'a fait l'honneur de m'apprendre à boire d'une façon vraiment épiscopale. Une cloche d'argent de grande dimension, dont on enlevait le battant quand il s'agissait de la remplir de vin, servait à cet exploit, qui m'étonna d'abord. La rasade était inévitable; on renversait la cloche pour prouver que l'exploit était accompli (*). » Nous verrons l'évêque d'Osnabrück offrir à côté de ce prélat guerrier le personnage non moins bizarre d'un prélat libertin.

D'autres princes, par exemple Antoine de Wolfenbüttel, ne se distinguaient que par la grâce et la gravité de leurs mœurs; d'autres se modelaient sur les goûts littéraires et élégants de Louis XIV. Quelques-uns passaient leur jeunesse à courir l'Europe, surtout l'Italie, d'où ils ramenaient dans leur principauté un commencement de famille improvisée, quelquefois un sérail importé de Venise. Ajoutez à ces éléments dramatiques et discordant les rivalités, les haines, les passions violentes et contraintes, les intrigues à propos d'un titre, les ardeurs de préséance entre ces petites cours, les conspirations pour obtenir un lambeau de territoire et monter d'un degré dans l'échelle hiérarchique, les guerres livrées pour conquérir trois lieues, les fêtes qui, données dans un parc, dévoraient le revenu d'une année, la manie de bâtir et de dessiner des jardins, enfin la mythologie poétique de l'antiquité, qui brochait sur le tout et régnait avec une langue française, gâtée par nos réfugiés protestants;—on verra quel singulier monde ce devait être que ce monde germanique où Leibnitz rêvait sa théodicée, et dont les fragments inconciliables cherchaient inutilement leur harmonie et leur unité.

(*) *Life of W. Temple*, t. I, p. 62. V. première série, (*Caractère de Temple*).

Les réfugiés français que Louis XIV avait chassés avec une si folle imprudence, occupaient dans le Nord une situation qui n'a pas été assez remarquée. L'aïeul de Benjamin Constant, M. de Rebecque, montait le même vaisseau qui portait Guillaume III à la conquête du trône catholique de Jacques II. Les Ancillon entraient dans les conseils de l'électorat de Brandebourg; des Françaises étaient partout chargées de l'éducation des jeunes altesses; Frédéric-le-Grand et Catherine de Russie furent élevés par des Français. Ils répandaient à la fois dans le Nord l'horreur du grand roi et l'imitation de nos mœurs; de là ce double mouvement qui rattachait les cours du Nord à la France par l'imitation, et les opposait à la France par la haine. Quelquefois on voyait une fille de gentilhomme français venir s'asseoir sur un de ces petits trônes suzerains dont elle devenait maîtresse par la grâce de l'élégance et de la beauté; les jalousies indigènes s'éveillaient, et il était rare que l'on ne punit pas, de manière ou d'autre, l'audace de l'étrangère, soit sur sa personne, soit dans sa postérité.

C'est ce qu'éprouva au commencement du XVIIe siècle une Française aussi distinguée que peu connue, la fille du marquis d'Olbreuse en Poitou, qui suivait son père en exil, et qui apparaissait sous le patronage de la duchesse de Tarente et de mademoiselle de la Trémouille, « éclatante de jeunesse et de beauté, » disent les contemporains. Éléonore d'Olbreuse produisit une vive sensation dans les grands bals que Guillaume donnait à Bréda en 1667. Ce que la ligue du Nord avait de brillant, d'aimable et de célèbre parmi les princes d'Allemagne et les protestants bannis de France se réunissait dans cette petite ville de Bréda, Versailles du protestantisme, où chacun croyait trouver un terrain neutre et un asile contre ses propres doctrines. Les

mascarades et les bals n'y discontinuaient pas; loin des regards du populaire, qui les aurait condamnés sévèrement, les gentilshommes se dédommageaient, et la galanterie, que l'on reprochait à Louis XIV, y reprenait ses droits. On était là si bien en sûreté contre les prédicateurs, que la femme de Guillaume d'Orange, la protestante Marie, destinée à devenir reine d'Angleterre, écrivait à son frère Charles II : « Nous jouons tous les soirs de petites comédies chez la reine de Bohême (fille de Jacques Ier), et c'est vraiment plaisir de voir les *passages* qui se font entre ces dames et leurs galants ; je ne trouve pas qu'elles prennent la moindre peine de cacher leurs inclinations (*). » Si la jeune Éléonore d'Olbreuse était vêtue en *bergère*, en *nymphe*, en *bohémienne* ou en *dryade*, lorsqu'elle toucha le cœur du duc de Zelle, c'est ce que ne disent pas les lettres qui décrivent avec une exactitude de notaire les solennités de ces bals; mais ce qui est certain, c'est que la main d'Éléonore fut sollicitée par plusieurs gentilshommes. Le duc George-Guillaume de Zelle, second fils du duc de Brunswick-Lünebourg et frère aîné de l'évêque d'Osnabrück, se montra le plus empressé de ses adorateurs. Il avait quarante ans et l'expérience des passions. Une Vénitienne, Zenobia Buccolini, lui avait donné un fils, qui, sous le nom abrégé de Buccow, devint grand écuyer de la cour de son père ; d'ailleurs ce duc de Brunswick était honnête homme, dominé par ses affections, dénué d'ambition et faible de caractère, comme le prouve l'engagement que lui avait fait contracter son frère cadet, le brillant et ambitieux évêque d'Osnabrück.

(*) Manuscrits de Lambeth. — Lettres particulières de Marie et de la reine de Bohême, fille de Jacques Ier.

Ce prélat, troisième fils du duc George de Brunswick, après une jeunesse aventureuse et guerrière, avait épousé une Stuart, Sophie, petite-fille de Jacques Ier, arrière petite-fille de Marie Stuart, et fille de cette malheureuse et charmante reine de Bohême, Élisabeth, qui continua la longue filiation d'infortunes attachées au blason héréditaire de cette famille. On voit dans les lettres de Sophie qu'elle était savante et spirituelle, parfaitement indifférente en fait de religion, qu'elle entrait dans les vues ambitieuses de son mari, et poussait aussi loin que possible la tolérance conjugale ; les maîtresses de l'évêque étaient ses amies, et pendant que son fils George se battait en Morée et en Hongrie, elle attendait avec impatience la mort de la reine Anne, qui laissait espérer le trône de la Grande-Bretagne aux électeurs de Hanovre. Mais il pouvait se présenter des obstacles ; le frère aîné de l'évêque, George-Guillaume, pouvait contracter un mariage princier, dont les fruits auraient dérangé les plans ultérieurs du couple ambitieux. On obtint donc de la facilité du frère une promesse écrite, par laquelle il s'engageait ou à ne point se marier, ou à ne s'unir que de la main gauche à une femme d'un rang inférieur ; cette alliance bizarre était familière à la maison de Brunswick, qui depuis le XIIe siècle n'a pas compté moins de trente-deux mariages de ce genre. Les choses ainsi arrangées, l'évêque tenait sa cour splendide à Osnabrück, soldait des espions en Angleterre et en Hollande, dépassait ses revenus, et donnait des fêtes à la Louis XIV dans son château féodal.

Toujours plus épris de mademoiselle d'Olbreuse, le duc George, placé entre sa passion et sa promesse, était fort embarrassé de ne pouvoir ni satisfaire l'une ni tenir l'autre. Mademoiselle d'Olbreuse résistait à ses prières, ne

voulait pas entendre parler de main gauche et de coutumes allemandes, et se maintenait dans un système de refus modeste et de fierté pauvre qui répandait sur elle un intérêt vif et mérité. Cependant l'aîné des trois frères mourait, le duc George devenait duc de Zelle, et les dépenses comme les splendeurs de la cour épiscopale d'Osnabrück continuaient leur cours. On y riait beaucoup de la passion vertueuse du duc George et de sa *madame*, comme disait l'évêque, et l'on se permettait même de petites comédies entre quatre paravents, où le bon duc était représenté recevant d'Éléonore des leçons de français, et s'efforçant en vain de lui donner des leçons d'amour. Les progrès de mademoiselle d'Olbreuse dans l'affection du duc George et ceux de l'évêque dans la dilapidation de ses revenus suivirent un cours parallèle, si bien que ces deux éléments, qui paraissaient n'avoir aucun rapport ensemble, finirent par se rencontrer. Le duc offrit de l'argent; l'évêque en reçut. Le duc en avait beaucoup depuis que madame Buccolini s'était retirée à Venise avec sa pension; l'évêque n'en avait guère, et il en avait grand besoin. On stipula que les droits futurs de l'évêque et de sa femme, ainsi que ceux de leur fils George, sur l'électorat de Hanovre et la couronne d'Angleterre, ne seraient nullement compromis par les héritiers possibles de son frère aîné. Les conseillers auliques se mirent à l'œuvre; on griffonna pendant six mois d'iniques paperasses, d'après lesquelles les héritiers du duc George se trouvaient exclus du partage et privés de tout droit, à l'exception de certains domaines qui leur étaient assurés. Enfin l'évêque, malgré son titre ecclésiastique, exploita vigoureusement la passion de son frère aîné pour cette irréprochable Éléonore, qui paraît avoir été d'une beauté parfaite et d'un grand esprit, et le mariage fut conclu. Elle

épousa deux fois son amant, d'abord de la main gauche, sous le titre de comtesse d'Harburg, pour satisfaire les scrupules de l'évèque et remplir l'engagement écrit, ensuite de la main droite sous le titre de duchesse de Zelle. La vie de cette charmante femme, aïeule de Frédéric-le-Grand, et qui eut pour fille notre Sophie-Dorothée, fut un modèle de bon goût, de raison et de moralité.

Sa fille, dont nous avons à nous occuper ici, se trouva dès sa naissance dans une position singulière. Française par sa mère, déclarée inhabile à succéder, maîtresse d'une fortune considérable et indépendante, compensation et prix des concessions exigées par l'évêque, elle était la plus désirable héritière des principautés allemandes; et comme on pouvait après tout lutter contre l'évêque et essayer de déchirer le contrat exigé par lui, cette position dangereuse, brillante et équivoque la donnait pour but aux ambitions rivales et l'exposait à la malveillance de son oncle, à son observation et à son inquiétude. Éléonore, duchesse de Zelle, écarta d'abord ces nuages, tant elle se montra simple, gracieuse et prévenante. Elle visitait de temps en temps la cour épiscopale, laissait l'évêque se livrer à ses déportements sans se permettre une épigramme, et donnait ses soins à l'éducation de sa fille, sans manifester aucune prétention à des alliances qui eussent pu accroître les ombrages et les inimitiés. Sophie Dorothée s'éleva donc sous les yeux de sa mère, adorée de son père, et devint aussi belle qu'élégante. C'était à quinze ans une personne accomplie, et qui en paraissait vingt, d'un type rare et curieux, une de ces femmes blondes aux yeux noirs, qui semblent marquées d'un sceau particulier, et qui joignent à la mobilité d'impressions naturelles à leur sexe de plus impérieux contrastes et des dissonnances plus vives. Son ca-

ractère ne ressemblait point à celui de son père. Douée de beaucoup de bonté et de peu de prudence, franche jusqu'à l'impétuosité, d'une sensibilité facilement émue, entraînée par ses mouvements et ses instincts, la plupart généreux et nobles, l'indépendance de sa situation et de sa fortune, les éloges donnés à sa beauté et l'affection de son père, l'avaient accoutumée à l'exercice d'une volonté absolue, dont il faut dire qu'elle n'abusa jamais, et qui dut redoubler pour elle le martyre de sa captivité, c'est-à-dire de sa vie. D'ailleurs, sous la loi et l'exemple de la duchesse, la cour de Zelle, où s'élevait cette belle personne, respirait la décence et le bon goût.

Il y avait autre chose à dire du palais épiscopal d'Osnabrück, qui se divisait en deux parties : l'une livrée aux travaux scientifiques et aux discussions théologiques de Sophie, qui « n'avait pas de plus grand plaisir, dit un historien, que de mettre aux prises un catholique et un protestant, et de les exciter pour se moquer de tous les deux ; » l'autre retentissant du bruit des instruments qu'on accordait, des meutes qui rentraient au chenil, des chevaux qui piaffaient en hennissant, et de l'attirail d'une vie de prince féodal renfermée dans l'espace étroit d'une forteresse. Ernest-Auguste avait alors cinquante ans, une énorme corpulence et mille prétentions. « On le voyait, dit un contemporain, endosser une cuirasse le matin pour passer en revue ses troupes, rentrer pour présider à la répétition d'un opéra, accorder une heure aux alchimistes, qui le prenaient pour dupe, monter à cheval, chasser pendant trois heures, et terminer sa journée par la représentation solennelle d'un ballet, où il figurait, comme son prototype Louis XIV, sous la forme d'Apollon, environné de nymphes qui l'adoraient. » On peut juger si les agents

d'intrigues et les femmes d'aventures avaient prise sur un tel homme, plongé dans ses nuages d'orgueil, de lubricité et d'ambition, et offusqué d'avance par ses prétentions et ses espérances.

On s'amusait dans cette petite cour, dont les divertissements n'étaient pas toujours d'un goût pur, bien que la mythologie grecque en fît les frais, et que les arrangeurs du prince eussent soin de les calquer sur ceux de Benserade et de Quinault. Le 19 mai 1673, par exemple, l'armée du prince-évêque était sous les armes, ses trabans en grand costume, ses conseillers auliques en bas de soie rouge, et sa forteresse en mouvement dès le matin, pendant que le pont-levis s'abaissait pour livrer passage à Diane et à Bellone, montées sur deux superbes palefrois, et allant au-devant des deux fils de l'évêque, George et Maximilien, qui revenaient chez leur père. La paisible et savante Sophie les suivait dans son carrosse, sans s'embarrasser d'autre chose que de causer avec le grand Leibnitz, auquel elle proposait de nouveaux doutes sur le système des mondes et la prescience de Dieu. L'évêque était noblement resté dans sa citadelle, comme il convenait à un potentat, et particulièrement occupé des ornements et des décorations de la salle, autrefois une chapelle catholique, où le soir même un opéra nouveau devait être exécuté. Diane et Bellone avaient préparé cet opéra; c'étaient deux beautés « mal accommodées de la fortune, » filles d'un comte ruiné, Carl-Philip von Meisenberg, Clara-Élisabeth, âgée de vingt-un ans, et Catherine-Marie, de dix-neuf ans, belles à contenter les plus difficiles, et qui, depuis un mois, faisaient, surtout l'aînée, les délices de la cour du prélat. Elles se mirent donc à la tête des trabans, et rencontrèrent les princes à quelques portées de fusil de la for-

teresse, accompagnés de leurs précepteurs, M. Platen et M. Busche. Après avoir couronné de leurs blanches mains le front des héros, elles les laissèrent monter dans le carrosse de leur mère ; et pendant que M. Platen, le précepteur de George, était frappé d'une extrême admiration pour Diane, l'aînée, M. Busche, son collègue, éprouvait le même sentiment en faveur de Bellone, la cadette. La journée se termina par la représentation d'un chef-d'œuvre que l'imprimerie nous a transmis, dont les vers sont pauvres, dont le style est impur, mais qui prouve le bon vouloir de mesdemoiselles de Meisenberg ; c'est un petit opéra composé par l'aînée (en français, s'il est permis de parler ainsi), où elles posèrent, chantèrent, dansèrent et se développèrent sous tous les aspects. Cela porte le titre de : « Pastorale pour *régaler* MM. les jeunes princes de Brunswick-Lünebourg à leur arrivée à Osnabrügge, par mesdemoiselles de Meisenberg (*). Ces demoiselles se piquaient de chant, de danse, de poésie, de coquetterie, de galanterie, et réussirent excessivement dans leur costume de Diane et Bellone, Diane surtout, c'est-à-dire Élisabeth, qui était grande et brune, aux cheveux flottants, à l'œil étincelant, aux vives couleurs, au port hardi, et dont l'évêque fut charmé.

Si Élisabeth de Meisenberg, devenue madame Platen, puis favorite de l'évêque, et bientôt après comtesse de Platen, eût été placée dans un plus large cadre, l'histoire eût fait grand bruit de son nom ; sa gloire s'est perdue dans les crimes et les intrigues d'une petite cour ignorée. Elle méritait mieux. Madame de Maintenon, madame de Montespan, la marquise des Ursins, et quelque chose de

(*) Osnabrügge, 1673, avec gravures.

l'ancienne Lucrèce Borgia se réunissaient dans son personnage. Ses passions étaient ardentes, ses prétentions infinies, et ses talents pour l'intrigue, son audace, son adresse, sa cupidité, ses jalousies de femme, resserrés dans un étroit espace et forcés de bouillonner dans les limites d'une civilisation inférieure, la conduisirent à des actions odieuses et dont sa fortune et son pouvoir assurèrent l'impunité. Le plus terrible repentir la punit, et, ce qui jette sur cette histoire une couleur étrange, son lit de mort, peu digne d'une femme du monde qui doit expirer élégamment, fut celui d'une criminelle vulgaire qui se torture dans les remords. Ce qui nous reste à raconter sur cette femme a pour autorité son propre témoignage; nous ne faisons que copier sa confession, reçue au lit de mort par un ministre protestant épouvanté.

Les deux cours de Zelle et d'Osnabrück ne se ressemblaient donc en rien. Le duc était riche dans son petit territoire, et l'évêque pauvre dans sa forteresse. Les mœurs domestiques et la simplicité de l'un étaient comme un reproche permanent et une satire involontaire des tumultueuses splendeurs dans lesquelles le prince-évêque faisait fondre ses domaines et obérait son trésor. Si ce dernier voyait avec quelque dédain les goûts conjugaux et économiques de son frère, il ne se préoccupait pas moins du mariage que l'on pouvait réserver à Sophie-Dorothée, sa nièce, et des entraves qu'un choix peu convenable à ses intérêts apporterait à ses desseins ultérieurs. Son fils George, tout brave qu'il fût et descendant des Stuarts par sa mère, était sans grâce, sans habileté, sans esprit, et le prince-évêque devait lui laisser une fortune compromise. Si le mari de Sophie-Dorothée réunissait les qualités contraires, il pouvait devenir un rival dangereux; aussi les

espions de l'évêque lui apportèrent-ils une nouvelle qui le glaça d'effroi, quand ils lui dirent que le fils du prince Antoine Ulrich de Wolfenbüttel, cousin du duc de Zelle, s'était mis sur les rangs, que la duchesse protégeait ses prétentions, et que la jeune fille (elle avait quinze ans alors) semblait elle-même assez favorable à cette union avec son cousin. La réunion des deux familles et des deux domaines devenait redoutable. L'évêque ne savait toutefois comment s'opposer à ce qu'il craignait; il consulta son ministre Platen, et surtout la femme de Platen, devenue le véritable ministre, reine de sa cour, directrice des bals, souveraine des plaisirs de son éminence, et motrice de toutes ses volontés. Celle-ci avait marché à grands pas. De sa sœur Catherine, gracieuse intrigante qui reconnaissait la supériorité de sa sœur aînée et obéissait aux mouvements qui lui étaient imprimés par Élisabeth, elle avait fait d'abord l'épouse légitime du complaisant précepteur M. Busche, ensuite la favorite du fils aîné de l'évêque. Ce dernier revenait de ses guerres en Morée en Hongrie, couvert de lauriers, mal élevé, plein de son mérite et rompu aux habitudes soldatesques; c'était lui que les deux sœurs avaient déjà *régalé*, comme nous l'avons vu, d'un ballet pastoral et mythologique. Il accepta le titre de protecteur de madame Busche, et, par cet habile arrangement, le père et le fils se trouvèrent à la fois sous la main des deux sœurs.

Le conseil que donna la comtesse Platen à son noble amant dans cette circonstance fut digne de Machiavel: absorber la fortune et les domaines de Sophie-Dorothée au profit des héritiers de l'évêque, et réunir le duché de Zelle à l'électorat de Hanovre. Pour y parvenir, il suffisait que le mariage projeté entre le jeune duc de Wolfenbüttel et sa

cousine fût rompu, et que cette dernière acceptât pour époux le fils de l'évêque, amant de madame Busche, futur électeur de Hanovre, peut-être un jour roi de la Grande-Bretagne. Un instrument était nécessaire pour cela. Près du duc de Zelle se trouvait un certain Bernstorff, premier ministre, conseiller aulique, grand homme de loi, qui aimait les tabatières d'or et les présents, parlait peu, volait beaucoup, s'arrondissait incessamment du bien d'autrui, et que l'on pouvait aisément gagner. On le gagna. Les plans d'Élisabeth réussirent de point en point. Le ministre Bernstorff reçut la promesse d'un château et l'envoi d'une tabatière, détruisit le mariage qui déplaisait à l'évêque, suscita des jalousies et des ombrages entre le prince de Wolfenbüttel et son cousin, et, puissamment aidé par la savante Sophie, finit par conclure, à la satisfaction de l'évêque, le mariage du brutal George et de sa cousine, fille de Française, qui, en épousant le fils d'une Stuart, entrait dans une famille fatale. Ce furent pour elle deux malheurs, comme on va le voir.

Elle y entrait le cœur plein d'un amour vif et partagé, dont l'objet n'était pas ce Kœnigsmark que les historiens présentent sous des traits romanesques et menteurs, mais Auguste de Wolfenbüttel, jeune homme de vingt ans, dont la demande avait été approuvée et encouragée par ses parents mêmes, qu'elle regardait d'avance comme son mari, et qui venait de passer six mois près de sa cousine, qui allait avoir seize ans tout-à-l'heure. La mère et la fille résistèrent de leur mieux à l'influence de Bernstorff et à la main cachée de la comtesse Platen et de l'évêque; elles succombèrent devant une volonté décidée et un préjugé violent. Bernstorff avait représenté à son maître qu'il y avait trop de Français dans son armée, qu'on se plaignait

de le voir céder aux conseils de sa femme, et qu'il perdait ainsi la considération qui lui était due. C'est surtout la crainte de paraître faibles qui détermine les hommes faibles ; malgré le désespoir de la duchesse et les protestations de sa fille, le mariage fut célébré le 21 novembre 1682, entre cette enfant destinée à un autre et l'un des êtres les plus dégradés de son époque, ce George de Hanovre qui fut roi.

Nous n'avons pas à nous occuper de cet homme sordide, cruel et ridicule qui épousait Sophie-Dorothée. Elle avait appris de sa mère la leçon que doivent apprendre la plupart des femmes, la résignation au mariage sans amour, et malgré les torts, les âpretés, les caprices, les maîtresses de son mari, auquel elle donna deux enfants en peu d'années (George, qui devint George II, roi d'Angleterre, et Sophie, qui devint mère de Frédéric-le-Grand), les premières années de son union avec ce prince se passèrent convenablement. Elle allait souvent visiter sa mère, soignait ses jeunes enfants, et fondait des asiles de charité, pendant que le mari, qui aimait la poudre à canon, guerroyait contre les troupes catholiques de Louis XIV pour attester sa fidélité protestante. Quant à l'évêque, devenu électeur de Hanovre, et qui avait continué dans le palais électoral l'ancienne orgie d'Osnabrück, il trouvait une fraîcheur inattendue dans le souffle pur et la conversation candide de cette jeune mère; l'électrice elle-même, vouée à la science, goûtait la conversation de Sophie-Dorothée, qui savait plusieurs langues. Enfin, à vingt ans, la beauté de la princesse, se développant avec éclat, rejeta dans l'ombre les autres femmes de la cour, et particulièrement la maîtresse avouée du prince. Catherine de Meisenberg n'était ni assez coquette pour stimuler des goûts blâsés, ni assez forte pour briser

une situation fausse ; n'ayant pour se soutenir ni la ruse de sa sœur, ni les séductions hautaines de la femme légitime, elle laissa tranquillement le prince se détacher d'elle ; un amour sans estime mourut de sa mort naturelle, qui est l'ennui. Ce n'était pas le compte de la sœur aînée.

Madame Platen, plus riche et plus accréditée que jamais, adorée de l'électeur, arbitre unique, crainte de tous, reproduisait dans un pays paisible et protestant ces grandes et terribles figures des courtisanes romaines, qui s'associaient aux papes dans les mauvais temps de la papauté, et que l'on voyait traverser la ville-reine montées sur leurs mules caparaçonnées de pourpre, précédées de vingt hallebardiers, et suivies d'un bourreau. Elle n'avait qu'une douleur : c'était de voir la jeune nièce de l'électeur, Sophie-Dorothée, briller à côté d'elle. La princesse instruite par sa mère, avait d'abord traité cette singulière puissance avec une réserve polie et des égards mesurés ; il lui fut impossible de se maintenir longtemps sur ce terrain. Les astres rivaux ne pouvaient briller dans le même ciel et la position respective des deux femmes devint une guerre ouverte et violente.

Tous les avantages semblaient être du côté de la jeune mère, de la femme sans tache, de la princesse élégante estimée de tous ; — ce fut la courtisane et la maîtresse avide de l'évêque qui l'emporta. Vous diriez presque la lutte de Kriemhilt et de son ennemie dans les Niebelungen.

Ce ne fut d'abord qu'une rivalité de costumes, d'élégance et de beauté. La comtesse Platen se soutenait dans sa splendeur, aidée des recherches de l'opulence et des habiles soins que l'expérience fournit. La jeune femme, qui avait l'avantage de l'âge et du rang, s'entourait d'une petite cour hostile aux prétentions de la maîtresse de l'évêque. Ce frère cadet du

prince George, le prince Maximilien, s'y joignit; ce fut un évènement et une affaire d'état que l'espiéglerie du jeune homme, lorsqu'un jour il s'avisa de faire tomber le fard dont la comtesse relevait sa pâleur en jetant quelques gouttes d'eau sur ce visage admiré. Le prince fut sévèrement réprimandé, puis banni de la cour. Cependant l'intimité domestique de la princesse, n'étant plus troublée par Catherine de Meisenberg, devenait menaçante pour la favorite, qui ouvrit la tranchée par une démarche hardie. Il y avait parmi les demoiselles d'honneur une demoiselle Melusine Ermengarde de Schulenburg, blonde d'une élégance svelte et d'une beauté délicate, aux yeux bleus candides et tendres, d'une modestie et d'une pudeur qui eussent attendri des âmes même farouches, et qui touchait à ses dix-neuf ans. A travers cette gaze d'ingénuité céleste, madame Platen avait deviné l'esprit d'intrigue et l'ambition de fortune; ce fut le chef-d'œuvre de la stratégie féminine que de choisir cette personne et d'opposer les séductions d'une innocence timide et tremblante à cette innocence fière de l'épouse en possession de ses droits et sûre de son pouvoir. George, fidèle aux exemples paternels, s'ennuyait un peu du mariage, la supériorité de sa femme le gênait; il mordit au premier hameçon qui lui fut offert, adopta publiquement mademoiselle de Schulenburg, et ne prit point la peine de cacher ses assiduités. Ses fréquentes absences, car il servait alors sous le prince d'Orange et se trouvait souvent sous les drapeaux, retardaient le résultat de ces intrigues. Dans le palais de Hanovre, les deux femmes s'insultaient froidement et sourdement. Il manquait à cette scène un acteur, qui arriva bientôt et mit en feu les éléments du drame; c'était le jeune Philippe-Christophe, comte de Kœnigsmark, dont on a diversement parlé.

Les Kœnigsmark, Suédois d'origine, semblent moins appartenir à leur époque qu'à celle de Cinq-Mars et de la fronde. Ce sont de vrais aventuriers du XVIIe siècle, de ceux que le crayon de Callot a fait vivre, présomptueux, légers, satiriques, ardents, capables de tout, la race des Buckingham et des petits-maîtres, que Lauzun a continuée sous Louis XIV à ses risques et périls. Rien n'est plus vif et plus hardi que le portrait de ce jeune Kœnigsmark : les yeux noirs et saillants, le front spirituel et surmonté d'une forêt de cheveux noirs un peu crépus, les lèvres sensuelles, et l'ironie étincelant sur tous les traits. On reconnaît un de ces hommes auxquels se fier est difficile, près desquels s'ennuyer est impossible, et dont il ne faut être ni l'ami, ni la femme, ni la maîtresse. Riches et braves, héros d'aventures, on les avait vus partout, au siége de Malte, chez les Turcs, en Algérie ; à Madrid où ils donnaient des combats de taureaux ; à Paris, où ils figuraient dans les carrousels. Le frère aîné de celui dont nous voulons parler, Charles-Jean Kœnigsmark, que les historiens ont confondu avec le nôtre, avait soutenu à Londres un procès criminel d'étrange espèce. Pour épouser la plus riche héritière de la Grande-Bretagne, lady Élisabeth Percy, il n'avait pas trouvé de meilleur moyen que de faire assassiner par trois spadassins son second mari, le célèbre Thomas Thynn, Thomas aux millions. Le mari ne mourut pas ; les trois assassins furent pendus, et, grâce à l'intervention du roi Charles II, Charles-Jean put aller batailler en Morée, à Navarin, à Modon, et se faire tuer devant Argos. Pendant qu'il faisait ces exploits, son frère cadet, Philippe, plus beau, plus spirituel, aussi étourdi que lui, commençait son éducation protestante dans une académie de Londres, et de là se rendait, à seize ans, à la cour du duc de Zelle, où se trouvait la jeune So-

phie-Dorothée, plus jeune de plusieurs années, et par conséquent éloignée de l'âge où les préférences se déterminent et se passionnent. Cette association enfantine, qu'interrompit bientôt le départ du jeune aventurier pour l'armée, explique la familiarité de leurs rapports subséquents, et l'on va voir avec quelle adresse on en tira parti.

Kœnigsmark reparut à la cour de Hanovre et à celle de Zelle, enrichi par un héritage récent, plus brillant que dans son adolescence, conteur, causeur, beau joueur, l'un des jolis hommes de son temps, et déjà familier avec les cours de l'Europe. Il fut reçu avec joie par tout le monde, surtout par les femmes. L'électeur le nomma colonel de ses gardes et le laissa tenir le premier rang dans les fêtes, régler les ballets, donner le ton des conversations, chanter les airs nouveaux de Lulli, et « traîner tous les cœurs après soi; » on ne se serait pas avisé de reprendre en rien le brillant élève de la cour de France. La comtesse Platen, de son côté, pensa qu'il était de son honneur de l'enlever à ses rivales, et de son intérêt de le détacher de la princesse. Philippe avait renoué avec cette dernière leurs relations d'enfance; elle le recevait souvent, lui faisait raconter ce qu'il avait vu ou cru voir, et s'en divertissait singulièrement. Cette seconde partie des récits des voyageurs n'est pas, on le sait, la moins réjouissante des deux; mademoiselle de Knesebeck, présente à ses conversations, nous dit que le jeune homme ne s'en faisait pas faute. « Il était très-amusant, dit la dame d'honneur; sans doute il mentait beaucoup; la princesse riait comme une folle. »

Cependant madame Platen, qui avait brouillé le ménage, n'était pas plus avancée. Ne pouvant captiver les attentions de Kœnigsmark, elle trouvait son empire ébranlé, et séchait de dépit. En vain elle tentait de noircir auprès

de l'électeur une amitié dont il connaissait la source et la portée ; quand elle désespéra de réussir autrement, elle résolut de porter les grands coups ; ces expressions n'ont rien d'exagéré. Des passions puériles dans leur violence mènent au crime et au meurtre aussi sûrement que les grands intérêts. Les princes de cette époque, imitateurs légers de Louis XIV, ne se doutaient pas qu'en essayant d'introduire les voluptés élégantes de Versailles dans leurs châteaux d'Herrenhausen et d'Osnabrück, sans y faire pénétrer en même temps nos délicatesses réparatrices et nos fines convenances, ils composaient le plus dangereux poison ; de ces rivalités de femmes, de ces intrigues d'alcôve, de ces mascarades étourdies, sortiront des drames ensanglantés.

A force de penser à ce Kœnigsmark qui lui résistait, la comtesse Platen s'occupa de lui sérieusement. Toutes ses munitions de coquetterie étaient épuisées ; il n'y avait plus ni dédains, ni épigrammes, ni détours à employer ; elle fit feu de ses dernières cartouches, et au milieu de l'un des bals masqués qui constituaient la vie de l'évêque, elle alla droit à Kœnigsmark et se déclara bravement. Un pas de ballet dont il s'était bien tiré en fournit l'occasion « : elle espérait, dit-elle au comte Philippe, qu'elle aurait enfin l'honneur tardif de le recevoir chez elle et de le féliciter d'une élégance qui enlevait tous les suffrages. » L'heure de cette visite fut fixée par elle-même ; c'était après le bal, qui, dans ces temps primitifs, se terminait à neuf heures. Kœnigsmark répondit avec la politesse convenable, et fit honneur au rendez-vous ; le lendemain, toute la ville et surtout Sophie-Dorothée le savaient.

Déjà la princesse, qui ne prétendait point à l'amour de Kœnigsmark, et qui pensait surtout aux cheveux blonds et aux yeux allanguis de mademoiselle de Schulenburg, avait

raillé le jeune homme sur les évidentes obsessions dont il était l'objet. On avait beaucoup ri en comité secret de la belle Platen, de ses trames perdues, de ses nouvelles ardeurs, et un peu de l'électeur-évêque, son ami; je ne jurerais pas que la malice féminine de la princesse, si vertueuse qu'elle fût, ne se réjouit d'assister de près à l'une des chutes de sa fière ennemie. Le comte avait promis à ces dames de les tenir au courant des détails du siége, et il faut bien pardonner quelque chose au caractère d'enfant gâté de Sophie, à ses habitudes de princesse adorée, aux caprices d'un esprit vif, à son ménage brouillé, et à sa juste colère contre madame Platen.

Ici commence une série de malheurs et de fautes de la princesse, fautes qui, certes, ne sont pas des crimes, et qui prouvent son innocente imprudence. Entourée d'influences hostiles et se débattant sans pouvoir les combattre, elle ne fit, à chaque mouvement, que s'embarrasser dans leurs replis. George était revenu trouver mademoiselle de Schulenburg; l'électeur vivait sous le joug appesanti d'Élisabeth Platen; le duc de Zelle était singulièrement refroidi pour sa fille, et même pour sa femme, que Bernstorff, l'homme aux tabatières, lui montrait comme une Française dangereuse; enfin le comte Kœnigsmark poursuivait son vol de papillon. Des scènes violentes avaient lieu dans le palais électoral, dont mademoiselle de Schulenburg avait doucement pris possession; un beau jour, le mari de Sophie-Dorothée voulut étrangler sa femme contre une muraille. Elle prit la fuite, et demanda asile à sa famille, qui, ne jurant que par le conseiller Bernstorff, la reçut fort mal, et la renvoya chez son mari. La situation de cette pauvre femme devint affreuse, toute riche et puissante qu'elle fût; repoussée de son père, vainement défendue par les suppli-

cations maternelles, maltraitée par son mari, poursuivie jusqu'à la mort par Élisabeth Platen, indifférente à la population allemande, qui voyait en elle une étrangère, ses seuls amis étaient cet étourdi de Kœnigsmark, qui devait la perdre, et sa demoiselle d'honneur, mademoiselle de Knesebeck, qui n'avait ni pouvoir ni fortune.

Alors la pensée de son cousin se représenta dans son esprit. Jamais, depuis la rupture du premier mariage, Auguste de Wolfenbüttel n'avait reparu à Zelle et dans le duché de Hanovre. Quand elle se vit sans espoir du côté de sa propre famille, elle imagina d'échapper à ce malheur en prenant refuge à Wolfenbüttel, chez le père de son cousin, de réclamer publiquement le divorce, d'attester l'innocence de sa vie et les torts matériels de son mari, de porter sa cause devant une cour aulique ou consistoriale, et qui sait? peut-être d'épouser celui qu'elle aimait. Le plan était hardi, et il fallait réussir. Elle en fit part à Kœnigsmark et à mademoiselle de Knesebeck, qui ne trouvèrent point. les circonstances favorables.

Élisabeth Platen, qui se doutait qu'elle était jouée et qu'on riait d'elle, s'agitait dans la douleur et la colère. Elle se sentait profondément méprisée de ce Kœnigsmark, venu tout exprès pour la punir, et auquel l'attachait un amour mêlé de haine, un de ces amours implacables qui mûrissent dans l'automne des passions et des intrigues. Elle lui avait défendu de visiter son ennemie; il en riait. Elle l'avait dénoncé à George et à l'électeur comme l'amant de la princesse; on n'en avait rien voulu croire. Fatigué des ardeurs croissantes de la comtesse, il jugea commode de prendre la fuite et d'aller, loin des intrigues sérieuses qui ne l'amusaient guère, passer quelques semaines chez l'électeur de Saxe, ce même Auguste aux cinquante-trois

bâtards et aux sept cents maîtresses, dont sa sœur Aurore avait été la favorite. Là Kœnigsmark se trouvait dans son élément ; il fut l'âme et la vie des fêtes de l'électeur, et amusa ses compagnons de table aux dépens des deux petites cours de Hanovre et de Zelle. C'étaient des descriptions à n'en plus finir de l'évêque en Apollon, de madame Platen en Vénus, des deux Meisenberg blotties dans la robe de chambre de l'évêque, de mademoiselle de Schulenburg, la blonde, vêtue en amazone, et forcée de courir après son royal amant à travers les bois et les forêts. Sophie-Dorothée était seule ménagée. On avait autrefois chassé du palais du duc de Zelle et du service particulier de sa fille une personne jolie, déjà corrompue, que l'électeur de Saxe avait fait entrer dans son harem. Elle assistait avec beaucoup d'autres aux récits plaisants de Kœnigsmark, et comme elle était l'espionne payée de la comtesse Platen, cette dernière fut instruite aussitôt de ce qui se disait sur son compte, à la table et dans le palais de l'électeur. Kœnigsmark avait diverti ces dames non-seulement aux dépens du rouge et des mouches de sa conquête, mais sur des chapitres bien plus piquants, et personne n'ignorait les jalouses fureurs de la Roxane de Hanovre et les particularités de sa beauté.

L'étourdi revient au palais électoral, où son titre de colonel des gardes le rappelle. Il ne s'occupe pas de la terrible comtesse, et ne rend visite qu'une seule fois à la princesse, dont la situation était devenue insoutenable ; le plan de celle-ci était d'ailleurs arrêté pour la fuite. Kœnigsmark lui promet de l'avertir dès qu'il aura fait les préparatifs qui doivent la conduire à la cour de Wolfenbüttel sous la sauvegarde de sa fidèle Knesebeck et de six trabans. On convient, pour ne pas attirer l'attention, de cesser toute es-

pèce de rapports jusqu'au moment du départ. Ces grandes aventures, cet air de protecteur de l'innocence et d'enleveur de princesses le séduisaient, et son étourderie le précipitait dans cette affaire comme dans une partie de plaisir. Nous venons de traverser le boudoir et la comédie ; le burlesque et la licence vont disparaître ; après Scarron et Crébillon fils, voici le drame.

Un soir, Kœnigsmark trouve sur sa table un fragment de papier blanc portant ces mots tracés au crayon d'une main tremblante : *Ce soir, après huit heures, la princesse Sophie-Dorothée attendra le comte Kœnigsmark.* L'écriture était incertaine, et l'heure du rendez-vous indue. Il ne réfléchit pas, ce n'était guère sa coutume, se rend au palais, et excuse, en présentant le billet, sa présence inattendue et insolite ; la princesse, que tout cela étonnait, donne l'ordre de le faire entrer. Pendant que ces choses se passaient, Élisabeth Platen, qui avait ses grandes entrées chez l'électeur, se rendait près de lui, dénonçait le rendez-vous qu'elle-même avait préparé en corrompant un domestique de Kœnigsmark, qui avait déposé le billet prétendu de la princesse sur la table du jeune homme, et obtenait l'ordre de faire fermer à l'instant toutes les issues du palais et de s'emparer de Kœnigsmark. Cette arrestation du colonel des gardes offrait quelques difficultés ; la comtesse les leva : il ne s'agissait que de placer quatre trabans déterminés sous ses ordres, de leur commander une obéissance absolue à la comtesse, et de lui laisser le soin du reste. Cela dit, l'électeur s'enveloppa de sa robe de chambre et n'y pensa plus. Élisabeth, suivie de ses trabans, les mena dans une salle antique nommée la *salle des chevaliers*, leur apporta un vaste bol de punch qu'elle prépara de ses mains, les plaça en embuscade dans la cheminée gi-

gantesque de la salle, et leur dit ce dont il s'agissait. Elle, postée derrière la tapisserie qui séparait cette salle d'une galerie voisine, attendit le passage de Kœnigsmark. Le comte se fit attendre longtemps. Mademoiselle de Knesebeck et la princesse le retinrent plus de trois heures, sans s'occuper trop de la singularité de l'entrevue, du billet supposé, de l'auteur de ce billet, et des conséquences possibles; on causa beaucoup de toutes choses et des préparatifs du départ. De sa vie, le jeune Kœnigsmark n'avait été plus brillant. Au lieu de se livrer aux plaintes élégiaques des amants qui vont se quitter, il suivait son caractère, s'abandonnait à une joie folle, imitait la comtesse Platen dans ses transports de jalousie, se mettait à genoux comme elle devant un Kœnigsmark figuré par une petite poupée française, simulait les angoisses de cette coquetterie dédaignée, la représentait dansant la *pavane* à l'antique avec l'électeur-évêque, et mêlait à ces gaîtés tant de récits originaux et d'anecdotes piquantes, que les heures s'écoulaient inaperçues au milieu des rires de mademoiselle de Knesebeck et de Sophie-Dorothée.

Je défie un auteur dramatique doué d'expérience ou de génie, de mieux disposer la scène. Sous la grande cheminée gothique, les quatre trabans hongrois se tapissent, le cimeterre nu et protégés par les lourdes sculptures de ces faunes qui, soutenant leurs corbeilles de fleurs, s'enlaçent à de jeunes nymphes. Le bol de punch flamboie sur la table de pierre; une tapisserie qui se soulève laisse voir le front pâle et l'œil ardent d'Élisabeth Platen. Cependant la porte de l'appartement de Sophie-Dorothée se ferme dans l'autre aile du bâtiment, et la jeune femme, après avoir embrassé ses enfants endormis, fait admirer ses bijoux à mademoiselle de Knesebeck, en riant des bons contes de

Kœnigsmark. Alors on entend des pas incertains à travers les longues salles ; le jeune homme a trouvé toutes les issues fermées, et la grande horloge sonne maintenant onze heures. Il s'étonne, puis se rappelle qu'une porte qui donne sur les jardins reste toujours ouverte ; de galerie en galerie, il se dirige dans l'obscurité vers ce point où la flamme du punch s'annonce à lui par une lueur bleue. La scène tragique a été racontée sous forme de drame par la princesse, et c'est à elle seule qu'il appartient de la reproduire. Kœnigsmark s'approche et voit les quatre hommes qui s'élancent, les quatre cimeterres qui brillent.

KOENIGSMARK (*). — Trahison ! trahison !

LA COMTESSE PLATEN, entr'ouvrant la porte. — Ne le laissez pas tirer son épée. Coupez-lui la retraite. Bien. Frappez ! Qu'on le jette par terre et qu'on lui lie les mains.

KOENIGSMARK, renversé. — Épargnez la princesse ; elle est innocente !

LA COMTESSE. — Ne l'écoutez pas. C'est un criminel. Exécutez les ordres de l'électeur ! Bien ! Ne le quittez pas ! ne le lâchez pas! Bâillonnez-le ; frappez s'il le faut, et qu'on lui attache solidement les pieds et les mains ! A la bonne heure ; il est à nous.

KOENIGSMARK. — La princesse est innocente !

LA COMTESSE. — Liez mieux ses mains. Maintenant, qu'on le prenne et qu'on l'emporte.

(Les quatre trabans soulèvent Kœnigsmark, dont le sang coule en abondance. Ils essaient en vain de le faire tenir debout. Il s'évanouit).

LA COMTESSE. — Déposez-le par terre. Bien ! Dénouez

(*) *Diary*, etc. — *The assassination*, p. 232.

le mouchoir qui le bâillonne. (Elle emploie ce mouchoir à bander les plaies de sa tête et le regarde attentivement). Maintenant, traître, confesse ton crime et celui de la princesse !

KŒNIGSMARK, se soulevant sur le coude et ouvrant les yeux. — Ah ! vipère ! c'est vous !

LA COMTESSE. — Tu achèves de te perdre, traître ! Il faut que tu avoues !

KŒNIGSMARK. — La princesse est innocente !

LA COMTESSE, soulevant Kœnigsmark évanoui. — Du vinaigre ! Serrez ce mouchoir autour de sa tête.

KŒNIGSMARK, après avoir respiré du vinaigre, rouvre les yeux et voit encore Élisabeth Platen. — Furie exécrable !

(La comtesse, agenouillée, se relève et laisse tomber la tête de Kœnigsmark sur le pavé ; la bougie qu'elle tenait échappe de ses mains ; poussant un cri pendant qu'elle semble glisser dans le sang du blessé, elle étouffe du pied sa dernière imprécation).

LA COMTESSE. — Qu'y a-t-il ? Mort ! Est-il possible ! Qu'on le ranime, qu'on le soigne ! Je vais trouver l'électeur et prendre ses ordres.

(Les quatre trabans essaient de bander ses plaies et restent silencieux autour du cadavre).

PREMIER TRABAN. — Il est mort !

DEUXIÈME TRABAN. — Plus rien !

TROISIÈME TRABAN. — Voilà une belle affaire. Après tout, nous n'avons fait qu'obéir.

Ce fragment ressemble à une scène de Shakspeare comme une forêt dessinée sur l'agathe naturelle ressemble au tableau d'un maître. Le corps de Kœnigsmark, jeté dans un lieu immonde, fut dévoré par la chaux vive sous les yeux

d'Élisabeth. Telle fut la fin du plus brillant cavalier de ce temps et de cette cour.

On avait vu des lumières traverser les appartements, et Kœnigsmark avait disparu, voilà tout ce que l'on sut; les trabans reçurent de l'argent et se turent. Personne n'osa parler de ce mystère, où l'on soupçonnait un crime.

Cependant Sophie-Dorothée, ignorant ce qui avait eu lieu, avait passé une partie de la nuit à ranger ses bijoux et à continuer les préparatifs de ce départ si désiré pour Wolfenbüttel. Il n'était plus temps. Placée sur une pente fatale, chaque instant qui s'écoulait la faisait descendre un peu plus bas vers la ruine qui l'attendait. Dans les papiers de Kœnigsmark, saisis aussitôt après l'assassinat, se trouvaient de nombreuses lettres que la princesse lui avait écrites, pendant son séjour à Dresde, et où sa colère et son ironie contre l'électeur, George son fils, Élisabeth Platen, Bernstorff, et même contre l'indifférence et la faiblesse de son propre père, le duc de Zelle, éclataient en vives épigrammes et en mouvements d'indignation. Ces malheureuses lettres, montrées aux intéressés et commentées par la comtesse, enlevèrent à Sophie les derniers protecteurs sur lesquels elle pouvait compter et les restes de sympathie qui s'élevaient encore en sa faveur. Si elles prouvaient l'innocence des rapports de Sophie et de Kœnigsmark, elles la montraient fière, violente, hardie, profondément blessée, prête à fuir chez les ennemis de l'électeur, et dangereuse dans sa colère; on eut peur d'elle et on l'écrasa.

Elle acheva de prêter des armes à ses adversaires en déplorant avec larmes l'absence de Kœnigsmark, et en accusant hautement Élisabeth Platen de la mort de ce malheureux. On lui envoya le comte de Platen pour l'interroger;

ce dernier lui exposa que l'on craignait de la voir mère d'un fils de Kœnigsmark. « Vous me prenez pour votre femme! répondit-elle fièrement à Platen, qui devint son ennemi implacable. Alors une cour consistoriale s'assemble pour la juger; elle proteste; un jour, prête à recevoir le sacrement, elle se retourne au milieu de l'église, et, faisant face à l'assemblée, prend Dieu même et l'hostie sainte à témoin de la pureté de sa vie, défiant la comtesse Platen d'en faire autant. La comtesse pâlit, et l'église retomba dans le silence. La lutte entre les deux femmes était terminée. Le tribunal, sans s'occuper de l'adultère, avait prononcé le divorce; elle n'était plus femme de George de Hanovre, et Élisabeth Platen l'emportait.

Nous avons vu quel concours d'inimitiés ardentes, d'imprudences et d'étourderies avait préparé cette destinée, et comment Élisabeth Platen avait enflammé contre son ennemie les passions et les intérêts. Mademoiselle de Knesebeck, jetée en prison dans une forteresse au milieu de la forêt du Harz, « d'où elle ne découvrait, dit-elle, que les cimes vertes des grands arbres qui se balançaient comme une mer, » parvint à en sortir par la toiture, où un prétendu couvreur, qui n'était autre qu'un amant déguisé, pratiqua une ouverture qui permit à la demoiselle d'honneur de s'échapper. On conduisit en grande pompe la princesse à ce vieux château d'Ahlden, où il ne lui fut permis de voir ses enfants ni sa mère, et où elle mourut après trente-deux années de langueur et de solitude profonde; puis il ne fut plus question d'elle. La comtesse Platen expira en 1706, en dictant le récit de sa vie, et disculpant complètement ce Kœnigsmark qu'elle avait aimé, cette princesse qu'elle avait haïe. L'un des assassins du jeune homme soulagea sa conscience par une confession analo-

gue, reçue par le même ecclésiastique et conservée dans les archives de Zelle.

Quant à George, devenu électeur d'Hanovre et roi d'Angleterre, qu'il soit jugé par l'histoire, où il a fait figurer à côté de lui madame de Schulenburg sous le nom de duchesse de Kendal, et madame Kielmansegg, fille de la comtesse Platen et favorite à son tour sous le nom de duchesse d'Arlington, — déshonorant ainsi la pairie des trois royaumes qu'on lui donnait. Certes, il n'y avait pas de roi qui méritât mieux que George Ier d'être chassé du trône par une révolution et honteusement banni avec sa suite. On n'y pensa même pas. Il personnifiait une haine, et tout le monde fut content.

L'obscurité où cette douloureuse histoire est restée ensevelie jusqu'à la publication de ces documents, et l'impunité historique dont l'électeur-évêque, George Ier et la comtesse Platen ont joui, ne peuvent s'expliquer que par un mot : la passion populaire.

L'intérêt protestant qui dominait les intérêts du Nord servait de mobile à la politique anglaise ; c'était lui qui couvrait de son amnistie de si misérables caractères, de si infâmes palais, et des crimes si odieux, lui qui laissait languir et mourir dans sa prison d'Ahlden cette femme intéressante qui n'avait commis d'autre crime que d'être belle, jeune et pure, d'avoir vu de trop près les ignominies de l'évêque et de la favorite, d'avoir bravé cette femme hardie, et d'avoir désiré la liberté. Cette fille d'une Française restait trente-deux années dans les murs de sa citadelle, usait de sa fortune en faveur du pauvre village dont elle « voyait de sa fenêtre, dit-elle, pour toute récréation, la petite rue tor-

tueuse et les habitants levés dès quatre heures du matin, » et y écrivait ces tristes Mémoires, publiés après plus d'un siècle, pendant que les créatures que l'électeur de Hanovre traînait après lui, allaient s'asseoir paisiblement sur les marches du trône protestant d'Angleterre, et s'y couvrir de toute espèce de titres et d'honneurs en face des populations calvinistes!

Elles souffraient cela en haine de Louis XIV, — et l'on n'a rien dit encore de tous ces mobiles passionnés d'une histoire presque contemporaine, — tant l'histoire est lente à se révéler. (*)

(*) *Revue des Deux-Mondes*, juillet 1845.

LADY ESTHER STANHOPE,

REINE DE TADMOR.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES RELATIFS A LADY STANHOPE.

Consulter — Mémoires écrits par le médecin de lady Stanhope.

S. Romilly's Life and Letters.

The Age of W. Pitt.

Voyage en Orient, par M. de Lamartine.

Puckler Muskau. Fleurs et fruits.

LADY ESTHER STANHOPE,

REINE DE TADMOR.

§ Ier.

Caractère de lady Stanhope.

Le médecin de lady Stanhope a soumis au procédé usuel des biographes anglais la vie, les conversations, les actes de cette femme extraordinaire. L'ouvrage n'est pas celui d'un homme d'esprit ou même d'une intelligence bien ordonnée ; de mille ou douze cents pages gonflées par les ruses de la librairie et les redites d'un écrivain qui tire au volume, à peine pourrait-on extraire cinq cents pages vraiment utiles. Peu importe ; on aime ces longueurs, on s'engage avec plaisir dans ce marécage de mauvais style et d'anecdotes entassées pêle-mêle, tant elles éclairent bien cette étrange figure de la nièce de Pitt, reine de Tadmor, sorcière, prophétesse, patriarche, chef arabe, morte en 1839 sous le toit délabré de son palais ruineux, à Djîhoun, dans le Liban.

C'était une des notables originalités de l'époque, et qui tenait à l'époque même par de fortes attaches. Tout ce qui est grand et bizarre dans ce siècle et le précédent, elle le rappelle : lord Chatham et Pitt par la naissance, Napoléon par les idées orientales ; par la misanthropie, Rousseau, Werther, lord Byron surtout, qui partit pour l'Orient six mois avant

elle, et, comme elle, ne revint jamais. Le groupe des femmes auquel elle appartient n'est pas nombreux, Dieu merci, car ce sont plus que des hommes ; il est magnifique par la grandeur et la force. Avec une ardeur qui touche ou plutôt qui atteint la folie, mais privée de ce génie artiste qui transforme les sensations en chefs-d'œuvre, c'est la sœur intellectuelle, la sœur égarée de madame de Staël, de George Sand et de Rahel l'Allemande ; elle est pythonisse et prêtresse comme elles, et monte résolument sur le trépied des questions sociales. Dans les vapeurs et les ténèbres de ces problèmes, elle s'enivre et rend des oracles ; devenue sauvage à force de civilisation et d'orgueil, elle aspire à l'avenir par dégoût du présent et devient à demi folle pour avoir voulu réaliser la conquête de l'indépendance absolue, la conquête prophétique de l'avenir. Elle est de ces femmes qui recueillent toute la vie électrique éparse autour d'elles : rien de passionné et d'impétueux ne s'agite dans le monde, même obscurément, qu'elles ne l'absorbent. Ce qu'il y a d'idéal et d'infini se résume en elles, et elles signalent d'autant mieux les aspirations de leur époque, qu'elles la dépassent dans tous les sens.

Sans doute, elle était plus digne d'étonnement que d'admiration, plus capricieuse que sensée et plus originale que grande ; mais il n'y a pas dans ce monde d'originalités sans cause, de grandeurs sans base, ni de caprices inexpliqués. Comment est né ce caractère hors de ligne ? Où a-t-il trouvé son berceau et son aliment ? Quelles circonstances l'ont favorisé ? A quels éléments de notre époque répond-il ? Le médecin, son secrétaire, n'en dit absolument rien ; il entasse dans un prolixe désordre tout ce qu'il a vu ou entendu à ce sujet. Soulevons cette masse, débrouillons ce chaos, soutenus par la curiosité vive qu'inspirent un tel ca-

ractère et un tel destin. Je ne connais pas d'analyse qui sollicite davantage la sagacité, ni de plus intéressante étude. Le brave docteur qui nous sert de guide a ceci d'excellent, que son rôle d'écho lui suffit et le satisfait, et qu'il répète avec fidélité jusqu'aux invectives que la reine de Tadmor (c'est le nom de lady Stanhope au désert) ne cesse de lui administrer. Il est là-dessus d'une noble conscience, et nous rappelle deux personnages de Shakspeare dont l'un raconte à l'autre qu'on lui a fait signer une lettre où il s'avouait stupide. «Il m'a dit : Signe, *bonhomme !* J'ai signé.— En toutes lettres?—En toutes lettres. Il dit que je m'appelle ainsi. » Le docteur ressemble un peu à cet ingénu personnage.

---

§ II.

Jeunesse de lady Stanhope. — Sa famille. — William Pitt.

En 1788, sur le rivage d'Hastings (*), il y avait un bateau amarré et une petite fille de huit ans aux cheveux blonds, à l'œil gris et vif, à la peau si transparente, que les veines y dessinaient tous leurs rameaux bleus. Elle regardait de tous côtés si on ne l'observait pas ; puis, après un examen inquiet et attentif, s'emparant de la rame et s'asseyant dans le bateau, elle détacha l'anneau, poussa au large de ses petites mains, et se trouva en mer. Cette petite fille qui avait vu chez son père le comte d'Adhémar et ses magnifiques laquais aux galons d'or, et qui voulait absolu-

(*) V. *Memoirs of the Lady E. Stanhope*, etc., 3 vol. London.

ment aller en France pour observer ce qui s'y passait, c'était lady Esther Stanhope.

Petite-fille du grand Chatham, elle était née en 1780 du mariage d'Esther, sœur de William Pitt, avec lord Stanhope le républicain. Toute cette race était singulière. Son grand-père, lord Chatham, auquel elle ressemblait en beaucoup de points, ne faisait rien comme personne; il était, ainsi qu'elle, mystérieux et violent, indolent et actif, impérieux et séduisant. « J'ai les yeux gris et la mémoire locale de mon grand-père, dit-elle quelque part. Quand il avait vu une pierre sur une route, il s'en souvenait, et moi aussi. Son œil, terne et pâle dans les moments ordinaires, s'illuminait, comme le mien, d'un éclat effrayant dès que la passion le prenait. » Elle hérita de bien d'autres bizarreries; dès sa première jeunesse, elle aimait à faire attendre, à tenir chacun en suspens et en crainte, et à s'envelopper de mystère. Cette manie que nous retrouverons à travers la vie de lady Esther pensa coûter à Chatham un bel héritage. « Il était souffrant (c'est elle-même qui parle). Un homme à cheval s'arrête à la porte de l'hôtel et veut parler au maître; on lui refuse l'entrée, et il insiste. On ferme la porte; il frappe à coups réitérés. Sa persistance finit par triompher, et on l'introduit dans une chambre obscure où le ministre, entouré d'un paravent et caché par un écran, se dérobait à tous les yeux.—Que voulez-vous? demanda-t-il.—Moi? je veux vous voir.—Un nouvel assaut fut nécessaire et dura longtemps. Quand l'homme fut parvenu à contempler face à face celui qu'il visitait, il tira de sa poche une boîte de ferblanc, et de cette boîte un parchemin; c'étaient les titres de propriété de deux domaines valant quatorze mille livres sterling de rente, légués par *sir Edouard Pynsent*, comme preuve de son admiration. »

Esther avait la voix vibrante de Chatham, son peu de scrupule quant aux moyens de succès, l'art de frapper les imaginations et d'imprimer aux volontés une électricité irrésistible. Comme lui, elle captivait et faisait trembler; c'étaient surtout les intelligences hardies et ardentes qu'elle soumettait à ce joug invisible, et qui l'acceptaient avec enthousiasme. Le malheur d'Esther fut d'être femme, et de réunir dans des conditions d'impuissance la haine de la dépendance, la fièvre de l'activité et l'énergie comme l'habitude du commandement.

Son père, lord Stanhope, son cousin, lord Camelford, et Pitt, son oncle, le plus grand des trois, n'étaient pas moins singuliers. Lord Stanhope, qui ne s'occupait pas de ses enfants le moins du monde, avait épousé en secondes noces une Grenville, femme à la mode qui ne s'en occupait pas davantage, et dont la vie se passait à l'Opéra et dans les bals. Esther reçut donc une éducation sauvage et forma seule ses idées. Plongé dans les rêves philosophiques du XVIIIe siècle, lord Stanhope couchait la fenêtre ouverte, enseveli sous douze couvertures, avec une culotte de soie noire, et déjeunait d'un morceau de pain bis, après avoir passé une légère robe de chambre d'indienne. Quand vint la révolution française, son exaltation pour les théories de Rousseau et de Mably éclata en saillies curieuses; il effaça ses armoiries et vendit comme aristocratiques la vaisselle plate et les tapisseries que le roi d'Espagne avaient données à son grand-père. Ce fut un chagrin pour sa femme et sa famille, accoutumées à n'aller qu'en voiture, lorsque, pour compléter sa conversion démocratique, il eut mis bas son équipage. « Toutes les figures étaient longues et sombres, dit lady Stanhope; mais moi, je ne me suis jamais laissé effrayer. Je me fis acheter une paire d'échasses sur

lesquelles je marchais hardiment, et je me mis à trotter dans la boue d'une petite ruelle sur laquelle donnait la fenêtre de mon père. Je savais qu'il était toujours de ce côté, la lorgnette à la main. Il m'aperçut, et quand je rentrai : — Eh bien ! petite, me dit-il, qu'est-ce que cela veut dire? Sur quoi diable marchiez-vous tout-à-l'heure? — Oh ! papa, lui répondis-je, puisque vous n'avez plus de chevaux, j'ai voulu m'exercer à trotter dans la boue de la manière la plus commode. Quant à moi, cela m'est égal ; mais la pauvre lady Stanhope aura de la peine à se faire à cet exercice : elle est habituée à sa voiture, et vous savez qu'elle est d'une mauvaise santé. — Qu'est-ce qu'elle dit? reprit le philosophe. Eh bien ! petite, si j'achetais un nouvel équipage pour lady Stanhope, hein? — Ce serait bien bon et bien aimable à vous, mon père. — Nous verrons cela, nous verrons; mais, par tous les diables, pas d'armoiries ! » Lady Stanhope, grâce à la petite fille, eut un équipage sans blason.

Avec cette résolution et cet esprit, l'enfant grandit, apprenant de ses *governesses*, qu'elle abhorrait et faisait enrager, beaucoup de français et d'italien, livrée d'ailleurs à ses volontés et à ses pensées, et prenant sur ce qui l'entourait l'ascendant inévitable des caractères énergiques. Les deux personnes qui lui plaisaient le plus étaient son cousin lord Camelford et son oncle Pitt. L'admiration soutenue que lui inspira le premier des deux peut laisser soupçonner chez elle l'existence, ou du moins le premier éclair d'un de ces sentiments tendres qui n'apparaissent nulle part dans la vie de cette femme. « Quiconque osera s'attaquer à moi, disait-elle, me trouvera cousine de lord Camelford. C'était un vrai Pitt, celui-là ! » En effet, il était impérieux, entêté, courageux, bienfaisant, bizarre.

Esther rappelait avec orgueil l'effet qu'ils produisaient l'un et l'autre quand ce couple extraordinaire, tous deux d'une taille gigantesque, entrait dans un salon. « Les femmes n'avaient pas assez d'yeux pour lui, les hommes avaient peur et se sauvaient. Grand, musculeux, la figure pâle et sévère, un peu penchée sur l'épaule, ce fut lui qui, s'apercevant que l'équipage de son vaisseau murmurait, pressentit la révolte, et, sans l'attendre, brisa le crâne de son lieutenant d'un coup de pistolet. On le blâma d'abord; bientôt presque tous les équipages se mutinèrent, et l'on reconnut que seul il avait bien jugé la situation. Un de ses plaisirs les plus vifs était d'endosser la casaque du matelot et de courir les tavernes de la Cité. Apercevait-il un pauvre homme dont la figure lui parût honnête, il liait conversation avec lui et l'engageait à lui conter ses peines. « Faites-moi votre histoire, lui disait-il, je vous dirai la mienne. » Il avait trop de tact pour se laisser tromper, et si l'homme lui plaisait, il lui glissait dans la main cinquante ou cent guinées, en lui disant d'un ton sévère : « N'en parlez pas, au moins, ou je vous retrouverais, et vous me le paieriez d'une façon qui serait loin de vous convenir. » D'ailleurs il avait tant d'ennemis avec ses singularités, et s'attirait par sa bravoure et son audace tant de mauvaises affaires, que mon oncle, qui l'aimait et l'estimait, le tenait à distance et ne fit jamais rien pour lui. »

Elle eut envie de l'épouser, ce qui eût changé le cours de sa vie. Les Chatham s'y opposèrent; Camelford avait sacrifié cinquante mille livres sterling pour assurer et donner à sa sœur une terre dont lord Chatham espérait hériter. Quant à la jeune Esther, sa guerre contre les *gouvernesses* continuait; en vain essayait-on de lui faire étu-

dier l'histoire, qui, disait-elle, « était une farce misérable. — Voyez un peu, ajoutait-elle à l'appui de l'assertion, comme on écrit celle qui se fait aujourd'hui. » Elle ne voulait pas entendre parler de corset, et se révoltait hautement contre ceux qui prétendaient emprisonner dans un soulier de satin ce petit pied cambré « sous l'arche duquel une souris eût trotté, dit-elle, » et dont elle était si orgueilleuse.

A vingt ans, elle avait près de six pieds, un développement proportionnel du buste et de la taille, et n'était ni jolie ni belle. « Trop virile, dit un contemporain, c'était néanmoins un de ces êtres dont le front, les yeux, la présence, semblent éclairer ce qui les entoure. Un front très-haut et droit surmontait deux sourcils arqués d'un contour régulier et d'une finesse singulière; elle avait les dents petites et magnifiquement blanches, l'œil d'un bleu gris, entouré par-dessous d'un arc bleuâtre qui en rehaussait l'éclat, le nez recourbé et disproportionné, la bouche délicate et rentrée, et le menton beaucoup trop long. Quant à l'ovale du visage, il était si pur, si admirablement dessiné, et l'attache du cou si gracieuse, que Brummell le fat s'approchant d'elle un soir et soulevant ses boucles d'oreille : « Pour l'amour de Dieu! s'écriait-il, laissez-moi voir ce qu'il y a là-dessous! » Elle s'avouait laide, d'une laideur harmonieuse. On assure, en effet, que la transparence de la peau, l'éclat du regard, la majesté de la démarche, la hardiesse de la répartie, la vivacité sauvage que son éducation avait favorisée, isolaient partout, en la couronnant d'une sorte de lumière qui effrayait, cette reine de vingt ans.

Ses premières impressions lui étaient venues de la grande vie aristocratique de son père, lorsque ce dernier, ma-

rié en premières noces à Esther Pitt, et qui n'était pas encore l'adepte de Raynal et de Thomas Payne, exerçait dans son château de Chevening le droit de haute et basse justice, entretenait deux cents serviteurs autour de lui, et donnait des grâces et des punitions, des vêtements, des terres et des places à tout le comté, pendant que la première lady Stanhope, de son côté, distribuait les médicaments aux malades, les aumônes aux pauvres, les sermons aux garçons amoureux, les dots aux filles à marier, et faisait tuer pour sa table un bœuf par semaine et un mouton par jour. Le souvenir de cette existence patriarchale a toujours hanté comme un spectre l'imagination fière de lady Stanhope; ce fut en partie pour atteindre l'idéal de cette puissance bienfaisante et incontestée qu'elle alla se réfugier au désert.

Cependant Pitt était maître du pouvoir, et, tout jeune qu'il fût, il le tenait d'une main sûre. Prévoyant la révolution française et le cataclysme prochain, il resserrait autour de lui avec force les liens de l'aristocratie et du trône, et s'efforçait de confondre aux yeux de tous, les intérêts de la France avec les théories révolutionnaires, et le salut de l'Angleterre avec celui de la noblesse. C'était rendre l'aristocratie populaire et le trône héroïque : suprême habileté de ce grand homme. Par là il devint lui-même le symbole anglais par excellence, plaça le trône au centre de la nation enthousiasmée, et, entraînant l'Angleterre dans une haine qu'il n'avait pas, il fit triompher en définitive la dynastie dont il était le ministre. Lord Stanhope suivait une route diamétralement contraire; ses liaisons avec les démocrates l'éloignaient du pouvoir, et l'exposaient aux vengeances royales, sans qu'il pût prétendre au premier rôle dans les rangs de ses amis. On était venu ar-

rêter chez lui un des meneurs de l'opposition, Joyce, et toute la famille était en désarroi. Esther, à laquelle ce train nouveau de la maison paternelle répugnait, et qui avait conçu pour son oncle une admiration profonde, quitta l'hôtel Stanhope de l'aveu de sa mère, et alla vivre près du ministre, qui n'avait pas de femme, et dont elle gouverna désormais la maison.

C'était un acte hardi, comme tous ceux de lady Stanhope, et qui, en satisfaisant son goût pour l'autorité et l'indépendance personnelle, était une politique habile; le danger des opinions professées par son père se trouvait annulé ou amorti, et elle offrait, dans toutes les chances possibles, une protection assurée à sa mère et à ses deux sœurs. Pitt, d'ailleurs, reconnaissait en elle le vrai sang des Chatham : « Quand donc les ailes vont-elles vous pousser ? lui disait-il. Vous ne touchez pas terre. Bizarre créature! la solitude vous va, pourvu qu'elle soit profonde; le monde, pourvu que ce soit un tourbillon, et la politique à la condition d'être embrouillée. Il vous faut un de ces trois éléments extrêmes; je ne sais lequel vous convient le mieux. » C'était le jugement le plus exact que l'on pût porter sur cette âme excessive et sur cet esprit altier.

Pitt avait eu une passion malheureuse et l'on ne s'en étonne pas; on connaît cette figure singulière, ce nez pointu et toujours en l'air, cet œil vif et profond, ce front plus haut que large, cet air distrait et absent; il y avait dans sa conduite comme dans sa physionomie la sagacité du chien d'arrêt. La fille de M. Eden lui avait inspiré un sentiment vif. Le père passait pour peu sûr dans ses relations; la mère était le type de ces maternités anglaises qui pêchent à la ligne des époux de leurs filles avec une âpreté

de poursuite indécente. « Elles placent devant vous, disait Esther, leur fille comme une pièce d'artillerie, mèche allumée, la tournant et la retournant sur son pivot, et vous bombardant un homme à bout portant sans miséricorde. La *primosité* (*) anglaise s'arrange de cela. Je ne sais comment, Mon oncle reconnut dans quelle famille il allait entrer, les intrigues qui allaient se nouer autour de lui, et le goût peu prononcé de miss Eden pour sa personne. Il recula sagement, et tomba dans un désespoir amer. Dès-lors il ne pensa plus à se marier. »

Appréciateur plein de tact de la distinction chez les femmes, Pitt fut heureux d'avoir sa jeune nièce auprès de lui. Il se trouvait au plus fort de sa grande lutte, en face de la république française, et ensuite de Napoléon Bonaparte. Esther écrivit sa correspondance, rédigea ses notes, régla sa maison. Elle le soutint de tout son pouvoir, et il reconnut en elle autant de force d'âme que d'activité, et surtout ce sens droit et imperturbable, cette pénétration vigilante, sans lesquels on ne conduit ni les grandes ni les petites affaires. Les hommes d'intrigue sont portés à imaginer que le fond de la politique, c'est le mensonge; cela est faux. Le fond de la politique, c'est la vérité. L'art de connaître les choses cachées et celles qui se préparent constitue la moitié de l'homme politique. Il faut encore, après avoir déchiré les enveloppes et reconnu toutes les réalités, savoir agir sur ces éléments réels.

L'oncle et la nièce firent aussi bon ménage que possible.

(*) Mot charmant, de *prim* (raide et gourmé), créé par les Pitt et leurs alentours pour remplacer les mots *puritanism* et *prudery*, qui auraient blessé la bourgeoisie et les femmes, deux grands pouvoirs.

Il ne dédaignait pas de prendre ses conseils, et n'avait point de secrets pour elle.

« Esther, disait-il, parle comme une pie, et ne dit que ce qu'elle veut ; elle babille en connaissance de cause. » Le véritable bras droit de William Pitt, ce fut donc Esther, qu'il trouvait à juste titre supérieure à ces nullités actives dont les hommes politiques ont plaisir à s'environner : instruments qui ne contrôlent rien, espèrent, flattent, obéissent, reçoivent des faveurs, et, quand ils sont exempts d'envie, forment une excellente matière à gouvernement. Pitt en était obsédé. De tous les amis et confidents du ministre, celui dont l'oncle et la nièce se défiaient le plus et qu'ils surveillaient de plus près était Canning ; on n'aime guère ses héritiers, et Pitt pressentait celui-ci. Quant aux autres, Esther leur voua le plus complet dédain : Canning fut seul honoré de sa haine.

---

§ III.

Lady Esther près de son oncle William Pitt.

En soulevant ces voiles, en pénétrant le secret de ces rouages, elle devint misanthrope à vingt ans et presque cynique; cette singulière position d'une jeune fille était relevée par tant de pétulance, de verve, d'entrain et de bonne humeur, que l'on eut peur d'elle ; on l'estima très-haut, et le vieux roi George fut un de ses admirateurs

les plus ardents. La cour se promenait un soir sur cette terrasse féodale de Windsor, d'où l'on découvre de si beaux aspects. Les princes et princesses étaient là. « Pitt, dit le roi en se retournant, j'ai fait choix d'un nouveau ministre. — Comme Votre Majesté voudra. Le fardeau est lourd et commence à me peser; un peu de repos me fera du bien. — Et un ministre meilleur que vous! — Le choix de Votre Majesté doit être excellent. — Oui, Pitt, oui, je vous le répète, et excellent général par-dessus le marché! — Sire, reprit Pitt, un peu embarrassé de sa personne, et ne sachant, malgré son habitude des cours et du monde, comment prendre la chose, Votre Majesté voudra-t-elle me dire le nom de ce remarquable personnage, afin que je le traite désormais avec les égards dus aux choix de Votre Majesté et à un mérite si extraordinaire? — Parbleu, vous lui donnez le bras, reprit le roi en montrant du doigt Esther. Je n'ai pas en Angleterre d'homme d'État qui la surpasse, ni de femme qui fasse plus d'honneur à son sexe. Soyez fier d'elle, monsieur Pitt; elle a toutes les grandes qualités de notre sexe et du sien. » C'était aussi l'avis de Pitt, qui se plaisait à la comparer aux héroïnes de Rome : « Les dames de la cour, dit lady Esther elle-même, se mordaient les lèvres, les ambitieux sollicitaient mon approbation, les sots se tenaient à distance, et tout le monde me respectait. »

Plus d'une fois nous avons essayé d'analyser et de faire comprendre l'état mal connu de la société anglaise à la fin du XVIIIe siècle (*) : à côté de la plus hypocrite raideur, les mœurs les plus débraillées, partout l'exagéré, le fac-

(*) Voyez plus haut, *les Pseudonymes anglais*, etc.

tice, mais une vie énergique. La naissance de la république française exerça sur ces éléments une action intense qui, en les comprimant, les exalta. Les patriotes anglais furent plus audacieux, les fats des salons plus fades, les grandes plus précieuses, et les puritains plus fanatiques. Ce fut au milieu de ce monde que la jeune Esther se trouva lancée en 1793, sous le patronage et l'égide de son oncle Pitt. Une cour ne tarda pas à l'entourer; on la flatta, on la sollicita, on la craignit. Elle en devint plus sauvage dans ses tendances, plus mystérieuse dans ses actes, plus hardie dans ses propos, plus hostile à toutes les conventions de cette société même qu'elle voyait si basse et si avide. Elle partagea l'ardente réaction qui se manifestait à travers l'Europe contre une civilisation devenue artificielle jusqu'à la nausée, réaction qui donnait la vogue au farouche Ossian, au douloureux Werther, et aux cris furieux de Jean-Jacques Rousseau en faveur de la vie sauvage.

Personne n'était mieux préparé par le caractère et l'éducation à cette révolte contre les usages et les idées reçues que la jeune Esther. Personne n'occupait une situation plus favorable au développement des tendances misanthropiques. Elle voyait *le dessous des cartes*, et de toutes les cartes ; ce que l'observation du philosophe ne peut que deviner ou pressentir, un chef politique le manipule et le remue incessamment. Le marasme et le suicide de Castlereagh, la mort prématurée de Pitt, les derniers jours de Canning, en disent assez là-dessus. Esther Stanhope, à vingt-trois ans, apprit tout ce que la vie de l'homme d'État apprend, à ce qu'on dit : infidélités, ingratitudes, trahisons, achats, ventes, conversions, retours, simulations, pactes secrets; ce que peut peser un patriote, et ce que

peut valoir un homme de cour. Elle fit des colonels, défit des Secrétaires-d'État, rallia des partisans et contresigna plus d'une pension et d'une ordonnance à la place et sous les yeux de son oncle, qui riait en la regardant. Elle étudia sérieusement cette matière du faux ; « pour bien imiter une signature, dit-elle, on ne doit pas tracer lentement les lettres, ce qui fait trembler la main ; on doit aller vite et hardiment. » Elle se faisait des principes sur toutes choses et voulait aller au fond de tout.

Placée comme elle l'était, ce fut de sa part une guerre à mort contre les vertus de convention, la moralité d'emprunt et les faussetés de tous les ordres. « Plus un homme est bien élevé, disait-elle, moins il prend ombrage de certaines anecdotes et de certains mots. L'Angleterre en est venue à cet égard à un point d'hypocrisie indécente. Aussi, quoi que l'on dise de moi à Londres, je ne m'en soucie pas plus que de cela. Que m'importent ces esprits tortus et ces âmes rabougries ? Ils diront ce qu'il leur plaira. Toutes ces coutumes factices dont on fait d'inviolables nécessités, je les exècre. Ils peuvent murmurer et bourdonner autour de moi autant qu'ils voudront ; ce sont des moucherons sur la queue d'un cheval d'artillerie. Vient la grande explosion : boum ! et tout est dissipé. Quand je vois ces femmes si pâles, si faibles, si gourmandes, qui se bourrent de petits gâteaux, et ne peuvent point faire un pas sans s'appuyer sur le bras d'un homme, ni descendre de voiture sans une main qui les soutienne, j'en ai pitié. Pour moi, quand on m'offrait de tels services, j'avais coutume de dire à ces messieurs : « J'ai des jambes qui sont à moi, grâce à Dieu ! laissez-les faire. » On s'est imaginé par exemple dans certains salons que l'ennui était la plus belle chose du monde. Plus on était fade et stupide et froid, plus on avait de suc-

cès : c'était le bon ton. Le roi de ce bon ton-là était un monsieur Polhill, qui avait toujours l'air stupide et bourru, exactement comme vous, docteur (elle s'adressait à son médecin). Il trouvait un bal magnifique lorsqu'on n'y apercevait que des têtes pressées les unes contre les autres, comme des goulots de bouteilles qui sortent d'un panier. »

La haine du sentimentalisme, de l'affectation et de la pruderie, c'est-à-dire de tout ce qui est mensonge, exagération et artifice, éclatait tous les jours chez elle. Bercée sur les genoux de la mode, élevée au milieu du grand monde, ne craignant rien de personne, flattée et caressée par tous, elle exerçait la justice du bon sens avec le caprice d'un enfant malin. Pas de sottises et de prétentions qu'elle ne punit; elle était inexorable, même pour les ministres. Au plus fort de la guerre contre la France, Pitt eut l'idée d'instituer un ordre du mérite, et lord Liverpool, homme systématiquement pompeux, se chargea de régulariser la création et de fixer les couleurs du ruban national. Un soir il arriva, fier de son œuvre, dans le salon du premier ministre, et dit : « Je pense que ma combinaison flattera l'orgueil britannique; rouge, c'est le pavillon de l'Angleterre; bleu, symbole de liberté, et blanc, symbole de loyauté. » —Les courtisans et les flatteurs se récrièrent : c'était admirable, sublime, poétique! — « C'est très-beau, interrompit Esther, et le roi sera charmé de la ressemblance; mais il me semble que j'ai vu cela quelque part.—Où donc? demanda Liverpool. — Sur la cocarde des soldats français. Mylord, vous avez découvert le ruban tricolore! » Il resta stupéfait. « Ah! mon Dieu, lady Esther, s'écria-t-il, que vais-je faire? J'en ai commandé plus de trois cents aunes : à quoi cela va-t-il me servir? — A soutenir vos culottes quand vous y mettez des papiers que vous ne retrouvez ja-

mais, et que vous cherchez au fond de la poche droite, puis au fond de la poche gauche, comme une anguille au fond d'un étang. Vrai, mylord, j'ai toujours peur qu'il ne leur arrive malheur, à ces pauvres culottes! »

Elle exerçait souvent une influence plus réelle, toujours dans le sens de la raison contre le ridicule. M. Addington, qui devait sa fortune à l'amitié de Pitt, eut la fantaisie de se faire créer lord Raleigh. Cette application peu convenable d'un nom historique déplut à la maligne Esther, qui courut un beau matin chez son oncle, et lui dit : « Savez-vous ce que l'on vient de faire? Une caricature contre le roi, M. Addington et vous. Vous y représentez la reine Élisabeth, et vous dansez le menuet le nez en l'air; M. Addington est en lord Raleigh et vous fait sa révérence. Sa majesté porte le costume d'un fou de cour. » Elle mit tant de verve dans la description de cette caricature qui n'existait que dans son imagination, que Pitt rit aux éclats; on dépêcha dans tous les quartiers de Londres des émissaires chargés de se procurer à tout prix la gravure prétendue. On ne la trouva pas, bien entendu; mais le ministre fut frappé du ridicule de cette idée, et le XIXe siècle fut privé d'un second lord Raleigh, médecin, fils de médecin.

Après Camelford et Pitt, elle n'estimait guère que Brummell, le chef des dandies, roi dans son espèce, et aussi impertinent qu'elle. Elle aimait cette fatuité vengeresse qui imposait à toutes les prétentions, cet ennemi du lieu commun, du sentiment faux, de l'orgueil niais et de la vanité sotte, c'est-à-dire de tout ce qu'elle détestait le plus; ce parvenu assez hardi pour humilier les altesses grossières, les pédants de vertu et les hypocrites de science; c'était plaisir pour elle de le voir saluer un prince par-dessus l'épaule, et forcer par ses grands airs une duchesse à baisser

les yeux. Elle racontait là-dessus des anecdotes incroyables et vraies. Un soir, chez le duc de Rutland, au bal, Brummell parcourait lentement du regard un cercle de femmes, disant tout haut et du bout des lèvres : « Où trouverai-je une femme qui sache valser sans m'éreinter ? Ah ! voici Catherine (la sœur du duc de Rutland), et je crois que cela fera mon affaire. Il l'invita le plus gracieusement du monde et fut accepté. La duchesse elle-même avait coutume d'augmenter ses grâces naturelles par des artifices si considérables, que Brummel, au milieu d'un grand bal, s'arrêta devant elle, et lui dit : « Mais, au nom du ciel ! ma chère duchesse, qu'est-ce que cette tournure-là ? Je vous donne ma parole d'honneur qu'il faudra vous mettre sous presse. Je vous supplie positivement de marcher à reculons quand vous sortirez de la salle : je ne pourrais pas regarder par-là. » Chez les parvenus, il était aussi impertinent et avec autant d'à-propos que chez les seigneurs. Il interrompait un dîner servi avec la recherche la plus pompeuse pour demander au domestique *des anchois de la mer des Indes* ou *de la sauce de Palmyre*, ajoutant de l'air le plus froid du monde : « On ne dîne plus sans cela ! » Le triomphe de cette suprême impertinence était la matinée de Brummell, lorsqu'une douzaine de ducs et six ou sept marquis se tenaient debout pendant sa toilette. « Eh bien ! leur disait-il en se retournant, que voulez-vous ? Ne voyez-vous pas que je me nettoie les dents ? » La brosse se promenait avec lenteur dans la bouche du dandy, qui observait ses dents avec un miroir, et reprenant la parole : « Je crois que c'est une tache... non ; c'est un peu de café. Cette poudre est excellente ;... n'espérez pas obtenir ma recette ; vous n'en aurez pas, vous autres ! »

En définitive, ces deux êtres étaient l'analogue l'un de

l'autre, à cette exception près, que le beau Brummell était la femme. Un jour ces personnages, qui s'appréciaient et s'aimaient fort, se rencontrèrent dans Bond-Street, la promenade à la mode. Ils étaient à cheval l'un et l'autre. Brummell, tenant ses rênes entre le pouce et l'index, comme une prise de tabac, s'arrêta et se pencha vers lady Esther. « Chère créature, lui dit-il dans le patois du temps, quel est donc ce personnage à qui vous venez de parler? — C'est le colonel Whitby. — Le colonel, de quoi? répliqua-t-il de ce ton traînant qui lui était particulier. Est-ce que cela a un père? Et qui diable connaît ce père! » La malice d'Esther s'éveilla. « Voulez-vous me dire, répondit-elle, quelle espèce de père a George Brummell, et qui diable connaît ce père? — Ah! lady Esther, reprit-il d'un ton à demi sérieux, personne ne connaît le père de George Brummell, et personne ne connaîtrait Brummell lui-même, s'il ne jouait le rôle qu'il a pris, et qui, vous le savez très-bien, ne vaut que par sa folie. Si je ne toisais pas les marquises et si je ne mystifiais les altesses, il ne serait pas question de moi pendant huit jours; le monde est assez bête pour tomber à genoux devant mes absurdités, et nous savons l'un et l'autre ce qu'il en est. » Le mystificateur des salons britanniques, qui vint mourir en France couvert de dettes, avec des tabatières d'or et un vieil habit, devait plaire à cette femme, que l'orgueil et la haine de la société anglaise rejetèrent plus tard au fond du désert.

Ainsi s'avançait triomphalement et voiles déployées cette vie singulière qui avait bien son côté ridicule, car elle s'éloignait de toutes les conditions féminines. Esther bâtissait, plantait, refaisait sur un nouveau dessin et en huit jours les jardins et le parc de Walmer pour ménager à son oncle une solitude agréable où il pût trouver du repos, rossait

cinq soldats ivres qui s'étaient avisés de pénétrer chez elle, créait l'uniforme d'un régiment, déconcertait les intrigues, brisait les cachets des dépêches, et allait, de hardiesses en hardiesses, jusqu'aux dernières limites de l'outrecuidance la plus bizarre. Il était clair qu'une pareille vie ne pouvait se continuer qu'à l'ombre du crédit de Pitt, et qu'elle se préparait pour l'avenir un nombre infini d'ennemis acharnés. « Comment ! lui disait-on un jour, vous ne voyez pas lord C.., qui vous salue?—J'aperçois là-bas un grand caméléon gorge de pigeon, répondit-elle tout haut. Est-ce là lord C ?... » Comme la plupart des humoristes, elle possédait le génie comique et joignait à ses observations une mimique irrésistible. Elle savait que les amours du duc d'York et de mademoiselle Clarke et leur scandale mécontentaient la population du pays de Galles; elle s'y rendit, et, faisant son quartier-général d'une auberge de Builth, elle y commença ses opérations. Elle fit venir le médecin, le commis de l'octroi, l'apothicaire et le maître de l'auberge. « Ah ça ! leur dit-elle, imitant les gestes et la tournure des personnages qu'elle voulait dépeindre, si vous aviez une femme ainsi faite, parlant ainsi, marchant ainsi, entourée d'une meute de beaux messieurs qui la couvriraient de la poudre de leurs perruques ; si la ménagère était violente, impérieuse, acariâtre, sans ordre, sans gaieté; si au mois de novembre elle voulait que toutes les fenêtres fussent ouvertes et que l'odeur du chenil arrivât jusqu'à vous, ne vous croiriez-vous point parfaitement en droit de prendre un peu de plaisir ailleurs ? Voyons ! » Elle ramena au parti du duc jusqu'aux ménagères.

Il fallait surtout la voir contrefaire les vertus philanthropiques et les tendresses languissantes des couples sentimen-

taux alors à la mode en Angleterre sous l'influence de Kotzebue et d'Auguste Lafontaine. Elle jouait d'abord le mari en extase devant sa femme, et cette dernière pleine de langueur enthousiaste; puis, dans un second acte, elle représentait l'un ayant des maîtresses, et l'autre des amants. Comme elle se permettait ces parodies en plein salon, ce rôle de bouffon de cour, adopté par la nièce de Pitt et soutenu avec une vivacité spirituelle de jeune fille, la faisait craindre comme la peste. On baissait la tête; pensions, titres, dignités, projets, tout lui passait par les mains. Elle osait ce que son oncle aurait à peine osé, et souvent elle faisait justice. « Que pouvait donc vous dire un tel (membre du cabinet de Pitt), lui demanda un soir son oncle, avec ses longs discours au milieu du bal, son air animé et ses yeux en l'air?—Il m'assurait sur ses grands dieux que la pension de la pauvre Sarah N... serait accordée demain. Vous savez l'intérêt que je prends à cette pauvre créature et à ses dix enfants; mais, comme je méprise le personnage, je ne l'ai pas même écouté, et je me suis réservé de vous parler de la chose. J'aime mieux puiser à la source. — Il vous disait cela! Voilà qui passe toutes les bornes, s'écria Pitt. Ce même homme, il n'y a pas une heure, est venu me supplier de n'accorder aucune pension à madame N...! L'administration, dit-il, se trouverait forcée de nourrir les dix enfants. Il veut traîner la chose en longueur, si bien que l'on n'y pense plus.—Mon oncle, reprit Esther, il faut vous montrer. Donnez la pension à l'instant même.—Tout le monde est couché. Il n'y a plus personne à la trésorerie. —Si fait, j'aperçois une lumière. Faites venir M. Chinnery, qui doit y être encore. » On envoya chercher M. Chinnery, le distributeur des pensions. « La première chose que vous ferez demain matin, lui dit-elle, ce sera d'envoyer le

brevet de pension à madame N... N'est-ce pas, monsieur Pitt ? » Et la pension fut accordée.

Quand ce qu'elle voulait n'était pas exécuté, elle se vengeait cruellement. Lord Abercorn, qui désirait l'ordre de la Jarretière et l'avait inutilement sollicité de Pitt, auquel il avait de nombreuses obligations, se retourna vers Addington pour l'obtenir, et l'obtint. « Je lui ferai payer cette défection, dit-elle un jour au duc de Cumberland. — Voici le moment, s'écria le duc; il vient d'entrer. Sautez sur lui, petit *bulldog !* (*you little bulldog !*) » Lord Abercorn avait eu les deux jambes cassées, et le père d'Addington avait exercé la profession de chirurgien. Elle s'approcha de lui, et, l'œil fixé sur la jarretière : « Qu'avez-vous là, mylord ? lui dit-elle. Un bandage ? Addington a bien travaillé, et j'espère que vous serez dorénavant sur un meilleur pied. » Puis elle s'en alla. On lui disait un jour : « Voyez donc comme lord Castlereagh est rouge ; » elle répondit : « C'est le reflet des portefeuilles. » Il avait coutume de se faire suivre partout de ses portefeuilles de maroquin rouge, et de paraître éternellement enseveli dans les affaires politiques.

La guerre qu'elle soutenait si résolument et avec tant de caprice contre la civilisation affectée ou exagérée de son temps, atteignait, comme on le voit, les têtes les plus hautes. Dans le duel misérable et scandaleux entre le prince et la princesse de Galles, elle ne soutint ni l'un ni l'autre, ne prit parti ni pour une victime peu intéressante, ni pour un maître et un mari sans pudeur, se refusa aux avances de la princesse, fut froide et peu prévenante pour le prince, et condamna également par son silence les extravagantes licences de cette femme sans retenue et sans raison, et l'égoïsme despotique de ce voluptueux sans entrailles. Les

choses ne pouvaient durer ainsi longtemps ; avec la puissance politique de Pitt, la fantastique royauté de sa nièce devait s'anéantir. En effet, après avoir soutenu l'édifice gigantesque de la suprématie anglaise, Pitt, épuisé et endetté, descendit dans le tombeau ; il avait livré à son œuvre politique son âme, son esprit et son corps. Il faut entendre à ce propos les aveux faits par la compagne de ses dernières années ; on verra ce que coûtent les plus éclatants triomphes de la politique et du pouvoir. « Aucune des jouissances de la vie commune n'appartenait à Pitt ; il n'avait pas même le temps de surveiller ses affaires pécuniaires, et on le volait de toutes parts. Debout à huit heures, déjeûnant au milieu d'une foule de solliciteurs et de membres du Parlement, ne cessant de travailler, de parler, de répondre, de donner des ordres jusqu'à quatre heures du soir, il mangeait à la hâte une côtelette de mouton, se rendait à la Chambre des Communes, y trouvait ses ennemis sur le qui vive, luttait avec acharnement jusqu'à trois heures du matin, et revenait souper avec ses amis, pour se coucher ensuite et prendre une ou deux heures de repos. Nulle organisation n'y aurait résisté. Souvent, au milieu de ce sommeil, il était réveillé par une dépêche de lord Melville ou par un ordre de se rendre à Windsor. Ce n'était pas une vie, c'était un meurtre. Ses plus heureux moments étaient ceux qu'il passait dans une espèce de ferme, à côté de Walmer ; il y avait fait placer trois chaises et une table dans une chambre aérée ; et passait le temps à écrire et à respirer. Enfin il succomba. »

En effet, il mourut le 23 janvier 1806, tué par la bataille d'Austerlitz, laissant quarante mille livres sterling de dettes et sans avoir vu se réaliser aucun des vastes plans qu'il avait conçus. L'étrange créature qui avait eu ses

secrets comprit qu'elle n'avait plus rien à espérer en fait de pouvoir occulte ou avoué, d'intrigues à débrouiller ou à pénétrer, d'anxiétés politiques à partager, de sarcasmes à jeter sur les héros de ce drame dont elle avait sondé le fond, fait mouvoir les coulisses, barbouillé les décorations et déshabillé les acteurs. On ne lui accorda que 1,200 livres sterling de rente, et la société anglaise ne lui fit pas attendre sa vengeance. Elle se retira quelque temps à Builth, dans une chaumière du pays de Galles; puis, profondément dégoûtée et blessée, elle partit pour l'Orient en 1810.

---

§ IV.

Lady Esther en Orient.

Jeune et impétueuse, elle avait vécu d'une vie trop forte pour sa raison. La mort de ce grand politique qui s'était immolé à ses desseins, et que personne ne pleurait, avait frappé une ardente imagination de l'ébranlement le plus terrible. Elle n'était ni assez riche ni assez indépendante pour faire tête aux inimitiés qu'elle avait soulevées. Sa haine de l'Europe, et surtout de l'Angleterre, était devenue comme chez Byron une rage, une frénésie, une maladie incurable. Elle aimait le réel, ainsi que tous les grands esprits, et la société anglaise marchait dans sa voie de pruderie hypocrite; elle était rassasiée jusqu'au dégoût de civilisation, de fêtes et d'affectations élégantes. Bientôt

le mysticisme, les rêves d'un avenir confus, le besoin de faire encore parler d'elle, la soif d'un pouvoir que sa patrie ne pouvait plus lui donner, firent bouillonner dans son cerveau une fièvre mêlée de misanthropie et d'aspirations à la grandeur qui ne cessèrent plus de la dévorer jusqu'au moment de sa mort. L'étude et la poésie l'auraient calmée et consolée; elle méprisait les livres, n'aimait que l'action, et l'action lui manquait. Elle était orgueilleuse « comme Satan; » elle se sentait humiliée. Canning allait hériter de Pitt après Castlereagh, et l'ingratitude de la nation la révoltait. Après avoir erré quelque temps en Grèce et en Égypte, elle finit par planter sa tente au milieu de la Syrie, entre les Druzes prêts à s'insurger, les Turcs impitoyables et les Arabes sauvages. C'était bien l'écheveau politique le plus embrouillé et le plus sanglant que la situation anarchique de cette contrée, et peut-être cette difficulté même lui offrait-elle un attrait de plus.

Nous rappellerons en peu de mots ce qui se passait en Orient lorsque lady Stanhope choisit le mont Liban pour asile. La faiblesse de l'empire ottoman et cette décadence progressive qu'il avait subie depuis le commencement du XVIII[e] siècle encourageaient ses vassaux à la défection; pendant que les Grecs s'insurgeaient et préludaient à leur indépendance, Méhémet-Ali faisait de l'Égypte son domaine personnel, et le prince des Druzes, chef nominal plutôt que réel des peuplades variées et hostiles qui habitent le Liban, essayait de vaincre par la cruauté et les artifices les obstacles opposés à son pouvoir par le peu d'homogénéité des éléments qui lui étaient soumis, et tendait à devenir le maître de toute la Syrie. Pendant les vingt années que lady Stanhope passa dans ce pays, les luttes de l'émir Béchir contre la Porte, les Druzes, les Arabes, les Turcs, et

contre ses propres lieutenants, celles des diverses populations entre elles, du pacha d'Acre contre Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet, enveloppèrent la solitude de lady Stanhope, située non loin de Beyrouth, d'un réseau d'intrigues, de guerre et d'assassinats effroyables, dans lesquels l'Europe elle-même, souvent trompée, a été forcée de s'engager.

C'était un monstre et un homme habile que cet émir dont on a fait tant de bruit en Europe, et sur lequel les Mémoires du docteur donnent des renseignements précis. Forcé de fuir à diverses reprises la vengeance des pachas d'Acre et de se soustraire aux firmans de la Porte, ce fut lui qui devina de quelle utilité lui pourrait être l'alliance de Méhémet-Ali, et qui, de concert avec ce dernier, essaya de soustraire la Syrie au joug ottoman. Le fils de Méhémet, Ibrahim-Pacha, saisit le moment favorable, pénétra en Syrie, prit Damas, battit l'armée du sultan, se rendit maître de toute la Célo-Syrie, et, si l'intervention des puissances européennes ne l'eut arrêté, il menaçait Constantinople.

De cet accord entre les deux hommes les plus rusés et les plus hardis de l'Orient, ce fut l'émir des Druzes qui retira le plus d'avantages. Il revint dans le mont Liban où, tout en comprimant par la terreur des races divergentes, il continua de détacher les populations de leur vieille fidélité. Pendant qu'il se donnait pour Druze aux Druzes et pour chrétien aux chrétiens, et qu'il effrayait les Arabes par des exécutions sanglantes, il faisait répandre par ses émissaires que Mahmoud était un Européen qui buvait du vin avec les Grecs, visitait les maisons de débauche, foulait aux pieds le Coran et ne tendait qu'à transformer l'empire turc et à étouffer l'islamisme. Les musulmans de Syrie regar-

dèrent Ibrahim-Pacha comme leur seul espoir et l'apôtre de leur foi.

Ce n'était pas assez : il fallait imposer aux Maronites et aux Druzes, les uns, vieille race chrétienne dont les villages couvrent une partie du Liban, les autres, montagnards infatigables, maîtres des forteresses bâties par les croisés, et qui, de leurs murailles, formant une ligne irrégulière de remparts et de rochers, pourraient braver et détruire une armée. Tous ces hommes avaient des armes, et s'en servaient avec une habileté consommée, un courage indomptable. Un beau matin, pendant que les laboureurs druzes étaient à la moisson, tous les villages du Liban se trouvèrent occupés par les troupes d'Ibrahim, accourues la nuit à marches forcées. On s'empara même du palais de l'émir, qui simula une vive terreur, une indignation excessive, et se donna pour victime du stratagème combiné par lui. On procéda bientôt au désarmement intégral de la population druze. Quelques-uns réussirent à cacher leurs armes; d'autres furent suppliciés; la plupart cédèrent à la force. Poursuivant son dessein avec habileté, le prince, qui voulait s'appuyer sur les chrétiens, déclara que les chrétiens garderaient leurs armes, leur distribua quelques ceintures de soie et quelques cachemires, et passa parmi nous pour le protecteur oriental du catholicisme. Les Grecs de la côte, habitués à ramper devant leurs maîtres musulmans, ne se possédaient pas de joie, et les politiques d'Europe concevaient de grandes espérances. Un jour cependant, lorsque la jalousie excitée par le privilége des chrétiens eut fermenté dans le cœur des Druzes et des Arabes, l'un des neveux d'Ibrahim, Abbas-Pacha, fut chargé par son oncle d'exécuter, toujours avec l'assentiment de l'émir, un de ces stratagèmes dont les pays civilisés n'ont pas

le privilége exclusif. « Quel est, demanda-t-il en voyant un chrétien se promener, le poignard à la ceinture, armé d'un cimeterre magnifique et de deux pistolets, quel est cet homme ? Un chrétien ? Dans quel équipage me montrerai-je, moi, si ces gens paraissent devant nous sous un tel costume ? J'y mettrai ordre. » Les chrétiens furent à leur tour désarmés, et la Syrie entière resta sans défense. L'émir Béchir avait réussi. Cependant les Druzes indépendants s'aperçurent qu'ils étaient joués, et s'animèrent d'une juste colère, qui finit par éclater lorsque Ibrahim-Pacha prétendit les soumettre au régime de la conscription. Réunis aux Bédouins du désert voisin, ils attaquèrent l'émir et remportèrent plus d'un succès.

C'est au milieu de cette anarchie de toutes les ruses et de toutes les violences que lady Stanhope était venue chercher asile. Pressée et cernée entre l'hostilité armée d'Ibrahim, l'ambition sans scrupule de l'émir Béchir, l'indépendance enracinée des Druzes, les souvenirs vindicatifs des chrétiens opprimés et le mécontentement des musulmans sincères qui regardaient Mahmoud comme un Européen, la Porte ottomane ne pouvait s'appuyer en Syrie que sur le vieux prestige de son autorité. Ce fut précisément en sa faveur que lady Stanhope se déclara ; ce fut cette cause qu'elle soutint pendant vingt ans, sous les yeux et à la connaissance de l'émir Béchir, et domiciliée au centre même de son territoire. Elle fit peu de bruit à son arrivée, et l'émir, croyant avoir en elle un appui, lui concéda comme habitation un vieux couvent de Grecs schismatiques, nommé Mar-Elias, dont les bâtiments étaient en bon état, l'accès facile et la situation commode. Elle resta quelques années dans cette retraite, s'habituant par degrés aux mœurs du pays, formant sa maison asiatique, et préludant

à ses efforts de pouvoir et de royauté par une réputation méritée de bienfaisance intarissable. Puis, changeant de retraite, mais conservant la propriété de Mar-Elias, elle choisit pour sa résidence définitive Djîhoun, situé non loin de Saïda.

Sur une des croupes les plus escarpées du mont Liban, cône tronqué, environné de précipices comme d'un fossé d'enceinte, et séparé des autres chaînes, couronnées de neiges et tapissées d'une végétation vigoureuse, par un chaos de rochers, de cèdres et de torrents, elle construisit son singulier palais, amas confus de maisonnettes basses, liées les unes aux autres par des galeries obscures, des corridors tortueux et des cours irrégulières. C'était plutôt un labyrinthe qu'une maison. Là tout était disposé pour le mystère, et elle avait semé son domicile de trappes et de cachettes. Le convive qu'elle invitait ne se doutait pas que derrière lui une boiserie renfermait un homme chargé de tout voir, de tout entendre, et de surveiller le service des domestiques. De la porte de ce singulier château, l'œil plongeait dans la profondeur verdoyante des vallées, où le fleuve serpentait lentement, et, en se relevant, le regard glissait sur les pentes noires des montagnes, qui formaient comme un vaste entonnoir circulaire, avec des créneaux de neige. Ce fut là qu'environnée d'esclaves barbares auxquels elle imposait par la violence et l'habileté, entourée de populations ennemies qui la respectaient comme un être mystérieux placé sur les limites des deux mondes, en proie aux douleurs morales et physiques les plus intenses, consultant les astres, interrogeant le sort, jouant à la fois la pythonisse et la reine asiatique, faisant de son habitation un enfer et répandant ses guinées sur le Liban avec une munificence et une générosité qui la laissèrent sans res-

source, elle fonda sa puissance indépendante de l'émir, hostile même à ses desseins.

Elle avait choisi pour l'escorter une miss William, personnage insignifiant, acclimatée depuis longtemps dans sa famille, et le médecin auquel nous devons ses Mémoires. Ce dernier est évidemment un très-honnête père de famille, homme instruit et bien élevé, qui ne savait guère quel supplice l'attendait. Elle avait de trop grands desseins et de trop faibles ressources pour ne pas faire souffrir ceux qui vivaient près d'elle. Méprisant la médecine autant que les médecins, elle ne se gênait nullement pour le lui dire; elle rejetait ses ordonnances, riait de ses préceptes, l'endoctrinait incessamment, et, comme il était l'être le plus civilisé de ce qui l'entourait, il recevait pour son compte l'averse de sa colère contre la civilisation. Ce rôle de souffre-douleur en chef révolta sa fierté, et il partit pour l'Europe. Elle le fit aller et venir, le rappela, le renvoya, le rappela de nouveau, le fit partir une seconde fois, et ces pérégrinations du pauvre docteur, qui fut dévalisé en route par un pirate grec, remplissent une bonne partie des trois volumes qu'il a publiés.

On ne peut s'empêcher de le plaindre; mais *que diable allait-il faire dans cette galère?* Connaissant lady Stanhope, il voulut, malgré les prières et les ordres d'Esther, emmener avec lui sa femme et sa famille, qui n'aimaient ni l'Orient ni les voyages; lady Esther avait pour les femmes, dont elle reniait le sexe, une ineffable horreur; elle ne voulut jamais recevoir la femme du médecin. Ce fut un tiraillement abominable que la vie du pauvre homme placé entre la reine de Tadmor et son épouse légitime, qui, se constituant rivales d'autorité, se l'arrachèrent tant qu'elles purent. Lady Stanhope fulminait; la femme du docteur

se trouvait mal et pleurait. Il allait sans cesse de l'une à l'autre sans pouvoir rien concilier. Les montagnards druzes, habitués à mener autrement leur harem, concevaient des maris européens une très-pitoyable idée qui humiliait lady Stanhope. Furieuse de la faiblesse du docteur, elle s'avisa d'une vengeance curieuse. La vertu de ses suivantes abyssiniennes et syriennes se contenait difficilement dans les bornes légitimes ; ces dames sautaient la nuit par-dessus les murs. Voulant y mettre ordre, elle proposa sérieusement au docteur cette charge confiée dans toute l'Asie à des êtres d'un troisième sexe peu estimé, et voulut le constituer maître de son harem, gardien en titre de ces chastetés orientales qui ont besoin de grilles et de satellites. C'était une épigramme singulière, que le docteur, tout en refusant, ne comprit pas.

---

§ V.

Mœurs intérieures de la reine de Tadmor.

Dans une chambre sans tenture et dont le pavé était marbré de briques cassées et fissurées en mille endroits, le docteur faisait une curieuse figure auprès du lit de la reine de Tadmor, il n'apercevait pas toujours distinctement la *cid milady* dans la fumée qu'elle faisait sortir de sa longue pipe; mais du sein de ce nuage vénérable il sortait des paroles qu'il écoutait la bouche béante pendant des heures entières, et qu'il écrivait ensuite. Il se sentait tour-à-tour

étonné, émerveillé, scandalisé et stupéfié de ces longues séances, après lesquelles il cherchait naïvement s'il pouvait se regarder comme sûr de son identité parfaite. Elle lui avait parlé d'astrologie, de chiromancie, de juments sacrées, de Pitt, de Chatham, des étoiles, de serpents à tête humaine et de la pierre philosophale ; elle l'avait appelé idiot, bonhomme, tête de bois et *bûche.* Elle l'avait caressé, flatté, mystifié, insulté, prêché, consolé, confessé, complimenté et régalé, si bien qu'il ne savait plus du tout où il en était. Après cet exercice de sa patience, il lui fallait redescendre les sentiers glissants et tortueux qui, circulant à travers les ravines, le conduisaient à son domicile, car la reine voulait habiter seule le sommet de Djîhoun.

Le couvent de Mar-Elias, qu'elle lui concéda pour quelque temps, aurait offert à lady Stanhope un domicile plus sain, plus convenable, plus facile à approvisionner. Elle préféra Djîhoun, cette montagne solitaire, retraite plus sauvage, où elle se sentait isolée et reine. Là, seule maîtresse de ses actes, loin des villes importantes, elle échappait à tout contrôle et pouvait découvrir de son nid d'aigle quiconque prétendait en approcher. On n'arrivait à Djîhoun que par des sentiers impraticables dans les mauvais temps, à peine accessibles dans les beaux jours. La panthère et le chacal bondissaient de roche en roche, et les plus hardis y regardaient à deux fois avant de se hasarder sur les rebords de ces précipices. Comme les gens de lady Esther, alléchés par ses munificences, exténués par sa tyrannie, étaient sans cesse tentés de la quitter, ce moyen de les garder près d'elle lui semblait excellent. Malgré cette précaution, toute la partie féminine de sa domesticité émigra en masse pendant une nuit, préférant les dangers de la route à la servitude qu'on lui imposait.

A Djîhoun, elle prit toutes les habitudes orientales et renonça définitivement aux souvenirs européens. Personne n'eût reconnu la nièce de Pitt sous le turban de laine, d'un blanc jaunâtre, s'enroulant par-dessus le *fez* ou *tarbouch* rouge; entre le fez et le turban, elle passait le *keffaïah*, mouchoir de soie jaune et rouge, de nuances pâles, noué sous le menton. Elle était couverte tout entière du *machlah*, long manteau de mérinos blanc à draperies amples et rattaché sur la poitrine par des brandebourgs de soie blanche. Le *djoube*, robe écarlate, apparaissait sous le manteau quand elle l'ouvrait par-devant, et sous cette robe se trouvait placé le *quonbaz*, tunique jaunâtre retenue par une écharpe autour de la ceinture; un pantalon écarlate très-large, avec des demi-bottes jaunes ou *mest* et des babouches jaunes par-dessus, complétait ce costume singulier, qui n'appartenait en réalité ni à l'Europe ni à l'Asie, ne pouvait offenser ni la dignité d'un sexe ni la pudeur de l'autre, et la faisait « ressembler, dit le docteur, quand elle était assise dans un coin obscur de son divan, à une figure fantastique du Guerchin. » Tout cela n'était rien et ne formait que la portion matérielle et la mise en scène de son rôle.

Il fallait encore se faire estimer et craindre. Elle n'avait droit qu'aux égards de l'hospitalité ordinaire, et, à son arrivée en Orient, elle ne trouva en effet chez les principaux habitants que le degré de considération dû à son titre d'Européenne, alliée aux grandes familles de son pays. Ce premier prestige n'aurait pas tardé à s'effacer, si elle n'avait su le maintenir et l'accroître par une intime connaissance des mœurs orientales, et par des ruses sans nombre jointes à une hardiesse peu commune.

Bientôt son opinion acquit de l'autorité, et son alliance

de la valeur. Les populations redoutèrent cette femme qui n'avait ni armées ni finances, et les pachas comptèrent avec elle, comme autrefois les pairs d'Angleterre et les membres du cabinet de Pitt. Inaccessible aux présents et aux séductions pécuniaires qui vinrent fréquemment la solliciter, prodigue de son or pour les malheureux et les proscrits, audacieuse jusqu'à la témérité dans ses paroles et dans ses actes, il est curieux d'étudier par quels moyens elle accomplit cette œuvre singulière d'une domination sans base et soutenue par son seul caractère. D'abord elle répandit de toutes parts le bruit de ses doctrines théurgiques, de sa communion avec les esprits invisibles, et de son pouvoir sur les forces surnaturelles ; ensuite elle jeta dans les esprits la conviction qu'elle était inexorable dans ses vengeances et intarissable dans ses dons. A la souveraineté de l'opinion qu'elle avait conquise, si elle eut joint des ressources d'argent, elle aurait régné sur le Liban, et son rêve était réalisé.

Elle commença par abjurer les apparences philanthropiques de l'Europe et fit planter devant sa porte deux énormes pieux très-pointus, destinés à empaler ses ennemis. Puis elle rendit des services réels à l'homme le plus redoutable et le plus redouté du pays, Abdallah-Pacha, à qui elle fit prêter de l'argent par un banquier d'Europe. Enfin elle comprit qu'elle ne serait pas respectable sans un bourreau, et elle s'en procura un tout-à-fait dans les goûts de l'Orient, ou plutôt elle l'emprunta à celui qui se connaissait le mieux en ces matières, à l'émir Béchir. Ce bourreau était un homme de très-grande taille, au nez crochu, impassible, à l'œil fixe et profond comme un vautour, au front chauve et dégarni comme cet oiseau de proie, et qui caressait et polissait sans cesse l'arsenal de torture qui constituait le

mobilier de sa profession. Il se nommait Hamaâdy, et c'était assurément la personne la plus estimée et la plus respectée à vingt lieues à la ronde; comprenant son importance, il ne dérogeait par aucune faute à la considération dont il jouissait. Ce Tristan l'Hermite de l'émir Béchir, lequel condescendait, par estime pour la reine de Tadmor, à lui prêter ses services, ne traversait pas un village qu'on ne lui offrît aussitôt la plus belle maison, des fruits et des fleurs. Sous les ordres de son terrible maître, dont il était l'ami personnel et même jusqu'à un certain point le confident, il a étranglé, pendu, empalé, torturé plus de deux mille hommes et femmes. Aussi ses paroles étaient des ordres, et notre docteur en fit l'expérience à son détriment. Il ne put jamais se procurer une provision de lait et de crème régulière, parce que Suleiman Hamaâdy voulait en avoir tous les jours, et que les paysans le servaient le premier.

Au surplus, lady Stanhope ne pendait personne; la reine de Tadmor faisait un usage très-modeste de ce moyen de gouvernement, et employait Hamaâdy bien moins en réalité qu'*in terrorem*, comme disent les jurisconsultes anciens. Lorsque ses générosités et ses munificences royales l'eurent réduite à un degré de détresse qui ne lui permettait plus de nourrir ses chevaux, elle résolut de se défaire de deux magnifiques juments qu'elle aimait beaucoup, et fit venir Hamaâdy :

« Vous les tuerez, lui dit-elle, au milieu de la grande cour et d'un seul coup, et vous aurez soin de vous pencher à leur oreille et de leur dire tout bas : « Votre maîtresse, qui vous aime, ne veut pas que vous languissiez et que vous dépérissiez de faim et d'inactivité dans son palais; elle vous renvoie, pauvres êtres, au Dieu suprême de

la nature, qui vous transformera selon les volontés de sa puissance. »

Quand le docteur, qui ne concevait pas ces pratiques orientales, lui témoignait son peu de goût pour les tenailles et les ferrements dont Hamaâdy se présentait escorté, lady Esther se justifiait assez bien. « Vous êtes là, lui disait-elle, au milieu du mont Liban et de ce monde sauvage que vous ignorez, aussi stupide qu'un vieux tronc d'arbre et ne comprenant rien à tout ce qui vous entoure. Ici, ce que l'on méprise le plus, c'est la douceur. « Nous ne voulons pas être menés par des poules, dit leur proverbe, mais par des tigres. » Ma servante abyssinienne Fathoum n'exécutait aucun de mes ordres et ne bougeait pas quand je la sonnais. Je la fis venir et je lui demandai ce que signifiaient sa désobéissance et sa paresse. Elle me répondit; « Vous » me grondez toujours, grande reine, et je pense que vous » voulez vous moquer de moi en m'adressant de longs ser» mons. Pourquoi ne me faites-vous pas donner le fouet? » Je comprendrais cela. » L'émir Béchir me racontait qu'il avait acheté une Éthiopienne fort belle, et que le premier soir de son entrée au harem elle saisit le poignard de son maître et voulut l'en percer; il s'élança, la frappa d'un ou deux coups de cimeterre, et l'accabla ensuite de coups de cravache; après quoi elle lui devint si tendrement, si passionnément attachée, qu'elle ne voulut jamais qu'on la vendît, menaçant de se tuer dès qu'il était question de se défaire d'elle, et ne voulant absolument plus quitter le harem. Sans ces petites précautions politiques, nous serions pillés et égorgés dans nos lits; j'ai su que les paysans, à mon arrivée ici, avaient formé le plan d'ouvrir le toit de ma chambre avec des pioches et d'y jeter de la paille enflammée pour m'étouffer pendant mon sommeil. Ils ne respectent ici que la

force, la grandeur, la volonté inébranlable et la puissance de la cruauté. Mustapha-Pacha, que j'ai connu, ne calmait ses nerfs qu'en tuant un homme. Lorsque cette envie le prenait ses serviteurs en étaient avertis par une espèce de râle sourd et profond qui sortait de sa poitrine comme de celle d'un tigre. On lui amenait un prisonnier qu'il dépêchait de sa main ; alors il redevenait paisible et fumait sa pipe tranquillement.

« Vous avez vu l'autre jour ce brave comte allemand, tout pétri de philanthropie et de sensibilité. Il me disait que sur les bords du Nil il avait fait la rencontre d'un aga qui traînait une femme par les cheveux et la maltraitait cruellement. Il voulut, malgré les remontrances de ceux qui l'entouraient, s'interposer en sa faveur ; la scène de Sganarelle et de sa femme se reproduisit tout entière. Elle se mit à le battre, lui jeta sa pantoufle au visage, et l'appela de tous les noms injurieux qu'elle put trouver. Mais vous n'entendrez jamais ces choses, docteur, vous qui n'êtes qu'un homme d'Europe et raisonnablement pédant. Menons le monde comme il veut qu'on le mène. Sans notre bourreau Hamaâdy, ce pauvre vieux voyageur français, M. Dana, serait mort de faim dans nos montagnes. Les brigands de ce pays lui avaient volé sa malle, ses doublons, ses papiers, et il ne savait que devenir. Quand la population du village fut réunie, Hamaâdy, par mon ordre, leur adressa ces paroles du ton le plus honnête : « Mes bons amis, le voyageur » ne veut faire de mal à personne ; mais c'est ici que son » argent et ses papiers ont disparu. Rendez les papiers et » l'argent, et il ne vous sera rien fait. » Dieu sait quelles protestations et quels serments répondirent à cette injonction ; les hommes criaient, et les femmes plus haut que les hommes. Hamaâdy, voyant que les discours ne servaient à

rien, fit chauffer ses tenailles et rougir ces petits bonnets de cuivre dont on coiffe les suppliciés. Les femmes continuaient de hurler que c'était une injustice affreuse, et Hamaâdy, choisissant celle qui criait le plus fort, insinua une aiguille rouge sous l'ongle d'un de ses doigts. « Lâchez-» moi, s'écria-t-elle aussitôt, j'avouerai tout ! » Elle confessa, le croiriez-vous, docteur ! que le fils du curé avait volé le voyageur et qu'elle avait partagé l'argent avec lui. Ne valait-il pas mieux, dites-moi, aimable philanthrope, épouvanter et même punir cette voleuse que de laisser périr le malheureux voyageur ? Les Orientaux, mon pauvre docteur, sont comme les femmes ; ils veulent des êtres qui les protégent, et ils reconnaissent l'efficacité de cette protection à la vigueur de la main qui les châtie. Quiconque se laisse écraser est une âme vile dont ils se moquent. Ainsi ils sont venus me dire cent fois que vous aviez bon cœur ; c'est comme s'ils disaient que vous êtes un *bonhomme*, absolument comme s'ils vous crachaient à la figure. Voyez un peu mon messager Logmagi, comme il les traite et comme ils l'aiment ! A leurs yeux, Logmagi est plein de grâce, Logmagi est délicieux, Logmagi est adorable. C'est qu'il les rosse d'importance, et chez un maître la sévérité est ici le premier devoir. »

Tout ceci la faisait respecter singulièrement, bien que sa justice orientale se trompât quelquefois ; du reste, elle s'en embarrassait peu ; elle voyait surtout l'effet à produire et sa puissance à fonder. Elle savait quelle importance sociale les Orientaux attachent au respect pour les femmes, et punissait sans pitié toute infraction à la sévère continence qu'elle exigeait de ses serviteurs. Hanah Messaad, son interprète et son secrétaire, fils d'un Anglais et d'une Syrienne, et qu'elle aimait beaucoup, vint lui dire un jour

qu'un autre de ses gens, nommé Michel Toutounghi, avait séduit une jeune Syrienne du village, et qu'il les avait vus l'un et l'autre assis sous un cèdre du Liban. Toutounghi soutint que cela était faux. Lady Esther appela Hamaâdy, qui se fit escorter du barbier de Saïda (l'ancienne Sidon), et, convoquant tout le village sur la pelouse devant le château, elle s'assit sur des coussins, ayant à sa droite Messaad, à sa gauche Toutounghi, enveloppés de leurs beniches et dans une attitude respectueuse. Les paysans formaient un cercle; le barbier et l'exécuteur occupaient le centre. « Toutounghi, dit-elle en écartant de ses lèvres le tuyau d'ambre de sa pipe, vous êtes accusé par Messaad d'une liaison criminelle avec Fathoum Aïesha, fille syrienne, qui est là devant moi. Vous le niez. —Vous autres, continua-t-elle en s'adressant aux paysans, si vous savez quelque chose à ce sujet, dites-le. Ces deux hommes étant mes serviteurs, je leur dois justice à tous deux. Je veux faire justice. Parlez. » Tous répondirent qu'ils n'avaient aucune connaissance de ce fait. Alors elle se retourna vers Messaad, qui, les mains croisées sur la poitrine, attendait la sentence. « Messaad, lui dit-elle, vous imputez à ce jeune homme qui entre dans le monde, et qui n'a que sa réputation pour fortune, des choses abominables. Appelez vos témoins: où sont-ils? — Je n'en ai pas, répondit-il humblement, mais je l'ai vu. — Votre parole est sans valeur devant le témoignage de tous les gens du village et la bonne renommée du jeune homme; » puis, prenant le ton sévère d'un juge: « Vos yeux et vos lèvres ont commis le crime, votre œil et vos lèvres en porteront le châtiment. Hamaâdy, qu'on le tienne! Et toi, barbier, rase le sourcil gauche et la moustache droite du jeune homme; » ce qui fut dit fut fait. Quatre années après, lorsque Messaad fut devenu secré-

taire d'un consul à Beyrouth, bien marié d'ailleurs et homme honorable, lady Stanhope, qui se félicitait d'une justice si équitable et si peu nuisible au supplicié, reçut une lettre où Toutounghi s'amusait à lui raconter que l'histoire de la séduction était parfaitement vraie, et lui demandait si la moustache et le sourcil du dénonciateur étaient en bon état.

§ VI.

Lady Esther prophétesse. — Les sous-prophètes.

C'était déjà un grand point d'être connue pour juste, pour puissante, pour inexorable; et ce n'était que la moitié de l'œuvre. A moins de passer pour magicienne, lady Stanhope ne se crut sûre de rien; elle y réussit, et si complètement, que tout le monde, même le docteur, y a été trompé. De ce qui précède on déduira aisément ce qui n'a pas été compris jusqu'ici : la persévérance de la reine de Tadmor à s'entourer de prestiges astrologiques, l'observation scrupuleuse des jours néfastes, sa retraite des mercredi, pendant lesquels nul n'osait la troubler, le serpent magique, à tête d'homme, qui devait lui annoncer la venue du nouveau Messie, et la description fantastique de cette caverne aux serpents dont elle épouvanta si souvent son docteur. On concevra sans peine cette vie contraire à toutes les lois reçues, l'habitude de se lever à deux heures, l'observation des étoiles heureuses et malheureuses, et

la petite jument dont le dos creusé en forme de selle naturelle était nourrie religieusement dans son écurie, pour servir de monture au Messie qui devait entrer avec elle à Jérusalem.

Le docteur, qui vivait au sein des nuages fantastiques évoqués par elle, ne s'expliquait point cette évocation, étrangement combinée avec l'exaltation et le mysticisme réels de lady Esther Stanhope, et seule base de son existence en Orient. Elle ne se contenta point de passer pour prophétesse, elle s'entoura d'une armée de prophètes, gens redoutés qu'elle attachait par l'intérêt. Grande sibylle orientale, c'était un beau rôle, et tout le monde l'acceptait. Deux sous-prophètes l'aidèrent principalement dans cette entreprise, un Français et un Arabe. Le premier, vieillard qui, pendant plus de vingt ans, vécut de sa bonté, avait connu Tippo-Saëb et Lally, et se nommait Loustauneau; le soleil d'Orient et le mouvement des révolutions avaient un peu dérangé sa cervelle. C'était le fils d'un paysan de Tarbes, embarqué comme matelot à vingt-quatre ans, puis qui avait servi dans l'artillerie du rajah Scindia, où il avait dû un rapide avancement à son intrépidité et à son titre d'Européen. Ruiné à son retour en France par la révolution, puis secouru par la famille d'Orléans, il établit une fonderie sur les frontières d'Espagne, vit ses propriétés détruites par la guerre civile, et finit par s'embarquer pour l'Orient, laissant à Tarbes trois fils et deux filles; sa raison ne put soutenir le choc de tant d'évènements et de spectacles divers. Il errait en Syrie, de village en village, recevant l'aumône, la Bible à la main, et prophétisant l'avenir, lorsque la reine de Tadmor entendit parler de lui. Elle recueillit le pauvre homme, et l'entretint de ses deniers avec une générosité et une délicatesse infinies, sans le rapprocher d'elle, il est vrai;

elle redoutait la mauvaise impression produite par les humeurs, les caprices et les folies du vieillard. Logé dans le couvent de Mar-Elias, il répétait partout, et avec de grandes citations de la Bible, que la reine de l'Orient était venue, que l'étoile était au zénith, et que le Messie allait reparaître, ce qui convenait merveilleusement à la politique de la reine de Tadmor. Souvent le vieillard, une grande Bible sur les genoux, ses longs cheveux blancs flottant sur les épaules, se montrait assis sur le balcon de l'édifice massif et carré fondé par les Grecs schismatiques. Un jour, presque tout le couvent fut renversé par un tremblement de terre, à l'exception du balcon et de la chaise occupée par le prophète, qui vit une muraille se pencher lentement vers lui, comme si elle eût fait la révérence, et crouler. Ce fut un grand miracle dans le pays, et le prophète, ainsi que lady Esther, n'en furent que plus respectés. Dans une autre aile du même couvent, elle avait placé son second prophète, Metta, le docteur arabe du village qui, à l'arrivée de lady Esther dans le pays, avait été saisi d'une sorte de frénésie prophétique, et lui avait annoncé que le trône de l'Orient lui appartenait. Cette protection accordée à un vieillard idiot et à un Arabe menteur la constituait reine des sorciers, et augmentait la vénération orientale pour sa personne et son nom. Metta prétendit qu'une caverne de l'Abyssinie renfermait un livre prophétique écrit en arabe, où toute la destinée d'Esther était tracée. Elle lui donna un beau cheval ; il partit devant tout le village, et revint quinze jours après avec le manuscrit arabe annonçant « qu'une femme européenne prendrait possession de Djîhoun, y construirait un palais, et deviendrait plus puissante que le sultan. » A ces prédictions, il ajoutait les histoires de la jument à la selle naturelle, d'un fils sans père

et d'une femme inconnue, qui devaient être les précurseurs du Messie et escorter lady Esther à son entrée solennelle à Jérusalem. Metta mourut, léguant à la reine de Tadmor le soin de ses trois enfants ; ce legs fut religieusement observé. Ce mélange d'extravagances et de jongleries, qui étonnait si fort le médecin, était précisément ce qui avait le plus de prise sur les Syriens du Liban. Reconnue sorcière, l'émir Béchir ne pouvait plus rien sur elle ; l'attaquer devenait inutile et dangereux ; du haut de sa crête de montagne, sous ses vêtements de soie qui tombaient en lambeaux, n'ayant pour domestiques que des bandits qui la pillaient, la vieille sibylle se riait de l'émir.

Elle soutenait ce rôle hardi par des actes de bienfaisance infatigables : veuves, orphelins, prisonniers, matelots, blessés, proscrits, étaient couverts de ses bienfaits. Reine orientale, elle envoyait à ses protégés des paniers de dattes, des chameaux avec leurs harnais, bâtissait des maisons pour les uns, et faisait aux autres cadeau d'un champ ou d'un domaine. Elle remplissait ses magasins de draps, de couvertures, de coussins, de tapis, de vêtements de soie, de meubles, d'aliments, qu'elle versait à profusion. Tout cela se gâtait, se détruisait, pourrissait ensemble avant qu'elle eût le temps de s'en défaire ; les fourmis et les rats en dévoraient les débris ; le vin tournait, les instruments de fer se couvraient de rouille. Il lui suffisait de passer pour opulente et généreuse. Elle payait pour les pauvres le *ferdj* et le *miry*, deux impôts onéreux ; plus de 1,000 piastres étaient distribuées annuellement entre les habitants de Saïda, tailleurs, maîtresses de bains, chefs du port, qui lui avaient rendu quelques services. Le jour du Baïram et le jour de Noël, on faisait en son nom une grande distribution de pelisses ; elle envoyait à la recherche des malades et des vieil-

lards ; elle osait même venir au secours des proscrits politiques. Elle se ruinait ainsi, mais elle régnait. Le docteur la trouvait parfaitement insensée, et ne réfléchissait pas qu'il fallait ou ne point venir en Orient, ou se servir de ces moyens.

On vient de voir avec quelle lucidité de coup-d'œil et quelle habileté d'action elle les employait. Appuyée ainsi sur les ressorts les plus puissants de l'imagination humaine, la superstition et la terreur, les résultats politiques qu'elle obtint paraissent moins étonnants. Jouer le rôle de magicienne et de sultane, habiter la crête d'un roc, et de là faire trembler les paysans et les montagnards, ne lui suffit pas : elle se déclara ouvertement en faveur de l'islam, contre l'émir Béchir, contre Méhémet-Ali et la civilisation européenne. Pour allié principal, elle choisit un homme redoutable, qui lui témoignait beaucoup d'estime, cet Abdallah-Pacha, le tyran d'Acre, auquel elle n'épargnait pas les conseils et les réprimandes. Un jour, il venait de rendre un *bouyourdie* ou édit ordonnant des confiscations et des extorsions nouvelles. « Tu te fais haïr inutilement, lui écrivit-elle, par ces actes d'oppression, et tes secrétaires, qui te flattent, causeront ta perte. » Quand cette lettre arriva, le pacha avait cinq ou six dépêches à lire, qu'il laissait éparses sur le sopha sans les ouvrir ; il lut celle de lady Stanhope, déchira son *bouyourdie*, et chassa ses secrétaires. Loin de son pays, de sa famille, de ses amis, privée de tout secours étranger, ne pouvant s'appuyer sur aucune des races diverses et ennemies qui habitent ces montagnes, tel était l'ascendant qu'elle avait pris. Méhémet-Ali fut effrayé de la présence et de la capacité de cette femme, et lui écrivit pour la prier de garder au moins la neutralité, ce qu'elle refusa.

On peut regarder lady Stanhope comme l'un des principaux mobiles de l'insurrection qui s'alluma dans la montagne. Elle anima les Druzes, leur fournit de l'argent et des armes, et les enflamma contre l'émir et Ibrahim en les pénétrant du sentiment de leur humiliation, douleur insupportable pour ces hommes fiers et sauvages. Ibrahim, comme nous l'avons dit, s'était emparé du Liban sans coup férir, et il lui était échappé après la conquête un mot qui fut rapporté à lady Stanhope : « Quoi ! ces chiens de Druzes n'ont pas eu une balle à nous envoyer ! « Toutes les fois que lady Esther recevait ou rencontrait un montagnard : « Eh bien ! lui disait-elle, chien de Druze, vous n'avez donc pas eu une balle à envoyer à Ibrahim ! » Elle accoutuma ses serviteurs à redire la même formule, et bientôt la montagne tout entière retentit de ces paroles, que lady Esther répétait même aux envoyés et aux amis d'Ibrahim, ayant l'air de louer la bravoure et de s'intéresser à la conquête du pacha.

Quand l'insurrection eut éclaté, elle se conduisit de même et ne fut pas moins respectée de l'émir, accoutumé pourtant à tous les crimes qu'il jugeait nécessaires au maintien ou à l'avenir de son pouvoir. Cinq jeunes princes, dont les prétentions à lui succéder lui déplaisaient, avaient eu les yeux crevés. Il faisait couper la langue aux uns, éventrer les autres, enlever ceux qui lui faisaient ombrage, et qui ne reparaissaient jamais. Loin de se montrer inquiète de sa situation à Djihoun, elle rechercha l'alliance et cultiva l'amitié du rival même de Béchir, le scheik Béchir. Malgré cette étrange situation, les rapports de la reine de Tadmor et du prince étaient fréquents. Il lui envoyait des émissaires pour la conjurer de quitter un pays que la guerre allait désoler, et où il serait impossible à l'autorité

d'offrir protection à une femme étrangère ; elle répondait à ces avertissements par la menace et par l'insulte. L'un des envoyés de l'émir, prêt à se présenter devant elle, venait de déposer dans une antichambre ses pistolets et son sabre. « Ordonnez-lui, dit lady Esther à sa suivante, de reprendre ses armes et de venir armé. — Croyez-vous donc, s'écria-t-elle quand il entra, que votre maître me fasse peur? Je n'ai souci ni de ses poisons, ni de ses poignards. La peur ! je ne sais ce que c'est. C'est à lui et aux siens de craindre. Que l'émir Khalil, son fils, ne s'avise jamais de mettre les pieds ici, je le tuerais de ma main. Je ne le ferais pas fusiller, c'est de ma main que je le tuerais. » L'homme, tout tremblant devant une telle femme, vint rapporter à l'émir les paroles de la sorcière de Djîhoun ; l'émir fit sortir de sa pipe une énorme colonne de fumée, et quitta la chambre sans proférer un mot. A tous les musulmans qui arrivaient jusqu'à elle, elle tenait le même langage, et sa politique, aussi extraordinaire qu'énergique, avait un succès complet. « Je sais bien, disait-elle, que personne n'est à l'abri de ses couteaux et de ses breuvages; mais qu'on lui apprenne que je le méprise et le brave. C'est un chien. S'il veut mesurer sa force avec la mienne, je suis prête. » Lorsque, fatigué de ces bravades, qui ont d'ailleurs un grand charme pour les Orientaux, Ibrahim fit venir le bourreau de confiance, Hamaâdy, et lui demanda s'il ne serait pas possible de se défaire de cette personne incommode : « Hautesse, lui répondit Hamaâdy, vous ferez mieux de la laisser tranquille. Tous les moyens lui sont bons. On l'a flattée et cajolée toute sa vie ; elle ne fait pas plus d'attention à l'argent qu'à de la boue, et elle n'a peur de rien. Quant à moi, hautesse, je n'aurai point affaire à la sorcière, et je m'en lave les mains. »

Dans les catastrophes de la guerre, après le siége d'Acre ou la bataille de Navarin, les rudes sentiers qui conduisaient à Djîhoun se couvraient de fugitifs qui venaient demander asile à lady Stanhope ; personne n'eût osé les poursuivre dans ses murailles. Lorsque le scheik Béchir, traqué par son ennemi, laissa toute sa famille à la merci du vainqueur impitoyable, sa femme prit la fuite à travers les rochers du Liban, et des émissaires de l'émir battirent tous les recoins des montagnes et des forêts pour la livrer aux bourreaux. Une neige épaisse couvrait le Liban ; la malheureuse traînait après elle trois enfants, dont l'un à la mamelle, et les deux autres en bas âge, pendant que le père, fait prisonnier par les troupes de l'émir, était enfermé, avec ses deux autres enfants, dans la prison d'Acre, où on l'égorgea (*). Lady Stanhope envoya ses gens à la recherche de la pauvre

(*) Avant la mort du scheik, lady Esther Stanhope voyait encore l'émir Béchir, lui rendait visite, et était bien reçue de lui, malgré tout ce qu'elle faisait pour contrarier ses desseins. On trouve des détails authentiques sur les rapports de lady Esther et de l'émir dans l'ouvrage d'une princesse chrétienne, née près des ruines de l'ancienne Babylone. (*Memoirs of a Babylonian princess*, by Amira Teresa Asmar, London, Colburn, 1845.) Amira Asmar, qui a fait partie du sérail de ce tigre, et qui, par une série curieuse d'événements, vient de publier ses Mémoires à Londres, parle de la protection vigoureuse qu'il accordait aux peuples du Liban, et rappelle en ces mots les visites de lady Esther à l'émir avant 1822, car depuis cette époque elle cessa de le voir : « La reine de Tadmor, ainsi la nommaient toutes les tribus arabes, venait souvent visiter le jardin de l'émir. Elle avait beaucoup de monde avec elle. Un cheval magnifique l'attendait à la porte, et quand elle avait terminé sa visite, elle s'élançait à la façon orientale, donnait le signal du départ, prenait le grand galop, franchissait rocs et montagnes, et disparaissait. » (T. II, p. 203.)

femme, qui fut trouvée à Horan, demi-morte; l'un d'eux, Hanah Abôud, s'endormit de fatigue dans la neige, et perdit la vue. Lady Esther sauva la proscrite, et lui donna un asile à Djîhoun, ainsi qu'à ses cinq enfants, malgré la colère de l'émir. Après la mort du scheik, elle refusa d'avoir aucune communication avec le prince. « Un monstre, écrit-elle à M. Webbe, son banquier à Livourne, qui mutile les hommes vivants, coupe les mamelles des femmes, qui suspend les enfants par les cheveux, et brûle les yeux des vieillards avec un fer rouge! Il m'a dépêché l'autre jour un de ses grands ambassadeurs, un de ceux qui vont porter à Méhémet-Ali son budget de mensonges. J'ai refusé de le voir et de recevoir le message (*). » Tout cela était vrai, et en écrivant ces détails à un banquier de Livourne, par son espion en titre Logmagi, elle savait parfaitement bien ce qu'elle faisait.

---

§ VII.

Politique de lady Esther. — Sa mort.

Elle avait gardé, on le voit, les habitudes de la vie politique. Elle gagnait des partisans, soldait des espions, entravait l'ennemi, inventait des stratagèmes, tout cela sans but, pour satisfaire son orgueil et sa passion d'agir, tromper l'ennui sur le mont Liban, et rester la digne nièce de Pitt.

(*) Juin 1836.

Ce mot répondait à tout : *Je suis une Pitt !* Folle ou sensée elle avait compris l'Orient ; pour se moquer des consulats, et constituer dans le Liban une puissance indépendante, il ne lui manqua rien que de l'argent ; avec ses douze cents livres sterling de rente, qui furent dévorés par sa royauté éphémère, que pouvait-elle faire de plus que de vivre sur sa montagne, pendant que la guerre couvrait de sang le pays ? Elle ne paya pas de contribution, ne subit aucune avanie, traita de puissance à puissance avec les pachas. Sans doute il eût mieux valu ne pas se proposer un problème insoluble, ne pas lutter contre l'impossible et ne pas briser sa raison contre l'un et l'autre. On ne peut toutefois s'empêcher d'admirer les ressources qu'elle découvrit dans une situation pareille, et l'ardeur de pouvoir qui la rongeait trouvait ainsi une meilleure issue que lorsqu'elle battait ses serviteurs, sonnait ses servantes deux cents fois pendant la nuit, faisait apporter et étaler devant elle, sur le plancher, toute son argenterie et les débris de ses tasses et de ses cruches pour en faire l'inventaire, menaçait les consuls, et brandissait pour effrayer ses nègres, la masse d'armes cachée sous son chevet.

Cependant sa santé dépérissait avec sa fortune. Elle ne pouvait plus dormir ; sa langue se couvrait d'aphtes et ses ongles se brisaient. Ses os perçaient sa peau desséchée; une souffrance continuelle l'épuisait; la fatale tache rouge se montrait sur ses joues. Des spasmes épouvantables la torturaient. L'image de ses anciens amis et de cette civilisation qu'elle avait abjurée lui apparaissait comme un fantôme ; accablant d'invectives son médecin et tout ce qui l'entourait, passant de l'abattement à la colère et de la colère à la prophétie, ce Prométhée féminin enchaîné sur son roc se laissait dévorer par le vautour de son orgueil.

On entendait sortir de la chambre de la sibylle des hurlements épouvantables, et quand le docteur entrait, il voyait la malheureuse vieille étendue par terre, couchée sur son lit ou à genoux devant son divan, la couverture du lit brûlée par les cendres de la pipe, sa tête nue dépouillée du turban, et des larmes coulant de ses yeux éteints. « Ah ! docteur, que je souffre, que je souffre ! » disait-elle. En effet, elle avait soutenu la lutte des pensées intérieures, des doutes et des inquiétudes sur le monde, sur Dieu et sur l'âme, et le poids de ses souvenirs et le fardeau de l'isolement l'écrasaient. Le médecin ne paraît pas croire que ces convulsions, dont lui-même ne parle qu'avec une horreur et un effroi extrêmes, eussent aucun rapport avec les affections épileptiques ou hystériques. Elle se remettait par degrés, reprenait sa dignité et son aplomb, parlait de Pitt et de Chatham, développait ses théories, et retrouvait un peu de calme et de raison. Cette parlerie éternelle, dont le docteur était le but et la victime, contribuait à lui rendre un peu de tranquillité et de bien-être ; c'était un remède plutôt qu'un travers. Un soir que le tonnerre avait grondé sur le Liban : « Ah ! docteur, lui dit-elle quand il entra, que ce tonnerre m'a fait de bien ! » Puis, comme il essayait d'expliquer scientifiquement le dégagement d'électricité qui avait pu s'opérer : « Pédant, reprit-elle, je vous ai toujours pris pour un excellent homme, mais pour une intelligence bien bornée. » L'extase et l'inspiration recommençaient, la chambre s'emplissait d'un nuage de fumée, et la fureur de la reine de Tadmor contre l'Europe se faisait jour en torrents d'éloquence frénétique. « Les pensées, disait-elle, me viennent à l'esprit comme les bouffées de vent dans les cèdres. Quand cet ouragan a soufflé, je respire et je me sens heureuse. »

Les voyageurs européens, qui tous voulaient arriver jusqu'à elle, ne lui apportaient aucune joie, mais seulement une fatigue, tant elle disposait d'avance et avec peine les draperies et les prestiges sous lesquels il lui plaisait de se montrer. La plupart n'étaient pas reçus, et les Anglais surtout se formalisaient de ce qui leur semblait une dureté impardonnable; elle admettait ceux dont la réputation, la plume ou le crédit pouvaient influer sur sa position personnelle et répandre en Europe le bruit de sa grandeur. Dans la mise en scène de l'introduction qui leur était réservée, elle remplaçait par le mystère et l'attente ce qui lui manquait du côté du luxe, et se posait comme Napoléon. Elle se montra polie et prévenante pour M. de Marcellus, qu'elle pénétra d'enthousiasme, pour le prince Puckler-Muskau, qu'elle jugea « frivole de pensée comme de style, » et pour M. de Lamartine, à qui elle ne pardonna pas d'avoir caressé sa levrette en lui parlant, et d'avoir frappé sur sa botte avec sa cravache pendant l'entretien qu'ils eurent ensemble. Tout le monde a lu les belles et trop indulgentes pages que M. de Lamartine lui a consacrées; mais personne ne savait quel sentiment de profonde irritation les manières sans façon et aisées du gentilhomme français laissèrent chez l'orgueilleuse reine de Tadmor. Crime irrémissible, il l'avait traitée comme son égale. Elle le ménagea pourtant; elle savait qu'il parlerait d'elle et que sa voix aurait du retentissement en Europe. Ennuyée un jour des questions allemandes que lui adressait le prince Puckler : « Prince, lui dit-elle, je crois que votre intelligence est dans les ténèbres! »

Les années s'écoulaient, la constitution délabrée de lady Stanhope achevait de dépérir, et ses revenus de disparaître; les pachas et les émirs la laissaient fort tranquille.

Pour retrouver un peu d'agitation intellectuelle, il ne lui restait plus guère que son médecin à étourdir et ses domestiques à gronder. L'un d'eux, italien subtil, lui offrit une heureuse occasion de se désennuyer. Il profita d'une mission qu'elle lui avait donnée auprès du pacha d'Acre pour capter la confiance de ce dernier et s'assurer d'un poste auprès de lui. Comme il avait servi sous Bonaparte, il se fit passer pour artilleur, sans connaître le service d'une pièce. Certain de sa promotion, il revint auprès de lady Stanhope, qu'il pria de lui donner une lettre de recommandation et un certificat de bonne conduite. Elle reconnut qu'elle était jouée, et, sans se fâcher, elle fit faire une magnifique enveloppe avec la suscription honorifique du pacha d'Acre parfaitement formulée; la lettre ne contenait que du papier blanc. Puis elle envoya un messager spécial prévenir le pacha que Paolo n'avait jamais été canonnier, et que probablement, — c'étaient les termes dont elle se servait, — « il ferait plus de ravages dans les troupes qu'il voudrait défendre que dans celles qu'il prétendrait attaquer. » Paolo Perini, tel était son nom, porta la lettre, fut congédié, revint à lady Stanhope, qui se félicitait en riant du succès de sa manœuvre politique, et qui, toute satisfaite d'avoir battu un italien avec ses propres armes, le renvoya en Europe assez penaud. Cette affaire fut une de celles qui amusèrent le plus cet esprit inquiet et cette activité que ne satisfaisaient ni son docile médecin, ni l'Abyssinienne Fathoum, qui la volait sans cesse, ni son espion et son amiral Logmagi, distributeur de ses bienfaits, plongeur de son métier, et homme de beaucoup d'esprit, qui lui faisait des contes de toute espèce, caressait son orgueil et s'enrichissait à ses dépens.

Un revenu très-borné, des ennemis à Londres, une fa-

mille indifférente ou hostile, des générosités sans limites, et le pillage exercé par ses domestiques malgré ses fureurs, sa surveillance et même ses châtiments, la réduisirent par degrés à une détresse absolue. Les usuriers juifs, arméniens et arabes s'emparèrent d'elle et achevèrent de dévorer sa fortune. Il lui fallut emprunter à M. Beaudin, consul à Damas, 4,000 dollars, et mettre en gage sa pelisse dans le bazar de Saïda. La neige et les ouragans enlevaient les toitures et renversaient les murailles de son habitation désolée, et cette femme, qui, après le siége d'Acre, avait nourri, vêtu et logé deux cents fugitifs, se trouva sans ressources et sans secours. Elle emprunta de nouveau, la plupart du temps à 20, 25 et 50 pour 100. Un épicier de Saïda, qui avait été à son service, musulman puritain de la vieille école, Cheikh-Omar-Eddin, n'étant pas payé de sa facture, se fit faire un billet du double, et de temps à autre réclama de la munificence d'Esther du blé, de la toile, du drap, des chevaux; en peu de temps, la créance fut dépassée par les dons. L'usurier pieux vint à mourir; il appela sa femme et ses enfants près de son lit et leur dit: « La *cid milady* me doit une somme d'argent; vous trouverez son billet dans mes papiers. Promettez-moi de n'en faire aucun usage. Brûlez-le; c'est ma bienfaitrice: si je possède quelque chose, c'est à sa générosité que je le dois. J'ai reçu d'elle deux ou trois fois le montant de la créance. » Elle réclamait sans cesse auprès des autorités britanniques; le ministère anglais s'embarrassait peu d'elle; ses demandes n'étaient pas écoutées; les consuls recevaient ses réclamations avec une politesse froide qu'elle repoussait par des invectives violentes. Enfin, il ne lui resta pas une théière qui ne fût ébréchée, ni assez de tasses en bon état pour offrir le thé et le café à ceux qui la visitaient. Elle renvoya le médecin

qu'elle n'avait plus le moyen de nourrir, fit tuer ses chevaux de prix, et resta aussi fière qu'auparavant. « Sous ces guenilles, disait-elle en montrant ses robes trouées et ses châles que le temps avait dentelés de toutes parts, qui reconnaîtrait la petite-fille de Chatham ? Et cependant je suis encore une Pitt; personne dans ces montagnes n'oserait m'insulter; l'émir Béchir, Ibrahim lui-même, ne se présenteraient pas à ma porte sans ôter leurs babouches. » Cela était vrai, et c'était là tout ce qu'elle y avait gagné; son orgueil était assouvi; l'Europe comme l'Orient connaissaient lady Stanhope; elle était devenue la sibylle-reine du mont Liban.

Mais vers les derniers temps de sa vie, la sibylle fut battue par ses propres armes. Tous les mendiants et tous les fourbes accouraient du fond de la Syrie et de l'Égypte pour mettre à profit les libéralités de la reine de Tadmor. Assiégée par les *derviches*, moines, voyageurs et mendiants, sa politique était de les bien accueillir et d'exploiter la vénération et la terreur qu'ils inspirent. Quand ses finances furent épuisées, elle se trouva hors d'état de les satisfaire, et le renvoi de l'un d'eux fut cause d'une scène singulière qui frappa puissamment les esprits. Un soir d'hiver, un *bektachi* se présenta devant sa porte et demanda l'aumône. Le vent de la mer hurlait dans les cyprès, la pluie qui balayait la vallée ressemblait à une vaste nappe blanche et oblique. C'était un homme athlétique, le sein nu et pareil au poitrail d'une bête fauve, de longs cheveux noirs tombant sur son dos, les pieds nus, la barbe blanche et longue, une peau de tigre jetée sur les épaules. Il portait suspendu à sa ceinture une tasse de bois, une espèce de rateau pour se gratter, une plume gourde, une d'autruche et un rosaire composé d'énormes grains. « Dans ce costume et placé sous le

hangar extérieur, debout, ses grands yeux noirs et sauvages roulant dans leurs orbites, il ressemblait, dit le docteur, à Caliban dans sa caverne. » On lui servit un fort bon repas; mais il savoit qu'en d'autres temps cent et même deux cents piastres avaient été données à des derviches de son ordre, et on ne lui donnait rien. Alors il se leva ; et le bras droit étendu, soulevant de la main gauche une corne de taureau et y soufflant par trois fois avec un bruit qui se mêlait au hurlement des raffales, il prononça sur la maison, sur la sibylle, sur ses esclaves et sur ses amis une imprécation solennelle. « Maudite ! maudite ! maudite ! » criait-il. Le cri mélancolique de quelques *pouïts*, oiseaux de mauvais augure pour les Syriens, et qui se plaisent dans les orages, vint se mêler à la lente malédiction du bektachi. Lady Esther était dans son lit, malade et ruinée.

En effet, peu de jours après, en juin 1839, abandonnée de tous les Européens, squelette vivant, n'ayant plus qu'une douzaine de couverts d'argenterie, et entourée de quelques domestiques arabes, elle rendit le dernier soupir. Le toit de sa chambre, où le vent pénétrait de tous côtés avec la pluie, était soutenu par un tronc d'arbre que l'on n'avait pas même dégrossi, et qu'il avait fallu poser obliquement pour prévenir l'écroulement de la charpente. On déposa son cadavre dans la tombe du couvent de Mar-Elias, près de l'endroit même où elle avait fait déposer son prophète, le Français Loustauneau.

Cette femme étrange qui a fait beaucoup de bien et accompli des choses extraordinaires, personne ne l'a aimée, et personne ne l'a pleurée. Au-dessus de toutes ses facultés planait l'orgueil le plus farouche. Elle a tout sacrifié à l'orgueil. Pauvre femme ! si vous eussiez pu soutenir ce qui pèse tant aux âmes fières, l'humiliation et l'isolement, la

calomnie des habiles et le sourire des sots ; si vous aviez été assez forte pour calmer votre âme, apaiser votre orgueil, et regarder avec indifférence, après la mort de votre oncle Pitt, ce monde que vous aviez vu à vos pieds et qui vous délaissait ; si, profitant des ressources peu communes d'une intelligence sagace et profonde, vous aviez forcé les acteurs et les intrigues observés de si près dans votre jeunesse à revenir jouer leur rôle dans un livre véridique, vous vous fussiez épargné vingt ans de supplice.

Certes, lady Stanhope, dans sa retraite, eût écrit des Mémoires intéressants et utiles sur la politique de Pitt, sur ses amis et ses adversaires. A cette œuvre elle aurait dû livrer les loisirs de sa solitude ; quels portraits elle aurait tracés ! et quelles lacunes de l'histoire elle aurait pu remplir ! Elle n'a pas su changer en philosophie les dures leçons du monde. L'étude des hommes et l'observation des choses, même les plus amères, sont bonnes et excellentes à cette œuvre ; elles deviennent la justice de l'histoire, et leur amertume même est une force. C'est ce qui est arrivé à Tacite en des temps serviles, et à Saint-Simon, janséniste, sous Louis XIV et le régent. On doit regretter d'autant plus que lady Stanhope n'ait pas consacré sa retraite à cet ouvrage, qu'il ne reste de traces de la société extraordinaire où elle a vécu que dans les dernières lettres de Walpole, la correspondance de Burke, le journal de Knighton, celui de madame Darblay, et les Mémoires de Wraxall. Les uns ne vivaient pas dans le monde supérieur, les autres ignoraient les choses politiques ; ceux-ci étaient des fats, ceux-là des aveugles, et personne n'était placé comme lady Esther pour saisir au passage ces caractères et ces personnages. Elle a mieux aimé dépenser pour son tourment le besoin d'action qui la dévorait, jouer sur une montagne d'Orient le rôle de Timon

le misanthrope, et rompre avec l'Europe. Non, il ne faut jamais que notre orgueil renie cette société, sans laquelle l'individu n'est rien; il ne faut pas trancher ces liens sympathiques de patrie, de famille, qui, une fois brisés, nous laissent saignants de toutes parts et par tous les pores, en proie à une agonie plus déchirante que l'agonie du martyre; il ne faut pas porter dans la vie l'isolement, qui est la mort.

Tel est le spectacle tragique donné par cette misanthrope et cette astrologue du XIX[e] siècle, créature supérieure, que l'orgueilleuse maladie de Jean-Jacques et de Byron a tuée après l'avoir torturée. Les hurlements de la sorcière, la triste caverne de cette désespérée, son aire d'aigle sur le mont Liban, ses violences, ses caprices, peuvent sembler à quelques-uns comiques — comme la grimace du supplicié; — pour les âmes vigoureuses et irritées, c'est une leçon grave. Rester debout au milieu des siens, lutter contre l'abaissement intellectuel, s'il existe, contre l'énervement des esprits, si on croit l'apercevoir ou le pressentir, vaut mieux que se dévorer dans une irritation vaine et une misanthropie frénétique. Même en se supposant blessées ou méconnues, ce qui est l'histoire de chaque jour, ne reste-t-il pas aux âmes saines des sympathies à embrasser et des devoirs à remplir? Est-ce que la tâche de l'historien n'est pas offerte à tous les esprits doués de force et de lumière? Pour quoi donc seraient fait ce qui est odieux et ce qui est vil, les ridicules des uns et les iniquités des autres? Cette mission est grande et a de la durée; exercée sans colère et avec puissance, elle vaut mieux que la rêverie d'Obermann, les pleurs de Werther et la retraite suicide de lady Stanhope (*).

(*) *Revue des Deux-Mondes*, novembre 1845.

FIN.



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

A

PAGES.

Ahlden, forteresse et château féodal des ducs de Brunswick, — petit village du même nom.. . . 363
— Prison de Sophie Dorothée. 369
Allemagne (petites cours d') imitation burlesque de la cour de France, parodie de ses mœurs élégantes, vices, prodigalités, étranges effets de cette puérile rivalité. 366
Auto-Biographie de Sophie Dorothée, publiée à Londres, avec des renseignements inédits, tirés des archives de Vienne et de Berlin. 375

B

Barthélemy (Christophe), sa passion pour la loterie et les fêtes.. 23
— Sa richesse et sa pauvreté. 24
Bas-Bleu (Le).. 8
Bibliothèque absurde.. . . 83
Bingley (Harry), sa vie singulière, — sa guerre aux moineaux. 45
— Le nombre de ses filleules, sa mort, la cause de sa retraite. 46
Bunyan (Jean), chaudronnier excentrique et poète en prose.. 70
Burchell (Martin), sa femme embaumée. 64

C

Charlatanisme (Le) est de tous les siècles. 96
Chatterton, son pays — il étudie les vieux parchemins 255
— Il fabrique la narration de l'inauguration du pont-de-Bristol. 256
— Il est appelé à Londres. 257
— Son caractère. 258
— Douleur qu'il éprouve à la mort de son protecteur. 260
— Il souffre de la faim par orgueil 261
— Il se donne la mort. . . ib.
— Considérations sur son mérite comme écrivain. . 262
Chester (La révolution des chats à). 25
Chesterfield (le comte de), son caractère. 317
— Ce qu'il était à 30 ans.. 319
—Ses recommandations pour la toilette.. 320
— Son entrée dans le monde. 321
— Sa vanité. 322
— Son début à la Chambre des Communes. 324
— Son insensibilité 326
—Son ambassade à La Haye. 327
— Il séduit mademoiselle Du Bouchet. 328
— Son mariage. 330
— Ses épigrammes à la cour. 332
— Sa satire contre les favorites de George. 333

— Son armée de cire. . . . 335
— Il retourne en Hollande. 337
— Comparé à M. de Talleyrand.. 338
— Sa vice-royauté en Irlande 339
— Sa repartie à George II.. 340
— Description de sa maison de South Audley Street.. 341
— Son fils. 343
— Les conseils qu'il lui donne et leur résultats.. . . 344
— L'arrivée de ce fils. . . 345
— Comme celui-ci a peu profité des leçons de son père. 346
— A cinquante-sept ans. . 347
— Ses regrets de la vie. . . 348
— Son portrait de Bolingbroke. . . . . ib.
— Son portrait de Robert Walpole. 351
— Sa mort. 357
— (Considérations générales sur). . . . . ib.
CITATIONS (Le chapitre des). 33
CONFESSION de la comtesse Platen au lit de mort. . 376
CONVOI de Sophie Dorothée morte en prison à Ahlden. 363
CORYATE (Thomas), ses voyages, sa laideur, sa bizarrerie. 29
COWER (Jemmy), sa description.. 10
— Sa conversation, son revenu. 11
CRESWELL (Maman). . . . 88
— Son oraison funèbre.. . 89
CRUDEN (Alexandre), son caractère — son histoire — ses ouvrages — sa manie de prendre le monde au sérieux. 115
— De correcteur d'épreuves il veut se faire correcteur d'hommes. 116
— Les mésaventures burlesques que lui attire sa manie. 117
— On veut le faire passer pour fou. 118
— Son amour malheureux. 119
— Il se singularise par son zèle réformateur — il est enfermé comme fou — il obtient sa liberté. . . . 120
— Il veut convertir les prisonniers de Newgate.. . 121
— Il prêche à Oxford — sa mort. 122

D

DANSE ANGLAISE. 7
DAY (Thomas), ses expériences sur les femmes et ses désappointements. . . . 38
DICK-LE-DÉSOSSÉ, son incroyable facilité à prendre toutes les formes. . . . 101
— Le tour qu'il joua à Titus-Oates.. 102
DIVORCE de Sophie-Dorothée — indifférence de son père — abandon général. — Sa séparation forcée de sa mère et de ses enfants. 376

E

EDUCATION de Sophie Dorothée faite par sa mère, Eléonore, duchesse de Zelle. 376
ELLIS, conseiller au tribunal de Dublin, pourquoi les femmes voulaient être jugées par lui.. 64
EXCENTRICITÉ ANGLAISE, son origine et sa fin probable. 13
EXCENTRIQUES (classification des). 21

F

FAUTES, imprudences de So-

phie Dorothée, jalouse de son mari. Elle se distrait avec Kœnigsmark. Accusée à tort et maltraitée, elle se réfugie chez le père de son cousin. 372
Fête bourgeoise (Une). . . 7
Foe (Daniel de), caractère de ses romans. 98
— Au pilori. 139
— Disposition de la foule à son exposition. 140
— Son portrait. . . . . . ib.
— Son échafaud semé de fleurs. 141
— Le peuple le ramène en triomphe. . . . . ib.
— Son hymne au pilori. . 142
— Difficulté de rassembler les matériaux de sa biographie. . . . . ib.
— La collection complète de ses pamphlets ne se trouve nulle part. 143
— Il a poussé jusqu'à la niaiserie l'amour des hommes et de la vérité. . . . 144
— Il était entouré d'écrivains avides et vicieux qui l'éclipsaient. . . . . . ib.
— Il est admis chez Guillaume III, sert les autres et s'oublie. . . . . . .
— Sa jeunesse, sa famille. . 145
— Origine de sa famille. . . 149
— Habitude de sa famille. 150
— Horreur que lui inspire le règne de Charles II. . 151
— Son premier pamphlet. . 153
— Il s'enrôle dans l'armée de Monmouth. 154
— Son obscurité le protége. 155
— Il va au devant de Guillaume. 158
— Son dévoûment pour ce roi. 159
— Il le défend avec désintéressement. 162
— Il fait banqueroute. . . 163
— Il paye ses créanciers sans y être forcé. 165
— La rencontre qu'il fait à Bristol de l'original de Robinson Crusoé. 166
— Il se fait des ennemis en prêchant la justice et la vérité. 169
— Son *Essai sur les Projets*. 170
— Ce que dit Franklin de cet ouvrage. 173
— Son pamphlet *La plainte du pauvre homme*. . . . 175
— Il pense à tout, excepté à sa fortune. 177
— Son poème *Le véritable Anglais*. 180
— Il présente une pétition surnommée la *remontrance de la légion* et force la Chambre à baisser le ton. 182
— Guillaume l'appelle près de lui et meurt peu de temps après. 182
— Après la mort du roi il consacre encore sa plume à le défendre. 183
— Il mystifie le haut-clergé. 185
— Fragments de son hymne au pilori. . . . . ib.
— Il passe quatre ans à Newgate, il y écrit sa *Revue*. 188
— Il sort de prison, la reine paye son amende, envoie des secours à sa famille. . 192
— Ses nouveaux pamphlets. 193
— Depuis le commencement du règne d'Anne jusqu'à celui de George, il publia 133 ouvrages politiques. . 197
— Il écrit Robinson Crusoé. 200
— Selcraig lui en fournit le modèle. 201
— Son roman lui valut dix louis. 203
— Sa misère, sa mort dans

une chaumière. 205
— Sa lettre à son gendre M. Baker . . . . ib.
— Ingratitude de son fils. . 206
— Les hommes l'ont maltraité, les enfants le protègent. 211
Foe (Daniel de), pseudonymes, comparé à Chatterton Lauder et Macpherson. 214
— Il ne passait pas dans son temps pour un inventeur de fictions. 215
— Si l'on eut soupçonné la fraude il aurait été déshonoré.. 216
— Son histoire de madame Veal.. 217
— Comment il déroutait les incrédules. 218
— Pope le nommait l'écrivain des écaillères. . . . 220
— Personne ne doutait de la réalité des héros qu'il inventait. 221
— Ses fictions faisaient autorité. 223

G

Gay (John), son opéra *du Gueux*. . . . . 89 et 98
— Analyse de la pièce. . . 90
Gray, Pope et Philipps, singulier dîner que leur donna Swift. 109

H

Hamlet, le premier personnage humoristique. . . . 47
Harvest (le théologien), l'homme lion. 68
— Son sermon pot-pouri. . 69
Hirst, l'homme oiseau. . . 67
— Son vêtement, sa monture.. 68
Howe, son mariage, sa disparition. 58
— Son retour, la première nuit de ses noces. . . . 59
Humoriste (définition de l'). 48
Humoristes anglais (énumération des). 28

I

Ireland, il trompe son père en lui apportant de prétendus autographes de Shakspeare.. 265
— Il fabrique une tragédie de Shakspeare, elle est sifflée, son père reste sa dupe. 266

K

Kempf (le docteur), sa vie singulière. 49
— Sa profession nomade, ses discours et ses sermons. 50
Kœnigsmark, suédois d'origine, sa famille, ses aventures à la cour de Hanovre, sa beauté, son caractère, son influence, sa mort. 372

L

Lamb (Charles), première entrevue avec. 272
— Son portrait. 273
— Ses amis, ses mésaventures. 274
— Sa place en littérature. . 275
— Il fut le dernier humoriste.. 276
— Sa naissance. 277
— Ses œuvres.. 278
— Il a peint les mœurs. . . 279

— Ses inégalités. 280
— Ses singularités littéraires. 281
— Son véritable caractère. . 282
— Son public. 287
— Son portrait moral par lui-même 288
— Son portrait physique. . 289
— Son premier amour. . . 290
— La mort de celle qu'il aimait. 291
— Portrait de sa sœur par lui. 292
— Il n'aimait pas le jargon sentimental. 293
— Sa grande douceur. . . 294
— Son opinion de l'esclavage et de la tyrannie. . . 295
— Ses rapports avec les éditeurs 296
— Les mauvais tours que lui jouèrent les libraires. . . 297
— Il renonce à écrire pour son siècle. 298
— Ses *Essays*. 300
— Sa plaisanterie à Procter. 301
— Son opinion de l'Épopée. 303
— Sa crainte de perdre sa place, sa pension inespérée. 305
— Sa mort en 1834. . . . 307
— Sa visite à un cimetière avec sa sœur en 1789. . . 307
— Son admiration des restes d'une vieille maison de Cromwell. 309
— Le bel éloge que fait de lui Wordsworth. 310
LAMB (Marie-Anne), sœur et compagne de Charles. . . 277
— Son portrait par Charles. 292
LAUDER veut prouver que Milton n'est pas l'auteur du *Paradis Perdu*. . . . 230
— Sa fraude est découverte par Douglas, on le force à se rétracter, il va mourir aux Barbados. . . . 231
LOWELL, sa livrée, son costume, son habitation. . . 30
— Son cheval, sa pipe, ses nombreux enfants. . . . 31
— Ses décorations, ses clubs. 32
— Son cercueil, sa mort. . 33
LOYER (Pierre-le-), sa folie sérieuse au sujet de l'Anjou. 85

M

MACAIRE (Robert-), peintre de notre siècle 93
MACPHERSON profite des traditions Keltiques pour fabriquer les poésies d'Ossian. 237
— Il y est poussé par Home qui est sa dupe. 243
— Fragments d'une de ses ballades. 246
— Sa fraude se découvre. . 253
MAISON (la) d'un amiral. . 20
MARIAGE DE SOPHIE DOROTHÉE, motifs intéressés et cupides de l'évêque pour le vouloir, intrigues pour y parvenir, douleur de la princesse promise au duc de Wolfenbuttel qu'elle aimait. 72
MÉMOIRES DE SOPHIE-DOROTHÉE, femme de George Ier, roi d'Angleterre, écrits dans sa prison par elle-même. 68
MISANTHROPES (les) 44
MILTON, cause de son voyage en Italie et du Paradis Perdu. 27
MONSEY (le docteur), l'avare, comment il faisait sauter une dent, et où il cachait ses billets de banque. . . 65
— Ses tribulations. 66
MONTAIGNE et J. J. Rousseau. 18
MONTAIGNE et Rabelais, humoristes gais. 48

MYSTÈRES (manie de). . . . 92
MYSTIQUE (conversation avec le docteur). 53

N

NEW-ROAD, de Londres et les boulevards de Paris. . . 9
— (Aventure sur le). . . . 5

O

OATES (Titus), son odieux caractère, il est pensionné par ordre du Parlement, son histoire sous le titre *de Gémissements de Jack-Ketch*. 99
— Sa maison dans *Ned-Alley*. 100
— Comment il se vengea du tour que lui avait joué Dick *le Désossé*. 102
— Son portrait, la conjuration catholique. 103
ORFORD (lord), ses attelages, ses bateaux et ses voitures, aventure de la meute.. . 63
OSNABRUK, (l'évêque d'), troisième fils du duc de Brunswick. Son palais épiscopal, sa cour, ses fêtes, ses vices. Contraste avec la vie studieuse de la duchesse de Zelle. 63

P

PACTE singulier de l'évêque d'Osnabrük avec son frère le duc George, relatif à son mariage et à ses héritiers. 368
PASSION POPULAIRE. L'intérêt protestant fit pardonner bien des crimes. . . 60
PEMBROKE (excentricités des) 60
— (Testament d'un comte de). . . . . ib.
— (Le dernier), son étrange fantaisie. 61
— Son remède contre l'ivrognerie. 62
PHILIPPS, Gray et Pope, le singulier dîner que leur donna Swift. 109
PLATEN, la comtesse, ses intrigues, sa beauté, ses vices, ses prétentions, ses crimes. 380
PIRATES (les) de la Tamise. 87
POPE, PHILIPPS ET GRAY.
— Le singulier dîner que leur donna Siwft. . . . 109
PORDEN. 14
—Son admiration pour Jemmy Cower. 15
— Sa maison de Twickenham. 16
— Son opinion sur la France 17
PORTRAIT DE SOPHIE DOROTHÉE A QUINZE ANS. . . 369
— Son caractère . . . . ib.
— Sa beauté . . . . . . ib.
PRICE (sir John), ses femmes, ses momies. . . . 63
PRÉCEPTEUR (le) du duc George de Brunswick. . 379
— M. Platen. . . . . . . ib.
— Il devient comte et ministre. . . . . ib.
PREMIÈRES ANNÉES DU MARIAGE DE SOPHIE DOROTHÉE. 372
— Sa conduite. . . . . . ib.
— Jalousie de la comtesse Platen, rivalité. . . . . ib.
PRINCES D'ALLEMAGNE (les), se modelant sur les goûts de Louis XIV. 380
— Diversité de leurs penchants, et différences de leur conduite. 379
PROJET DE FUITE DE SOPHIE DOROTHÉE déjoué par les

ruses de madame Platen. 381
— Piége, guet-apens, vengeance, mort cruelle de Kénigsmark. 382
PRYNNE, ses pamphlets contre le théâtre. . . . . .
PSALMANAZAR (l'imposteur). 72
— Sa vie racontée par lui-même 73
— Il se fait précepteur. . 74
— Il se fait passer pour Japonais et invente une langue et des caractères japonais 77
— Il se fait soldat. . . . 78
— Son arrivée à Londres. 80
— Ses succès 81
— Il abjure sa vie passée. 82
PSALMANAZAR, (Pseudonymes) était Français. . . 225
— Il s'entend avec un prêtre intrigant. 226
— Quand il eut fait fortune par ses intrigues, il devint honnête homme 228
— Il mourut à 93 ans, entouré de considération et d'admiration. 229

R

RABELAIS ET MONTAIGNE, humoristes gais. 48
RÉFUGIÉS FRANÇAIS, leur situation, leur influence dans les cours d'Allemagne. 379
ROBINSON (John), surnommé M. *Tout-à-l'Heure*. . 23
— Sa manie de vivre dans l'avenir 24
ROGERSON, le roi des gastronomes. 23
ROMANCIERS ANGLAIS (les) du XVIII[e] siècle. . . . 87
ROMANCIERS (les) modernes. 94
ROUSSEAU (J.-J.) et Montaigne 18
ROUSSEAU (J.-J.), humoriste dans le genre triste.

S

SALTIMBANQUES (les) . . . 75
SCARRON. 18
— Son caractère. 19
SMITH, le mendiant millionnaire, surnommé l'*Homme-au-Chien*. 23
— Son testament. 24
SOPHIE-DOROTHÉE DE HANOVRE, duchesse d'Ahlden princesse de Zelle, par son père, femme de George I[er] roi d'Angleterre. 363
— Son caractère. 373
— Sa cour . . . . ib.
— Sa prison. . . . . . . ib.
— Sa vie. 363
SOUTHEY (l'humoriste).
— Son livre bizarre, *le Doctor*. 122
— Il surpasse Sterne en digressions et tous les autres humoristes en divagations et en néologisme. . 123
— Le singulier usage qu'il fait des caractères d'imprimerie. 124
— Son Omniana. 125
— Trésors littéraires que l'on trouve dans son *Doctor*. 127
— Son *Doctor* est une boutique de bric-à-brac. . . 128
— Il se joue de son érudition. 133
— Il est nourri du lait philosophique de Pascal, Molière, Jean-Jacques, Bayle, Voltaire, etc., etc., 135
SMITH (le matelot), son originalité bienfaisante. . . 46
STANHOPE (Lady Esther), son séjour en Orient. 400
STERNE, son portrait, ses ex-

centricités, ses observations sur les femmes. . . 39
— Son aventure sur la Tamise, où il puise l'éloquence de Trim. . . . 40
—Caractère de l'oncle Toby. 42
STEWART, le marcheur, ses voyages, son costume, ses bals et ses sermons . . . 30
STUKELEY, ses originalités, il fut le modèle de l'oncle Toby. — Comment il s'asseyait. 41
— Son vieux porte-manteau. — Comment il serrait son argent. 42
SWIFT (le doyen), le tour qu'il joua à son cordonnier . . . . ib.
— Sa conduite envers les fermiers. — Ses certificats de mariages. — Sa laideur. — Sa haine des femmes. 43
— Sa biographie par Walter Scott. 103
— Son éducation. — Son esprit. 04
— La fin de sa vie. — Son portrait. — Ses maîtresses. 105
— Sa malice froide. . . . 106
— Son attitude au milieu des grands. — Comme il faisait trembler ses inférieurs. 107
— La promenade qu'il fait faire à son tailleur. . . 108
— Le singulier dîner qu'il donna à Philipps, Gray et Pope. 109
— Le plaisir qu'il éprouvait à se faire craindre . . . . ib.
— Sa manière de faire une proposition de mariage. 110
— Il se plaît à faire mourir de chagrin Stella et Vanessa. 113
— Il devient idiot. — Sa vieillesse et sa mort. . . 114

T

TABOUREAU, sieur *Desaccords*, ses lubies spirituelles. 85
TAMISE (description de la). 16
TAVERNE FLOTTANTE (la). . 87
TRANSAMBULE 37
TUCKER (Crispin), bouquiniste, poète plagiaire. . 71

V

VERS FIGURÉS (les). . . . 84

W

WELBY (Henry). 44
— Cause de sa misantrophie. 45
WOODLEY, son système du monde en 1830 86
WORDEM, ou plutôt Porden. 14
— Son admiration pour Jemmy Cower. 15
— Sa maison de Twickenham 16
— Son opinion sur la France. 17

Z

ZELLE (le duc de), second fils du duc de Brunswick-Lunébourg, son caractère, son amour pour mademoiselle d'Olbreuse, son mariage. 365

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

[illegible], ses observations sur les femmes . . . 19
— Son aventure sur la Tamise, où il [illegible] . . . 16
— Ce qu'il [illegible] l'oncle Toby. 82
[illegible] : le matelot, ses voyages, son [illegible] . . . 89
[illegible], ses originalités. Il fut le modèle de l'oncle Toby. — Comment il s'en [illegible] . . . [illegible]
— [illegible]
[illegible] ([illegible]), le [illegible] qu'il joue à son [illegible] . . . [illegible]
— Sa conduite envers les [illegible]. — [illegible] de [illegible]. — [illegible] . . . [illegible]
— [illegible] . . . [illegible]
— [illegible] — Son esprit . . . 91
— [illegible]
— [illegible]
— Son [illegible] . . . [illegible]
— La [illegible] qu'il fait à son tailleur . . . 158
— [illegible] . . . 162
— [illegible] . . . [illegible]
— Sa [illegible]

[illegible] de [illegible] . . . [illegible]
— Il [illegible]
— Il [illegible] . . . [illegible]

T

[illegible] . . . 85
[illegible] (description de [illegible]) . . . [illegible]

V

[illegible] (le) . . . [illegible]

W

[illegible] . . . [illegible]
[illegible], ses [illegible] en 1850 . . . [illegible]
[illegible]
— Son opinion sur [illegible] . . . [illegible]

Y

[illegible] . . . 465

COULOMMIERS. — [illegible] BRODARD.

